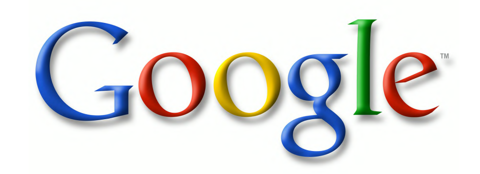
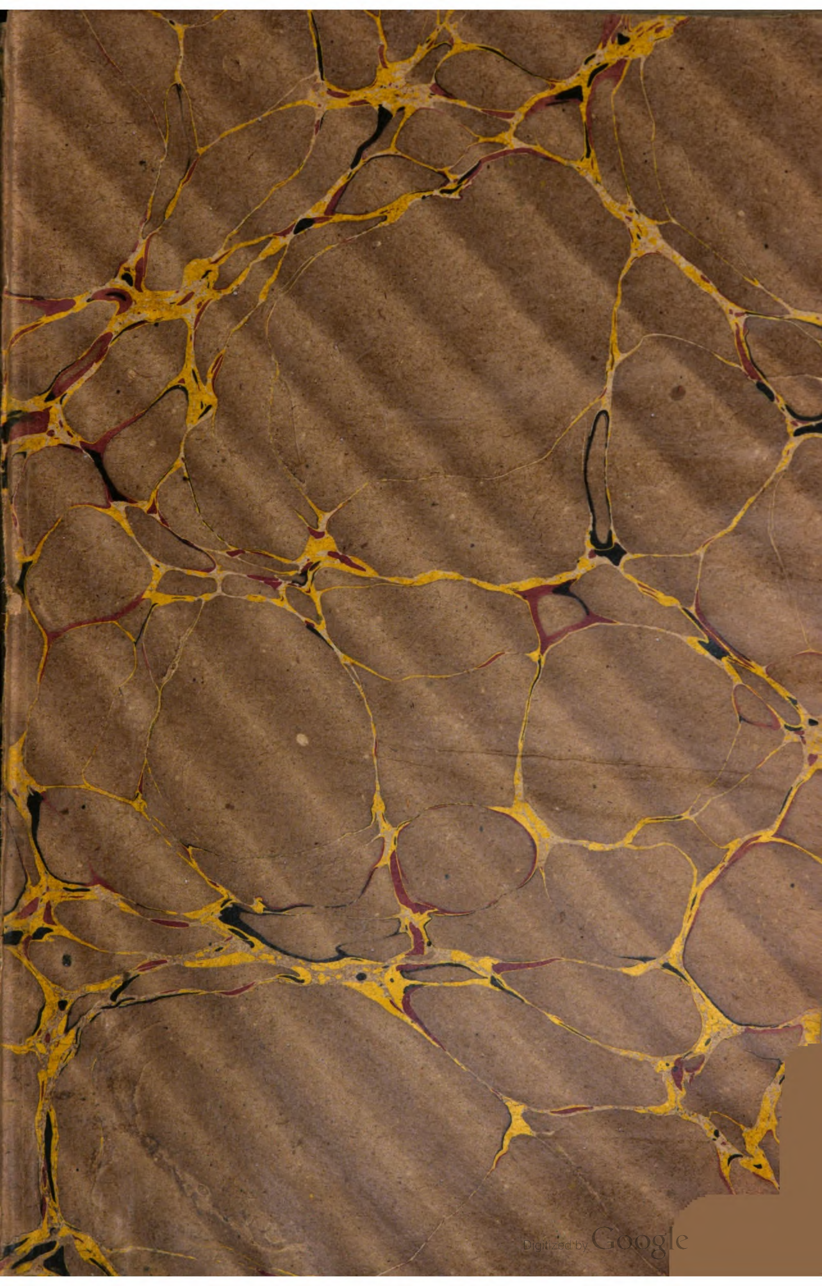





L·O·R·R·A·I·N·E
E·D·W·A·R·D
W·A·L·T·E·R
πάντα ῥεῖ



LA
SATIRE EN FRANCE
OU LA
LITTÉRATURE MILITANTE
AU XVI[e] SIÈCLE

II

3418-77. Corbeil. — Typ. et stér. de Crété.

LA

SATIRE EN FRANCE

OU LA

LITTÉRATURE MILITANTE

AU XVIe SIÈCLE

PAR C. LENIENT

PROFESSEUR DE POÉSIE FRANÇAISE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

TOME SECOND

NOUVELLE ÉDITION
REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1877

LIVRE TROISIÈME

SATIRE POLITIQUE

— SUITE —

CHAPITRE IV

CATHERINE DE MÉDICIS. — LA SAINT-BARTHÉLEMY.

Catherine de Médicis. — Sa légende. — *Bourbons, dormez.* — Paix de Longjumeau : l'*Arrêt fantastique.* — Paix de Saint-Germain : la *Chanson de Marcel.* — Le *Discours merveilleux.* — La Saint-Barthélemy : les poëtes de l'assassinat. — *De furoribus gallicis.*

I

Au milieu de cet effroyable déchaînement de violences et d'injures, les Guises avaient du moins pour appui leur nombre et leur immense popularité. Seule, une femme allait avoir à soutenir tout l'accablant fardeau des haines politiques et religieuses. Cette femme était la veuve de Henri II, l'héritière des Médicis et la mère des trois derniers Valois. Haïe des protestants comme petite-nièce des papes Léon X et Clément VII, mal vue des catholiques pour sa tiédeur, sa dévotion ambiguë et son égoïsme indifférent, suspecte aux politiques pour sa fourberie, son ambition, ses relations avec l'Espagne, son double titre de femme et d'étrangère, Catherine se trouva prise entre les calomnies de tous les partis. Elle n'eut autour d'elle que des mécontents, trop heureux de faire retomber leurs propres fautes sur la tête maudite de l'Italienne. Triste sort que celui d'une mère, d'une veuve, jetée parmi tant d'écueils, sans principes, sans convictions, sans foi dans les choses ni dans les hommes, n'ayant d'autre

Dieu que le hasard, d'autre inspirateur que Machiavel. Elle ouvre une oreille à L'Hôpital, l'autre au cardinal de Lorraine ; fait mine d'écouter tous les conseils, ceux du légat, du roi d'Espagne, de Coligny ; essaye de tromper tout le monde, se trompe elle-même, et fait en somme moins de dupes que d'ingrats, jusque dans sa propre famille. L'homme qu'elle détestait, et surtout qu'elle redoutait le plus, Henri de Navarre, fut le seul à lui rendre justice. Il s'étonnait qu'aux prises avec tant de difficultés, elle n'eût pas fait cent fois pis : ses contemporains lui en accordaient cependant assez pour vouer son nom à une éternelle malédiction.

Un cercle infernal de mauvais bruits, de diffamations d'abord voilées, bientôt ouvertes, enveloppa sa vie publique et privée. La haine comme l'admiration peut avoir son idéal : Ganelon n'est pas moins fabuleux que Roland. Bientôt, grâce à l'imagination féconde de ses ennemis, Catherine eut sa légende aussi romanesque et plus atroce que celle de dom Claude. Elle ne fut plus une femme, une reine, mais une Circé empoisonneuse, troublant par ses philtres les plus fermes esprits, engourdissant les plus mâles courages, appelant à son aide le parjure et le crime, et faisant sur ses propres enfants l'essai de ses maléfices :

Ut Medea fuat quæ Medicea fuit [1].

Toute cette bande d'Italiens mal famés, de banquiers escrocs, de parfumeurs, d'astrologues, de filles d'honneur ou soi-disant telles, perfides et souriantes sirènes qu'elle traînait à sa suite, aidait à la métamorphose. Le feu croisé d'épigrammes qui assaillait chaque matin l'*escadron volant*, retombait sur la reine mère. C'est à elle qu'on attribue les infortunes amoureuses de mademoiselle de Pienne avec le jeune Montmorency, et le gros accident de Limeuil, près de qui elle avait, disait-on, joué le rôle de Lucine, tout en la grondant bien fort de sa maladresse :

1. Journal de Lestoile, 1574.

Sed dicunt matrem reginam
Illi fuisse Lucinam.

Ronsard, dans la première effervescence de son zèle poétique, avait salué en elle une autre Minerve, dont la douce sagesse devait ramener le calme et la sérénité au ciel de France. La Minerve s'était bientôt transformée en fatale Pandore. Le poëte désenchanté s'achemina lui-même vers le camp des grondeurs et des mécontents. Catherine, capable de tout, même de faire le bien, si elle y trouvait son intérêt, vit chaque effort de sa politique se briser contre la mauvaise volonté des hommes et la fatalité des événements. Elle s'épuise en finesses, en expédients et en mensonges ; elle organise des réconciliations qui aboutissent à des haines mortelles ; elle signe des traités de paix qui mènent tout droit à la guerre. A peine a-t-elle saisi d'une main impatiente la tutelle de son fils Charles IX, que les plus sages, les plus dévoués à la monarchie, comme Pasquier, au lieu de soutenir ce pouvoir faible et hésitant, de lui donner confiance, hochent la tête d'un air de doute, et s'écrient découragés :

Veux-tu savoir quel est l'état de notre France ?
Un jeune roi, mené par un peuple mal duit [1],
Mené d'un Espagnol, d'un cafard, d'un faux bruit,
Mené par une mère éperdue à outrance.

Quand, à force de ruses et de manéges, elle a endormi le roi de Navarre et enchaîné Condé, ce lion de Juda, aux fers de la belle Limeuil, la faction mécontente vient murmurer à l'oreille des princes :

Bourbons, dormez :
Filez, filez, pauvres Français nouveaux,
La couronne est en quenouille tombée,
Suivez la vache aux pâtis, simples veaux ;
David est reine, et roi est Bethsabée [2].

Le ministre Chandieu, qu'elle avait essayé d'attirer et de

1. Male ductus. — OEuvres d'Et. Pasquier, t. II (1564) : *Sonnet sur le dérèglement des affaires*.
2. Leroux de Lincy. — *Chants hist.*, t. II (1566).

séduire par de douces paroles, écrit contre elle la *Gynocratie*. Bientôt, on redira partout la fameuse épigramme latine *De Vulvarum regno* :

> Vulva regit Scotos, hæres tenet illa Britannos,
> Et fortes Gallos Itala vulva regit.

Catholiques et protestants se plaignent tour à tour d'être trahis et sacrifiés. Après Dreux, c'est le grave et sensé Coligny qui proteste contre l'édit de pacification, et déclare qu'un trait de plume a rasé plus de temples en un jour que la guerre en dix ans. Après la bataille de Saint-Denis, c'est le cardinal de Lorraine qui baptise d'un sobriquet funeste la paix boiteuse ou *mal assise* de Longjumeau. En vain la Reine Mère, conseillée par L'Hôpital, essaye de renouer la trame qui se brise entre ses doigts ; l'irascible prélat, ennemi personnel du chancelier, parodie ce malheureux traité, et publie en retour « *l'Arrêt fantastique* passé entre *Louis Trouvé*, dit de Bourbon, roi des hérétiques, prince des voleurs, protecteur général des meurtriers, brigands, larrons, etc., guidon, conducteur, enseigne d'étrangers ; Odet et Gaspard les décollés, dits de Coligny frères, ses entremetteurs, facteurs et négociateurs, d'une part : et Charles de Valois, naguères roi de France, après eux roi de Paris, Saint-Maur et du bois de Vincennes, *capitaine et concierge du château du Louvre*, intimé en son propre et privé nom, d'autre part. » Ces facéties imprégnées de fiel, d'une malice savamment combinée pour exciter les défiances et les susceptibilités du jeune roi, l'aigrir contre ses conseillers et le brouiller au besoin avec sa mère, portèrent leur fruit. Les vœux du Cardinal furent exaucés : grâce à ses bons offices, la guerre se ralluma.

Un moment les journées de Moncontour et de Jarnac semblèrent répandre un éclair de gloire sur cette triste maison des Valois. Catherine tressaillit, et put croire qu'elle avait mis au monde un héros. Le vainqueur était son fils de prédilection, le duc d'Anjou, qui ne sut pas mieux user de sa victoire que des couronnes dont la Fortune allait bientôt charger son front. Condé se trouvait parmi les morts. Ameutés

par leur chef, les mignons et la soldatesque outragèrent par d'ignobles plaisanteries le cadavre d'un prince du sang, promené dans le camp sur une ânesse. Le piteux quatrain du Bordelais Christofle était digne de consacrer ce dernier exploit[1]. Toutes les trompettes royales célébrèrent la gloire de Moncontour : Remy Belleau, Passerat sonnèrent à l'envi la retraite des lansquenets :

Empistolés au visage noirci,
Diables du Rhin, n'approchez point d'ici[2].

Ce concert poétique, si doux à l'oreille du vainqueur, eut bientôt agacé les nerfs de Charles IX : le roi se sentit mieux disposé pour les huguenots. Catherine, fidèle à son système de bascule, voyant la Réforme à terre, Condé mort, les Guises tout-puissants, crut qu'il était temps de songer encore une fois à la paix. Elle s'avisa de la cimenter par un coup de politique imprévu, en mariant les deux églises et les deux familles de Valois et de Bourbon, dans la personne de sa fille Marguerite et du jeune Henri de Navarre (paix de Saint-Germain, 1570). Les catholiques crièrent à la trahison : Paris faillit se soulever : le prévôt Marcel vint trouver le roi, pour lui adresser des remontrances, et menaça de s'expatrier avec cinq cents gros marchands de la cité, qui se disaient opprimés dans leur foi, tant que les huguenots n'iraient pas à la messe :

Vous irez à la messe[3],
Huguenots, ou Marcel vendra
Ses biens, et de vitesse
Hors de France s'en ira.

En même temps la milice bourgeoise s'était mise à fourbir ses armes, à dérouiller ses piques, dans l'attente de la grande saignée, qui devait rendre la santé au corps de l'État :

1. L'an mil cinq cent soixante-neuf,
Entre Cognac et Châteauneuf,
Fut porté mort sur une ânesse
Ce grand ennemi de la messe.

2. Passerat. *Sauvegarde pour la maison de Bagnolet contre les Reîtres.*

3. *Chants historiques.* Leroux de Lincy, t. II (1570).

Nos capitaines corporeaux[1]
Ont des corselets tout nouveaux,
Dorés et beaux,
Et des couteaux
Aussi longs comme un voulge[2],
Pour huguenots égorgeter;
Et une écharpe rouge,
Que tous voulons porter[3].

Les gentilshommes protestants venus en foule à Paris pour les fêtes du mariage, raillaient à leur tour les ardeurs martiales et la gauche allure des bourgeois déguisés en capitans. A la chanson de Marcel, ils ripostaient par la chanson du *Corporeau* :

Le sire Girard bien armé
S'était tout le corps enfermé
Dans une vieille brigandine;
Et de peur de ses ennemis,
Une salade il avait mis
Par-dessus sa tête badine[4].

Ces provocations et ces railleries eurent plus de part qu'on ne croit au dénoûment de la Saint-Barthélemy. Le *Corporeau* parisien pouvait se résigner à être battu en rase campagne, mais non bafoué, insulté sur sa porte, dans sa ville, et par qui? Par des Gascons, des hérétiques, des hobereaux de province, suppôts du diable qu'on pouvait tuer en toute sûreté de conscience, et même avec indulgence plénière. Maître Girard se dit tout bas qu'il tenait sa vengeance, au premier coup de cloche de Saint-Germain l'Auxerrois.

Cependant que devenait Catherine? Accusée de trahison par les catholiques, trouvait-elle du moins un appui dans ces protestants, auxquels elle donnait sa fille et ouvrait sa capitale, son palais, presque ses bras? Encore une fois, elle put mesurer l'ingratitude et la défiance des partis. La mort subite de Jeanne d'Albret avait éveillé contre elle de sinistres soup-

1. Leroux de Lincy, *Chants historiques*, t. II (1570).
2. Le voulge était un long épieu ou javelot, dont se servaient les francs archers.
3. Leroux de Lincy, *Chants histor.*, t. II : *Chanson de Marcel* (1570).
4. *Ibid.*

çons. Les huguenots s'unirent aux catholiques pour la déchirer. Admis au Louvre, écoutés, choyés un moment par le roi qui raffolait de Coligny, ils cherchaient à la perdre dans l'esprit de son fils. Furieuse, dépitée de voir échouer encore une fois sa politique et ses caresses, elle se ravisa, se souvint des conseils du duc d'Albe et de Pie V, et se jeta tête baissée dans un crime qui devait étonner le monde, et ramener à elle l'opinion catholique. La Saint-Barthélemy éclata : explosion soudaine du fanatisme populaire, tardive vengeance des Guises ou guet-apens sournois de Catherine, peu importe ! Tous n'en ont pas moins gardé aux mains et sur leur nom une tache de sang, que l'eau bénite de Rome et les raisonnements spécieux des historiens n'ont pu effacer. Pour sa part, Catherine n'en recueillit que l'odieux : elle attira sur elle les malédictions les plus redoutables en ce monde, celles des mourants, des orphelins et des proscrits. Dans ce long cri d'indignation et de pitié qui suit la Saint-Barthélemy, son nom revient sans cesse associé aux mémoires les plus exécrées de l'histoire sainte et profane, Athalie, Jézabel, Sémiramis, Frédégonde, Brunehaut, Isabeau :

Par une vengeance divine,
Les chiens mangèrent Jézabel :
La charogne de Catherine
Sera différente en ce point,
Que les chiens mêmes n'en voudront point [1].

Tous ces anathèmes sont condensés dans un libelle atroce publié peu de temps après le massacre, le *Discours merveilleux de la vie, actions et déportements* de Catherine de Médicis, Reine Mère (1574). Si le scandale et le retentissement suffisaient pour attester le mérite d'une œuvre, la *Vie de Sainte-Catherine*, comme on l'appelait ironiquement, serait au premier rang parmi les pamphlets du seizième siècle. Les uns l'ont attribué à Henri Estienne, les autres à Jean de Serre. Malgré l'opinion de certains juges très-compétents, il nous semble qu'on ne retrouve pas dans ce morceau la touche vi-

1. Journal de Lestoile (1572).

goureuse, l'âpreté de passion, l'ironie un peu lourde, il est vrai, mais toujours mordante de l'*Apologie pour Hérodote*. Cette longue énumération de griefs, développés avec la prolixité d'un chroniqueur, paraît mieux convenir à l'historiographe Jean de Serre. L'auteur prend Catherine au berceau : il la montre toute jeune et déjà corrompue, dressée au mensonge par son oncle le pape Clément, échappée « du canon, du couvent, et du tripot » pour devenir l'épouse d'un fils de France. Intrigante, hypocrite, adultère, homicide, la mort du Dauphin, fils de François Ier, est son coup d'essai. Le tumulte d'Amboise, organisé et déjoué par ses soins, lui offre l'occasion de perdre les chefs les plus résolus de la noblesse. C'est toujours la Circé ou la Médée florentine, armée du sourire, du poignard et du poison, entremetteuse d'amour, marchande de consciences et brocanteuse de traités aussitôt déchirés que conclus. « Voyez-vous pas que autant lui est le légitime que le bâtard, le catholique que le huguenot ; qu'elle n'en aime ni l'un ni l'autre ; qu'elle a fait semblant d'aimer l'un, tant qu'il ait tué son frère, et puis l'a fait mourir après ? Et pourquoi ? A cette fin qu'elle gouverne seule à son appétit. »

En d'autres temps, l'exagération même de ces satires en eût atténué et compromis l'effet. Mais au milieu de l'effervescence des partis acharnés à se perdre et à se déshonorer, ces bruits infamants et jetés au hasard, sans contrôle, sans preuves, sur la tête d'une femme, à qui son triple nom de veuve, de mère et de reine aurait dû mériter quelques égards, étaient avidement accueillis et répétés. Catherine, de son côté, plus soucieuse de sauver son pouvoir que sa réputation, songeait à peine à les démentir. Façonnée de bonne heure aux humiliations et au mépris dans son propre palais, en face d'une rivale triomphante, son cœur s'était endurci contre l'injure : soit dépit, soit calcul, elle opposa aux calomnies l'indifférence et le dédain d'une femme désenchantée, qui a mis sous ses pieds le préjugé de l'opinion. « Que ne m'ont-ils consultée, disait-elle en riant de ses ennemis, je leur en aurais appris bien davantage. »

Quand elle mourut, les pasquils tombèrent plus nombreux que les larmes sur son cercueil. Nul, pas même son fils, ne trouva le temps de la pleurer. Elle ne laissait derrière elle que des ingrats ou des ennemis : ses créanciers seuls la regrettèrent. Lincestre prêchant et faisant, selon l'usage, la chronique du jour dans son sermon, se contenta de jeter en passant, comme par grâce, quelques mots d'une froideur outrageuse sur la mémoire de la défunte : « Je vous dirai que si vous voulez lui donner à l'aventure un *Pater* et un *Ave*, il lui servira de ce qu'il pourra : je vous le laisse à votre liberté. » Digne oraison funèbre d'une vie consacrée tout entière aux mensonges de la politique, sans souci de Dieu ni des hommes, qui lui rendirent alors ce qu'elle avait semé. Pourtant cette indifférence même valut à Catherine un demi-retour d'équité. Un politique, un modéré qui n'était pas son ami, se chargea de résumer et de balancer dans une courte épitaphe les malédictions et les louanges accumulées sur cette mémoire si controversée. L'arrêt est remarquable, et à peu de chose près, en dépit des paradoxes et des réhabilitations systématiques, il est resté celui de la postérité :

La reine, qui ci-gît, fut un diable et un ange,
Toute pleine de blâme et pleine de louange,
Elle soutint l'État et l'État mit à bas,
Elle fit maints accords et pas moins de débats;
Elle enfanta trois rois et cinq guerres civiles,
Fit bâtir des châteaux et ruiner des villes,
Fit bien de bonnes lois et de mauvais édits :
Souhaite-lui, passant, enfer et paradis [1].

II

Mais avant d'arriver à cette conclusion, il nous faut revenir à l'apogée du pouvoir de Catherine, au jour de la Saint-Barthélemy, et nous arrêter un instant devant cette lugubre page

1. Journal de Lestoile (1589).

de notre histoire, qui est en même temps un triste épisode pour l'esprit français. La satire grimace autour des cadavres, souille les mémoires et achève l'œuvre du bourreau. Montfaucon s'égaye de quatrains : l'assassinat et la potence ont trouvé des Apollons. Pourtant, disons-le à l'honneur de la Muse, l'inspiration de ces pièces est pauvre ; l'expression d'une sécheresse et d'une brutalité prosaïques. L'homme fait tigre et cannibale a perdu les nobles dons de l'esprit. Les victimes seules ont encore parfois le privilége de l'éloquence et de la poésie. Déjà la *Chanson de Marcel* présageait de sourdes vengeances. A mesure qu'on approche du dénoûment, ce concert de voix sinistres s'accroît et monte plus menaçant :

> Obscenique canes importunæque volucres
> Signa dabant [1].

Quelques jours avant le massacre, un rimeur populaire, flairant le carnage comme un oiseau de proie, montrait déjà Coligny :

> Pendu à une potence,
> Paissant de sa chair et peau
> Le corbeau,
> Pour dernière repentance [2].

La prédiction s'accomplit. Coligny tué, ce n'était point assez d'avoir profané, meurtri, déchiré son corps : il fallait encore flétrir son nom, barbouiller de lie cette austère figure, qui devait plus d'une fois troubler le sommeil de Charles IX. Le Parlement, infatigable dans sa lâcheté, donna le monstrueux exemple d'un acte d'accusation rédigé après le supplice du coupable. Un arrêt, véritable pamphlet contre la mémoire de l'amiral, déclara Coligny criminel de lèse-majesté, perturbateur et violateur de paix, ennemi du repos, tranquillité et sûreté publique. « Et pour réparation desdits crimes, fut ordonné que le corps dudit amiral serait traîné sur la claie,

1. Virgile, *Géorgiques*, liv. I.
2. Leroux de Lincy, *Chants historiques*, t. II (1572).

pendu en place de Grève, puis au gibet de Montfaucon en haut et éminent lieu. » Toutes ses armoiries, portraits, tableaux, peintures rappelant ses traits ou son nom furent cassés, rasés, rompus et lacérés. La rage passa bientôt des bourreaux et des juges aux écrivains. D'ignobles farceurs vinrent aiguiser la pointe de leurs épigrammes jusqu'au pied de la potence, où pendaient les restes mutilés du héros. Catherine voulut être de la partie, et se rendit à Montfaucon comme à un gala, avec toute la cour, en se bouchant les narines, à cause de l'infection des cadavres qui encombraient les rues. Pour ajouter au piquant de la visite, on envoya querir les enfants de la victime : ils vinrent là tous pleurant, sanglotant. Puis, un bel esprit, un de ces plaisants bouffons et poëtes, que les grands traînent volontiers à leur suite pour se divertir et se venger de leurs ennemis, improvisa le quatrain suivant :

Ci-gît (mais c'est mal entendu,
Le mot pour lui est trop honnête),
Ici l'amiral est pendu
Par les pieds, à faute de tête [1].

La tête en effet avait été coupée, embaumée, dit-on, et envoyée à Rome comme un glorieux trophée.

On ne peut se défendre d'un profond dégoût en ramassant dans la boue et dans le sang tant de libelles infâmes, publiés avec privilége du roi. Ce dégoût augmente, quand on retrouve dans cette tourbe d'insulteurs posthumes quelques-uns des plus beaux noms de la Pléiade. Jodelle le libertin, l'athée, fut un des premiers à signaler son zèle avec le cynisme d'un homme qui ne croit à rien, et la platitude d'un courtisan prêt à tout. Lui cependant, n'avait pas comme tant d'autres l'excuse de la haine, de l'ignorance et de la passion religieuse. Mais il fallait plaire à la cour, et s'acquitter envers le duc d'Anjou des écus qu'on avait reçus, ou qu'on espérait recevoir. L'infamie ne lui profita guère : il mourut

1. Journal de Lestoile (1572).

bientôt après à l'hôpital, de débauche et d'ivrognerie ; mais il fut enseveli en terre sainte, au lieu de pourrir, comme l'Amiral, à Montfaucon. Baïf ne resta pas en arrière, et apporta son écot d'injures à la mémoire de Coligny. Faut-il citer aussi Pibrac, l'honnête homme, l'auteur des Quatrains, qui, ce jour-là, déshonora sa plume au service d'une cause indigne de son cœur et de son talent ? Était-ce illusion, faiblesse, ou dévouement au duc d'Anjou, dont il devint bientôt l'ambassadeur ? De tous ces apologistes du massacre, le plus enthousiaste et le plus sincère fut un certain seigneur italien, Camille Capilapi, naïf admirateur de Machiavel, qui s'avisa de célébrer le *Stratagème de Charles IX* contre les huguenots. C'était l'innocent panégyrique du parjure, de l'assassinat et de la trahison, sans restriction, sans fausse honte, l'imperturbable quiétude de l'immoralité érigée en système ; bref, le plus accablant témoignage contre la maison de Valois, partant de la main d'un ami.

Cependant le sens moral ne tarda pas à se réveiller. Il avait éclaté déjà par la bouche du bourreau de Lyon, refusant de s'associer au massacre. Quelles que fussent les passions du temps, les âmes droites n'eurent pas besoin d'une longue réflexion pour condamner la politique de Catherine. Les écrivains protestants, soutenus par un retour de la conscience publique et forts de la pitié de l'Europe, s'apprêtèrent à reprendre l'offensive, et firent chèrement expier à la maison de Valois la nuit du 24 août. Déjà la floraison de l'aubépine, au cimetière des Innocents, saluée par la populace de Paris comme un encouragement au massacre, leur avait fourni le sujet d'un distique vengeur contre les lis :

Florescunt spinæ : caveant sibi lilia ; raro
Lilia sub spinis surgere læta solent [1].

Ils s'étaient bornés d'abord à lancer quelques quatrains, quelques sonnets rapides contre le *Chasseur déloyal*, contre

1. Les épines fleurissent : gare aux lis ! Il est rare que le lis pousse heureusement sous l'épine. — Journal de Lestoile (1572).

sa mère *Jézabel* : coups de pistolet tirés à la hâte dans l'impromptu de la fuite et de la défense. Bientôt vinrent les complaintes, les récits lamentables, les pamphlets tout chauds de haine, les appels aux princes et aux peuples chrétiens. Le procès de la Saint-Barthélemy s'instruisit solennellement devant l'Europe. Le précepteur de Henri de Navarre, Florent Chrestien, protesta l'un des premiers, avec l'accent d'une indignation loyale, qui dut serrer le cœur et faire monter le rouge au front de Pibrac. Hotman, l'infatigable ennemi des Guises, adressa à toutes les puissances le *De furoribus gallicis*, récit navrant du massacre, recueilli de la bouche même de ceux qui venaient d'y échapper. Ce factum, modéré dans la forme, ému et indigné au fond, était un appel à la bonne foi de l'Europe et une réponse aux juges de Coligny. Les apostrophes, les exclamations, toute la rhétorique cicéronienne, si libéralement dépensée dans le *Tigre*, eût paru froide auprès de la réalité. Aussi l'auteur entre-t-il de plain pied dans la narration [1] : nerveux et concis comme Tacite, il laisse deviner plutôt qu'il n'exprime la colère qui lui monte au cœur. A l'évidence écrasante des faits habilement groupés et s'éclairant l'un l'autre, il ajoute l'autorité des pièces authentiques signées de la main de Charles IX : dépêches, instructions où la pensée royale se trouve saisie et pénétrée dans ses plus secrets replis. Il déchire tous les voiles, et verse à flots la lumière sur ce sombre épisode, que la politique de Catherine s'obstinait à envelopper de nuages. La nuit, qui avait abrité le crime, devait, dans la pensée de la Reine Mère, continuer à le protéger contre l'indiscrétion des contemporains et de la postérité. Armé de son redoutable flambeau, Hotman veut traîner et faire pâlir au grand jour de l'histoire ces bourreaux demi-honteux, qui se vantent à Rome et à Madrid de ce qu'ils désavouent à Londres, à Genève et à Cracovie.

Le *Tocsin contre les massacreurs*, en développant sous une

1. L'ouvrage est intitulé : *Vera et simplex narratio*, et publié sous le pseudonyme d'*Ernest Varamond*, avec cette épigraphe : *Vis consilii expers mole ruit sua*. (Édimbourg, 1573.)



forme plus oratoire et plus retentissante le récit des faits consignés dans le *De furoribus*, acheva de sonner l'alarme à travers les États protestants. Ce fut comme un branle-bas général, qui s'étendit de la Tamise à la Vistule, une longue imprécation contre le pape, le roi d'Espagne, la Reine Mère et le duc d'Anjou. A mesure que la lumière se faisait dans les esprits, l'opinion publique attribuait à chacun sa part de responsabilité. Charles IX y gagna, et se vit déchargé, au moins en partie, de l'odieuse imputation qui pèse encore aujourd'hui sur sa mémoire. Cependant les représailles ne devaient pas s'arrêter là.

Quand les premiers jours eurent été donnés aux lamentations, aux cris de colère et de vengeance, les protestants sentirent qu'il restait autre chose à faire contre la dynastie des Valois. Un fleuve de sang les séparait désormais : il fallait donc songer à sa sûreté dans le présent et dans l'avenir. Tandis que les tronçons mutilés du parti essayaient de se rejoindre, que la Rochelle se hérissait de canons, que les villes et les châteaux de refuge dressaient leurs ponts-levis, creusaient leurs fossés et réparaient leurs murailles, un vaste plan de campagne s'organisait parmi les publicistes de la Réforme. Ils renonçaient à la guerre de partisans, aux épigrammes et aux pamphlets isolés, qui se perdaient ou venaient s'amortir contre l'invulnérable popularité des Guises et l'indifférence sceptique de la Reine Mère. Une guerre plus complète et plus savante allait commencer, un siége en règle, avec mines et contre-mines, qui devait saper et faire crouler un matin le trône des Valois.

Nous entrons dans le second âge politique de la Réforme, celui des théoriciens. Aux pamphlets de circonstance succèdent les traités dogmatiques, où il s'agit moins des personnes que des principes ; où les questions sont prises à la base, fouillées, discutées, la Bible et l'histoire à la main. De là une période féconde en disputes, qui s'étend d'abord de la Saint-Barthélemy à la Ligue, pour recommencer avec des caractères différents, de la Ligue à l'avénement de Henri IV. L'autorité et la liberté, la souveraineté monarchique et le droit po-

pulaire sont en quelque sorte les deux points fixes autour desquels chaque parti s'efforce de construire son système, pour en abriter ses intérêts, ses rêves et ses espérances. A ce moment, l'histoire du seizième siècle nous offre l'image la plus complète du chaos : croyances, traditions, principes de droit et de morale, de politique et de religion, tout semble brouillé, confondu : on dirait que cette société subtile et raffinée, enivrée des sophismes de Machiavel, des témérités de la science et des ardeurs du fanatisme, est revenue à l'état sauvage. Mais ce chaos est fécond, et porte dans son sein deux ou trois grandes vérités, qui se dégagent des horreurs de la guerre civile, comme une explosion de la conscience et de la raison universelle. La liberté religieuse en sortira triomphante ; la liberté politique, ébauchée et bientôt compromise par ses propres excès. Ces combats d'idées, qui se livrent dans les régions supérieures du monde moral, ont, à certaines heures, un attrait aussi dramatique et plus instructif que ces grandes boucheries humaines, où le sang coule à flots parmi les cris, la fumée et le bruit du canon. Laissons donc les armées se heurter encore une fois dans les champs de Dreux, de Jarnac et de Saint-Denis; oublions-les un instant pour assister à la lutte des théories politiques, qui vont se disputer l'empire des esprits. Là, les généraux ne s'appellent plus Henri de Guise, Henri de Navarre ou Henri III, mais Hotman, Languet, de Bèze, Henri Estienne, Michel Hurault, Pithou, hommes d'étude et de cabinet, qui n'en sont pas moins de valeureux combattants.

CHAPITRE V

RÉACTION PROTESTANTE.

Théories politiques. — La *Franco-Gallia* d'Hotman. — *Vindiciæ contra tyrannos*, par Hubert Languet. — Le *Réveille-matin des Français*. — Agrippa d'Aubigné : *les Tragiques*.

L'histoire des théories politiques en France remonte plus haut qu'on ne le suppose communément. Aux yeux de bien des gens, le siècle de Louis XIV produit l'effet d'un immense décor, derrière lequel disparaît tout le passé. Il semble qu'il n'y ait rien au delà, que tout parte de ce moment unique ou se résume en lui, traditions politiques et littéraires. Et cependant ce règne, malgré l'éclat qui l'environne, est moins un point de départ ou une conclusion qu'une glorieuse halte dans notre histoire. Pour ébranler le majestueux édifice du pouvoir absolu, la France n'avait pas besoin d'aller demander aux Anglais des leçons de liberté. Elle les portait dans son sein. Montesquieu, sans passer le détroit, eût retrouvé, dans les écrits de ses prédécesseurs, dans les livres d'Hotman, de Languet, de Michel Hurault, de Pasquier, ces titres du genre humain qu'on l'a félicité d'avoir tirés de l'oubli. Nulle époque sous ce rapport n'a été plus féconde et plus hardie que le seizième siècle. Au grand mouvement novateur et destructeur de la Reforme correspond un mouvement analogue en politique. Dès le premier jour, nous touchons aux plus hauts problèmes du gouvernement : origine et limites

du pouvoir royal, souveraineté populaire, droit de résistance aux magistrats et partant d'insurrection, droit d'intervention d'un peuple en faveur d'un autre peuple opprimé. Ces intrépides remueurs d'idées jettent en pâture à l'avenir cent questions brûlantes, autour desquelles nous nous agitons encore aujourd'hui. Pourtant, il faut le reconnaître, bien que les premières hardiesses soient venues des protestants, le contrecoup de la Réforme ne fut pas seul à les éveiller. Le souvenir et le regret des anciennes franchises, la conscience des maux présents, un sentiment de patriotisme, de fierté, disons mieux, de probité nationale, contribuèrent à ranimer ces instincts d'opposition.

Le règne du bon plaisir, inauguré par François I[er] et Henri II, se continuait tristement sous leurs faibles successeurs. Avec les modes, les arts et les vices de leur pays, les Médicis avaient amené en France le fléau de la politique italienne. Le traité de Machiavel, cet évangile du mensonge et de l'incrédulité en matière de gouvernement, était devenu le bréviaire de la cour : cardinaux, ministres, gentilshommes, magistrats, dames galantes, maîtres de danse et d'escrime, tous s'étaient faits les disciples et les instruments de cette corruption. Ainsi se forma peu à peu une génération d'étourdis impitoyables, de petits scélérats éhontés, s'exerçant à dédaigner comme des préjugés ou des chimères les mots de droit, de loi, de justice et de liberté. Ce fut parmi eux qu'on trouva les assassins de Guise et de Coligny. A ces doctrines énervantes, qui faisaient de l'intrigue la seule sagesse, de la force le seul droit, du succès le seul but, les gardiens de l'antique honneur français opposèrent une généreuse protestation. Ici, sans acception d'église ni de parti, les honnêtes gens se trouvèrent naturellement d'accord : Lanoue avec L'Hôpital, Hotman et Henri Estienne avec Pasquier et Pithou. La violence et le crime, en dépit de leurs casuistes, ne peuvent plus compter alors sur le bénéfice du silence ou de l'oubli. Chaque abus de la force va froisser une conscience, indigner une raison, et fait sortir du sol un libelle accusateur. Le sac de Bordeaux par Montmorency arrache à la

Boétie son cri républicain de la *Servitude volontaire* : le massacre de la Saint-Barthélemy enfante les *Vindiciæ contra tyrannos* de Languet et le *Réveille-matin des Français* : les folies de la Ligue, les maux de l'invasion étrangère produisent, en face des théories régicides et démagogiques de Boucher, de Mariana, l'*Anti-Espagnol* de Michel Hurault, le *De jure successionis* d'Hotman, la *Musa monitrix* d'Estienne, et au dernier acte, la *Ménippée*.

I

Les grands attentats politiques ont cette conséquence funeste, qu'ils troublent, inquiètent et déconcertent la conscience des peuples. Tant de crimes impunis, tant d'iniquités justifiées et consacrées par la bouche même des représentants de la loi, semblaient ébranler tous les fondements de la morale et du droit des gens. Il y a, dans l'histoire, de ces heures douteuses où le juste et l'injuste semblent confondus, où « Dieu laisse sortir du puits de l'abîme cette fumée qui obscurcit le ciel, » selon l'expression de l'Apocalypse [1]. Figurons-nous la France au lendemain de la Saint-Barthélemy. Que d'âmes alarmées ! Que de raisons hésitantes ! Quel immense besoin de lumière et de vérité ! L'expiation, cette loi fatale imposée dès ce monde aux coupables, hommes ou partis, ne devait pas longtemps se faire attendre. Les corbeaux qui venaient s'abattre chaque matin d'un vol sinistre sur les Tuileries, les fantômes qui assiégeaient le sommeil du pâle et fiévreux Charles IX, furent encore le moindre supplice de la royauté. D'autres spectres plus terribles se dressèrent devant elle : la souveraineté du peuple, le droit d'insurrection, le régicide érigé en dogme et bientôt en vertu.

Jusqu'au jour de la Saint-Barthélemy, les protestants n'a-

1. Et aperuit puteum abyssi..... et obscuratus est sol et aer de fumo putei (Apocal., IX, 2.) — Bossuet, Oraison funèbre de Henriette de France.

vaient pas formellement déclaré la guerre à la maison de Valois. C'est aux Guises, à la Reine Mère, à son entourage que s'attaquent les pamphlets : le roi reste en dehors. Condé[1] s'attendrit sincèrement, on peut le croire, sur le sort du petit François II,

Nageant dedans le lait de sa douce innocence[2].

Les écrits de Régnier de la Planche, l'un des plus actifs et des plus intelligents publicistes du parti huguenot, attestent un profond dévouement à la royauté. Mais après la nuit du 24 août, d'autres idées commencèrent à germer dans les esprits. On avait demandé l'éloignement de la Reine Mère; on rêva ensuite la déposition du roi, puis la constitution d'une monarchie élective ou héréditaire, selon le vœu de la nation, et en tous cas, tempérée par les priviléges des seigneurs et par les franchises communales. Le droit d'examen et de discussion passant de l'ordre religieux dans l'ordre civil, le principe républicain des synodes appliqué au gouvernement, un fédéralisme semi-féodal et semi-bourgeois substitué à l'unité oppressive de la monarchie absolue, telles étaient les aspirations encore vagues et confuses qui se faisaient jour çà et là. Dès qu'un parti s'est formé, l'important pour lui est de trouver un programme, un système, qui justifie ses prétentions. Hotman rendit ce service à la Réforme française : il en fut le premier théoricien politique. L'utopie de la *France-Gaule* (*Franco-Gallia*) sortit de son cerveau tout armée, comme la Minerve de Jupiter.

Au moment où Ronsard évoquait l'ombre de Francus et accumulait autour du berceau de la monarchie les nuages

1. On a parlé, il est vrai, d'une certaine médaille où Condé aurait pris le titre de Louis XIII : mais le fait est très-douteux. Même après le massacre, les Rochellois enfermés dans leurs murs protestent encore de leur fidélité monarchique :

En toute obéissance
Vous tenons notre roi,
Roi de Pologne et France,
Nous vous jurons la foi.
(Leroux de Lincy, t. II.)

2. *Mémoires de Condé*, t. II.

merveilleux de l'épopée, Hotman, du fond de la Germanie, venait bouleverser le champ vénérable de la tradition. Personne ne contribua plus que lui à rompre le charme de la *Franciade*. Fidèle à l'esprit de la Réforme, il essayait sur nos annales ce travail d'exégèse et d'épuration qu'Érasme, Calvin, de Bèze, Viret avaient opéré sur les livres saints, restituant les textes, dénonçant les fausses citations, les contre-sens, et faisant crouler sous les coups de sa critique l'édifice des histoires courtisanesques, dont s'étayait le despotisme chancelant des Valois. Au type du roi absolu, renouvelé des Césars du Bas-Empire, il oppose le roi chef de bande, tel qu'il l'a trouvé chez les Germains de Tacite, et dans les champs de mai avec Clovis et Charlemagne. Malheureusement, il ne renverse un château de cartes que pour en mettre un autre à la place. D'un coup de main hardi, il imprime à la société française un mouvement de volte-face démenti par son histoire, en prétendant associer la noblesse et le peuple contre la royauté. Il invoque le souvenir d'un âge d'or qui n'a jamais existé, et se flatte de ramener l'État à « ce *bel ancien accord* qui fut du temps de nos pères. » Hotman est dupe ici d'un mirage, auquel s'abandonne volontiers l'esprit de système et de parti : il oublie que ce *bel accord* fut bien des fois rompu par le soulèvement des communes et les violences de la féodalité.

Quand le présent est triste, on devient aisément fanatique du passé ou de l'avenir : on le parc des plus brillantes couleurs, en prenant ses regrets ou ses espérances pour des réalités. Telle est l'illusion d'Hotman. On a dit avec raison que son livre était l'utopie du passé. Mais ce n'est pas là seulement un rêve innocent de jurisconsulte philosophe, c'est surtout un manifeste politique. Au lieu de lancer un anathème foudroyant sur les bourreaux de la Saint-Barthélemy, il compose une œuvre savante et systématique, une paisible thèse d'histoire où il se contente, dit-il, d'être simple narrateur et rapporteur des faits. Mais faut-il l'en croire sur parole? Si avant qu'il s'enfonce dans les forêts de la Gaule et de la Germanie, pour y chercher les origines de la race et de la mo-

narchie françaises, il ne perd pas de vue, un instant, ses contemporains. C'est à eux qu'il pense, quand il écrit au sujet des Francs de Pharamond : « Ceux-là portèrent méritoirement et proprement le titre de Français qui, ayant abattu la domination des tyrans, se maintinrent en liberté honnête, même sous l'autorité des rois. Car il ne faut pas estimer être servitude que d'obéir à un roi, ni ceux qui sont sujets à un roi ne doivent être tenus en qualité de serfs ; mais ceux qui se soumettent à l'appétit d'un tyran, ou d'un larron, ou d'un bourreau, comme la brebis au boucher, ceux-là ne méritent pas d'être autrement appelés que d'un nom le plus contemptible dont on se peut aviser, comme de serfs ou d'esclaves. »

Quand il répète le vieux cri de Brennus contre la Rome des Tarquins, il songe plus encore à celle des papes. Quand il attaque les Institutes de Justinien, c'est encore l'Italie des Médicis, la patrie de Machiavel qu'il poursuit de ses malédictions. Quand il reproche au Parlement d'être un pouvoir bâtard, sans racines dans la nation, il se rappelle les juges de Dubourg et de Coligny. Quand il traite de l'élection et déposition des rois, sa phrase oblique se retourne de Childéric et des Mérovingiens sur Charles IX et les Valois. Enfin, quand il pose cette question : à savoir, si les femmes sont *forcloses* de l'administration du royaume comme elles le sont de la succession, nul ne saurait se tromper sur sa véritable pensée. Brunehaut, Blanche de Castille, Isabeau de Bavière viennent toutes l'une après l'autre déposer contre Catherine de Médicis. Partout les États apparaissent comme les tuteurs et conservateurs naturels du royaume et de la royauté : « La régente Isabel fut envoyée à Tours, sur l'avis des États : quatre curateurs furent ordonnés pour retenir cette mauvaise bête recluse et cachée à la maison, et prendre garde qu'elle ne pût avoir le maniement d'aucune affaire, ni écrire un seul mot de lettre sans leur corrigé [1]. » Tout le monde comprenait parfaitement à qui s'adressait cette épithète de *mauvaise bête*. C'était le vœu qu'exprimait un autre pamphlétaire dans le

1. *Franco-Gallia*, ch. XIX.

Miroir des Français : « La bonne dame n'a que trop travaillé, trotté et remué en son temps : il est bien juste qu'elle se repose. »

Le traité de la *France-Gaule*, écrit d'abord en latin, traduit bientôt en français et dans toutes les langues de l'Europe, obtint le plus prodigieux succès qu'on eût vu depuis le *Gargantua*. Au milieu de la confusion universelle, ce livre apparut comme une révélation. On crut avoir ressaisi le fil de la tradition nationale si étrangement brouillé entre les mains des Guises et des Valois. Les Réformés n'avaient pas été plus ravis en pensant retrouver dans l'Écriture les traditions de l'Église primitive. Cette prétention de retour vers le passé, à l'heure même où l'on s'en éloigne le plus violemment, est un trait commun aux réformateurs religieux et politiques du seizième siècle. Indépendamment de la nouveauté et de la hardiesse des théories, la France-Gaule enleva les imaginations et les cœurs par un certain accent de patriotisme, de fierté nationale et de mansuétude généreuse envers la France, que l'auteur proclamait innocente du crime de ses bourreaux. Quel exilé ne se sentait ému en lisant ces vers de la préface :

L'air du pays et demourance heureuse
A ne sais quoi de douceur amoureuse,
Qui laisse en tous un joyeux souvenir,
Et l'appétit d'y vouloir revenir [1].

Catherine eut conscience du danger. Elle comprit qu'il s'agissait cette fois d'une attaque autrement redoutable que le *Discours merveilleux*, et appela toutes les plumes fidèles au secours de la monarchie.

Un de ses secrétaires, Antoine Matharel, avocat au grand conseil, se chargea de réfuter longuement, ennuyeusement et solennellement, chapitre par chapitre, l'audacieux pamphlet. Cette réfutation débutait par d'emphatiques éloges à la gloire de la Reine-Mère et par une longue série d'invectives contre Hotman. Sans dépenser trop de finesse, Matharel ar-

1. Dédicace à Frédéric de Bavière.

rive à soupçonner que cette vive passion de l'auteur pour la loi salique pourrait bien être un moyen de satisfaire sa haine contre la mère de Charles IX. Il lui reproche d'avoir altéré, mal compris ou mal copié les textes d'Aimoin, de Frédégaire, de Grégoire de Tours, etc.; d'avoir offensé la Majesté royale et le Parlement de Paris; d'être un sycophante, un rebelle, un jurisconsulte et un savant à la hauteur de Pasquin et de Marforio. La lutte, une fois engagée, n'en resta pas là : Matharel vit bientôt accourir à son aide et le jurisconsulte Baudouin, l'inévitable second de toutes les querelles; et l'ex-jésuite Papire Masson, et le président de Limoges, et vingt autres magistrats jaloux de venger l'honneur des parlements. Le fameux avocat ligueur Dorléans, dans un accès de zèle monarchique, écrivit aussi une contre-partie de cette *France-Gaule*, qu'il devait plus tard copier si fidèlement.

Harcelé de tous côtés, Hotman se retourna comme un dogue furieux *contre cette meute, que Sémiramis fesait aboyer après lui, pour un morceau de pain.* Avec sa fougue et son intempérance habituelle, il fit pleuvoir sur ses ennemis les coups de dents, les quolibets, toutes les facéties et les trivialités du latin macaronique. A Matharel il dédia le *Matagonis de Matagonibus*; à Masson et à Baudouin le *Strigillum Papirii Massonis*, rude étrille, dont il écorcha le dos de ses malheureux contradicteurs. Baudouin, par une métamorphose toute naturelle, se vit transformé en baudet comme son ancien ami Héshus; Papire Masson, en chien atteint d'hydrophobie à la vue du lac de Genève; Matharel, en belître chargé de conduire Masson à travers les rues, pour implorer sa guérison. Hotman s'était proposé pour modèle de Bèze dans sa réponse à Lizet : mais cette grosse farce de carnaval est loin d'avoir le sel et la gaieté du *Passavant*. On sent qu'Hotman a vécu longtemps en Allemagne, et que sa main s'y est appesantie : d'ailleurs il a trop de colère pour avoir beaucoup d'esprit. La dispute dégénère en gourmade. Arrivées à ce point, les querelles de savants sortent du domaine de la critique, et rentrent dans l'histoire du pugilat. Cet intermède bouffon, qui substituait les personnalités aux principes, avait suspendu un instant

la grande bataile engagée contre la maison des Valois. Elle recommença bientôt.

II

Au retentissement de la France-Gaule vint s'ajouter celui d'un autre ouvrage inspiré du même esprit et parti du même point de l'horizon : les *Vindiciæ contra tyrannos* [1], par Hubert Languet. L'auteur était un gentilhomme bourguignon, exilé volontaire, que l'indépendance de ses idées avait de bonne heure entraîné de l'autre côté du Rhin. Ami et disciple de Mélanchthon, attaché au service d'Auguste, électeur de Saxe, il se trouve mêlé à toutes les négociations du parti protestant. Député en France par les princes allemands après l'édit de pacification (1570), il plaide devant Charles IX, dans un noble et hardi langage, la cause de la liberté de conscience [2]. Présent au massacre de la Saint-Barthélemy, il sauve la vie à du Plessis-Mornay en risquant la sienne, et se retire le cœur ulcéré, emportant de France l'horreur du despotisme et la haine de Machiavel. Languet, admis au Louvre, a pu suivre d'un œil chagrin le progrès de ces tristes doctrines. Il a entendu un président au Parlement de Paris, un honnête homme avili par la peur, de Thou, exalter devant un jeune prince, bourreau de son peuple, l'art royal de la dissimulation. En face de ces lâches capitulations, il s'est demandé s'il ne restait plus d'autre ressource à l'homme de cœur, au citoyen jaloux de ses droits, que de courber la tête sous la tyrannie triomphante ou de se laisser tomber comme Brutus sur son épée, en maudissant la vertu. Sa conscience et sa raison se sont révoltées à cette idée. Il a feuilleté la Bible, Platón, Aristote, Cicéron, saint Thomas ; et toutes ces voix généreu-

1. « Vindiciæ contra tyrannos, sive de principis in populum populique in principem legitima potestate, Steph. Junio Bruto auctore. » (1579, Edimb.)

2. « C'est Dieu seul qui a puissance sur les consciences des hommes, qui même ne l'ont pas sur la leur propre, tant s'en faut qu'ils la puissent avoir sur celles d'autrui. » (*Mém. de l'État de France sous le règne de Charles IX*, t. I.)

ses lui ont appris à ne désespérer ni de la justice ni de la liberté. La Bible lui a enseigné que « Dieu est le seul maître, le seul possesseur légitime du ciel et de la terre, des corps et des âmes [1] : les rois, les princes, leurs ministres, ne sont que des colons, des fermiers tenus de payer en services une part égale à celle qu'ils ont reçue en puissance. » Platon lui a offert la belle image du magistrat, *loi parlante et animée*; saint Thomas lui a révélé que la souveraineté réside dans le peuple.

Revenu en Allemagne, sur ce vieux sol des Francs ses aïeux, l'ombre de Brutus lui est apparue : c'est par sa main et sous son nom qu'il lance la foudre des *Vindiciæ*. Au lieu de renvoyer à Dieu dans l'autre monde, il aime mieux confier aux hommes ici-bas le soin d'arrêter et de punir la tyrannie. Machiavel est l'ennemi qu'il combat. Il oppose le manuel de la résistance par la loi et la raison au manuel de l'oppression par la force et le mensonge. Son ambition est de ramener aux vrais principes la science du gouvernement. Or, quel est le fond du machiavélisme? La négation absolue de tout principe, l'accident substitué à la règle, le fait au droit, l'intérêt au devoir : politique d'expédients, de bascule et de brocantage, que Catherine de Médicis n'a cessé de pratiquer depuis quinze ans. Son chef-d'œuvre a été le massacre de la Saint-Barthélemy. Et qu'a-t-il produit ? Rien. Le parti protestant s'est retrouvé plus fort le lendemain : il y a gagné, malgré ses fautes incontestables, les sympathies de l'Europe et le pardon de la postérité. A cette politique sans issue, Languet prétend faire succéder un code fondé sur l'équité et la morale publique. Il veut que ce qui est juste soit fort, et c'est pour trouver cette force qu'il définit et organise le droit de résistance. Son livre n'est pas seulement une déclamation vague, un recueil de centons et de vieilleries républicaines, mais un traité régulier, divisé, construit avec une rigueur géométrique. Quatre questions principales y sont posées :

1. « Deum tuum timebis, et illi soli servies. » (*Exod.* xx.)

1° Doit-on l'obéissance aux princes, s'ils ordonnent contre la loi de Dieu ?

2° A-t-on le droit de résister aux princes, s'ils veulent détruire la loi de Dieu et ravager l'Église ?

3° Quand le prince opprime ou perd la république, la nation peut-elle lui enlever le pouvoir dont il abuse ?

4° Les princes voisins peuvent-ils et doivent-ils porter secours aux peuples persécutés dans leur foi et opprimés par un tyran ?

Questions grosses d'orages, que l'esprit moderne déchaînait sur le monde, et qui l'agitent encore aujourd'hui. Languet les aborde avec calme et résolution. La première est tranchée par l'exemple des saints et des martyrs ; la seconde et la troisième sont plus délicates. Ce formidable droit d'insurrection, dont le seizième siècle devait faire une si triste épreuve, effraye l'honnête théoricien : il le circonscrit, le limite, en distinguant avec soin la résistance de la révolte. Languet n'est point un maniaque, un esprit violent que la haine égare, mais un homme sensé, pratique, formé par les voyages et l'expérience des affaires, instruit à la modération par son maître Mélanchthon. Lui-même sent parfaitement tous les périls de son système, et s'efforce de les prévenir et de les atténuer : on dirait Éole déchaînant les vents, et s'inquiétant de limiter d'avance les ravages de la tempête. Le soulèvement des anabaptistes avait été pour lui et pour les siens un sinistre avertissement. Aussi ne veut-il pas de l'émeute de carrefour. Les magistrats, représentants de la loi violée, sont les chefs naturels de la résistance. Eux seuls ont le glaive en main pour la conduire et l'arrêter, comme autrefois les Septante au royaume d'Israël.

Cet instinct d'ordre, de discipline, même dans la sédition, est un trait caractéristique chez les publicistes protestants. On reconnaît là l'influence de Calvin, le sévère organisateur de Genève. Mais là aussi commencent les impossibilités. Où trouver le magistrat idéal, *loi parlante et animée ?* Sera-ce Olivier ? sera-ce Birague ? sera-ce même de Thou, faibles roseaux humains, qui plient au moindre souffle de la volonté

royale ou de l'émeute populaire ? Enfin, quoi qu'il fasse pour atténuer les effets de son système, quoiqu'il ait soin de distinguer entre les tyrans sans titre, usurpateurs ou étrangers, et les tyrans d'exercice, princes et rois héréditaires, après avoir épuisé les moyens de résistance légale et pacifique, il aboutit fatalement à ce sanglant écueil du régicide, où viennent échouer presque toutes les théories politiques du seizième siècle. Contre les tyrans sans titre, tout est permis : « Chacun peut crier après ce mal comme on crie au feu, et y courir avec crochets et engins, sans attendre le capitaine du guet. » Contre les tyrans d'exercice, quand les remontrances ont échoué, il faut recourir à la force et les déposer, comme cela s'est vu autrefois pour Saül, pour Childéric et pour certains papes.

Reste la dernière question, celle du droit d'intervention étrangère. Ce problème difficile avait été agité, dès les premiers jours de la guerre civile, entre les deux maisons de Lorraine et de Bourbon. Condé répondait aux Guises :

> Je suis bien assuré de ce qu'ils nous objectent :
> . . . .
> Que nous avons cherché secours en Allemagne.
> Et eux, qu'ont-ils premiers pourchassé en Espagne[1] ?

Languet, qui offrait à Charles IX l'épée des princes palatins, afin d'assurer le maintien de la paix dans ses États, admet le droit d'intervention, mais à condition qu'il soit gratuit et pur de toute pensée d'agrandissement. Autre utopie généreuse, à laquelle la politique devait préférer longtemps encore le système plus lucratif des annexions.

Tel est le livre des *Vindiciæ* avec ses hardiesses et ses lacunes, mélange de raison et d'éloquence, de nobles sentiments et de théories inapplicables. Comme Hotman, Languet rêve l'alliance toujours désirée et toujours promise du principat et de la liberté. A ce titre, il est un des pères du droit constitutionnel. Ce type de gentilhomme républicain et de stoïcien

1. *Mémoires de Condé*, t. IV.

protestant, adouci et tempéré par l'aimable influence de Mélanchthon, nous a retenu trop longtemps peut-être : Languet a un grand charme : il est par-dessus tout honnête homme. Mornay lui a donné ce bel éloge, qu'il vécut comme bien des gens voudraient mourir : de plus, c'est un penseur et un écrivain. Son latin vigoureux, coloré, a des reflets bibliques, sous lesquels on sent courir et palpiter l'idée moderne.

L'apparition subite du *Contr' Un*, publié seize ans après la mort de son auteur, vint ajouter à ces voix vivantes l'accent mélancolique d'une malédiction posthume contre les tyrans. Les morts se réveillaient pour adresser un dernier avertissement à la royauté défaillante. Bodin lui-même, le paisible Bodin, comblé des faveurs de Henri III, essayait d'expliquer dans le silence du cabinet le retour périodique des révolutions comme celui des marées ou des éclipses, et fixait à cent soixante-quinze ans la vie moyenne des dynasties. Ces idées de mortalité universelle portaient à la vieille foi monarchique la même atteinte que la Réforme aux antiques croyances de l'Église. Ainsi la Rome des Césars s'était prise un jour à douter de son éternité. Ce glas funèbre allait retentir plus éclatant dans le *Réveille-matin des Français*.

III

Quel est l'auteur du *Réveille-matin ?* Est-ce Hotman ? est-ce de Bèze ? est-ce Languet ? — Problème difficile à résoudre. — Un écrivain protestant, M. Sayous [1], incline du côté d'Hotman. Que celui-ci ait sa part dans l'œuvre, nous ne le nions pas ; mais l'auteur de la *France-Gaule*, si peu modeste qu'il fût, eût-il osé se qualifier lui-même du titre de grand Hotman, qui lui est décerné dans l'ouvrage [2] ? Le *Réveille-matin* est

1. *Études littéraires sur les Écrivains français de la Réformation* (2 vol., 1842).

2. « Et le grand Hotman en la France-Gaule qu'il a mise de nouveau en lumière, les en jettera hors du tout. »

évidemment une de ces créations hybrides, anonymes et collectives, dont la *Ménippée* est restée le plus parfait modèle. Dans les temps de luttes, de convictions ardentes, on s'inquiète moins de sa gloire personnelle que du triomphe de ses idées : on s'associe, on se groupe, on se fait légion pour être plus fort dans l'attaque ou dans la défense. Le feu de peloton, la machine infernale aux cent bouches semble une arme plus sûre et plus prompte que le coup de pistolet isolé. Déjà, en parlant de la Satire religieuse, nous avons vu de Bèze, Viret, Estienne, associer dans le vaste pot-pourri de la *Cuisine papale* leurs rancunes contre les moines et le Saint-Siége. Le *Réveille-matin* est un véritable *Selectæ*, où se retrouvent pêle-mêle toutes les questions du temps. On devine aisément quels peuvent être les défauts d'une pareille œuvre : la disproportion, l'absence d'unité, les redites et les digressions. Mais qu'importe ? Le point capital est de faire brèche, et de charger tant qu'on peut la mine, pour en doubler l'explosion.

L'auteur, ou plutôt le rapporteur de ces diverses opinions, s'est dissimulé sous le pseudonyme assez vague d'*Eusèbe Philadelphe*[1], *cosmopolite*. Chez les anciens, l'étranger est en même temps l'ennemi ; le même nom (*hostis*) sert à désigner l'un et l'autre. Le cosmopolitisme, sentiment tout chrétien et tout moderne, sort de l'Évangile. A la voix de saint Augustin, l'étroite enceinte du *pomœrium* recule ; les barrières qui séparaient le citoyen du Barbare, le Juif du Gentil, s'abaissent : tous sont conviés au partage de la *Cité divine*. Étouffé par les conquêtes et les rivalités des peuples, ce sentiment se ravive et s'étend au seizième siècle avec la Réforme. Ces milliers d'exilés, que la persécution a semés par toute l'Europe, s'habituent à ne plus enfermer leurs affections dans les limites de la mère patrie. Par delà les fleuves et les montagnes, ils contemplent leurs frères qui combattent, souffrent et meurent pour la même cause. Le lien des croyances se substitue aux liens du sang : « Fais, Seigneur,

1. Ἐυσεϐής, pieux. Φιλάδελφος, ami de ses frères.

que les tiens reconnaissent que toute la terre t'appartient, qu'elle toute n'est qu'une seule cité, de laquelle l'homme est bourgeois passager, en quelque climat qu'il habite. » C'est en vertu de ce principe que les protestants admettent le droit d'intervention, et qu'Eusèbe Philadelphe dédie à Élisabeth d'Angleterre son *Réveille-matin des Français*.

Trois voyageurs, *Philalèthe*, le *Politique* et l'*Historiographe*, sont à la recherche de la *Vérité*. La dame, ou plutôt la déesse, qui est volontiers *cosmovague*, a élu domicile dans un pays où l'on ne s'attendait guère à la trouver, en Hongrie, sous la protection du Grand Turc. Elle a bientôt reconnu son ami Philalèthe, tout amaigri, déguenillé et mal en point, comme devait l'être un bon huguenot le lendemain de la Saint-Barthélemy. Celui-ci la renseigne sur le caractère de ses deux compagnons. L'un est un catholique sincère et modéré, honnête homme, quoique élevé dans les cours, ayant horreur de Machiavel et de toutes les pratiques italiennes, mais qui pourtant n'a jamais pu mordre à la Réforme (peut-être L'Hôpital) ; l'autre, un annaliste consciencieux, trop heureux de placer ses écrits sous l'égide de la Vérité (peut-être de Thou). Le dialogue s'ouvre par une histoire abrégée du protestantisme en France et des persécutions qu'il a souffertes, depuis les massacres de Cabrières et de Mérindoles. Simple rapporteur des torts et des fautes de chaque parti, l'historiographe affecte de ne vouloir ni passionner, ni envenimer sa narration : il s'en rapporte à l'éloquence des faits. Les révélations du politique, au courant des intrigues, des ruses et des chroniques secrètes, viennent compléter le témoignage de l'histoire. La Vérité lève à son tour un coin du rideau.

Cependant, au milieu du récit éclate tout à coup un cri de douleur, celui de l'Église affligée. Comme le chœur de la tragédie antique, elle interrompt le cours du drame pour *dresser* vers le ciel ses gémissements et ses prières : « O Dieu tout-puissant ! ô pasteur d'Israël ! jusques à quand fumeras-tu contre l'oraison de ton peuple. Tu l'as repu de pain de larmes et l'as abreuvé de pleurs ; tu nous as mis en querelle

entre nos plus proches et en moquerie parmi les nations. » Puis le récit recommence : les horreurs de la Saint-Barthélemy se déroulent devant nos yeux. A mesure que le tableau s'assombrit, en face des outrages prodigués au cadavre et à la mémoire de Coligny, la plainte devient colère, la colère, menace et malédiction : « Lève-toi donc, Seigneur, hausse ta main, casse les bras des méchants.... que leurs enfants soient orphelins, leurs femmes veuves ; les leurs vagabonds et errants soient déchassés de leurs maisons, cherchant leur pain, sans que personne s'avise d'étendre sa miséricorde sur eux ! » Cette sublime vertu du pardon, que le Christ avait enseignée du haut de la croix, n'était alors ni dans le cœur ni sur les lèvres d'aucun parti. C'est ainsi que, par une déviation insensible et sous forme de prière, l'histoire dégénère en pamphlet. A ces conjurations solennelles, qui appellent le fer, le feu et le soufre sur la nouvelle Sodome, succède une grêle de vers satiriques, de citations, d'allusions à l'adresse de Catherine, de Charles IX et de Henri III. L'innocente *Franciade* de Ronsard se transforme elle-même en allégorie menaçante. Les trois Valois sont faciles à reconnaître dans ces

> Trois fainéants, grosses masses de terre,
> La maudisson du peuple dépité.

Cette longue série de griefs aboutit à une grave déclaration, que le prophète Daniel en personne s'est chargé de promulguer. Du schisme dans l'Eglise, les protestants arrivent au schisme dans l'État. Ils n'ont plus de roi qui les gouverne, de lois qui assurent leur existence : c'est à eux seuls désormais de pourvoir à leur salut. Une ordonnance en quarante articles établit un gouvernement provisoire, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau Cyrus (Henri de Navarre ou Condé). Chaque ville sera confiée au gouvernement d'un maire assisté d'un conseil de vingt-quatre membres choisis indistinctement parmi les nobles et les bourgeois. Recommandation pressante est faite à tous les huguenots de ne traiter avec le tyran que la main sur l'épée, de peur de sur-

prise ou de trahison. Après cette déclaration solennelle donnée sous forme d'édit, par un coup subit de la grâce, l'Historiographe et le Politique se convertissent à la Réforme : ainsi finit le premier dialogue.

Le second nous montre les deux nouveaux convertis au retour d'un voyage à travers l'Europe. Ils sont allés solliciter les puissances protestantes de venir en aide à la cause de l'Église; mais ils n'ont trouvé partout qu'égoïsme et indifférence. Les princes allemands se plaignent de n'avoir pas d'argent pour solder leurs lansquenets ; la reine Élisabeth a paru *froide et gelée*, soit *couardise* et *pusillanimité du sexe*, soit qu'elle cède aux conseils d'un de ses ministres, vrai poltron *sentant son clerc plutôt que son gendarme.* En réalité Élisabeth, vraiment Anglaise, attendait, prenait son temps, et s'occupait moins de l'Église que de ses propres intérêts. Cependant, elle eût bien dû quelque reconnaissance aux protestants, pour la haine dont ils poursuivaient l'infortunée Marie Stuart. Le Politique fait valoir les raisons d'intérêt civil et religieux, qui devraient l'envoyer à l'échafaud. L'effroi des huguenots était grand, et grand aussi l'espoir des catholiques, à l'idée que la mort d'Élisabeth pouvait un matin placer l'Angleterre sous le sceptre de la nièce des Guises. Rien d'étonnant donc que toutes les communions protestantes (presbytériens d'Écosse, anglicans de Londres, huguenots de France) se soient acharnées après la vie et la mémoire de cette malheureuse reine, si touchante malgré ses fautes. On reste confondu quand on entend un honnête homme, un Français, écrire ces lignes atroces : « O seigneur ! vit-elle encore cette fatale Médée !... Mais la reine d'Angleterre est si bonne, elle est tant pleine de clémence et de douceur, qu'elle ne prend point plaisir à voir répandre le sang. » Pourtant Élisabeth triompha de sa bonté naturelle, et se résigna à sauver l'Église. Le supplice de Marie Stuart fut accueilli par les protestants comme une revanche du meurtre de Coligny, comme une réponse triomphante aux défis des Guises et aux auto-da-fé de Rome et de Madrid. Les hécatombes royales commençaient. Le *Réveille-matin des*

Français se chargea de les justifier en proclamant le *droit d'occire les tyrans* : « C'est de tous les actes le plus illustre et le plus magnanime, étant, comme très-bien le montre Cicéron, un tel acte, quand bien il sera exécuté par un familier du tyran, tout plein d'honnêteté et de bienséance conjointe avec le salut et l'utilité publique. » Le régicide n'est donc pas une invention de la Ligue : Boucher et Mariana trouvèrent le thème tout prêt, et n'eurent qu'à le développer.

Ce confus et tumultueux libelle, plein de rancunes et de menaces, est à la fois l'apologie et la condamnation du parti protestant. Au lieu de pacifier, il déchaînait la tempête, en mêlant aux plaintes des victimes un cri de vengeance ; il appelait l'étranger ; il créait un État dans l'État ; il ouvrait une perspective de guerres et de résistances sans fin. Catherine de Médicis avait pensé tuer le protestantisme, et il se relevait plus uni, plus discipliné que jamais. A des théories vagues d'indépendance il substituait un système politique, un programme nettement formulé. Le temps et la force lui manquèrent pour l'appliquer ; mais, une fois jetées au vent, ces idées ne restèrent pas dans le camp de la Réforme : elles passèrent de l'autre côté : la Ligue s'en empara.

IV

La Saint-Barthélemy n'enfanta pas seulement des pamphlets et des traités mortels à la dynastie des Valois ; elle fit jaillir encore de la conscience et de l'imagination indignée d'un soldat poëte la plus sombre ébauche d'épopée qui eût traversé le monde depuis Dante, les *Tragiques* de d'Aubigné [1]. L'ouvrage ne parut, il est vrai, qu'au lendemain des guerres civiles, alors que le volcan était à peu près éteint. Mais c'est dans cette fournaise qu'il s'est formé.

1. *Les Tragiques*, donnés au public par le larcin de Prométhée. Au Désert, 16...

Comme le *Contr'Un* de La Boétie, il faut le ramener à sa véritable date, si l'on veut le comprendre tout entier. L'acte de naissance d'un livre n'est pas toujours marqué par l'heure de son apparition. D'Aubigné nous apprend lui-même dans quelles circonstances il composa ses *Tragiques*.

C'était, en 1577, cinq ans après la Saint-Barthélemy, au moment où Henri III, manquant encore une fois de parole, venait de révoquer l'édit de pacification. L'auteur se trouvait alors à Castel-Jaloux, malade de ses blessures, en danger de mort. Son bras incapable de supporter le poids d'une épée pouvait se résigner à l'inaction, mais il fallait un aliment à son esprit, car

La main peut s'endormir, non l'âme reposer[1].

Dans ces heures de fiévreux loisir, exalté par la lecture de la Bible, nourri des amers souvenirs de Juvénal, tout frémissant encore des colères qui le poussaient naguère au plus épais de la mêlée, il écrivit ce livre qu'il appelait son *testament*, vrai legs de batailleur exhalant au sein de Némésis son dernier soupir. Par là, il espérait du fond de la tombe rendre courage aux fidèles et faire *grincer les dents de rage* à ses ennemis. La mort, contre toute attente, l'épargna encore une fois ; mais le testament n'en subsista pas moins. D'Aubigné ne le publia point aussitôt : durant trente-six ans, il tint serré contre son cœur ce confident intime de ses pensées et de ses haines. A plusieurs reprises, il y déposa ses douleurs de citoyen, ses passions de sectaire, les rancunes et les espérances de son parti. De nombreux fragments manuscrits coururent dans le camp protestant. D'Aubigné se plaisait à les lire lui-même pour réchauffer le zèle de ses compagnons, et surtout du roi de Navarre, dont il prévoyait la défection :

Je vois venir avec horreur
Le jour, qu'au grand temple d'Erreur
Tu feras rire l'assistance[2].

1. Les Tragiques, liv. II. — *Princes*.
2. Préface.

Vers la fin de sa carrière, cédant à un sentiment de tendresse paternelle assez ordinaire aux auteurs pour leurs ouvrages premiers-nés, las de voir *les vraies histoires du siècle opprimées, éteintes et étouffées par les charlatans à gages*, il résolut de livrer au public ce rude échantillon de la vérité. « Va, » dit-il fièrement à son livre,

Tu as pour support l'équité.
La vérité pour entreprise,
Pour loyer l'immortalité[1].

Dans ce seizième siècle si original et si fécond en grands caractères, d'Aubigné mérite une place à part. Il a l'allure hautaine, la voix retentissante des héros d'Homère et d'Eschyle : il aime à parler de sa noblesse, de ses exploits, de sa gloire, et pourtant nul de son vivant ni après sa mort n'oserait lui appliquer l'épithète de fanfaron. Son orgueil même impose le respect, parce qu'il jaillit d'un grand cœur et d'un libre esprit, au-dessus des timidités de la modestie et des platitudes de la servilité, osant dire tout haut le bien et le mal qu'il pense des autres comme de lui-même. Ce fonds d'humeur rebelle et turbulente, qui avait si longtemps animé les barons contre la royauté, revit en lui mêlé d'esprit huguenot et républicain. D'Aubigné devint le Tyrtée de la guerre civile, l'apôtre à cheval de ce *Christ empistolé* que maudissait Ronsard. Élevé à cette robuste école de la Renaissance, d'où sortirent tant de gigantesques travaux, tout jeune encore, à l'âge où d'autres en sont aux éléments, il lisait dans le texte la Bible et Homère, il dévorait Plutarque, il s'enivrait des ardeurs patriotiques de Lucain, et apprenait avec César le métier de capitaine. En même temps l'équitation, l'escrime, les labeurs, et bientôt les dangers des camps achevèrent de donner à son corps comme à son esprit cette étonnante précocité.

Une scène terrible avait ému son enfance et laissé sur son génie une empreinte ineffaçable. A l'âge de neuf ans.

1. Préface.

fuyant avec son père, il s'était arrêté devant les murs du château d'Amboise : les têtes sanglantes des conjurés pendaient aux créneaux. Le père tourna de ce côté ses yeux remplis de larmes, puis avec un long soupir : « Les bourreaux ! ils ont décapité la France. » Et la main tendue vers ces tristes gages des fureurs qui allaient embraser le royaume, il fit jurer à son fils une haine éternelle aux oppresseurs de la foi. Serment d'Annibal, que l'enfant prêta et que l'homme n'oublia point. A quatre-vingts ans, d'Aubigné mourait sur la terre d'exil toujours fidèle au souvenir d'Amboise. Quand le clairon appela les protestants au combat, il se trouva le premier en selle, armé de toutes pièces, d'éloquence et de courage, prêt à faire brèche, l'épée ou la plume à la main, dans les rangs de ses ennemis. Dès ce jour commence sa vie de batailleur et d'écrivain. A peine descendu de cheval, tout couvert de sang et de poussière, le soir à la lueur d'une lampe ou dans l'activité de ses nuits sans sommeil, il compose quelque chant enthousiaste, quelque harangue pour le lendemain. Les *Tragiques* acquittèrent en partie sa dette envers la Réforme.

A quel genre littéraire appartiennent les *Tragiques ?* Il est difficile de le décider. Composition bizarre et désordonnée, parmi tant d'autres monuments de la Satyre, cette œuvre ne ressemble à rien de ce qui précède ou de ce qui suit. Chant vengeur, poëme héroïque, martyrologe enthousiaste, diatribe haineuse, chronique exacte et passionnée, tout s'y heurte, et le lyrisme inspiré de David, et les crudités du pamphlet populaire, et les splendeurs divines et les terreurs infernales de l'épopée dantesque. La scène est à la fois au ciel et sur la terre. Avec la libre allure d'un poëte des premiers âges, sans artifice et sans effort, d'Aubigné rapproche les deux mondes par l'imagination et la foi. Son livre a tour à tour la précision impitoyable de l'histoire, qui sculpte les effigies et burine les noms des coupables, et le vague mystérieux de ces visions qui *faisaient dresser le poil sur la chair* des prophètes. A travers le délire de la fièvre, il a vu autour de son chevet les figures radieuses de Moïse, de Gé-

déon, des Machabées, de Coligny, défenseurs du peuple opprimé ; en face, les types exécrés des Pharaons, des Héliogabale, des Néron, des Charles IX, des Henri III, des Catherine de Médicis. Tous ces fantômes évoqués, ceux-ci des profondeurs de l'antiquité, ceux-là de l'arène des temps présents, se confondent pour lui dans une sorte de cauchemar terrible, où retentissent les arquebusades de Moncontour et de Jarnac avec les tonnerres du Sinaï et les trompettes de Jéricho. Ce torrent de poésie, orageux et bruyant, court à travers le seizième siècle comme ce Cocyte des anciens, formé des larmes et des sanglots du genre humain.

Le poëme est divisé en sept livres, qui forment pour ainsi dire les sept avenues resplendissantes ou ténébreuses de cet Enfer, à travers lequel nous promène d'Aubigné. Au frontispice de chaque livre flamboie un titre mystérieux ou menaçant : *les Misères*, *les Princes*, *la Chambre dorée*, *les Feux*, *les Fers*, *la Vengeance*, *le Jugement*. Depuis Dante, nul n'a su accumuler et varier ainsi les scènes d'horreur. Ce ne sont pas là seulement des tableaux de fantaisie, des visions anticipées de l'avenir, flottant à travers le crépuscule lointain d'une autre vie : c'est l'histoire de la veille écrite en face des lieux et des hommes qui en ont été les témoins, les auteurs ou les victimes ; c'est le champ de bataille de Dreux, le bûcher d'Anne Dubourg ; c'est le Louvre ensanglanté, la Seine charriant les cadavres, et le balcon d'où Charles IX poursuit sa chasse royale sur le gibier huguenot.

Le premier tableau qui se déroule à nos yeux est celui des *Misères* de la France : un vaste champ semé de cadavres, des ruines fumantes, à travers lesquelles foudroie le reître et galope l'argoulet, bandits féroces, affamés de sang et de pillage.

Le paisan de cent ans, dont la tête chenue[1]
Est couverte de neige, en suivant sa charrue,
Voit galoper de loin l'argolet[2] outrageux,
Qui d'une rude main arrache les cheveux,

1. Blanchie, *canum*.
2. Argoulet, *Arculetus*, cavalier armé de l'arc ou de l'arquebuse : devenu le dragon.

L'honneur du vieillard blanc, mû de faim et de rage,
Pour n'avoir pu trouver que piller au village.

Puis, au-dessus de toutes ces ruines, l'image de l'Église martyre et triomphante, assise sur le bûcher,

Un psaume dans la bouche et un luth en la main.

Du champ de carnage, d'Aubigné nous transporte subitement au Louvre. Il apparaît sur les degrés du palais comme l'archange de la justice divine, armé de sa plume vengeresse, qui va tracer en lettres de feu la sentence d'un nouveau Balthazar. Le fier gentilhomme couvert de cicatrices reçues au service de Dieu et de son Église jette à peine un regard de mépris sur toute cette valetaille de mignons et de courtisans, qui encombrent les antichambres :

Vous êtes fils de serfs, et vos têtes tondues
Vous font ressouvenir de vos mères vendues[1].

Il va droit aux maîtres, à Catherine de Médicis, la Circé empoisonneuse ; à Charles IX, l'âpre chasseur d'hommes ; à Henri III, l'efféminé Sardanapale :

Pensez quel beau spectacle, et comme il fit bon voir
Ce prince avec un busc, un corps[2] de satin noir
Coupé à l'espagnole, où des déchiquetures
Sortaient des passements et des blanches tirures.
. . . .
Si[3], qu'au premier abord, chacun était en peine
S'il voyait un roi femme ou bien un homme reine[4].

Rien n'arrête le hardi pamphlétaire ; il pénètre brutalement jusque dans l'alcôve des princesses, rivales de Messaline : tout Juvénal y passe, en dépit des pruderies de la langue française :

Nos princesses non moins ardentes que rusées..... [5]

1. Liv. II : *Princes.*
2. Corsage,
3. Tellement.
4. Liv. II : *Princes.*
5. *Ibid.*

Mais nous n'osons aller jusqu'au bout, et nous aimons mieux arriver à ce troisième livre vraiment épique, qui a pour titre la *Chambre dorée*.

Homère nous a peint dans l'Iliade (liv. IX) les *Prières*, filles de Jupiter, boiteuses, le front ridé, levant à peine un humble regard, montant à pas lents vers leur père, et l'implorant contre l'*Injure*. Cette grande image se retrouve chez d'Aubigné, dans la belle allégorie de la *Justice éplorée*, les cheveux épars, venant devant le trône de Dieu se plaindre des outrages qu'elle reçoit ici-bas :

> La pauvrette, couvrant sa face désolée,
> De ses cheveux trempés faisait, échevelée,
> Un voile entre elle et Dieu.....

Et ce qu'il y a de saisissant ici, c'est que l'allégorie est le reflet de la réalité. L'histoire explique la poésie. « Le mardi, 26 août 1572, nous dit la chronique, le Roi, accompagné de ses frères et des plus grands de sa cour, s'en alla au Palais de Paris. Là, séant en plein sénat, toutes les chambres assemblées, il déclara tout haut que ce qui était advenu dans Paris (la nuit de la Saint-Barthélemy), avait été fait par son commandement. Alors le premier président, au nom de tout le sénat, en louant l'acte comme digne d'un si grand roi, lui répondit que c'était bien fait et qu'il l'avait justement pu faire. » Après de telles paroles, on comprend la *Chambre dorée* et l'anathème de d'Aubigné contre

> Ceux qui furent jadis juges et sénateurs,
> Puis du plaisir des rois lâches exécuteurs.

Thémis triomphe dans le ciel, en attendant qu'elle puisse régner sur la terre. A cette vision consolante et anticipée de la justice divine succède le long défilé des martyrs, que la justice humaine envoie au bûcher, nobles héritiers du manteau, du roseau et de la couronne d'épines. Anne Dubourg est à leur tête :

Les cendres des brûlés sont précieuses graines,
Qui, après les hivers noirs d'orage et de pleurs,
Ouvrent au doux printemps d'un million de fleurs
Le baume salutaire, et sont nouvelles plantes
Au milieu des parvis de Sion florissantes [1].

Le quatrième livre est l'hymne triomphal de la Réforme. Le drame commencé sur la terre s'achève au ciel. Là devait s'arrêter, selon nous, l'œuvre primitive. Les trois derniers livres, ajoutés plus tard, sont très-inférieurs de style et de conception. La grande scène du Jugement Dernier, qui avait arraché tant de traits sublimes ou terribles aux artistes du Moyen Age et de la Renaissance, cette revanche des oppressions et des injustices d'ici-bas, cette redoutable échéance de la *Chante-Pleure*, que célébrait Rutebœuf sur son grabat, a médiocrement inspiré d'Aubigné. L'auteur semble fatigué des horreurs qu'il nous a décrites : ses couleurs sont épuisées. L'heure de la fièvre et de la colère est passée; or, il a besoin d'être fortement ému pour rester poëte et éloquent : la passion est l'âme de son style et de ses peintures.

Tel qu'il est, inégal et incomplet, d'Aubigné n'en tient pas moins un des premiers rangs dans la galerie poétique du seizième siècle. Par l'imagination, il est de la famille de Dante et de Shakspeare : comme eux, il a le goût du grandiose et du terrible; par la langue, il est l'élève de Ronsard et le précurseur de Corneille : il en a la touche magistrale, le vers sentencieux et héroïque, qui retentira si bien dans la bouche de don Sanche et du vieil Horace :

La gloire qu'autrui donne est par autrui ravie,
Celle qu'on prend de soi vit plus loin que la vie [2].
. . . .

1. Liv. III : *La Chambre dorée*.
2. Liv. II : *Princes*. Don Sanche dira :

Se pare qui voudra des noms de ses aïeux !
Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux.
(Ac. I, sc. III.)

Ce n'est qu'un coup d'État que d'être bien parjure.
. . . .
C'est crime envers les grands que flatter à demi.

Il aime les antithèses redoublées à la façon de Sénèque et de Lucain, l'hyperbole poussée jusqu'à l'emphase, les hardiesses, les crudités même, qui rapprochent le sublime du trivial, et s'indigne de voir

La pantoufle[1] crotter les fleurs de la couronne[2];

Pour rendre toute sa pensée, la langue française semble n'être assez riche ni de sons ni de couleurs : il l'enfle au risque de la forcer. On dirait un Titan lançant, de sa main puissante, des blocs de vers rocailleux et gigantesques contre cette Rome maudite, qu'il veut emporter d'assaut :

Puisqu'il faut s'attaquer aux légions de Rome.
Aux monstres d'Italie, il faudra faire comme
Hannibal, qui par feux d'aigre humeur arrosés,
Se fendit un passage aux Alpes embrasés[3].

Cependant, ce génie roide et inflexible comme son épée, plutôt fait pour sonner la charge et frapper l'adversaire au visage que pour l'égratigner doucement du bout de la plume, sait trouver parfois des inflexions et des nuances moqueuses, dignes de Marot et de Régnier. Le portrait du courtisan est un petit chef-d'œuvre d'observation et d'ironie contenue, que Molière n'a pas dépassé dans la peinture de ses marquis :

Ils ont vu des dangers assez pour en conter,
Ils en content autant qu'il faut pour se vanter ;
Lisant, ils ont pillé les pointes pour écrire ;
Ils savent en jugeant admirer ou sourire,
Louer tout froidement, si ce n'est pour du pain,
Renier son salut, quand il y va du gain :
Barbets des favoris, premiers à les connaître,

1. Celle du Pape.
2. Liv. I : *Misères*.
3. *Ibid.*

Singes des estimés, bons échos de leur maître.
. . . .
Il reste que le corps comme l'accoutrement
Soit aux lois de la cour : marcher mignonnement,
Traîner les pieds, mener les bras, hocher la tête,
Pour branler à propos d'un panache la crête [1].

Cette voix si terrible pour lancer l'anathème a des accents d'une suavité mélodieuse pour célébrer les saintes extases de la foi et du martyre :

Le printemps de l'Église et l'été sont passés :
Si [2], serez-vous par moi verts boutons amassés.
Encore éclorez-vous, fleurs si franches, si vives,
Bien que vous paraissiez dernières et tardives.
On ne vous lairra pas, simples de si grand prix,
Sans vous voir et flairer au céleste pourpris :
Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise,
Vous avez esjoui l'automne de l'Église [3].

Avec cette variété de tons, cette richesse de couleurs, qu'a-t-il donc manqué à d'Aubigné pour être un écrivain du premier ordre ? La mesure, la clarté, ce *lucidus ordo* qu'Horace demande aux poëtes. Sa phrase s'enchevêtre de termes parasites, se tord en inversions pénibles, se couvre de nuages ou se déroule en longues traînées de vers languissants, que viennent brusquement couper çà et là le trait rapide d'un éclair, le bruit du tambour ou du clairon. Ce défaut de correction et d'harmonie explique en partie l'indifférence que rencontrèrent les *Tragiques* durant plus de deux siècles. Boileau, qui a fait à Chapelain, à Desmarets, à Scudéri et au traducteur Brébœuf l'honneur de rappeler leur nom et leurs œuvres pour s'en moquer, n'a pas même cité d'Aubigné. Le goût sévère et monarchique du dix-septième siècle se fût effrayé sans doute des hardiesses littéraires et politiques d'un gentilhomme, qui n'avait pas craint de s'exposer, comme il le dit lui-même, à passer pour *républicain* [4]. Madame de

1. Liv. II : *Princes.*
2. Cependant.
3. Liv. IV : *Les Feux.*
4. En 1586, Jean Bonnin publiait une satire contre les *Républicains.*

Maintenon se cachait pour lire les mémoires de son compromettant aïeul. De nos jours, la critique moins timide est revenue sur d'Aubigné [1]; mais les experts, les curieux seuls le connaissent. Que de gens, dont la mémoire est ornée des fades élégances de la *Henriade*, n'ont jamais lu un vers des *Tragiques*. Et pourtant quelle différence! L'œuvre est âpre, bizarre, informe souvent; ce n'est pas encore la statue, mais c'est la matière en fusion, que le génie de l'artiste doit faire couler dans le moule, façonner et polir, pour en tirer un chef-d'œuvre. D'Aubigné n'est pas allé jusque-là : le loisir, la patience, qui est aussi une part du génie, lui firent défaut. Milton devait être plus heureux. Les *Tragiques* n'en restent pas moins, pour l'honneur de la France et de leur auteur, la première ébauche d'épopée sortie des entrailles de la Réforme.

D'un coup de pied de son vigoureux Pégase, d'Aubigné a fait jaillir des sources inconnues à Ronsard même. La Muse sévère du protestantisme allie aux souvenirs guerriers de nos vieilles épopées l'inspiration biblique. Elle donne à notre poésie ce que Ronsard et ses disciples cherchaient avec tant de passion, la grandeur; en même temps, elle fait luire sur elle un rayon de ce soleil d'Orient, qui avait éclairé les tentes des patriarches dans le désert; elle répète les cantiques des filles de Sion, dont l'écho mélodieux retentira plus tard dans les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*. Sous l'influence des livres saints, un élève de Ronsard, du Bartas, abandonnant les faunes et les dryades, entreprenait le poëme de la *Création* : enthousiaste et confus commentaire de la Genèse, qui devait exciter les railleries du chef de la Pléiade lui-même et les sévérités de Malherbe, mais qui n'en traça pas moins, durant quelques heures, un sillon lumineux à travers la France et l'Europe.

1. M. Sainte-Beuve, dans son *Tableau de la poésie française au seizième siècle*, et M. Géruzez, dans ses *Études littéraires*, ont remis en lumière cette physionomie si puissante et si originale.

Enfin d'Aubigné vient d'avoir la bonne fortune d'une splendide édition complète, qui fait autant d'honneur au savoir et au dévouement littéraire de MM. Réaume et de Caussade qu'à l'intelligente et hardie entreprise de l'éditeur, M. Lemerre.

CHAPITRE VI

HENRI III, SA COUR, SES POÈTES ET SES MIGNONS.

Le Dictamen metrificum de bello Hugonotico. — *Les Sonnets d'État* : Ronsard et E. Pasquier. — *L'Ile des Hermaphrodites.* — Le Roi grammairien et pénitent. — Crise des finances : *Les trois Perles du cabinet.* — Naissance de la Ligue.

I

A ces tableaux étincelants de tous les feux de la guerre civile, à ces hymnes triomphants partis de l'échafaud et du bûcher, qu'opposaient les poëtes de cour, les apologistes de la Saint-Barthélemy ? Le *Dictamen metrificum de bello Hugonotico* par Remy Belleau. Il faut lire cette maigre pasquinade, pour comprendre toute l'infériorité des inspirations catholiques, le jour où s'est tue la grande voix de Ronsard. La Pléiade avait répondu à l'appel de son chef sonnant la charge contre les huguenots : Grévin seul avait fait défection. Nous avons rappelé ailleurs les exploits poétiques de Jodelle et de Baïf en face du cadavre de Coligny ; mais ces infatigables rimeurs, affamés de gloire, indifférents de cœur et païens d'imagination, sont moins catholiques ou même chrétiens que courtisans. Ce qui leur manque par-dessus tout, c'est la conviction, l'enthousiasme religieux ou politique, le sentiment d'une grande cause à défendre, tout ce qui fait précisément la puissance de d'Aubigné. Au fond, ces beaux esprits songent moins à sauver la foi que leurs pensions.

Ils appellent sans façon Jupiter, Mars, Vénus au secours de l'Église du Christ. Remy Belleau est un de ces galants coryphées :

> Sus donc maintenant qu'on chante
> Les divins honneurs des dieux,
> Du Roi, du Frère, qu'on vante
> Les beaux faits victorieux[1].

Ce lamentable épisode des guerres civiles, qui faisait dresser les cheveux sur la tête de d'Aubigné, ne fournit à Belleau qu'un sujet de poëme burlesque écrit en vers macaroniques. La batte d'Arlequin pour lutter contre l'épée de Roland, le son du mirliton pour répondre au bruit étourdissant de la trompette, voilà les armes terribles dont le poëte catholique prétend accabler ses ennemis. Là du moins, il nous donne une mesure exacte de ses convictions : il rit de la pantoufle du pape (*pantouflam sacro-sanctam*), comme s'il arrivait de Genève. Les affreux brigandages des reîtres l'égayent autant que les paniques des pauvres prêtres réduits à fuir avec les reliques, en laissant vêpres et matines, non sans endommager leurs braies :

> Concacare suas nimia formidine bragas.

Triste pièce de carnaval, écrite en face des villes en ruine, des familles en deuil et du sang français coulant à flots. C'est là le *Dictamen* ou le *Baume poétique*, que le nouvel Esculape a inventé contre les douleurs de la guerre civile. Tout à l'heure, pour nous consoler de tant d'horreurs et d'injustices, d'Aubigné dévoilait à nos yeux les splendeurs de la vie céleste, les joies des bienheureux, les parvis sacrés où verdissent éternellement les palmes et les couronnes des martyrs. Belleau, en vrai épicurien, rêve un paradis plus profane. Sur les pas d'Horace, il a entrevu par delà les mers une terre fortunée, où règnent la paix et le plaisir ; où croissent en abondance le muguet, la cannelle et la giroflée. Là

1. Chant de triomphe sur la victoire en la bataille de Moncontour.



point d'herbes vénéneuses, ni d'hérésies ; point de Calvin ni de Bèze, fléaux de leur patrie[1] ; point de ministres à l'œil vitreux, au teint mélancolique et couleur de plomb. Mais de jeunes garçons et de jeunes filles au doux sourire, chantant du soir au matin, et se prêtant à toutes sortes d'amour, comme on les cherchait à la cour de Henri III :

...Difficili faciles in amore ministros.

Ce dernier trait indique assez à quels champions était livrée la cause de l'orthodoxie : Belleau est naïvement cynique. Quoi qu'il fasse, même devant le tombeau d'Anne de Montmorency ou du duc de Guise, il est toujours le lascif et gentil Belleau, le chantre de la Nuit et des Amours.

Les mauvaises mœurs, les lâches passions, les complaisances honteuses sont funestes et à la poésie qui les célèbre, et au pouvoir qui en donne l'exemple. Quoi qu'on fasse,

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur[2].

Parmi les impuretés de la Sodome royale, quelles inspirations pouvait trouver la Muse ? Que lui restait-il à chanter depuis Jarnac et Moncontour ? les amours ambiguës du maître ? la grâce et le trépas du beau Quélus ? la dernière course du roi en amazone ou son dernier triomphe au bilboquet ? la majestueuse ordonnance de sa toilette et de ses repas ? l'édifiant spectacle de ses patenôtres et de ses mascarades de pénitents ? Pourtant Henri III, fidèle aux traditions des Médicis, amateur d'éloquence, de musique et de beaux vers, protégeait et payait royalement ses poëtes. Après ses favoris, ses petits chiens et ses perruches, c'étaient les gens qu'il aimait le mieux. Desportes, l'heureux abbé de Tiron, gagnait un bénéfice de plus en inscrivant sur le livre d'heures du roi une touchante prière, pour le repos de l'âme de ses défunts mignons. Malheureusement la route que Henri III ouvrait à la poésie, n'était pas celle de l'hon-

1.............Suæ duo vulnera terræ.
2. Boileau, *Art poét.*, ch. IV.

neur et des nobles sentiments. Avec lui, elle se noya bientôt dans les flots d'ambre, de benjoin et de civette. La mode fut aux langueurs, aux mièvreries, aux bergeries hermaphrodites. Quelques-uns y échappèrent, comme Passerat et Rapin, grâce à la vive allure et à la verte santé d'un esprit tout gaulois. Mais Remy Belleau, mais Jodelle, mais Desportes et Bertaut s'y endormirent paresseusement.

Cependant que faisait Ronsard? Il vieillissait, maugréait, et se résignait, tout en grondant, à recevoir deux mille écus pour le divertissement composé, avec Baïf, en l'honneur des noces de Joyeuse. A titre de poëte royal, il lui fallait bien encore tenir l'encensoir de loin en loin, comme un vieux prêtre, que le devoir ramène certains jours à l'autel. Mais il officiait de mauvaise grâce. Au fond, son amour-propre d'écrivain et sa conscience d'honnête homme étaient profondément froissés. Partagé entre son dévouement sincère à la monarchie et sa reconnaissance privée envers les Guises, attiré d'un autre côté par conviction et par bon sens patriotique vers le tiers parti modéré, à la suite des L'Hopital, des Pithou et des Pasquier, il tenait registre de poésie en partie double, écrivant en arrière ce qu'il n'osait dire ouvertement. Par un de ces compromis dont s'accommode trop volontiers la faiblesse humaine, subtil comme un casuiste et loyal comme un soldat, il se flattait de racheter ses courtes complaisances en se permettant, sous le voile de l'incognito, quelque secrète explosion contre ces maudits mignons, contre ce malheureux roi, qui rendait le métier d'Apollon si difficile et si ingrat. Les *Sonnets d'État*, longtemps inédits ou anonymes, constituent sans doute la meilleure part de cet héritage satirique, dont il avait cru devoir par dépit, selon Binet, priver ses contemporains et la postérité : ils offrent une page intéressante de la vie et des œuvres de Ronsard, et forment la contre-partie de cette poésie courtisanesque représentée par les Desportes et les Belleau. Avant le grand déchaînement de la Ligue, c'est le cri ou plutôt le murmure de l'opposition nationale et monarchique. On y sent vibrer la fierté du gentilhomme et le cœur d'un bon Français, qui

n'a qu'un tort, celui de se cacher pour dire la vérité. Lui-même sentait cependant tout le prix de la franchise, lorsqu'il s'écriait :

Vous le sentez Gaulois, et si [1] ne l'osez dire,
Chapons au lieu de coqs, vous châtrez votre Roi !
Retourne, Childéric ! Clovis, réveille-toi !
Voyez notre malheur qui ne peut être pire.

Une femme étrangère, un prince sans cerveau,
Un conseil bigarré, un Jésus-Christ nouveau,
Renversent votre sceptre ! O trop fatale rage !

Notre nef s'est froissée aux roches du destin :
Viendra point quelque prince ou plus fort ou plus fin,
Qui puisse recueillir les tables [2] du naufrage [3] ?

Songeait-il aux Guises en parlant ainsi ? Nous ne le pensons point. Sa fidélité monarchique nous semble à l'abri de tout soupçon : peut-être était-ce là un avertissement plutôt qu'un vœu. Ce prince vint un jour cependant : il s'appela Henri IV ; mais Ronsard n'était plus là pour le chanter.

Bon nombre de ces pièces clandestines ont été insérées et comprises dans les œuvres d'Étienne Pasquier. Depuis, on les a revendiquées comme la propriété de Ronsard [4], et il faut avouer qu'on y retrouve souvent la touche vigoureuse et le verbe sonore du poëte vendômois. Peut-être Pasquier, confident et dépositaire des plaintes secrètes de Ronsard, est-il devenu son légataire par prudence et par discrétion. Peut-être aussi y a-t-il joint plus d'une fois ses propres doléances. Laissons donc ce bien indivis entre eux : ils sont assez riches l'un et l'autre pour n'en point souffrir. Ce sera d'ailleurs pour nous l'occasion de rassembler dans notre estime deux hommes unis dans le même dévouement à leur roi et à leur pays. Tous deux, attristés des maux qu'ils ne peuvent empêcher, essayent de faire arriver jusqu'au trône

1. Pourtant.
2. Tabulata.
3. *Sonnets d'État*, II.
4. M. Prosper Blanchemain, *Œuvres inédites de Ronsard*.

de salutaires conseils, et de réveiller dans le cœur flétri de Henri III le sentiment de l'honneur et des devoirs de la royauté :

Pourquoi, dors-tu, mon Roi, si longtemps enchanté
Dans les travers lascifs d'une jeunesse folle,
Qui n'a pour tout son mieux que vaine la parole,
Douteux le jugement, et l'esprit éventé [1]?

Jamais, depuis le pauvre fou Charles VI, prince n'avait vu tant de régents et de pédagogues autour de lui, et jamais prince n'en profita si peu. Tout le monde lui fait la leçon, les sages comme de Thou, Pasquier, Ronsard : les fous comme Chicot, maître Pierre du Four-l'Évêque ou Le Breton. Mais il n'a pas le temps de songer aux affaires de l'État : d'autres soins plus graves l'occupent : un convoi de perruches récemment débarqué au Havre, une procession de pénitents à organiser, son maître de grammaire qui l'attend :

Declinare cupit, verè declinat, et ille,
Bis rex qui fuerat, fit modo grammaticus [2].

Ici c'est Pasquier qui parle. Inutile Cassandre, il épuise toutes les ressources du distique, du quatrain et du sonnet. Au moment où Henri III va se jeter dans la fournaise de la Ligue, il lui crie avec de Thou, avec Ronsard :

Vous jouez comme aux dés votre couronne, Sire [3]!

Mais le joueur imprudent, obstiné, n'entend rien : il continue, les yeux fermés, sa folle partie, jusqu'à ce qu'il ait perdu son peuple, son trône et sa capitale.

Aux doléances et aux sinistres prophéties des gens sensés il préfère le doux caquetage de ses courtisans. La France, avec ses vieux instincts d'honneur et de loyauté, ne pouvait accepter d'indignes faiblesses à peine tolérées à la cour des

1. *Ibid.*, VI.
2. Journal de Lestoile (1575).
3. *Sonnets d'Etat*, II.

Médicis et des Borgia : elle eût passé au roi ses maîtresses, elle ne lui passa pas ses mignons, et protesta par la voix de Ronsard. L'ancien capitaine aux gardes a la main lourde, et frappe comme un sourd, à coups d'hémistiches, sur les favoris mieux encore que sur les ministres huguenots :

Ganimèd's effrontés, impudique canaille,
Cerveaux ambitieux, d'ignorance comblés,
C'est l'injure du temps et les gens mal zélés,
Qui vous font prospérer sous un roi fait de paille [1].

Pour eux, en effet, le pauvre roi sacrifie tout : son honneur, sa fortune et celle de la France. Des bandes affamées couraient les campagnes, mangeant les blés encore verts et menaçant de dévorer ceux qui tenteraient de les arrêter : pendant ce temps, que faisait Henri ? Il dépensait quinze cent mille livres aux noces de Joyeuse, et achetait de Mayenne (un bon marchand, qui s'y connaissait) le titre de grand amiral, au prix de 120 mille écus, pour en décorer son favori. La colère publique allait croissant : elle s'exhala dans le poëme des *Vertus et propriétés des mignons*, long cri de souffrance, qui rappelle un peu, sous sa forme traînante et embarrassée, le larmoyant *Hélas!* du *pauvre Commun* au temps d'Alain Chartier :

Il faut tous les jours inventer
Nouveaux impôts, nouvelles tailles,
Qu'il faut du profond des entrailles
Des pauvres sujets arracher,
Qui traînent leurs chétives vies
Sous la griffe de ces harpies,
Qui avalent tout sans mâcher [2].

Les Guises se chargèrent de venger la nation. Ils dépêchèrent contre ces mignons frisés et refrisés les meilleures plumes et surtout les meilleures lames de leur parti. On leur sut gré d'avoir fait si bravement taillader par d'Antragues le beau Quélus, le Ganymède préféré du Roi :

1. *Sonnets d'État*, VII.
2. Journal de Lestoile (1576). *Vertus et propriétés des Mignons*

Hic situs est Quelus superas revocatus ad auras,
Primus ut assideat cum Ganymede Jovi [1].

Maugiron, Saint-Mesgrin ne tardèrent pas à le suivre. Henri III pria, pleura, jeûna auprès de ces chers cadavres, et leur fit élever un magnifique tombeau dans l'église Saint-Paul. De son côté le peuple riait, chantait, battait des mains au joli coup de l'*Antraguet*, et sifflait la pompe funèbre des favoris, en attendant qu'il pût briser leur monument. Une épitaphe satirique, attribuée à Ronsard, remplaça celle que Desportes avait composée pour la gloire

De ce trio tant honorable.

Les dévotions du roi n'inspiraient guère plus de respect que ses amours. Ses simagrées et ses mascarades religieuses échouèrent même auprès du clergé : on l'accusa d'hypocrisie ; or de tous les vices il n'en est point de plus impopulaire en France. Faux-Semblant et Tartufe sont restés chez nous les types les plus complets de laideur morale. Dès le premier jour, la Satire arracha des mains du malheureux Henri ce chapelet de têtes de morts, avec lequel il s'était promis de fasciner et de flageller tous les ligueurs :

Le Roi, pour avoir de l'argent,
A fait le pauvre et l'indigent,
Et l'hypocrite.
Le grand pardon il a gagné,
Au pain, à l'eau il a jeûné,
Comme un hermite [2].

Bientôt les pages et les marmitons s'amusèrent à parodier, jusque dans les cuisines du Louvre, les processions de pénitents. Le Roi le sut, et leur fit donner le fouet ; mais comment atteindre tous les railleurs ? Les prédicateurs eux-mêmes allaient se mettre de la partie : le bonhomme Poncet commença.

1. Journal de Lestoile (1578).
2. *Ibid.* (1576).

A mesure que la dignité royale se dégradait en lui, Henri III essayait de la relever par la pompe des titres et du cérémonial. Alliant le faste d'un Sardanapale à la faiblesse d'un Augustule, il empruntait aux traditions du Bas-Empire conservées dans les cours des principicules italiens, tout un programme de solennités puériles, qui faisaient de son lever, de sa toilette et de son repas les grands événements de la journée. L'ordonnance de 1585 est le premier code officiel de l'étiquette à la cour. Ce nom de *Roi* béni et vénéré jusque dans les plus humbles chaumières de France, ce nom dont s'étaient contentés et saint Louis et François Ier, ne suffit plus à leur petit-fils. Comme s'il eût voulu dépouiller le peu de virilité qui lui restait encore, il y substitue un de ces titres vides et sonores, dont les eunuques et les affranchis avaient caressé l'oreille des derniers Césars. On ne parla plus que de *Sa Majesté*. Ce lâche féminin hermaphrodite, usurpant la place de l'antique et franc masculin consacré par douze siècles de gloire, heurta le sentiment national. Etienne Pasquier l'a gardé sur le cœur, et s'en explique à son ami Pibrac, dans le fameux sonnet des *Majestés* :

> Ne t'étonne, Pibrac, si maintenant tu vois
> Notre France, qui fut autrefois couronnée
> De mille verts lauriers, ores abandonnée,
> Ne servir que de fable aux peuples et aux rois.
> . . . .
> On ne parle en la cour que de Sa Majesté :
> *Elle* va, *Elle* vient, *Elle* est, *Elle* a été :
> N'est-ce faire tomber la couronne en quenouille [1] ?

A l'exemple du maître, toute la bande des mignons et des courtisans s'affubla des titres d'*Altesses* et d'*Excellences* également venus d'Italie, en attendant les crachats et les cordons. La création de l'ordre du Saint-Esprit (1578) devait achever, dans la pensée de Henri III, cette restauration de l'autorité. Mais tant vaut l'homme, tant vaut l'institution. Tout ce qui sortait de cette faible main, semblait voué à l'impuissance et

1. Les *Recherches de la France*, liv. VIII. — Également attribué à Ronsard dans le recueil des *Sonnets d'État*, publié par M. P. Blanchemain, I.

au mépris. A la première messe célébrée en l'honneur du nouvel ordre, des placards injurieux couvraient les portes de l'église des Augustins. L'un d'eux contenait l'énumération des titres qu'on donnait alors au Roi: « Henri, par la grâce de sa mère, inert roi de France et de Pologne imaginaire, concierge du Louvre, marguillier de Saint-Germain l'Auxerrois, bateleur des églises de Paris, gendre de Colas, gaudronneur des collets de sa femme et friseur de ses cheveux, mercier du Palais, visiteur des étuves, gardien des Quatre-Mendiants, Père Conscrit des Blancs-Battus et protecteur des Capucins. »

Ce demi-jour même, dont Henri aimait à s'envelopper par coquetterie et par vanité, devint aussi funeste à sa réputation qu'à sa personne. Quoi qu'on dise, pour conserver l'honneur et la santé des princes comme des autres hommes, il n'est rien de tel que le grand air et le grand jour. Le crépuscule est l'heure des fantômes, des visions imaginaires : il favorise les actions honteuses, ou du moins les fait supposer. Henri l'éprouva: ses moindres faiblesses se transformèrent en hideux débordements ; sa cour fut une autre Gomorrhe; sa magnificence devint mollesse de Sardanapale ; sa dévotion, hypocrisie ; ses curiosités d'esprit, conjurations diaboliques; son humanité pour les prétendus sorciers, complicité secrète ; son amour des arts, idolâtrie. La calomnie, aidée trop souvent par les apparences, l'enserra comme sa mère dans un cercle infernal. D'atroces pamphlets vinrent le salir aux yeux de son peuple. C'est sous cette avalanche de haines, de médisances, de faux bruits, que cette pauvre mémoire de roi barbouillée, torturée, traînée dans la boue, est arrivée au tribunal de la postérité. Henri III, qui ne fut pas un saint, est à coup sûr un des plus grands martyrs du genre satirique.

II

Ce monde ambigu de dévotion et de débauche, d'étiquette et de cynisme, de délicatesse et de bestialité, revit tout entier

dans une œuvre indécise, qui flotte elle-même entre le roman et l'histoire, la calomnie et la vérité. L'*Ile des Hermaphrodites* est le tableau allégorique de la cour de Henri III. Ce livre, qui se vendit un prix excessif à son début, nous dit Lestoile, ne parut qu'en 1605[1]; mais par la composition et les souvenirs, il est évidemment contemporain du règne des mignons[2]. L'auteur présumé, Artus Thomas, sieur d'Embry, n'est point un furieux comme Boucher ou Dorléans. On croirait plutôt lire un chapitre de Gulliver, moins pourtant le style et l'esprit de Swift. L'allusion est transparente, sans percer trop crûment le voile, dont elle s'enveloppe à demi. Malgré l'infamie du fond, il n'y a rien là de trop criard ni de trop brutal : on devine un écrivain maître de lui-même et de sa plume. Il n'est donc point étonnant que Henri IV, habitué à d'autres violences, se soit contenté de sourire, et n'ait pas voulu qu'on recherchât l'auteur, se « faisant conscience, disait-il, de chagriner un homme pour avoir dit la vérité. »

Le voyageur dont nous allons entendre l'odyssée, n'est point un séditieux, mais un bon Français, homme pacifique, qui pour échapper aux guerres civiles et à la triste nécessité de répandre le sang des siens, s'est exilé volontairement. Dans une de ses lointaines excursions, il a découvert l'île merveilleuse des *Hermaphrodites*. Cette île est une terre flottante, sans cesse ballottée par la tempête, comme l'était la France depuis plus de cinquante ans. Au milieu s'élève un splendide palais soutenu par des colonnes de marbre et de jaspe, telles qu'on en voyait alors au Louvre et aux Tuileries. Le pavé de la cour est si glissant qu'il est difficile de s'y tenir debout. Néanmoins, le curieux visiteur monte le grand escalier, et arrive dans un vaste appartement fermé de rideaux et de tapisseries, qui interceptent la lumière du jour. Avec lui, nous pénétrons dans ce labyrinthe

1. Description de l'*île des Hermaphrodites* nouvellement découverte, 1605. — (Cologne, 1724.)

2. On a contesté que l'*Ile des Hermaphrodites* fût une satire contre Henri III et sa cour. Il suffit de la lire pour s en convaincre. D'ailleurs, la figure placée en tête du volume, portrait de l'*Hermaphrodite*, se retrouve parmi les placards de la Li ue comme se rapportant à Henri de Valois. (V. plus bas, liv. V, ch. v.

royal, où nous a déjà promenés d'Aubigné. Mais le voyage est bien différent. L'auteur des *Tragiques* apparaît sur le seuil comme un prophète ou un ange exterminateur, l'anathème à la bouche, la torche à la main : il ouvre violemment les portes, heurte les dalles de son pied sonore, arrache tous les voiles, et promène sa clarté vengeresse sur toutes ces faces blêmes de débauche et de terreur. Le seigneur Artus est plus discret : il marche sur la pointe des pieds, crainte de réveiller les échos assoupis; il entr'ouvre d'une main légère les rideaux de l'alcôve royale, et nous initie sans bruit à tous les mystères de la toilette et du repas. A travers une atmosphère tiède, moite et odorante, glissent çà et là comme des follets, certains personnages frisés, fardés, brodés, emperlés, nageant au milieu des parfums, des rubans et des dentelles, véritables poupées de cire emprisonnées dans leur corsage et leurs chaussures, branlant tellement le corps, la tête et les jambes, qu'on croirait à chaque pas qu'elles vont tomber. « J'avais opinion, nous dit le voyageur, que cela leur arrivait à cause de l'instabilité de l'île; mais j'ai appris depuis, que c'est à cause qu'ils trouvent cette façon-là plus belle que pas une autre[1]. »

Cependant l'heure de la toilette approche, le soleil est arrivé presque au milieu de sa course : et le grand Hermaphrodite entr'ouvre enfin les yeux. D'une garde-robe voisine, sort une bande de pygmées; l'un porte une assiette d'argent, l'autre un bassin, l'autre une aiguière, l'autre un linge plié fort menu. « Cela ressemblait la pompe de quelque sacrifice à l'antique, et ne restait plus que la victime pour immoler. » Jamais toilette de madone ou de pagode indienne ne fut plus savante ni plus compliquée. Les derniers adeptes du dandysme y trouveraient encore aujourd'hui d'excellentes leçons, sur le grand art de conserver la finesse de sa taille et la douceur de sa peau. Après les soins de la parure, viennent les embrassades, les conversations, les protestations d'amitié, de charité, de fraternité, toute une

1. Chap. I.

phraséologie équivoque, moitié libertine, moitié dévote, dont notre voyageur serait fort embarrassé de comprendre le sens ou la moralité.

Pour échapper au péril d'approfondir de tels mystères, il sort de la chambre des sacrifices et reprend sa promenade à travers le palais. Les statues et les sculptures, qui le décorent, lui expliqueront ce que la langue du pays n'a pu lui révéler. Il rencontre par exemple « les épousailles de l'empereur Néron avec son mignon Pythagoras..... les paternelles affections d'Artaxercès avec sa fille Atosa, la bande des *commourans* avec Marc Antoine et sa Cléopatre. » Les nudités et les fantaisies de l'art païen, rajeunies par la Renaissance, avaient envahi le palais des Valois. Tous ces monstres bizarres de la mythologie antique, sirènes à queue de poisson, centauresà croupe de cheval, satyres aux pieds de bouc, courant après les nymphes comme Henri III après la nonnain de Poissy, semblaient être les inspirateurs ou les complices des débauches royales. Le peuple, qui comprenait et acceptait les hardiesses et les trivialités de l'art gothique, n'entendait rien à ce grimoire gréco-latin; la sottise et la haine en firent bientôt un sujet d'accusation.

En continuant sa route, guidé par un obligeant *cicerone*, le visiteur découvre un gros « livre fort proprement relié et tout écrit en lettres d'or. » C'est le recueil des lois et coutumes de l'empire promulguées par le Souverain, qu'il décore des titres significatifs de « *Imperator varius*, *Heliogabalus*, *hermaphroditicus*, *gomorricus*, *eunuchus*, *semper impudicissimus*. » Ce code est le renversement complet de la religion, de la morale, de la famille et de la société; une profession ouverte d'athéisme, de matérialisme et d'hypocrisie. Bacchus, Vénus et Cupidon sont les seuls dieux reconnus : tout autre culte est proscrit, ou du moins n'est toléré que par feinte et par jeu. Ici, la main de l'auteur devient plus lourde : la satire commence à manquer de finesse et de sobriété. Elle se relève dans une dernière scène qui termine cette glorieuse journée. celle du repas.

L'art culinaire était encore une importation de l'Italie.

Dans son enthousiasme pour l'antiquité, la Renaissance avait renouvelé toutes les délicatesses et les extravagances de la gastronomie romaine. Apicius et Trimalcion eurent, aussi bien que Cicéron, des émules et des adeptes. Le luxe de la table mis à la mode par les Valois, devint un grief et un objet de scandale pour l'économie bourgeoise, surtout quand la moitié du peuple jeûnait, et que l'autre moitié mourait de faim. A mesure que les plats se succèdent, tout en mangeant les confitures et les pâtisseries, on médit fort de l'ignorance de ces bons ancêtres, qui vivaient à la *Fabricienne*, pour laisser leurs enfants à l'aise. N'est-ce point assez de songer à soi ? Toute cette petite société égoïste, libertine et fanfaronne, nous étourdit de son babil : on croirait entendre les perroquets du roi. De tous côtés se croisent les gasconnades, les vanteries indiscrètes, où l'on compromet l'honneur des femmes, sans les connaître ; les paradoxes effrontés, les chimères impossibles, les convoitises infinies des sens et de l'imagination. C'est à qui bâtira son château en Espagne dans ce monde, où l'on ne cherche que le plaisir, où l'on ne croit qu'à l'argent : l'un souhaite cent mille écus, pour construire un palais à sa fantaisie ; l'autre cent mille livres de rente, pour tenir une maison honorable et splendide. Nous avons là une véritable scène de comédie, qui est elle-même une page curieuse de l'histoire des mœurs.

Les murs de la garde-robe sont tapissés d'armes fort dorées, fort légères, *mignonnement élaborées et gardant soigneusement leur virginité*. L'incapacité militaire, la décadence du courage et des facultés viriles est un des principaux griefs de l'opinion publique contre les mignons :

> Ils iront, non feront ces courtisans gorriers[1],
> Ces fraisés, ces frisés, ces abatteurs de cibles,
> Ces musqués, ces masqués, nouveaux mignons risibles,
> . . . .
> Ceignant leur front de myrte et non pas de lauriers[2].

1. Magnifiques, pompeux. — *Gorre* : *Magnifica pompa* (Parallèle des langues française et latine, par Ph. Monet).

2. V. Ét. Pasquier. — *Œuvres complètes*, t. II, p. 920. *Sonnets divers selon la diversité du temps*. — Ronsard, *Sonnets d'État*, VIII.

Un matin, on les avait vus partir d'un air terrible comme des lions, pour exterminer un escadron de mille *pistoliers* ennemis : le soir, ils revenaient plus doux que des agneaux la tête basse, sifflés, bernés et salués de cette apostrophe ironique :

. . . . . Mes mignons de la cour,
Retournez à Paris, qu'on vous fasse l'amour,
Frisant vos beaux cheveux comme des damoiselles [1].

Joyeuse entreprit de démentir cette injurieuse réputation d'innocence, attribuée à l'épée des favoris, en allant se faire tuer à Coutras (1587).

III

Pour suffire aux frais du cérémonial et aux atours des mignons, il fallait de l'argent, et encore, et toujours. La faim, une faim maudite, *auri sacra fames*, devint le mal incurable de cette Royauté sans cesse aux expédients. Dès le voyage d'Avignon, on avait vu les pages réduits à laisser leurs manteaux en gage dans les hôtels, où passait le Souverain. « On ne parlait alors, nous dit Lestoile, que de ce diable d'argent, qu'on disait trépassé et dont on fit l'épitaphe en vers. » Henri, pour le ressusciter, épuisa tous les artifices, édits bursaux, vente des charges, refonte des monnaies, loteries organisées jusque dans le Louvre, création de nouvelles rentes et de nouveaux impôts : rien n'y fit. L'art de pressurer les peuples s'était singulièrement perfectionné entre les mains des traitants et des banquiers italiens. La rongeuse tribu des *Apedeftes* picorait, taillait, rognait sur le dos du pauvre commun. Au milieu de l'amaigrissement général, eux seuls prospéraient et s'engraissaient. On avait vu Sardin et Adjacet, deux chétives sardines de Florence, se transformer en puissantes baleines :

1. *Ibid.*, IX.

Qui modo Sardini, jam nunc sunt grandia Cete :
Sic alit Italicos Gallia pisciculos [1].

La France se consolait en les criblant d'épigrammes, dont ils se vengeaient à leur tour en volant de plus belle. Un placard affiché aux portes du Louvre sous le titre d'*Évangile des longs Vêtus*, dénonçait les pilleries des gens de robe, de justice et de finances qui, après avoir acheté leurs charges, se les faisaient largement rembourser par le public. On invitait le roi à faire dégorger ces sangsues. A défaut d'autre satisfaction, le peuple aurait trouvé quelque plaisir à voir pendre un de ces larrons aussi riches que Marigny et plus coupables que Samblançay : genre de passe-temps que la royauté lui procurait autrefois. Henri III, plus clément, fit remise aux traitants de tous les vols qu'ils avaient pu commettre, moyennant deux cent mille écus. C'était les engager à recommencer : ils n'y faillirent point.

Cependant, le peuple et la bourgeoisie étaient exténués : il ne restait plus rien à en tirer. Les coffres les mieux remplis et les mieux gardés étaient encore ceux du clergé. Henri III, comme ses prédécesseurs, avait déjà plus d'une fois tourné un regard d'envie de ce côté. Il se rappelait sans doute ce refrain d'une complainte populaire après Pavie :

S'il n'est plus d'argent en France,
Il en est à Saint-Denis [2].

Et il finit par se dire, qu'en échange de ses dévotions, de ses pénitences et de sa haine contre les huguenots, l'Église pouvait bien aussi contribuer pour sa part à l'entretien d'un roi et d'une cour si catholiques. Les encouragements ne lui manquaient pas : faute d'argent, il trouvait partout des conseils : alchimistes, utopistes, empiriques de toute sorte assiégeaient le besoigneux monarque. Un protestant, Barnaud, se vanta de rouvrir pour lui les sources du Pactole et les mines du Pérou. Son secret était des plus simples : Raoul Spifame l'avait indiqué avant lui : il consistait à mettre la

1. Journal de Lestoile (1578).
2. Leroux de Lincy, *Chants historiques*, t. II.

main sur les biens ecclésiastiques. Ce grand rêve de spoliation, qui devait flotter encore durant deux siècles dans l'imagination des réformateurs et tenter plus d'une fois la royauté à ses heures de dénûment, est la pensée fondamentale développée dans l'allégorie satirique, mystérieuse et amphigourique des *Trois Perles du Cabinet* [1].

Barnaud, comme tous les empiriques, affecte de parler le langage solennel et sentencieux d'un oracle. Son livre, recherché longtemps comme une curiosité bibliographique, est des plus médiocres. C'est un véritable pamphlet-barême dans le goût des *Arrêts royaux* de Spifame et de la *Banque du Pape.* Les chiffres y tiennent lieu d'esprit : les opérations mathématiques s'y mêlent aux médisances et aux sermons. L'auteur, grand économiste pour son temps, dresse le bilan du clergé catholique : d'un côté, ses revenus, qui s'élèvent à deux cents millions d'écus; de l'autre, ses dépenses en concubines, chiens, chevaux, faucons, repas, équipages et tout ce qui sert à l'entretien de la *Marmite et Polygamie sacrée.* Il évalue en chiffres positifs les dégâts causés dans la société par ces milliers de *rongeurs tonsurés*, comme un statisticien de nos jours entreprendrait de calculer ce que peuvent dévorer de blé par an les rats et les charançons. Toute cette vermine grouillante, pullulante, dévorante, est, selon lui, la cause de la misère publique. Le seul remède, c'est de réunir au domaine royal des biens si mal employés et de marier les prêtres, les moines et les nonnains. Barnaud ne serait pas non plus fâché que, cette grande œuvre accomplie, le Roi devenu le plus riche et le plus puissant monarque du monde, allât dépouiller le Pape, c'est-à-dire lui reprendre ce qu'il a pipé et volé au royaume de France, depuis tant de siècles. La première plume qu'il voudrait voir enlever à *ce bel oiseau papal,* serait celle que Zacharie tira de Pépin. L'oreille du protestant perce ici trop visiblement : c'en était assez pour faire reculer Henri III. La *Polygamie sa-*

1. *Le Cabinet du roi de France,* dans lequel il y a trois perles précieuses d'inestimable valeur, par le moyen desquelles Sa Majesté s'en va le premier monarque du monde, et ses sujets du tout soulagés (1581).

crée et le Secret des Finances, par Nicolas Fromenteau, développaient les mêmes idées sous forme de conseil et de pamphlet. Les huguenots espéraient que l'appétit croissant du Roi finirait par le brouiller avec l'Église.

De toutes les perles, la plus séduisante était à coup sûr cette belle et grasse propriété, sans cesse arrondie, toujours intacte et florissante sous l'abri de la *mainmorte* ; mais comment oser y toucher? Soit conscience, soit timidité, Henri aima mieux traiter l'affaire à l'amiable; et par l'entremise de l'évêque de Paris, il obtint du pape Sixte-Quint l'aliénation de cent mille livres de rente sur les biens ecclésiastiques : il en prit deux cent mille. Le clergé jeta les hauts cris contre le Roi, et même contre le Pape :

Philosophes souffleurs, vous êtes tous vaincus,
L'élixir est trouvé par Henri et par Sixte :
L'un a soufflé le feu, l'autre, bon alquimiste,
A fait d'un peu de plomb [1] deux millions d'écus [2].

En même temps, Henri écrivait de sa main des circulaires aux curés et aux bénéficiaires les plus aisés, pour les prier de lui venir en aide. Ces demandes réitérées d'argent semblaient un fâcheux symptôme d'affaiblissement dans la piété du Roi. Pourtant, chaque nouvel emprunt était accompagné d'une recrudescence de processions et d'une déclaration de guerre contre les huguenots. Mais on eut bientôt deviné le secret de la comédie, et l'on s'en moqua :

Après avoir pillé la France,
Et tout son peuple dépouillé,
Est-ce pas belle pénitence
De se couvrir d'un sac mouillé [3]?

L'Église voyait avec terreur, sous les larges manches du pénitent, s'allonger les griffes de la harpie royale. Ce fut là une des principales causes de la Ligue et de l'ardeur que le clergé y apporta. Toucher au patrimoine de Dieu et des pauvres,

1. Le plomb qui scellait la bulle.
2. Journal de Lestoile (1586).
3. *Ibid.* (1583).

c'était entrer dans la voie de l'hérésie. Le conseil ne venait-il pas des huguenots? Dès 1568, la déclaration du chapitre de Troyes annonçait sur ce point de sérieuses résistances. La question d'argent acheva de brouiller Henri avec tout le monde. Les bourgeois secouaient la tête d'un air piteux devant les coffres de l'Hôtel de ville; la noblesse murmurait des pensions et des largesses réservées à quelques favoris; les pauvres clercs, des bénéfices donnés à des gentilshommes, à des femmes et à des enfants; le peuple, des millions dépensés pour nourrir les mignons, les singes, les perruches et toute la ménagerie royale. La nation se sentait inquiète, menacée dans ses biens, dans son honneur et dans sa foi. La dissolution était partout : administration, croyances, mœurs, autorité, tout s'en allait en lambeaux : témoin cette lamentable litanie :

Le pauvre peuple endure tout,
Les gens d'armes ravagent tout,
La sainte Église paye tout,
Les favoris demandent tout,
Le bon Roi leur accorde tout,
Le Parlement vérifie tout,
Le Chancelier scelle tout,
La Reine-Mère conduit tout,
Le Pape leur pardonne tout,
Chicot tout seul se rit de tout,
Le Diable à la fin aura tout[1].

Aux tristesses du présent s'ajoutaient encore les inquiétudes de l'avenir. Le Roi n'avait point d'enfant : le sceptre pouvait tomber un matin aux mains d'un prince hérétique. Que deviendrait alors la vieille France catholique de Clovis et de saint Louis? Tous ces mécontentements et ces craintes, soufflant en sens contraire, engendrèrent une de ces tempêtes qui déracinent et balayent au vent les plus anciennes dynasties. La Ligue éclata.

1. Journal de Lestoile (1585) .*Tout à toutes sauces.*

CHAPITRE VII

LA LIGUE.

Les Prédicateurs de la Ligue ; l'Église militante et l'éloquence épileptique. — Les neuf sermons de la *Simulée conversion* — Pamphlets ligueurs : l'avocat David, François de Rosières, l'avocat Le Breton. — *L'histoire tragique de Gaverston; les sorcelleries de Henri de Valois;* le *De justa Henrici tertii abdicatione*, par Boucher. — Louis Dorléans : *premier et second avertissement aux Catholiques; le Banquet du comte d'Arète.* — Le dialogue du *Maheustre et du Manant.* — *Le discours d'un Seize catéchisé.* — — *Chansons et poésies ligueuses.*

I

La Ligue n'est pas seulement une grande émotion politique et religieuse, mais un épisode important dans l'histoire de l'esprit français. On n'exalte pas les croyances et les passions d'un peuple, on ne le jette pas hors de l'assiette et de l'équilibre où il a vécu durant des siècles, sans que ses mœurs, ses idées, sa langue même, en reçoivent le contre-coup. A l'heure où la force semble seule maîtresse, l'esprit, jusque dans ses excès, atteste encore son impérissable empire. La plume et surtout la parole sont pour la Ligue les deux plus puissants moyens d'action. Elle a une éloquence et une littérature politique faites à son image. Pour en comprendre le caractère, il faut se représenter cet étrange amalgame d'idées, de passions et d'intérêts, désigné sous le nom de Sainte-Union. Chacun des partis qui la composent y apporte son contin-

gent : la vieille France catholique, ses instincts honnêtes, bourgeois, indépendants, ses souvenirs des libertés communales, son amour démocratique de l'égalité (le dialogue du *Maheustre et du Manant*); les Guises, leur politique à double face, leurs pamphlets obliques comme leurs regards (le discours de l'avocat David, les rêveries carlovingiennes de François de Rosières) ; l'Espagne, sa jactance de matamore, sa casuistique ambiguë, sa diplomatie corruptrice, son fanatisme impitoyable, ses docteurs du régicide (Boucher, Emmanuel Sa, Sanchez, Mariana), et avec ses doublons, sa panacée universelle et cosmopolite du *Catholicon*.

Mouvement populaire à l'origine, intrigue de famille, œuvre ténébreuse de la politique étrangère, la Ligue est bien l'hydre aux cent têtes, le monstre fantastique et bariolé que nous représentent les gravures du temps. Jamais depuis le fameux *Caresme-prenant* de Rabelais, l'indescriptible géant ichthyophage à poil follet et à barbe d'écrevisse, création plus bizarre ne parut au jour. L'absolutisme s'alliant à la démagogie, l'orthodoxie religieuse à l'hérésie politique, le sentiment de l'indépendance nationale à la domination étrangère, les disciples de Loyola, ces héros de l'obéissance et de l'humilité, prêchant la révolte et sanctifiant le poignard de Brutus, n'y avait-il pas là de quoi désespérer *Antiphysis*[1] elle-même? L'étrangeté de cet assemblage peut nous expliquer d'avance quelle littérature, quelle éloquence, quelles théories politiques sortiront des flancs de la Ligue. Des convictions furieuses, des haines implacables, des ambitions effrénées, des folies et des corruptions éhontées, des crimes transformés en actes de vertu et de sainteté, toutes les aberrations de la foi, de la raison et de la passion venant se joindre aux maux de la guerre, de la famine et de la peste, telles sont les inspirations où iront puiser les prédicateurs et les publicistes de la Sainte-Union. Dans cet intervalle de trente ans, le sermon et le pamphlet accumulent toutes les licences et les folies. L'imprimerie et la gravure rivalisent d'audace, et attachent

1. *Contre-nature*, personnage allégorique dans Rabelais.

au pilori l'honneur des princes et des princesses. La Satire se déchaîne tour à tour armée du fouet et de la marotte : elle grimace aux portes du Louvre, elle agite ses grelots au bruit du tocsin et de l'émeute populaire, et provoque dans l'église les bacchanales de l'éloquence sacrée. Au milieu de cette effroyable cohue, nous tâcherons de saisir au passage les voix les plus dignes d'être écoutées. S'il nous arrive de ramasser dans la boue quelque pamphlet infime ou infâme, de mettre en scène pour un instant quelque grossier orateur de sacristie ou de carrefour, nous rachèterons cette liberté en leur opposant d'autres accents plus dignes d'un cœur et d'un esprit vraiment français.

II

Les prédicateurs forment l'avant-garde, ou pour mieux dire, ils sont l'âme même de la Ligue. Par eux, la duchesse de Montpensier peut se flatter d'être plus puissante que Guise et Mayenne avec tous leurs soldats : par eux, elle chasse Henri III de sa capitale avant de le tuer, et tient durant cinq ans Henri de Navarre écarté d'un trône où l'appelaient sa naissance, son génie et ses victoires. Eux-mêmes s'intitulent l'*Église militante*, et jamais titre ne fut mieux justifié. Le chef de la bande est le fameux Boucher, curé de Saint-Benoît. Avec son visage borgne[1] et couperosé qu'empourprent le sang et la colère, Boucher apparaît comme le génie malfaisant de la Ligue, le démon de la tempête. Hargneux molosse de sacristie, injurieux comme Thersite, véhément comme Gracchus, excité par la haine et les doublons du roi d'Espagne, il aboie et tonne du matin au soir, hurlant la guerre civile du haut de la chaire, versant des flots d'encre et d'injures en d'interminables libelles, et pour compléter l'effet de ses homélies furieuses, sonnant à toutes volées les

1. D'où se disait : « Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois. »

cloches de Saint-Benoît. Son éloquence elle-même est un carillon étourdissant d'invectives, d'apostrophes, de bouffonneries, de citations et d'anecdotes suspectes, de syllogismes et de sophismes sanguinaires, qui tourbillonnent autour de l'auditoire sans lui laisser le temps de réfléchir, ni de respirer. Boucher possède une incontestable puissance, celle de passionner et d'entraîner les masses. Après lui, viennent :

Guillaume Rose, évêque de Senlis et recteur de l'Université, prédicateur caustique, brouillon et emporté, qui use de la parole comme d'une marotte dont il frappe, de droite et de gauche, amis et ennemis. Aussi la satyre Ménippée s'est-elle emparée de lui comme d'un trouble-fête indiscret, qui se charge de dire à tout le monde ses vérités;

Lincestre ou Guincestre, esprit turbulent, ambitieux, éloquent, devenu curé de Saint-Gervais par le droit de l'émeute, et qui, après avoir épuisé toutes les chances de révolte, finit par la soumission;

Pighenat, homme d'action, installé violemment comme Lincestre dans sa cure de Notre-Dame-des-Champs, décidé à faire brûler Paris plutôt que d'abandonner son presbytère;

Génebrard, logicien fanatique, qui s'exalte dans la solitude et prête aux passions humaines la rigueur du syllogisme;

Porthaise, l'irascible théologien de Poitiers, qui cite à ses ouailles du bas-breton pour de l'hébreu;

Christin, le Démosthène savoyard, dont la parole électrise le peuple au lendemain d'Ivry;

Feu-Ardent, si bien nommé, vrai tison de révolte et orateur de barricades;

Panigarole, l'enthousiaste panégyriste de la Saint-Barthélemy, le chef du parti ultramontain et l'espion de son maître, le duc de Savoie;

Frère Bernard ou le petit Feuillant, l'élégant et mondain prédicateur, choyé des dames malgré sa jambe boiteuse. Un matin, sous l'influence de la Ligue, l'éloquence sucrée du frère Bernard s'était subitement changée en fiel et en absinthe. Toutes les confitures du monde ne purent lui rendre sa

primitive douceur. Une fois lancé, le petit Feuillant devint le page de l'Église militante : c'est en cette qualité que nous le retrouverons pirouettant sur une jambe et faisant le moulinet avec un sabre, dans la procession de la Ligue;

Le P. Commolet, jésuite criard et tempétueux, qui s'agite, se démène et gesticule dans la chaire comme un démon, en répétant chaque matin de son aigre fausset : « *Il nous faut une Judith, il nous faut un Aod!* »

Cueilly, l'ami des crocheteurs et l'apologiste de Louchard ;

Aubry, qui place l'éloquence dans les poumons, et finit par être pendu, mais seulement en effigie.

Tels sont les principaux acteurs de cette tragi-comédie oratoire, dont l'église devient le théâtre. Un jeune et vaillant esprit, trop tôt enlevé aux lettres qu'il honorait par son caractère et son talent, M. Labitte [1], a tenté pour les prédicateurs de la Ligue ce qu'avait fait avant lui M. Géruzez pour les sermonnaires de l'âge précédent. Nous n'avons pas la prétention de reprendre en sous-œuvre un travail déjà si complet. Pour M. Labitte, c'était tout un chaos à débrouiller; pour nous, c'est une note aiguë qui se détache et monte au-dessus de l'immense et confuse discordance du seizième siècle. L'éruption de cette éloquence fiévreuse, triviale, bouffonne, sanguinaire, est un phénomène curieux à signaler dans notre histoire. L'église transformée en club, la chaire en tribune, les ministres de l'Évangile en démagogues et en spadassins; les successeurs des Basile et des Chrysostome parlant la langue des Clodius et des Catilina, mêlant au style inspiré des prophètes le catéchisme des halles et des carrefours : voilà l'édifiant spectacle qui va se dérouler à nos yeux. Ressuscitons un moment par la pensée ce monde éteint d'orateurs et d'auditeurs, cette mer frémissante et agitée, sur laquelle passe et repasse le souffle orageux de la prédication. D'un côté, des théologiens fanatiques, âpres et

1. *Les Prédicateurs de la Ligue.* Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de Paris (1841).

durs esprits nourris, comme dit Lestoile, dans la barbarie des colléges : logiciens implacables qui, de syllogisme en syllogisme, arrivent tout droit au régicide; de l'autre, des chefs populaires au tempérament sanguin, énergique, hommes d'action et de passion plutôt que de raisonnement ; des princes, et surtout des princesses affolées par l'ambition, bacchantes en délire, qui montent sur l'autel pour haranguer et prêcher la multitude ; tout autour une populace ignorante, furieuse, affamée ; des imaginations malades, exaltées par la haine et la souffrance, des visages hâves et décharnés, aux joues creuses, aux yeux caves, pâles squelettes qu'une parole de feu vient un moment galvaniser.

A Dieu ne plaise que nous prétendions réhabiliter ces orateurs si mal famés. Cependant, il faut être juste, on ne les connaît guère que par le témoignage des Politiques, c'est-à-dire de leurs ennemis, et notamment de Lestoile qui les détestait de tout cœur, à titre de bourgeois royaliste et gallican. Le malin chroniqueur de la Ligue, qui nous a laissé tant de curieux détails et de précieux documents sur cette époque, vient s'asseoir doucement au pied de la chaire. Là, sans souffler mot, blâmant et maugréant tout bas, il enregistre dans sa mémoire, et bientôt sur ses fidèles carnets, toutes les phrases mal sonnantes, toutes les grossièretés et les invectives, qui roulent par torrents au milieu des ardeurs de l'improvisation. Il n'a rien falsifié sans doute, car il est honnête homme ; mais par antipathie naturelle, il a certainement amoindri, rapetissé les proportions de cette éloquence si puissante au milieu de ses fureurs et de ses folies. Il l'a vue surtout par le côté grotesque, en homme froid, sensé, moqueur, sans en comprendre le côté dramatique et populaire, par lequel elle enlevait et emportait les masses. Nous craignons que M. Labitte lui-même, en recueillant fidèlement les impressions de Lestoile, n'ait cédé au même sentiment. Certes, quand le moine savoyard Christin haranguait le peuple consterné à la nouvelle de la défaite d'Ivry, comme Démosthène au lendemain de Chéronée ; quand sa parole tombant sur cette foule muette, pleurante, exténuée,

la faisait passer du désespoir à l'enthousiasme, et arrachait de toutes les poitrines le serment de mourir plutôt que d'accepter un roi hérétique, il y avait dans sa voix autre chose que des injures et des calembours contre le Béarnais. Quand le peuple, fondant en larmes, entendait raconter du haut de la chaire le martyre des frères de Guise, et jurait de venger le sang par le sang; quand, ivre de rage et de joie, il recevait en triomphe la mère du libérateur Jacques Clément, d'énergiques et terribles accents devaient se mêler à ces clameurs sauvages, qui glorifiaient l'assassinat.

Magna eloquentia, sicut flamma, materia alitur, a dit Tacite [1]. Si l'aliment, si la passion suffisait, à coup sûr tous les prédicateurs de la Ligue seraient des foudres d'éloquence. Mais la raison, si nécessaire même aux poëtes, l'est plus encore à l'orateur. Dès qu'elle l'abandonne, il devient un énergumène capable de communiquer à d'autres fanatiques comme lui ses fureurs ou ses convictions : c'est le corps qui parle au corps, selon le mot de Buffon, mais l'art oratoire a disparu. Il existe pour l'esprit comme pour l'oreille un diapason normal, au-dessus et au-dessous duquel le langage humain perd sa dignité. C'est cette limite que les sermonnaires ligueurs ont trop souvent franchie. Les ressources ordinaires de la parole ne leur suffisent plus : ils vont jusqu'à imiter l'aboiement des chiens et le coassement des grenouilles : on se croirait en plein théâtre d'Aristophane. La liberté de la chaire avait été grande sans doute au Moyen Age, et surtout au quinzième siècle : les facéties, les caricatures et les satires de la société contemporaine tiennent une large place dans les sermons des Ménot et des Maillard. Mais leur enseignement garde toujours un caractère profondément moral et religieux. L'éloquence de la chaire au temps de la Ligue est, avant tout, politique et révolutionnaire. Lincestre déclare qu'il ne prêchera pas l'Évangile du jour, que tout le monde connaît, mais la vie et déportements de ce détestable Henri de Valois.

1. Ou l'auteur contesté du fameux dialogue : *De oratoribus, sive de causis corruptæ eloquentiæ*, ch. XXXVI.

La prédication ligueuse n'arrive pas du premier coup à son paroxysme de fureur. Elle a ses périodes comme la Ligue elle-même : la première, qui s'étend de la naissance de la Sainte-Union à la journée des Barricades ; la seconde, qui s'arrête à la mort de Henri III ; la troisième, qui se prolonge jusqu'à l'entrée de Henri IV à Paris. D'abord, la censure éclate en boutades satiriques comme celles que se permettait si volontiers Maillard, même en présence du despote Louis XI. Un matin, le bonhomme Poncet s'emporte contre les processions de ces beaux pénitents dont la broche tourne, tandis que le peuple meurt de faim. « Ah ! malheureux hypocrites, vous vous moquez donc de Dieu sous le masque, et portez par contenance un fouet à votre ceinture. Ce n'est pas là, de par Dieu, où il vous le faudrait porter : c'est sur votre dos et sur vos épaules, et vous en étriller très-bien : il n'y a pas un de vous qui ne l'ait bien gagné [1]. » Une autre fois, en temps de carnaval, Guillaume Rose critique amèrement les mascarades du Roi et des seigneurs, qui troublent le sommeil des honnêtes bourgeois. Henri III se venge d'abord en homme d'esprit : il renvoie Poncet à Melun dans le carrosse de d'Épernon, et le nomme bientôt après curé de Notre-Dame des Arcis. Il fait remettre à Rose de quoi acheter du miel, pour sucrer son éloquence. Un prince si débonnaire rendait faciles les témérités : le mot d'ordre fut donné dans toutes les chaires. Poussé à bout, le Roi fit venir un jour au Louvre ces prédicateurs médisants, les tança d'importance, et les renvoya quittes pour la peur, bien décidés à recommencer. La journée des Barricades fut leur première victoire : un des Pères de l'Église militante la baptisa solennellement du nom glorieux de journée des Tabernacles. A partir de ce moment, la prédication religieuse s'élève par un *crescendo* continuel de l'ironie à l'injure, de l'injure à l'invective, de l'invective à la fureur, jusqu'à ce point extrême où la parole humaine devient un cri de cannibale ou un rugissement de bête féroce. Le lendemain de la fuite du Roi, Boucher, le coryphée de la

1. Journal de Lestoile, 27 mars 1583.

chaire, donnait le signal et le ton à ses confrères. Lincestre, Pighenat, Commolet, reprirent en chœur la litanie de frère Henri, à qui les ciseaux de Mme de Montpensier promettaient la troisième couronne.

Jusqu'alors on avait ri : la mort des frères de Guise vint mêler à ces facéties les larmes, les sanglots et les menaces contre l'assassin. Henri III est publiquement voué au poignard du haut de la chaire, son nom rayé des prières publiques, ses images renversées, sa déchéance proclamée par la Sorbonne. Les processions nocturnes, les messes de quarante heures, les autels voilés de noir achèvent de troubler la raison du peuple. Dans toutes les églises, on voit les statuettes du Roi piquées d'épingles : les traits de la calomnie s'enfoncent plus aigus encore sur son nom et sur sa vie. Des anagrammes injurieuses transforment Henri de Valois en *vilain Hérodes* ; de fantastiques portraits en font un Judas, un Julien l'Apostat, un monstrueux Protée [1] : « Ce teigneux, disait Boucher, est toujours coiffé à la turque d'un turban, lequel on ne lui a jamais vu ôter, même en communiant... Bref, c'est un Turc par la tête, un Allemand par le corps, une harpie par les mains, un Anglais par la jarretière [2], un Polonais par les pieds [3], et un vrai diable en l'âme. » Toutes les subtilités féroces de la haine s'ajoutent aux extravagances de l'imagination. Les prédicateurs se mettent à l'unisson avec les petits enfants de Toulouse, traînant dans le ruisseau l'effigie de Henri III, et criant à tue-tête : « Notre tyran de roi à vendre à cinq sous, pour lui acheter un licou. »

A ces saturnales vont bientôt en succéder d'autres. Henri III est frappé à son tour par Jacques Clément. Les cris d'allégresse, les facéties reprennent de plus belle, jusqu'au jour où la triste nouvelle des défaites d'Arques (1589) et d'Ivry (1590) vient troubler le triomphe des prédicateurs. En face de ce nouvel adversaire, qui répond aux calomnies et aux injures par des victoires, la chaire tente un effort désespéré. C'est

1. Journal de Lestoile, mardi-gras, 14 février 1589.
2. Allusion à l'ordre de la Jarretière qu'il avait reçu d'Élisabeth.
3. A sa fuite de Pologne.

l'heure où Feu-Ardent prêche les mascarades des *Quatre filles surannées*; Lincestre, *l'Évangile des boues*; Cueilly, son *Homélie aux crocheteurs*, qu'il invite à piller les maisons des Politiques. A l'annonce d'un secours introduit dans Chartres malgré l'armée du roi de Navarre, Commolet monte en chaire, et de sa voix la plus aigre, gesticulant et grimaçant; « Va te pendre, va te pendre, va te pendre, te dis-je encore un coup, Politique!.... Ton Béarnais est bien *penaud.* Il est entré du secours, malgré sa moustache et ses dents [1]. » La mauvaise humeur perce ici clairement sous l'ironie. Cette fois, en effet, il ne s'agissait plus d'un roi fuyard, avili, perdu dans son sérail de mignons, au milieu de ce crépuscule si propice aux calomnies; mais d'un vrai prince alerte, actif, vivant au grand jour, et dont les boutades gasconnes portaient aussi droit et aussi juste que les coups d'épée.

On ne pouvait lui contester la vaillance, l'esprit, l'habileté politique et militaire. Restait, il est vrai, l'hérésie avec tous les vices qu'elle suppose : on ne se fit point faute d'en user. On retourna dans tous les sens ce titre de relaps, damnable, pendable, brûlable, exclu du trône et du paradis pour l'éternité. Encore cet argument allait-il bientôt fondre, comme un morceau de glace, entre les mains des ligueurs. L'abjuration jeta brusquement le désarroi dans les rangs de l'Église militante. Alors sa voix commence à faiblir comme celle d'une meute fatiguée : Commolet s'enroue; Lincestre est à bout de vent, et songe à prendre le chemin de Saint-Denis; le docteur Martin est devenu subitement fou en pleine chaire, d'un transport oratoire au cerveau. Porthaise nous expliquera bientôt, à notre grande surprise, que ses furieuses déclamations contre l'hérétique s'adressaient non pas au roi légitime Henri de Navarre, mais à ce pourceau de Mayenne. En même temps, une autre éloquence plus décente et plus chrétienne, amie de la paix et de la concorde, se fait entendre dans les chaires royalistes de Saint-Sulpice et de Saint-Eustache, par la bouche des curés Morenne et Benoît. L'archevêque de

1. Journal de Lestoile, supplément (1591).

Bourges rallie à la cause du Béarnais la moitié du clergé gallican : l'abbé de Sainte-Geneviève sert d'entremetteur officieux près des deux partis.

A l'heure de la désertion, deux voix dominent encore et soutiennent jusqu'au bout ce concert d'injures et de vociférations, celles d'Aubry et de Boucher. Aubry, partant de ce principe que *le métier des prédicateurs est de toujours crier*, crie après les politiques, crie après ses auditeurs, crie après le Béarnais : « *Au loup! au loup!...* Les prières des Rogations ont été premièrement instituées contre les loups, et à plus forte raison contre la rage de ce furieux loup de Béarnais, qui veut entrer dans la bergerie. On prétend qu'il s'est découvert devant une procession. Méchant qu'il est, je sais au contraire qu'il chantait des psaumes pendant qu'elle passait. On vous dit qu'il sera catholique et qu'il ira à la messe : eh ! mes amis, les chiens y vont bien. Et si, vous dirai davantage, que s'il y va une fois, la religion est perdue : il n'y aura plus de messes, ni de processions, ni de sermons. Et cela est aussi vrai comme Dieu est au Saint-Sacrement de l'autel, que je vais recevoir. » En dépit de ce terrible serment, Henri IV alla à la messe, et il y eut encore des processions et des sermons. Il est vrai qu'Aubry a pris ses précautions contre les démentis qu'allaient lui donner trop tôt les événements : « Je vous déclare que les messes et services qu'on dit à Saint-Denis et ailleurs, aux villes de l'obéissance qu'ils appellent, ne valent rien ; et que tant ceux qui les disent que ceux qui y assistent, sont tous méchants et excommuniés [1]. » A ce titre, l'archevêque de Bourges, les curés Morenne et Benoît étaient déclarés fauteurs d'hérésie et ennemis de l'Église :

De trois BBB garder se doit-on,
De Bourges, Benoît et Bourbon :
Bourges croit Dieu piteusement,
Benoît le prêche finement ;
Mais Dieu nous gard' de la finesse
Et de Bourbon et de sa messe [2].

1. Journal de Lestoile, supplément (1593).
2. Lestoile, supplément (1593).

Un autre B mieux pensant, Boucher, jurait sur son âme « que tous les larrons, les paillards, les bougres, les incestueux, les hérétiques, faussaires, athéistes, et tous les désespérés et méchants garnements de Paris étaient de cette compagnie. » Hâtons-nous d'ajouter que les chefs de ces mauvais garnements étaient des scélérats comme du Harlay, Molé, Pithou, Pasquier, et autres de la même espèce. Mêlant le tragique et le grotesque, les citations de l'Écriture et les calembours, le facétieux prédicateur, à propos de ce verset *Eripe nos de luto*, s'écriait : « Il est temps de *se débourber* ou plutôt de se *débourbonner.* » A quoi le jacobin royaliste Bellanger ripostait par ce contre-calembour qu'il était temps « de se *déboucher* ». Le sermon dégénérait en dialogue aristophanesque, auquel l'auditoire lui-même commençait à prendre part.

Il était temps d'en finir : cependant, avant de descendre de la chaire, Boucher voulut léguer un monument à la postérité. *Les neuf sermons de la simulée conversion* sont le dernier soupir de cette éloquence aux abois. Tandis que le Béarnais signait une trêve de six mois avec Mayenne et négociait avec Brissac la reddition de la capitale, l'infatigable curé de Saint-Benoît entamait une neuvaine oratoire, véritable oraison funèbre de la Sainte-Union. La messe de *Requiem*, chantée en réponse au *Te Deum* de Saint-Denis, était elle-même, à l'insu de ceux qui la disaient, une sinistre allégorie. Imprimés d'abord à Paris, puis à Douai, les *neuf sermons* nous offrent l'échantillon le plus complet d'un genre que l'Église ne devait plus revoir [1]. A vrai dire, ils sont loin de répondre à l'idée qu'on se forme de l'éloquence de Boucher, sur la foi de ses contemporains. Où sont ces foudres, ces éclairs, ces torrents, ces fleurs dont nous parle Thynot son panégyriste [2] ? Sans doute, il y manque l'accent, le geste, les passions du temps, les surprises et les témérités de l'improvisation : la plume a fait tort à la parole :

1. Sermons de la simulée conversion et nullité de la prétendue absolution de Henri de Bourbon, prince de Navarre, à Saint-Denis en France, le dimanche 25 juillet 1593, prononcés en l'église Saint-Merry, à Paris. — (Paris, 1594.)
2. Mich. Thynoti, *Paranymph.*, 1583.



on dirait une lave brûlante qui s'est figée et refroidie dans le moule glacial de la scolastique. Chaque sermon est découpé en paragraphes, comme un traité : la construction en est lourde, embarrassée, hérissée de dialectique et d'érudition. Et cependant, on voit que Boucher y va de tout cœur. En même temps qu'il divise, subdivise, entrelace laborieusement les citations et les syllogismes, il appelle à son aide toutes les ressources de la rhétorique, l'exclamation, l'apostrophe, l'interrogation, la prosopopée, la catachrèse et l'hyperbole : l'euphémisme est la seule figure dont il n'use point. Jamais la langue du plus intrépride bavard n'a soutenu de lutte plus désespérée : il sue, il souffle, il s'épuise : on sent le suprême effort d'une voix sans écho : « O Gaulois ! non plus Gaulois, mais par diminution *Galates*, comme tombés et déchus de l'intégrité des Gaulois ! »

Çà et là pourtant l'étincelle se rallume : un trait bouffon, un cri de haine, une description plaisante égaye la monotonie de ce long réquisitoire. Le portrait du Béarnais revient comme un épouvantail pour les bonnes âmes dévotes. C'est « un hérétique, un relaps, un sacrilége, un brûleur d'églises, un corrupteur de nonnains, un massacreur de religieux et de prêtres, un qui n'a fait en la vie autre chose que faire la guerre à l'Église, épandre le sang catholique, etc... Il est grand moqueur, grand paillard, grand avare[1]. » On vante, il est vrai, sa gaieté ; mais ce *naturel raillard* n'est-il pas le propre des impies, de Rabelais, d'Henri Estienne, et de tous *ceux de leur confrérie.* Boucher, qui use si volontiers de la raillerie pour son propre compte, ne peut la souffrir chez ses ennemis. « La moquerie, dit-il, est une vraie peste de toutes les vertus, et le vrai ennemi du Saint-Esprit. » Ce qui ne l'empêche pas d'y revenir lui-même, pour nous raconter la grande *comédie* de l'abjuration. Le morceau ne manque ni de verve, ni de malice, et vaut la peine d'être cité. « Quelle cendre ? Quelle haire ? Quels jeûnes ? Quelles larmes ? Quels soupirs ? Quelle nudité de pieds ? Quels frappements de poitrine ? Quel visage baissé ?

1. C. Labitte, *Les Prédicateurs de la Ligue*, ch. IV, § 1.

Quelle humilité de prières? Quelle prostration par terre en signe de pénitence? — Les gens de guerre embastonnés, les fifres, les tambours sonnants, l'artillerie et escopetterie, les trompettes et clairons, la grande suite de gentilshommes, les damoiselles parées, la délicatesse du pénitent appuyé sur le col d'un mignon, pour le grand chemin qu'il avait à faire, environ cinquante pas, depuis la porte de l'abbaye jusqu'à la porte de l'église; la risée qu'il fit, en regardant en haut, avec un bouffon qui était à la fenêtre : « En veux-tu pas être? » le dais, l'appui, les oreillers, les tapis semés de fleurs de lis, l'adoration faite par les prélats à celui qui se doit soumettre et humilier devant eux, sont les traits de cette pénitence[1]. » ..... « On l'a vu, dit-il encore, en une même heure huguenot, et en la même catholique! et puis le voilà à la Messe! Et sonne le tabourin! *Vive le Roi!* »

Quand Boucher eut vomi cette suprême malédiction, tout fut dit. La Ligue n'eut plus d'orateur sacré. Bientôt chassé de Paris avec la garnison espagnole, le Catilina de la sacristie partit au milieu des sifflets et des huées de la populace, qu'il avait si longtemps égarée. On eût dit que le génie malfaisant de la Discorde sortait avec lui des murs de la capitale. La Ménippée lui donna son passe-port, en le saluant des titres bien mérités de

Flambeau de la guerre civile,
Et porte-enseigne des méchants.

Cependant Boucher ne s'avouait pas encore vaincu. Il emportait avec lui son venin, et ne tarda pas à le répandre au service de l'Espagne, qui le protégeait et le payait. Nommé chanoine de Tournay par la grâce de Philippe II, nous le verrons du fond de son exil continuer l'apostolat du régicide, et applaudir aux coups vertueux de Barrière et de Châtel.

1. C. Labitte, *Les Prédicateurs de la Ligue*, ch. IV, § 1. — Journal de Lestoile, 1593. Supplém.

III

Dans cette œuvre de guerre, la parole enflammée des prédicateurs a pour auxiliaire et pour complice la plume envenimée des pamphlétaires. Un échange perpétuel de médisances et de calomnies s'établit entre les deux puissances du temps, la chaire et la presse : elles vont grossissant de l'une à l'autre. Des entrailles de la Ligue, de cette sourde et confuse fermentation, où s'agitent tant d'idées et de passions contraires, sort le libelle acéré, rugissant, armé de dards, mortel à l'honneur et à la vie de ceux qu'il frappe. Tour à tour insidieux et bruyant, effronté ou clandestin, il parle toutes les langues et prend toutes les formes : légende mensongère ourdie dans l'ombre, hardi placard jeté comme un défi à la porte du palais, homélie sentencieuse, complainte larmoyante, lourd traité didactique et belliqueux, il s'attache comme un taon opiniâtre aux flancs de la royauté. D'abord, on l'entend bourdonner et chuchoter ses vagues rumeurs à l'oreille de la foule avant d'éclater en menaces furibondes, en invectives sonores et en théories sanguinaires. Ce fut de l'entourage des Guises que partirent les premiers coups.

Un aventurier du Palais, coureur de mauvaises causes et de procès douteux, l'avocat David, agent et confident des ambitions lorraines, se chargea de rédiger l'acte de décès des Valois, et d'aller le porter à Rome, sans attendre la mort de Henri III. « Il se voit à l'œil, disait-il, dans un mémoire consultatif bientôt répandu parmi les affidés, que la race des Capets est de tout abandonnée à son sens réprouvé : les uns étant frappés d'un esprit d'étourdissement, gens stupides et de néant ; les autres réprouvés de Dieu et des hommes, proscrits et rejetés de la sainte communion catholique. » La campagne s'ouvrit contre les Capets. Un homme d'Église, intrigant et capable de tout, même d'inventer des pièces

fausses et de composer un long poëme latin apocryphe pour la plus grande gloire de la maison de Lorraine, François de Rosières, prieur de Bonneval, soutint hardiment la descendance carlovingienne des Guises et leurs droits à la couronne [1]. Le vieux poëte gothique exhumé ou plutôt créé pour la circonstance, invitait tous les princes de l'Europe à venger l'injure faite à Charles de Lorraine par l'usurpateur Hugues Capet :

Capetus ille invasor regni Gallici.

Cet audacieux mensonge historique, qui faillit coûter la vie à son auteur, n'en produisit pas moins son effet sur l'esprit crédule de la foule et sur la faible imagination du Roi. Les Guises désavouèrent à demi, du bout des lèvres, les prétentions qu'ils nourrissaient tout bas. D'autres se chargèrent de parler pour eux. La Ligue trouva bientôt un interprète encore plus hardi dans l'avocat Le Breton.

Le Breton est un de ces maniaques innocents qui fournissent aux partis des dupes et des martyrs. La rage d'un procès perdu, la vue des maux publics, et sans doute aussi de fréquentes conversations ligueuses avec son ami Poncet, avaient troublé la cervelle du pauvre avocat. Il se mit en tête de jouer le rôle des prophètes hébreux en face des rois d'Israël, et dédia naïvement à Henri III une remontrance pleine d'injures contre sa personne et son gouvernement. A travers les excentricités et les divagations d'un esprit malade, Le Breton, comme il arrive souvent aux fous, disait plus d'une chose sensée : ce fut le tort qu'on lui pardonna le moins. La Ligue était, selon lui, la verge dont Dieu se servait pour avertir et châtier le monarque : « Bien souvent, Dieu permet des puissances extraordinaires s'élever contre d'ordinaires, et leur fait par même moyen la grâce d'en user légitimement et à leur honneur... Nous sommes dans un temps où les grands veulent piper Dieu. » Écho du sentiment populaire, contre ces trahisons et piperies des princes,

1. *Stemmatum Lotharingiæ et Barri ducum tomi septem*. Paris, 1580.

Le Breton proposait d'organiser une sorte de république bourgeoise chargée de veiller au salut de l'Église catholique. « Il faudra que les maires, échevins et notables bourgeois, qui ne seront *suspects*, aient toute l'autorité et puissance en leurs villes. » Il songeait en outre à dresser des listes, comme plus tard le Comité de salut public. Un tel langage, même en face d'un prince aussi faible que Henri III, devait mener un homme tout droit à la potence : cependant, l'impétueux avocat n'y arriva pas du premier coup. Henri le fit chasser d'abord comme un fou sans conséquence. Mais le sermonneur s'entêta, s'obstina, s'accrocha aux portes du Louvre, armé de son fameux mémoire. De guerre lasse, ennuyé de tout ce vacarme, le Roi se décida enfin à faire brûler le livre, fouetter le libraire et pendre l'auteur. Les vœux de Le Breton semblaient exaucés : ceux de la Ligue l'étaient mieux encore : elle venait de trouver en lui son premier martyr. Quand on le descendit de la potence, le peuple se précipita en foule pour lui baiser les pieds. Des services funèbres eurent lieu dans toutes les églises de Paris, comme s'il se fût agi d'un prince. Le pauvre fou était devenu un saint.

Le supplice de Le Breton n'arrêta pas la rage des libelles : loin de là, ils pullulèrent plus que jamais. Boucher lui-même descendit un moment de la chaire, pour se mettre à l'œuvre. Sa plume ne se reposa guère plus que sa langue. Toute une petite presse injurieuse et calomnieuse s'organisa par ses soins, à l'ombre du presbytère. L'*Histoire tragique de Gaverston*, mignon et favori d'Édouard II, fut son début contre d'Épernon [1]. Aux yeux des ligueurs, d'Épernon était le mauvais génie, le démon tentateur de Henri III : aussi, fut-il plus maltraité encore que Quélus et Maugiron, dans le partage commun des malédictions et des métamorphoses. Boucher, tirant du passé une leçon et une menace pour l'avenir. montrait déjà l'échafaud dressé par les soins d'un nouveau

1. Histoire tragique et mémorable de Gaverston, gentilhomme gascon, jadis mignon d'Édouard II, roi d'Angleterre, tirée des chroniques de Th. Valsingham et tournée de latin en français. Dédiée à monseigneur le duc d'Épernon (1588), in-8.

Warwick. « Ainsi finit Gaverston, s'écriait-il; nous en espérons autant quand il plaira à Dieu de vous chasser comme un proditeur [1] de la patrie, de ce royaume; ou bien, de peur que vous ne retourniez comme fit Gaverston, de vous ôter de ce monde [2]. » Parmi les motifs qui lui permettent d'espérer cette conclusion édifiante, il en est un tiré de l'anagramme même de Pierure de Nogaret (nom de famille de d'Épernon), qui correspond à celui de Pierre Gaverston, sauf une S qui est de trop; « mais, cette S, dit-il, est proche du T; or le T est un simulacre de la potence : l'S qui y touche figure donc le cordeau, que vous traînez après vous [3]. » Nous avons ici un échantillon des subtilités brutales et des aménités sanguinaires, auxquelles se complaisait l'esprit du savant théologien.

Du favori, Boucher passa bientôt au maître. Pour compléter l'effet de ses sermons, il se chargea d'extraire dans un petit factum anonyme, orné de gravures, toute la quintessence des calomnies répandues contre Henri de Valois, depuis le viol de la nonnain de Poissy jusqu'à l'empoisonnement de son frère Charles IX et de sa mère Catherine de Médicis. Néron, Héliogabale et Caracalla sont des agneaux à côté du furieux tyran de la France [4]. La métamorphose commencée dans la chaire s'achève sous la main des libellistes. Par un de ces effets de mirage que produit aisément l'illusion de la haine ou de la superstition, le merveilleux vient s'implanter tout à coup au cœur même de l'histoire, parmi les misères triviales de la réalité. Henri III n'est plus un homme, mais un monstre amphibie, sans sexe et sans nom, une chimère, un sorcier, un diable. comme d'Épernon son complice. Un des libelles sorti de l'officine de Boucher et inspiré, sinon écrit par lui, a pour titre : « *Les Sorcelleries de Henry*

1. Traître.
2. C. Labitte, *Les Prédicateurs de la Ligue*, ch. I, § 4.
3. *Ibid.*
4. La vie et faits notables de Henry de Valois... où sont contenus les trahisons, perfidies, sacriléges, exactions, cruautés et hontes de cet hypocrite et apostat, ennemi de la religion catholique (1589).

de Valois et les oblations qu'il faisoit au Diable, dans le bois de Vincennes[1]. »

La sottise et la haine réunies n'ont jamais rien produit de plus extravagant. Néanmoins, ces prétendues révélations étaient reçues comme parole d'Évangile par tous les fidèles suppôts de l'Union. Une perquisition faite au domicile de d'Épernon avait amené, disait-on, la découverte d'un coffre plein de papiers de sorcellerie, d'écritures et de figures cabalistiques, d'onguents, de drogues et de baguettes de coudrier. Le tout avait été incontinent brûlé *par l'horreur qu'on en avait*, et peut-être aussi pour échapper au péril d'une contre-enquête. Au bois de Vincennes, on avait trouvé deux petites statuettes de satyres en argent doré. C'était là probablement une de ces sculptures innocentes de la Renaissance, mises à la mode par Benvenuto Cellini. Mais, chose accablante ! ces satyres tournaient d'un air insolent le dos à un crucifix d'or, dans lequel était enchâssé un morceau de la vraie croix. Abominable dérision, dont le diable seul était capable. On n'avait pas vu, il est vrai, ces fameuses images de satyres ou démons, mais on affirmait que Lincestre les tenait en dépôt dans sa maison ; et d'ailleurs les gravures en couraient de tous côtés. Les Politiques, les gens tièdes ou incrédules, chez qui le zèle n'avait pas encore tué le sens commun, se permettaient de secouer la tête et de soupçonner que ces effroyables idoles pourraient bien être tout simplement des chandeliers. Hypothèse impie, contre laquelle proteste chaleureusement le libelliste : « Ce qui fait croire le contraire est qu'il n'y avait point d'aiguille qui passât pour y mettre un cierge ou une petite chandelle ; joint qu'ils tournaient le derrière à la vraie croix, et que deux anges ou simples chandeliers y auraient été plus décents que des satyres. »

A ce beau raisonnement irréfutable succèdent les récriminations absurdes contre l'Autorité, qu'on accuse de la pluie

1. Le recueil des *Drôleries de la Ligue* réunies par Lestoile nous offre le *portrait des charmes et caractères de sorcelleries* de Henri de Valois. Rien de plus innocent et de plus ridicule que ces prétendues pièces de conviction.

et du beau temps, de la famine, de la sécheresse et de tous les fléaux. « Auparavant Dieu aimait mieux les Français. Les prés, les blés, les vignobles, les arbres fruitiers, et tout ce qui est pour *l'entretenement* de la vie de l'homme ici-bas, ne recevait changement ou altération par les sorciers. Les Français se rendaient victorieux à l'encontre de leurs ennemis.... Plusieurs schismes, hérésies, simonies, injustices, paillardises, sodomies et apostasies n'y étaient ni connues, ni entretenues. » Mais qu'attendre d'un prince assez dénaturé pour faire relâcher plus d'une fois les gens accusés de sorcellerie, comme on avait vu jadis Charles V faire rendre aux Juifs leurs enfants, qu'on leur avait pris pour les baptiser? Cette preuve de bon sens royal exaspérait les âmes chrétiennes. « Quelle honte à un roi! Quelle douleur à un pauvre peuple très-chrétien de vivre sous un tel tyran! Il ne faut s'émerveiller, si ayant délaissé Dieu en faveur du Diable, Dieu l'a aussi délaissé. »

En revanche, le Diable s'occupait de lui : chaque matin, il lui envoyait quelque nouvelle ambassade, pour l'inviter à venir souper entre Proserpine et Pluton :

Le prince des Enfers va tenir ses États,
Où s'entend que serez son digne secrétaire,
Et Henri Biarnois, son grand apothicaire;
Quant au petit valet maître Jean d'Épernon,
Sera de Lucifer le grand porte-coton.

Ces lugubres facéties annonçaient et préparaient le coup de Jacques Clément. Il arriva enfin : ce jour-là toute la bande infernale accourut pour saisir sa proie; mais elle oublia d'Épernon, et ne put atteindre encore le Béarnais.

A cette guerre de personnalités la Ligue avait bientôt joint d'autres attaques plus redoutables. Elle éprouva l'ambition commune à tous les partis, celle d'ériger ses passions en théories et en systèmes : elle eut ses docteurs politiques, comme la Réforme. Sur ce point, il faut l'avouer, elle n'apporta pas une grande originalité, et ne fit guère que reproduire en partie les idées de l'opposition protestante. Ce qui

lui appartient en propre, c'est l'assemblage incohérent de la théocratie et de la démocratie, l'utopie d'une république placée sous la suzeraineté du pape. Alors, un mouvement subit de volte-face s'opère dans les doctrines des deux partis : le principe du droit populaire émigre du camp protestant vers celui des catholiques ; il s'y étale hardiment, et arrive du premier coup à la sanction, à la glorification du régicide avec Boucher et Mariana. Le droit monarchique, personnifié dans Henri III et bientôt après dans Henri IV, va trouver pour champions ses anciens adversaires, Hotman et Henri Estienne. Dans cette grande mêlée, les idées et les systèmes sont comme des pièces d'artillerie qu'on prend et qu'on retourne contre l'ennemi, sans s'inquiéter ni de l'arsenal d'où elles sortent, ni des projectiles dont elles sont chargées. L'important est d'abord d'enlever la position. Boucher copie textuellement et sans scrupule des pages entières d'Hotman : Dorléans trouve tout naturel de fouetter les huguenots avec leurs propres verges. Chaque parti s'applique ainsi mutuellement la peine du talion.

Boucher, qui s'était chargé d'approvisionner la Ligue de sermons et de pamphlets, eut naturellement aussi la prétention d'être son théoricien. Il empile sur sa table la Bible, saint Thomas, les *Décrétales*, la *France-Gaule* d'Hotman, les *Vindiciæ* de Languet ; mêle, brouille, confond tout, l'omnipotence pontificale et la souveraineté populaire, le jargon de l'École et le latin de Cicéron ; et de ce chaos tire une œuvre à la fois gothique et moderne, pédantesque et révolutionnaire, discordante comme la Sainte-Union, le *De justa Henrici III abdicatione*. D'un côté, l'auteur, renouvelant les doctrines absolues de Grégoire VII, reconnaît au Pape le droit d'abroger les lois, de changer les constitutions, d'enlever aux princes leurs couronnes, et de délier les sujets du serment de fidélité ; de l'autre, il déclare que le peuple seul fait les rois, que le droit d'élection est supérieur à celui d'hérédité. De ce double principe, il conclut que « Henri de Valois, parjure, assassin, parricide, sacrilége, fauteur d'hérésie, schismatique, simoniaque, anathème, sorcier, magicien,

tyran et ennemi de la patrie, doit être déposé. » Chacun de ces griefs est développé dans une série de petits chapitres hérissés de pointes, de syllogismes et de citations. On s'y pique les doigts de tous côtés. Cet étrange entassement de preuves et d'arguments pris çà et là dans le vieil arsenal de la scolastique et dans le camp de la Renaissance ou de la Réforme, rappelle un peu ces hallebardes et ces arquebuses demi-rouillées, de toute date et de tout calibre, dont s'armaient un jour d'émeute les moines, les curés et les bedeaux. Boucher lui-même est un chaos vivant, en qui se rassemblent à la fois Hotman et Béda, l'esprit dur et fanatique du théologien allié aux subtilités du légiste et aux instincts niveleurs du tribun. Il achevait son dernier chapitre, quand une nouvelle *merveilleuse et terrible* vint lui fournir la plus éloquente des péroraisons « Un jeune moine, un autre Aod, plus courageux qu'Aod et vraiment inspiré par le Christ, par la charité, a renouvelé l'œuvre de Judith sur Holopherne, l'œuvre de David sur Goliath[1]. »

Après ce bel exploit de plume, qui égalait et couronnait la gloire de tous ses sermons, il semblait que Boucher dût enfin se reposer. Exilé de France, honni, maudit, il trouva moyen d'ajouter encore à l'odieux de sa vie et de ses écrits par une œuvre incroyable d'audace et de cynisme : *l'Apologie de Jean Châtel*. Au moment où la France entière poussait un cri d'effroi et d'indignation, où le Parlement frappait l'assassin, proscrivait sa famille et bientôt après les Jésuites ses maîtres, Boucher, exhumant les dernières subtilités d'une casuistique sanguinaire, nourrie de haines et de sophismes, entreprenait de démontrer l'illégalité du procès et les mérites du régicide. Le livre parut sous le nom de Jacques Varamond : la voix publique l'attribua d'abord aux Jésuites ; vingt ans plus tard, il était encore imprimé en latin sous le titre de *Jesuita Sicarius*. Boucher, par la violence et la folie de ses opinions, était devenu la plaie de son parti; nul ne contribua plus que lui à ruiner dans l'esprit des honnêtes gens la cause de

1. C. Labitte, *Les Prédicateurs de la Ligue*, ch. II, § 2.

la Sainte-Union. Chose triste à dire ! Ces pages infâmes étaient couvertes de la protection et soldées par l'or du roi d'Espagne. La voix qui avait célébré Jacques Clément et Jean Châtel, fut chargée de prononcer solennellement l'oraison funèbre de Philippe II : le panégyriste était digne du héros.

IV

Malgré l'énergie et la fécondité de ses haines, Boucher n'occupe que le second rang parmi les pamphlétaires de la Ligue : le premier appartient, sans conteste, à l'avocat Louis Dorléans. Celui-ci est la meilleure plume, comme Boucher est la meilleure langue, du parti. Palma Cayet, qui ne l'aimait point, l'appelle un grand et docte personnage, éloquent, mais calomniateur. D'Aubigné, qui s'y connaissait, le proclame *disert en ses médisances*. De pareils aveux chez des ennemis attestent que si Dorléans ne brillait point par la conscience, il ne manquait ni de talent ni de venin. Habitué du collége de Forteret, fondateur, arc-boutant et suppôt de la Sainte-Union, il est son avocat au Parlement, son orateur sur la place publique, son poëte et son libelliste dans le cabinet. Toutes les rancunes d'Hôtel de ville, de sacristie et de carrefour, toutes les légendes absurdes colportées parmi le peuple, toutes les calomnies payées par l'Espagne ou enfantées dans le salon de Mme de Montpensier, trouvent en lui leur porte-voix. La nature l'a fait insulteur ; elle l'a muni de griffes, de crocs et de bave, pour déchirer, mordre et salir ses adversaires : il n'y manque point. Le démon de la Ligue l'agite et le fait écrire et parler comme une pythonisse sur son trépied. Le nom seul de l'hérésie l'exaspère : il rugit, il écume à l'idée que cette *coureuse*, cette *pouilleuse*, cette *garçonnière*, réceptacle d'immondices et d'impuretés, songe à venir s'asseoir à côté de cette noble et chaste vierge qui s'appelle l'Église catholique. Du reste, il a de la verve, de la fougue, de la faconde, une certaine chaleur de sang et d'imagination

désordonnée, avec des accès de colère et de bouffonnerie assez plaisants.

Matamore et pasquin, démagogue et bel esprit, homme de passions plus encore que de convictions; mais une fois dans la mêlée, y allant de si bon cœur qu'on serait tenté de croire qu'il combat pour l'amour de Dieu, sans égard aux doublons du roi d'Espagne. Sa prose tient de celle d'Hotman et de Henri Estienne; elle en a la rudesse et l'âpreté avec un mélange d'enflure espagnole et d'affectation italienne: c'est le gros style sonore et coloré du pamphlétaire et du journaliste. Ses vers, d'une facture large et retentissante, à l'allure cavalière et négligée, rappellent l'école de Ronsard. Témoin ce portrait de L'Hôpital, aux lignes graves et sombres, profondément creusées comme celles d'une vigoureuse eau-forte:

L'auteur et le patron de l'erreur Politique,
Ce fut un grand vieillard, maigre, aride et étique,
Portant l'œil enfoncé et le hâve sourcil.
Chargé d'ans et de poils, d'horreur et de souci;
Comme le teint d'un mort, pâle était son visage,
Sa tête ressemblait un arbre sans feuillage,
Une longue toison de barbe lui pendait,
Qui bien loin du menton jusqu'au sein descendait[1].

Dorléans avait commencé par réfuter la *France-Gaule* d'Hotman, un des plus détestables livres du temps, comme il l'appelle. Bientôt il l'imita, le copia et le dépassa, tout en continuant à le maudire. Le *Premier Avertissement* d'un catholique anglais aux catholiques de France était à la fois une menace contre Henri III et une réponse anticipée aux prétentions futures du Béarnais. Le lis est condamné à périr, dans la pensée de l'avocat prophète :

Ton lis s'en va mourir, l'en peux-tu garantir[2]?
Il pue au nez de Dieu comme une fleur impure,
Il l'a mis sous le pied pour ne le plus sentir.

1. Le Banquet et après-dînée du comte d'Arète.
2. Sonnet à la France.

D'où vient donc la colère de Dieu? Le Catholique Anglais va nous l'apprendre. Ému d'une tendre pitié pour son voisin de France, il est venu lui tâter le pouls et lui prédire les tristes effets d'un mal que l'Angleterre connaît depuis trop longtemps. Ce mal ou plutôt cette peste, c'est l'hérésie. « Trois choses ont empêché jusqu'alors la guérison : 1° la quantité d'humeurs corrompues auxquelles ce venin s'est allié; 2° l'ignorance ou la malice des médecins, qui ont fait des fautes en la cure, et qui ont traité trop doucement le mal; 3° la négligence du malade et lâcheté de nature, qui n'a jamais voulu s'évertuer. » Le colloque de Poissy a fait une large plaie à l'honneur de la France; l'Édit de pacification l'a envenimée; la victoire de Moncontour, mal poursuivie comme celle de Cannes, n'a rien produit; *l'inhumaine clémence* (sic) de la Saint-Barthélemy a tout perdu.

L'habile docteur est grand partisan de la saignée : le malheur est qu'on a peur d'en user. Faute d'une misérable poêlette de sang (probablement celui de Condé et de Henri de Navarre), la grande cure de la Saint-Barthélemy a manqué son effet. Aussi Dorléans ne serait-il pas éloigné de renouveler l'opération. Mais à qui confier ce soin? Henri III en aura-t-il la force et le courage? L'auteur essaye bien de l'y décider en s'adressant tour à tour à l'amour-propre, à l'intérêt, à la vengeance, à la peur; mais il n'est pas sans inquiétude à cet égard : « Si le Roi venait à oublier la foi de ses pères, que penserait de lui son pauvre peuple? Que dirait la noblesse? Qu'en jugerait l'Église et tous États? Qu'en estimeraient les étrangers? Qu'en publieraient les princes voisins? — Qu'un roi, qui contre le commun faisait tant de démonstrations de piété et de religion, fut à la fois trouvé sans religion et sans piété. » L'hypothèse seule était déjà une offense et une menace. En revanche, les éloges enthousiastes donnés aux Guises, au roi d'Espagne et à l'Inquisition, indiquent assez de quel côté sont les affections et les espérances du Catholique Anglais. Ce Premier Avertissement se termine par un coup de tonnerre oratoire et prophétique, annonçant à la France, en expiation de sa tiédeur, une ère de

calamités. C'est Dieu lui-même qui parle, comme autrefois à travers les foudres et les éclairs du Sinaï. « Si vous êtes si lâches que mes querelles ne vous touchent, je vous donnerai en opprobre et en perpétuelle moquerie des nations voisines.... Je vous donnerai un ciel d'airain et une terre de fer; j'armerai le puissant contre le citadin, le citadin contre le prince. Je mettrai une telle confusion en la France, que vous regretterez à jamais, vous maudirez à jamais le jour où, par votre lâcheté, vous aurez donné chance au roi de Navarre de parvenir à votre couronne. »

Henri III n'entendit pas cette voix : Jacques Clément l'en fit souvenir. Dorléans fut un des premiers à célébrer l'héroïsme du Jacobin : « Reconnaissez, reconnaissez, Messieurs de la noblesse, que la main de ce pauvre moine n'était la main d'un homme : c'était la main de Dieu, c'était son bras qui a frappé ce coup, qui a voulu délivrer son Église, qui a voulu délivrer Paris, lorsque tant de millions de catholiques étaient prêts à être égorgés.... C'est à jamais qu'il faut que la France se ressouvienne de ce coup : il est bon, pour tenir vos rois en bride de la crainte de Dieu, et qu'ils ne violent pas ci-après la religion catholique ou les lois de l'État, qu'en une place publique on élève en bronze la statue de ce religieux, et qu'en la base il soit écrit en grosses lettres : *Au vengeur de la religion catholique et de la liberté du pays.* » Ceux qui ont massacré le saint martyr Clément ont commis un sacrilége, en tuant un homme consacré à Dieu. « Ce n'est à vous ni à tous les princes de la terre de mettre la main sur un prêtre du Seigneur : c'était un des domestiques de la maison de Dieu; il avait son grand prévôt qui est son évêque : *car prêtrise est au-dessus de royauté.* » C'est encore tout plein de cette émotion qu'il écrit son *Second Avertissement.* A l'heure où vient ce nouveau libelle, Henri de Valois et Henri de Guise ont disparu : Henri de Navarre reste seul debout, en face de la Ligue et de son roi fantôme, Charles de Bourbon.

Dès le premier jour, Dorléans n'a qu'une passion, une idée fixe, celle de barrer le chemin du trône au Béarnais.

Pour atteindre ce but tout lui est bon, injures, diffamations, coups de plume homicides, appels à l'assassinat. Il recueille et compose au besoin les histoires les plus monstrueuses sur le fils de Jeanne d'Albret, sur la *cruelle poule noire*, digne mère du monstre qu'elle a nourri. Il raconte les massacres de Béarn, les religieuses forcées et enterrées vives, les prêtres éventrés, les gentilshommes égorgés dans un odieux guet-apens. Puis, pour compléter le tableau, l'Angleterre apparaissant dans le lointain comme un immense charnier, où l'on dépèce les catholiques : les bras, les jambes, les têtes des martyrs exposés et cloués aux portes des villes. Avec son imagination extravagante, ses touches de style crues et hardies, on devine quel parti l'auteur pouvait tirer d'un pareil spectacle. Ces horreurs étalées chaque jour aux yeux de la foule dans les églises et dans les rues, pouvaient bien rendre le peuple fou de terreur et de colère. Dorléans fut un des principaux inventeurs de cette fantasmagorie ligueuse. Grand évocateur de spectres, prestidigitateur et charlatan politique, il épuise toutes les ressources du mélodrame : légendes terribles, ombres sanglantes, flamboiements sinistres, scènes de boucherie impossibles. A l'entendre, de lamentables représailles de la Saint-Barthélemy se préparaient contre les catholiques : le Béarnais avait promis de livrer par ville deux habitants, auxquels les ministres feraient souffrir tel supplice qu'il leur plairait. A distance, on peut rire de ces fantômes et de ces paniques ; mais les contemporains s'y laissent prendre. Le *Spectre huguenot* dut produire sur les esprits d'alors un effet bien autrement redoutable que le *Spectre rouge* de notre temps.

Henri IV lui-même, le facile et clément Henri, se vit transformé par l'imagination des libellistes, en loup, en tigre, en Polyphème, mangeur de chair humaine, *éponge* du sang catholique[1]. « Ce montre Béarnais n'a que le bout du pied en votre État, et néanmoins quels meurtres, quels carnages a-t-il commencé de faire sur les catholiques ! Le sang des pauvres

1. Dans un autre libelle écrit en latin et intitulé : *Expostulatio regis*, Dorléans appelle Henri IV : « *Fætidum Satanæ stercus*. »

chrétiens pendus à Tours, le valeureux saint Germain décapité à Étampes, ne vous montrent-ils point assez ce qu'il a dans le cœur, et qu'il ne sera jamais assouvi, que le sang de la noblesse *catholique ne lui regorge par le nez, par la bouche et par toutes les concavités de son corps*.... C'est lui qui a été l'auteur et le moteur des inhumanités faites sur les princes. C'est lui qui a suadé [1] la mort de la reine d'Écosse; qui a fait massacrer les ducs de Guise, père et aïeul, tous deux lieutenants du Roi, l'un devant Orléans et l'autre devant Blois; l'un durant la paix, l'autre durant la trêve; l'un par un Poltrot, l'autre par des poltrons; et tous contre la foi souvent jurée, et souvent et souverainement parjurée. » La conspiration de mensonges et de maléfices organisée contre Henri III fut reprise contre son successeur ; mais la vive personnalité du Béarnais triomphait de tous les charmes et de toutes les métamorphoses.

Dorléans s'aperçut bientôt de l'effet décroissant de ses évocations. Il grossit les traits, charge les couleurs, mais en vain. Alors il commence à se fâcher : il gourmande, il tance, il menace les égoïstes qui ne peuvent se décider à délier les cordons de leur bourse; les timides, qui hésitent à s'avancer; les endormis, qui courent risque de se réveiller un matin sous le couteau des huguenots, ou dans les filets des Politiques. Sycophante par nature, il a l'esprit défiant et accusateur du démagogue, l'aiguillon malfaisant de la Guêpe athénienne. La loi des suspects, l'emprunt forcé, la déportation ou le massacre organisé, sont des moyens auxquels il se résignerait volontiers. La délation lui semble œuvre pieuse et légitime. Dans son dépit, il s'arme de la discipline et, frappant sur le dos des Catholiques, se charge de faire la confession générale de son propre parti. Les plus coupables à ses yeux sont les Nobles. « Les pieds qui sont le Peuple ont fait le précepte du médecin : il n'y a que les mains et les bras, qui sont la Noblesse, qui ne veulent pas prêter obéissance. » Aussi, nouveau Jérémie, ne leur épargne-t-il pas

1. Conseillé (suadere).

les prédictions : il fait encore une fois gronder son tonnerre en signe d'avertissement : « Les montagnes trembleront; le bruit de mon courroux se fera entendre comme les Aquilons, la terre frémira de crainte, les rochers s'éclateront de peur... Les gueux et les faquins auront votre noblesse à mépris..., le sang des rois et des princes, autrefois si cher, se versera par les rues comme sang de bêtes, que l'on égorge à peu de prix... Alors vous direz aux montagnes : cachez-nous! et elles vous dédaigneront comme rebelles à leur Dieu, à leur roi et à leur patrie. »

Certes, on ne peut nier que de telles paroles, dont une partie déjà se trouvait accomplie, n'aient dû ébranler vivement les imaginations. Il y a dans cette prose sonore, emphatique et flamboyante, une certaine majesté qui ressemble presque à l'éloquence, comme le clinquant ressemble à l'or. En dépit de tous ces avertissements, la Ligue s'en allait peu à peu sous l'action dissolvante du temps, des maux publics, de la corruption et de la discorde. Mayenne songeait à tirer son épingle du jeu et à vendre, le plus cher possible, sa soumission et ses amis; les Politiques réclamaient tout haut la paix : la nouvelle de la trêve avait été saluée par des feux de joie. Cependant, que faisait Dorléans? Tandis qu'on remettait l'épée dans le fourreau, il taillait de nouveau sa plume et venait en aide à Boucher, en composant le *Banquet du comte d'Arête.*

Le *Banquet ou Après-dinée du comte d'Arête* est le dessert de la Ligue; l'auteur a fait tout ce qu'il a pu pour épicer son dernier plat; lui-même nous prévient *que sa moutarde prend au nez :* elle a seulement le tort d'arriver après dîner. Pourtant le morceau est curieux, et vaut la peine qu'on y goûte. Le comte d'Arête, gentilhomme catholique et bel esprit, ami des Muses et de la religion, a réuni dans son château un petit cénacle de ligueurs émérites : un marquis, un évêque, un poëte, un abbé, une comtesse, et deux demoiselles fort bien douées en beauté, en esprit, et surtout en médisance. — « Quant à moi, dit l'abbé, j'ai toujours détesté de médire. » — On ne s'en douterait pas. — L'entretien tombe naturellement

sur la grande affaire du jour, l'abjuration du roi de Navarre. On est encore tout ému de ce coup de foudre, par lequel le nouveau Jupin a voulu étourdir catholiques et protestants. M. l'abbé d'Épistème, pour occuper l'après-dînée, propose un divertissement : la chasse au Béarnais. L'offre est accueillie avec enthousiasme, surtout par les dames *très-friandes de cette venaison.* Chacun fait provision d'esprit et de traits acérés : hérétiques et politiques vont passer un mauvais quart d'heure. Tout en chassant la pièce principale, on n'oublie pas le menu gibier : l'archevêque de Bourges, le curé Benoît, le conseiller Cheverny et autres traîtres et larrons vendus à l'hérésie. C'est une battue générale, où M. l'Abbé et M[lle] d'Hassarach font merveille. Au début, M. de Chrisante, un *poétâtre* de l'école de Ronsard, sonne dans la trompe de son maître une fanfare étourdissante, qui est le signal de l'attaque :

J'ai vu ces jours passés, et comme moi la France
A vu ce trait marqué de parfaite impudence,
Qu'ils nommaient très-chrétien ce monstre Biarnois,
Bien qu'il eût contre Christ endossé le harnois.
A grand'peine avait-il par une feinte messe
Résolu de piper la française Noblesse,
Qu'ils en faisaient un saint, et disaient ces rieux,
Qu'il jetait à pleins seaux des larmes de ses yeux.
Et lorsqu'on publia cette farce nouvelle,
A ce saint vermoulu tous portaient leur chandelle,
Et baisaient à troupeaux les mains et pieds poudreux
De ce monstre, écorcheur de nos frères de Dreux.

La bête est lancée : M. l'abbé d'Épistème, en habile veneur, a disposé ses relais de *syllogismes* et de *conjectures*, avec lesquels il se flatte de mettre le vieux cerf aux abois. Les quolibets et les bons mots pleuvent, comme grêle, sur le pauvre *Sire*; on se moque de *sa couronne de vent*, de *son royaume de fumée* et de *son sceptre de paille*. Midas voyait tout se changer en or entre ses mains; M. l'Abbé, qui n'a pas ses longues oreilles, a le don de convertir en boue et ordure tout ce qui touche au Béarnais : « Il est robuste et fort : bon pour un valet qui porte la malle. Il a le nez aquilin : cela est bon en Perse et non en France, où nos Charlemagnes étaient ca-

mus. Il sait coucher sur la dure : cela est propre à un goujat. Il dit des mots nouveaux : c'est la naïveté du bouffon. Il est perpétuel au travail : c'est la louange d'un aide à maçon. » Les demoiselles d'Hassarach et Euphrosine, deux Dianes furieuses de colère et de chasteté, courent sus à l'impudique Gabrielle, qu'elles percent du tranchant de leurs ironies : l'une joue sur le nom de l'Ange Gabriel, qui n'est pas celui de Gabrielle; l'autre fait remarquer que les *belles gardes* accompagnent volontiers les *beaux fourreaux*. Allusion piquante et un peu risquée au marquis de Bellegarde, qu'on donnait pour second au Roi dans les bonnes grâces de sa maîtresse. La chasse va son train : on rit, on applaudit, on s'admire à tour de rôle : jamais on ne s'est trouvé tant de verve.

Dorléans, sans le vouloir, nous donne ici une petite comédie, dont ses amis font les frais. Cette société de beaux esprits venimeux et d'Arsinoës ligueuses nous représente assez bien un coin du salon de Mme de Montpensier. Il y a dans ces aigres plaisanteries, dans ces éclats de rire laborieux, plus de dépit que de gaieté : on sent percer le désappointement d'un parti vaincu. Au grand mouvement de l'opinion catholique a succédé l'esprit de coterie, qui s'isole et se décerne les triomphes faciles du huis-clos, pour se consoler de ses défaites sur la place publique. Ce Banquet est en somme un repas de funérailles : écoutez plutôt la complainte de la jeune Cariclée, bonne ligueuse âgée de dix à onze ans :

Que j'ai dans le cœur de tristesse,
De voir la française Noblesse
Perdre l'honneur et le renom.

A cette voix larmoyante, Passerat répondra bientôt par son joyeux refrain matinal :

Sus, sus, debout, Aurore avant-courrière !

C'est là l'éternelle histoire de Jean qui pleure et Jean qui rit : la Ligue est morte, vive le Roi !

Quelques années plus tard, Dorléans lui-même (qui l'eût cru?) prenait rang dans le cortége royal. Réfugié d'abord à

Bruxelles, où il vivait d'une maigre pension de l'Espagne, le crédit du P. Coton lui rouvrit les portes de la France. En se retrouvant à Paris sur l'ancien théâtre de ses exploits, il eut encore quelques démangeaisons de langue et d'opposition. Mais les temps étaient changés. Le Parlement voulait lui faire son procès : Henri IV s'y refusa. Vaincu par tant de clémence, le vieil avocat ligueur tomba enfin, ou plutôt se coucha, humble et repentant, aux pieds du roi qu'il n'avait pu déshonorer. Voué désormais au panégyrique en expiation de ses invectives passées, il y apporta la même intempérance d'épithètes et d'hyperboles, et mit en coupe réglée tous les lauriers des Muses, pour en charger le front du nouvel Alcide. A ce moment, le monstre béarnais est devenu un aigle, un lion, un Alexandre, *dont la sueur sent le musc*. Dorléans eut du moins le mérite de poursuivre jusqu'au bout sa palinodie réparatrice, et s'unit à Malherbe pour déplorer le trépas de celui qu'il ne craignait pas alors d'appeler Henri le Grand.

V

Après Boucher et Dorléans, il semble que la Ligue n'ait plus rien à nous offrir, si ce n'est un amas confus et indigeste de pamphlets anonymes, tels que l'*Arpocratie* ou le *Rabat du caquet des Politiques*, les *Métamorphoses du Béarnais*, le *Fouet des hérétiques*, les *Prophéties de Daniel*, les *Paraboles de Chicot*, toutes productions marquées au coin de la médiocrité. Cependant, parmi ces écrits de la dernière heure, il en est deux qui méritent d'attirer les regards : le *Dialogue du Maheustre et du Manant*, et le *Plaisant discours d'un Seize catéchisé*. Tous deux s'adressent au peuple et à ses chefs, unique espoir d'une cause abandonnée par la noblesse, le haut clergé et la riche bourgeoisie.

Le *Dialogue du Maheustre et du Manant* est à la fois un pamphlet et un manifeste. C'est l'idée primitive de la Ligue, telle qu'elle avait été d'abord comprise et acceptée par les masses, séparée des vues ambitieuses des Guises, des grosses

finesses de Mayenne, et des ambages de la politique espagnole. Au moment d'expirer, la Sainte-Union règle ses comptes avec tous les partis qui l'ont entretenue et exploitée, et dresse le bilan de leurs fautes et de leurs trahisons. Cet examen de conscience est, sans contredit, la meilleure apologie qu'on ait publiée en sa faveur, la plus habile, la plus modérée et la plus honnête. Mais tout en justifiant la Ligue, elle en trahit l'impuissance, la désunion, les causes innombrables de ruine : elle établit que le peuple a été sincèrement dévoué à la cause catholique, et les princes à leur ambition. Le Manant commence à ouvrir les yeux et à s'apercevoir qu'il est dupé de tous côtés. « Les deux chefs des deux partis ont ressemblé deux vieux renards qui, pour faire lever le gibier du bois, contrefont l'aboi du chien, et vont l'un après l'autre chassant pour attaquer leur proie. Ainsi, le roi de Navarre a contrefait le catholique, et M. de Mayenne le ligueur. Et n'étaient toutefois, et ne sont ni l'un ni l'autre. »

La colère de Mayenne fut grande à l'apparition de ce livre malencontreux, lu partout et partout désavoué, comme étant de la lignée de Melchisédech, sans père ni mère. « M. le Lieutenant, nous dit Lestoile, en bouffait et en soufflait de rage, assez pour faire moudre un moulin à vent. » Il mit sur pied toute sa police à la recherche du coupable, et, faute de le trouver, se rabattit sur les deux libraires de l'Union qu'il envoya en prison : il les eût fait pendre, s'il eût osé. Mais l'Université, le peuple et les prédicateurs réclamèrent. Aujourd'hui encore, l'auteur véritable de ce livre est inconnu. La plupart l'ont attribué à Cromé, l'un des Seize et des juges de Brisson. Lestoile lui-même semble partager cette opinion. Et cependant, comment expliquer que la même main, qui serra la corde de Brisson, ait pu écrire cette profession de foi si modérée dans sa fermeté, si sincère dans l'aveu des fautes reprochées à son parti. Comprendrait-on que l'auteur eût été condamné à la roue et exécuté en effigie, deux ans plus tard? Henri IV devait-il lui garder tant de rancune? — D'autres ont fait honneur de cet ouvrage à Crucé, d'autres au conseiller Rolland. Quel qu'en soit l'auteur, on peut

affirmer qu'il ne manquait ni de talent, ni de courage.

Le débat s'engage entre un partisan du roi de Navarre et un ligueur naïf et obstiné. Une gravure placée au frontispice du volume met en scène les deux partis. Le Maheustre[1] est à cheval, bien équipé, armé de toutes pièces, comme il sied à un gentilhomme et à un Politique, dont les affaires prospèrent depuis quelque temps. Le Manant pieds nus, les jambes entourées de mauvaises guêtres, la besace au dos, la barbe et les cheveux hérissés, s'arrête chapeau bas, sans trembler pourtant ni hésiter, devant son interlocuteur.

« MAH. — Qui vive?

MAN. — Qu'est-ce à dire, qui vive? Je n'entends point ce langage.

MAH. — Réponds à ce que je te demande. Qui vive? De quel parti es-tu?

MAN. — Je suis catholique.

MAH. — Et moi aussi. Mais es-tu du parti du Roi ou des princes de Lorraine?... Tu es un ligueur, parle à l'ouvert.

MAN. — Je suis ligueur de la Ligue, en laquelle j'ai été baptisé, nourri et enseigné par l'Église catholique, apostolique et romaine, en laquelle je veux vivre et mourir, moyennant la grâce de mon Dieu. »

Le Manant, qui disputait déjà, il y a trois siècles, avec saint Pierre en personne jusqu'aux portes du Paradis, s'est encore enhardi depuis, sur la place publique et dans les assemblées de l'Hôtel de ville. Il sait à quoi s'en tenir sur les droits des princes et des peuples, sur la noblesse, la royauté. Il raisonne, il argumente et déjoue les finesses du Politique, qui croit le prendre au piége de ses raisonnements. A toutes les sommations qu'on lui fait de déclarer quel est son parti, s'il tient pour l'écharpe blanche ou l'écharpe verte, il oppose son imperturbable réponse : *Je suis catholique!* comme Polyeucte dira : *Je suis chrétien!*

« MAN. — Il n'y a que deux partis au monde, l'un de Dieu, l'autre

1. On n'est pas d'accord sur l'étymologie du mot *Maheustre*. Les uns le font venir du mot allemand *Meister*, maître ou cavalier; les autres, d'un certain *rembourrement* que les gens d'armes et les courtisans mettaient en haut de leur pourpoint, pour se donner des épaules plus larges, et qui s'appelait *Maheustre*.

du Diable, tellement que vous disant que je suis catholique, c'est vous dire que je suis du parti de la cause de Dieu.

MAH. — Pourquoi n'obéissez-vous au Roi ?

MAN. — Parce qu'il ne peut être légitime roi, étant, comme il est, hérétique, sacramentaire, relaps et excommunié. »

L'argumentation du Manant roule tout entière sur ce point; il s'y attache avec une opiniâtreté invincible. Pour le reste, il n'a pas d'oreilles. Toutes les belles paroles du Maheustre, tous ses éloges du roi de Navarre, de sa vaillance, de sa douceur, de sa vigilance, de sa magnanimité, viennent échouer contre cette objection intraitable : « *Il est hérétique.* » Cependant il a entendu la messe, il a fait sa profession de foi entre les mains de l'archevêque de Bourges, en présence de plusieurs évêques, princes et gentilshommes, témoins et garants de sa conversion. Sans doute. Mais avec son humeur défiante, son bon sens positif et ombrageux, le Manant ne croit guère à ces protestations orthodoxes du Béarnais, revenu à la messe pour la seconde fois. Il a vu défiler le cortége royal avec fifres et tambourins, se rendant à Saint-Denis comme à un gala. L'aspect de ce joyeux pénitent, qui allait faire si gaiement sa paix avec Dieu et avec les hommes, catéchisé par l'abbesse de Montmartre, l'a surpris et scandalisé. Passe encore, s'il était venu en chemise, nu-pieds, la corde au cou, le gros cierge de cire jaune à la main, implorer humblement le pardon de l'Église. Ses amis affirment, il est vrai, qu'il a pleuré ; mais ces larmes étaient-elles sincères ? le Manant se permet d'en douter.

A cet injurieux soupçon, le Maheustre se récrie, se fâche, et porte la main à la garde de son épée, en jetant à la face du rustre un vigoureux démenti. Celui-ci, sans s'émouvoir et d'un ton demi-railleur, l'engage à ne point se *colérer*, mais à discuter pacifiquement (mot nouveau chez un ligueur), et à reprendre avec lui l'histoire du passé. Au fond, le Maheustre, moins guerrier que diplomate, ne demande pas mieux. En fait d'histoire, il en sait long sur tous les partis, qu'il a traversés et pratiqués tour à tour, pour son propre compte ou pour celui du roi de Navarre. Observateur sagace, raisonneur



habile et parleur insinuant, il s'efforce d'ébranler pièce à pièce les convictions de l'honnête ligueur, en lui ôtant toute illusion sur les choses et sur les hommes. Il lui montre la ruine inévitable de son parti, la vénalité et la trahison de ses propres chefs; les princes, les évêques, les magistrats, prenant le chemin de Saint-Denis, pour aller marchander leur soumission. Que reste-t-il à la Ligue? Des gens sans aveu et sans état, *personnes rudes*, *agrestes*, *ignorantes et mercenaires* comme les Seize. « Il y en a parmi eux qui sont des nôtres, et qui entrent en cette compagnie pour la trahir et en tirer tout le secret pour le nous communiquer. » — A qui donc se fier ? — A Mayenne, qui songe avant tout à lui-même, trompe le Roi, abuse le duc de Guise son neveu, amuse le Pape, se moque de l'Espagne et ruine le peuple : vrai *Turinus vendeur de fumée*, qui promet tout et ne livre rien? — A Philippe II, qui espère trouver pour sa fille un trône et un époux, en échange de ses doublons? — Au Parlement, qui n'a point oublié le supplice de Brisson et sa promenade à la Bastille? — Aux prédicateurs, aux Seize, dont les mains ne sont pas plus nettes que la conscience?

Devant ce tableau peu édifiant de son parti, le brave ligueur secoue la tête, non sans tristesse. Il avoue qu'il n'a jamais beaucoup compté ni sur la fidélité des grands, ni sur le désintéressement de Mayenne; et il espère bien que Dieu déjouera et punira toutes ces ambitions privées. Le Parlement ne lui inspire guère plus de confiance. Les théologiens, les curés de Paris, et surtout les Seize sont les seuls qu'il défende résolûment, parce qu'ils sont du peuple comme lui et suspects aux princes. Encore, est-il forcé de reconnaître qu'ils ont accepté le setier de blé et les quarante-cinq sols du roi d'Espagne. Mais la somme est si petite, qu'on ne saurait trop y trouver à redire. Et d'ailleurs, la Noblesse en a reçu ou pris bien davantage. L'assemblée des États est son dernier espoir. Si cet espoir vient à lui manquer, si les hommes trahissent la cause de l'Union, Dieu ne la trahira pas.

« Mah. — Quel appui pensez-vous avoir, ni quelle assurance en ces brouilleries d'affaires? Quel chef avez-vous?

MAN. — Dieu.
MAH. — Quel secours avez-vous ou espérez-vous avoir?
MAN. — De Dieu.
MAH. — En qui avez-vous créance et fiance pour vous délivrer?
MAN. — En Dieu.

. . . .

MAH. — Comment pensez-vous avoir un roi, vu la contradiction de vos princes? Qui le vous donnera?
MAN. — Dieu. »

Habitué à compter d'abord sur les secours humains, le Maheustre, en vrai politique qui ne se paie ni d'illusions, ni de miracles, ne comprend rien à cette héroïque apathie : « Voilà qui est bon pour des moines, s'écrie-t-il, et non pour des gens d'armes ni pour gens de cervelle, et qui veulent vivre. » — Vivre! mais avec qui? Avec des hérétiques, des *athéistes*, des politiques? le Manant n'y tient pas. Mieux vaut mourir en compagnie des Seize et des Espagnols, bons catholiques.

Par un contraste assez curieux, l'humeur accommodante, le bon sens positif et prosaïque, le souci du bien-être et de la vie sont ici l'apanage du gentilhomme : l'inflexibilité des principes, la vertu du sacrifice, le dédain de la mort se trouvent chez l'homme du peuple. Sancho Pança a pris la place de Don Quichotte : c'est lui qui est devenu à son tour le rêveur mystique et l'exalté. Nulle page d'histoire ne nous fait mieux comprendre l'espèce de fascination produite sur l'esprit des masses par l'éloquence enflammée des prédicateurs. Le Manant est encore sous le charme. Il nous représente l'arrière-garde de la Ligue, le parti non des furieux, mais des entêtés. Placé entre la trahison de Mayenne et l'armée triomphante du roi de Navarre, il s'obstine comme le bœuf surpris par l'incendie dans son étable, et qui refuse d'en sortir. Le Maheustre essaie vainement de le piquer, de l'émouvoir en lui rappelant la gloire de ses anciens rois, la haine séculaire contre l'Espagne : il ne veut rien entendre. Plongé dans une sorte de quiétisme opiniâtre et de placide exaltation, il attend du ciel le sort et le maître qu'il plaira à Dieu de lui envoyer. « Les vrais héritiers de la couronne, ce

sont ceux qui sont dignes de porter le caractère de Dieu. S'il plaît à Dieu nous donner un roi de nation française, son nom soit béni! Si de Lorraine, son nom soit béni! Si Espagnol, son nom soit béni! Si Allemand, son nom soit béni[1]! »

On ne peut contempler sans tristesse cette béate résignation du Manant fanatisé : le Catholique a étouffé en lui le Français. Ce fut là le tort capital de la Ligue : elle isola, opposa et sacrifia l'un à l'autre deux sentiments qui ne devraient jamais être séparés dans le cœur de l'homme, le zèle de la religion et l'amour de la patrie. Malheureusement cet esprit ne devait pas mourir avec la Sainte-Union. La France ne pouvait accepter ce divorce, répudier ses traditions, son indépendance, sa nationalité, sous prétexte de sauver sa foi. Aussi le Maheustre a-t-il bien raison, lorsqu'il s'écrie avec un accent prophétique, où perce encore plus de pitié que de colère : « Pauvre homme! A ce que je vois, les impostures des prédicateurs ont bien gagné sur toi. Je crains fort la ruine de cette pauvre ville de Paris, si entre vous autres manants n'êtes plus sages. Croyez que Dieu ne supporte jamais les sujets contre leur roi; et c'est blasphémer que de le nommer protecteur de divisions, lui qui est Dieu de paix et de concorde. »

A tout prendre, ce pamphlet, dirigé en partie contre le Béarnais, devait tourner à son profit. En épuisant les derniers arguments de la résistance, il achevait d'en montrer l'impuissance et la stérilité. En ruinant le crédit de Mayenne, il grandissait d'autant celui de son heureux rival. En mettant à nu les plaies intérieures de la Ligue, les trahisons, les intrigues qui la minaient sourdement, en avouant les fautes de tous, même des Seize qu'il prétendait justifier, en opposant le peuple à la noblesse, le bas clergé aux prélats, il développait les rancunes et les défiances, et hâtait les désertions. L'heure où l'on s'explique est généralement celle

1. Boucher, l'oracle furibond de la Ligue, dit positivement : « Il faut honorer plus un prince étranger catholique qu'un prince naturel hérétique. » (V. C. Labitte, *Prédic. de la Ligue,* ch. IV § 1.)

où l'on se brouille, entre amants et entre partis. La Ligue qui avait abrité sous le manteau de la religion tant d'ambitions égoïstes, tant de réticences et de quiproquo, pouvait-elle résister à cette périlleuse épreuve de la franchise ? On conçoit donc parfaitement que Henri IV ait pris grand plaisir à la lecture de ce livre si désagréable à Mayenne, et qu'il ait payé très cher l'unique exemplaire qu'on eut grand'peine à lui procurer. Ses ennemis se chargeaient eux-mêmes d'achever sa tâche, en tirant les uns sur les autres. En même temps, il trouvait là une leçon dont il sut profiter. Son titre d'hérétique relaps était le seul obstacle à son avénement. L'abjuration de Saint-Denis avait déjà rompu ce nœud gordien si habilement brouillé par les intrigues des Guises, de l'Espagne et du Légat. La résistance ne tenait plus qu'à un fil, l'opposition du Pape. Ce fil une fois brisé par la main délicate des cardinaux d'Ossat et du Perron, tout prétexte était ôté aux rebelles. Aubry et Boucher eurent beau déclarer que le Pape, que Dieu lui-même n'avait pas le droit d'absoudre Henri de Navarre : personne n'en crut rien. Si décidé qu'il fût à mourir en compagnie des Seize, on put deviner que le Manant reprendrait bientôt le goût de vivre ; qu'une fois rassuré par l'absolution du Pape, il reviendrait docilement sous le joug de l'obéissance. Quand la voix furieuse des prédicateurs ne sera plus là pour l'égarer, quand il verra reparaître le vieux drapeau fleurdelisé de Bouvines et de Marignan, il cédera à l'entraînement général, et finira par crier de bon cœur : *Vive le Roi!*

En dépit de ce plaidoyer, le crédit des Seize déclinait chaque jour : les bons mots pleuvaient sur eux de tous côtés, signe certain d'affaiblissement pour un pouvoir que la terreur avait maintenu jusque-là. Un bourgeois possédant seize poules, faisait tuer la seizième, disant qu'il ne voulait entendre parler de Seize en sa maison. Un autre demandait qu'on lui baillât des chandelles qui ne fussent pas des Seize. On riait tout haut du cube carré, c'est-à-dire des Seize, réduits au nombre des apôtres depuis que Mayenne en avait fait pendre quatre. Les Seize essayaient de mettre

les rieurs de leur côté en faisant défiler, à travers les rues de Paris, la procession du *Diable Saint-Michel*, où le Béarnais était représenté sous les traits du Démon. Les Espagnols promenaient sur un âne, avec accompagnement de violon, la mascarade du bonhomme Job, autre facétie ligueuse et catholique dirigée contre le roi de Navarre. Toutes ces saturnales grossières, hurlantes, avinées, organisées par la soldatesque et la populace, scandalisaient les gens sensés, et les détachaient peu à peu du parti. D'Aubray avait donné le signal, et entraîné à sa suite nombre de bourgeois, peu soucieux de se réveiller un matin dans la nasse du roi d'Espagne. On parlait beaucoup de conférences mystérieuses entre les politiques et les chefs du parti populaire, de défections, d'accommodements, etc. A ces bruits grossis outre mesure, une plume anonyme opposa le *Plaisant discours d'un Seize catéchisé*.

Jamais la Ligue n'avait montré plus d'esprit; malheureusement il était trop tard : tout l'esprit du monde ne pouvait alors la sauver. Le *Plaisant discours* se perdit dans le tumulte de la déroute : ce fut du moins la flèche du Parthe, lancée, en fuyant, contre le vainqueur. Lestoile, qui ne laissait rien tomber, le recueillit et l'inséra dans son précieux recueil manuscrit, digne complément de son journal. C'est là que nous l'avons trouvé [1].

La scène se passe chez d'Aubray, le grand meneur du parti politique. Le catéchumène est un Seize jusqu'alors récalcitrant : le prêcheur, un avocat du Maine appelé du Rousseau, personnage hâbleur et insinuant, patriote et bon catholique, s'il faut l'en croire; car il a veillé pour le *parti* jour et nuit aux portes et aux remparts, excepté cependant la nuit de Toussaint 1589, où il fut retenu au lit par un frisson quelque peu politique : vaillant homme du reste, comme l'Archer de Bagnolet, et ne craignant rien au monde que le danger. Apôtre de la désertion, marchant à pas de loup et

1. Bibl. nat., Recueil manuscrit de Lestoile, t. II, 1425. — Pièce reproduite en partie dans le *Registre-Journal de Henri IV* (1610).

chuchotant à l'oreille des gens ses médisances et ses promesses, le *Catilina manceau* a tout l'air d'un confrère de Patelin et de Macette. Il est le type du convertisseur politique, comme du Perron le sera bientôt du convertisseur religieux. En homme avisé qui flaire l'avenir, il engage son auditeur à l'imiter, lui et tous les gens d'honneur intéressés à se rapprocher du roi de Navarre, pour demeurer finalement les plus forts. Cette petite comédie, prise sur le vif de la société contemporaine, nous peint assez naturellement ce qui se passait ou se disait dans les cercles politiques. La maison de d'Aubray est l'arsenal où se dressent les batteries du parti. C'est de là que partent les commérages alarmants, les bons mots anonymes contre les Seize et les prédicateurs; là que s'opèrent les miracles des conversions avouées ou secrètes; là que s'élaborent les homélies édifiantes, dont la conclusion est toujours la même : « *Il faut en venir au roi de Navarre.* » Mais, pour amener le peuple à cette extrémité, que faire? — Organiser une petite guerre de doléances sournoises et de récriminations hypocrites. « Il fallait aller aux halles, et là faire semblant de marchander quelque viande ou quelque fruit.... disant et criant que les prédicateurs empêchaient la paix, et qu'ils étaient cause que le pauvre peuple mourait de faim.... et que, si on ne faisait la paix, on allait être assiégé derechef, pour manger des rats et des souris comme auparavant, par l'opiniâtreté des prédicateurs, qui mangeaient les bons morceaux, étaient à leur aise et recevaient force doublons d'Espagne. »

Cependant, la conversion du Seize ne s'opère pas du premier coup : une seconde instruction a lieu encore chez d'Aubray, et une troisième chez l'abbé de Sainte-Geneviève, en présence du sieur de Roissy, de Passerat, de Baudouin, des échevins Langlois et Després, tous bons compagnons, amis de la paix et du service *divin* ou *du vin*, comme eût dit leur confrère Rabelais. L'abbé de Sainte-Geneviève, sorte de Janus politique, sert tour à tour d'amphitryon aux deux partis. La table de M. l'Abbé a deux faces diverses comme sa personne. Quand il traite les Ligueurs, il leur donne de la

vache au lieu de bœuf, de la brebis au lieu de mouton, avec du vin éventé et du pain bis. « Mais quand les compagnons Politiques y allaient, l'on faisait grande chère : force coqs d'Inde, chapons, perdrix, bécasses (mortes et vives), avec toutes sortes de pâtisseries, et surtout de bon vin délicat et friand, et se traitaient en princes. » Il y a là une jolie scène de repas qui, par le comique, et aussi par la crudité des tons, rappelle le *Souper ridicule* de Régnier : rien n'y manque, pas même en double exemplaire cet illustre nez du pédant, don le vermillon

Marquait un *hac itur* à la Pomme de pin.

« Et y avait tel excès que les boutons du nez de Passerat s'enflaient comme une grenade, celui de Baudouin suait de chaleur, et en tombaient des mites. » Ce petit cénacle de conspirateurs bourgeois, discrets en public et vaillants à huis clos, le verre en main, nous offre la contre-partie du banquet tenu chez le comte d'Arête. Là, ce n'est plus le Béarnais, mais les Seize qu'on crible d'épigrammes et de quolibets. On les voit déjà trépasser, et l'on boit à leur extermination. « Et tout du long du dîner ne firent que parler des Seize. Passerat les tranchait à coups de bec; Baudouin les écrasait sous sa meule du moulin [1]; le grand Guillaume les fendait comme il fait un coq d'Inde; M. l'Abbé les assommait à coups de crosse. C'était pitié de ces pauvres Seize, comme ils étaient charpentés à la table de M. l'Abbé. A chaque verre de vin, un Seize mort! Et y eut pour le moins cent cinquante verres de vin avalés, et tout d'une main cent cinquante Seize abattus en peinture. »

Les Ligueurs qui défendaient ainsi une cause désormais perdue, étaient dignes de croiser la plume avec les auteurs de la *Ménippée*. On peut reconnaître à cet échantillon, qu'alors comme dans tous les temps, l'esprit en France, pas plus que le courage, n'était le privilége exclusif d'un parti. Les

1. Allusion au livre de Baudouin contre Dumoulin.

Paraboles de Chicot furent le dernier éclat de rire de la Ligue. Elle se vit bientôt réduite à entonner elle-même son propre *De Profundis* : à défaut d'autre consolation, elle promettait la palme du martyre à ses derniers adeptes :

> Sus, sus, faites-moi donc mourir,
> Il n'est que de mourir martyr [1].

Mais le peuple moins affamé de martyre que de pain, demandait la paix à grands cris.

V

Comme bien d'autres choses sérieuses en France, la Ligue avait commencé et devait finir par des chansons. Dès le premier jour, la victoire d'Anneau avait été saluée par un déchaînement triomphal de toutes les trompettes catholiques à la gloire des Guises. On avait chanté le *Testament des Reîtres hérétiques*, le *Cimetière des Reitres*, et vingt autres complaintes enthousiastes et ironiques contre ces maudits Allemands, venus en France pour s'y faire enterrer :

> Quand reviendrez-en ce pays,
> Si voulez être ensevelis,
> Apportez draps ou toile blanche [2].

Les instincts violents de la Ligue laissaient peu de place aux finesses et aux jovialités du vaudeville. Aussi, la chanson ligueuse est-elle loin d'égaler en importance et en crédit le sermon et le pamphlet. Elle respire trop souvent la rudesse et la brutalité des masses fanatisées. La platitude et la crudité du style, la pauvreté des rimes, la grossièreté féroce des plaisanteries, révèlent assez son origine. Après la journée d'Anneau, deux événements principaux vinrent exciter la verve des rapsodes populaires : le martyre des frères de Guise et l'assassinat de Henri III. D'abord éclate une douleur mêlée de rage, de sanglots et de menaces :

1. Leroux de Lincy, *Chants historiques*, t. II (1593).
2. *Ibid*. (1587).

Malheur sur toi, ville de Blois,
Qui enclos ce traître Valois,
Qui fut vrai fils d'une Chimère[1] !

De sinistres représailles s'annoncent contre Henri III, contre d'Épernon, contre Lognac et les Quarante-Cinq. Chaque matin voit naître une nouvelle complainte : c'est l'Église, c'est la duchesse de Guise, c'est la duchesse de Montpensier qui épanchent bruyamment leur douleur en couplets larmoyants, et crient vengeance. A ce long pleur de la capitale en deuil succède bientôt un accès de joie folle. On vient d'apprendre le coup fortuné de Jacques Clément : un cri de triomphe s'échappe de toutes les poitrines :

Il est mort ce traître roi[2],
Il est mort, ô l'hypocrite !
Il est mort en désarroi,
Vêtu de ses faits iniques.

Il était mort, en effet, bien mort : on aurait pu le laisser en paix. Mais les rimeurs affamés de vengeance ne lâchèrent pas ainsi leur proie. Une interminable série de couplets outrageants et facétieux vint étaler et prolonger l'agréable spectacle de l'agonie royale. Les derniers moments de Henri III, ses horribles souffrances, ses adieux au roi de Navarre devinrent un sujet de scènes burlesques : on s'amusa, on rit jusqu'aux larmes du bon tour que lui avait joué le Jacobin[3]. A ces facéties de cannibale contre la victime se mêlent les complaintes béates et sanguinaires en l'honneur du meurtrier. La Grèce républicaine n'avait pas eu d'hymnes plus enthousiastes pour Harmodius et Aristogiton :

Il faut qu'en un temple honoré,
Il soit mis avec grande gloire,

1. Complainte en vers pour le duc de Guise (1588).
2. Chanson pleine de réjouissance avec actions de grâces sur *la mort advenue à Henri de Valois* (Leroux de Lincy, *Chants historiques*, t. II).
3. Chanson nouvelle *Sur la finesse du Jacobin*, avec ce refrain moqueur :

Tu ne l'entends pas le *la la*,
Tu ne l'entends pas le latin.

En or ou cuivre élaboré,
Pour une éternelle mémoire[1].

Puis vint le tour du Béarnais. On s'amusa des mésaventures conjugales du *Roi gennin*, devenu le confrère de *Jennin Dada*, par la grâce de Dieu et de son épouse, la trop sensible Marguerite. On sut presque gré à l'impudique fille des Valois d'avoir si bien vengé la Sainte-Union, aux dépens de son honneur et de son mari. Le moindre échec de l'armée royale était célébré par les Ligueurs comme un éclatant triomphe. Henri de Navarre venait-il à être repoussé devant Dreux? Vite on chansonnait *Jean Sandreux*[2], sobriquet plaisant qui faisait la joie de tous les bons catholiques de l'Union : les politiques seuls se permettaient de ne point en rire :

Jean Sandreux, malheureux,
Retire-toi arrière,
Tu as les pieds poudreux.

Tu fais le catholique,
Mais c'est pour nous piper.
. . . .
Pour couvrir ta malice,
Prends la peau d'un renard;
Mais de tel artifice
Et de toi Dieu nous gard',
Et de tes Politiques
Pires que hérétiques.

Jean Sandreux, malheureux,
Retire-toi arrière, etc.[3].

En dépit de toutes les sommations, Jean Sandreux ne recula pas. Bientôt il prit Dreux, il prit Rouen, il prit Sens, il prit Meaux; enfin, Dieu et la Messe aidant, il prit Paris. Ce jour-là, c'en était fait de la Ligue et de ses chansons : les rieurs et les rimeurs avaient passé de l'autre côté.

1. Chanson spirituelle et action de grâces à la louange de J. Clément, 1589. *Ibid.*
2. Sandreux, sans Dreux.
3. Leroux de Lincy, t. II, *Chanson nouvelle du Biarnois*,

CHAPITRE VIII

PAMPHLETS ROYALISTES ET POLITIQUES.

L'*Anti-Gaverston*. — La *Bibliothèque de Mme de Montpensier*. — La *Prose du clergé de Paris*. — Du Plessis-Mornay. — Le *Brutum Fulmen* d'Hotman. — La *Musa Monitrix* de Henri Estienne. — L'*Anti-Espagnol*, de Michel Hurault. — La *Ménippée*. — Les funérailles de la Ligue. — Chansons et poésies politiques.

I

A ce tumultueux débordement de la presse et de la prédication ligueuse, roulant dans son cours les homélies furibondes de Boucher et les pamphlets sonores de Dorléans, la royauté n'avait opposé d'abord qu'une faible digue ou d'impuissantes représailles. Henri III, homme d'esprit et beau parleur, eût volontiers engagé un duel à coups de plume contre les Guises : il s'y fût diverti peut-être autant qu'à une mascarade ou à une procession. Mais le temps des luttes courtoises était passé. Ses épigrammes, frêles et polies comme l'épée de ses mignons, vinrent se briser contre l'entêtement fanatique des masses et l'invulnérable popularité des princes lorrains. L'*Anti-Gaverston*, composé pour la défense de d'Épernon, n'étouffa pas l'audacieuse invective de Boucher, et ne fit que provoquer une nouvelle attaque. La *Bibliothèque de Madame de Montpensier*, dont on avait tant ri au Louvre, n'ôta rien au crédit de l'ambitieuse duchesse, et doubla ses rancunes. Ce petit libelle, œuvre d'un royaliste politique, et peut-

être d'un huguenot, n'avait rien d'ailleurs de bien violent : c'était une simple espièglerie, un jeu d'esprit calqué sur la fameuse bibliothèque de Saint-Victor dans Rabelais. Les principaux personnages de l'Union, seigneurs, dames et prédicateurs, s'y trouvaient désignés comme auteurs ou héros de livres ridicules et imaginaires. On voyait là réunis dans un salmigondis grotesque :

« Le dénombrement des veaux de la Ligue, et le moyen de les garder de bêler, par M. de Rennes, à notre maître Boucher. »

« Les grimaces raccourcies du P. Commolet, jésuite, mises en tablature par deux filles dévotes d'Amiens. »

« Traité singulier de l'altération des cerveaux, les causes et effets d'icelle, et d'où elle procède. Dédié à M. Rose, évêque de Senlis. »

« Sermons de Carême de notre maître de Cueilly, curé de Saint-Germain, fidèlement recueillis par les crocheteux de Paris [1]. »

Innocents coups d'épingle, auxquels la Duchesse se chargea bientôt de répondre par un coup de poignard. Mais cette vengeance lui coûta cher. Une effroyable satire, qu'on eût cru lancée par la main de Némésis, s'abattit sur sa tête, sans qu'on pût savoir d'où le trait était parti. La *Prose du Clergé de Paris* fut le signal des représailles royalistes.

Femme ardente de cœur, de sens et d'imagination, jetée par l'ambition de sa famille entre les bras d'un époux de soixante ans, Catherine de Guise, duchesse de Montpensier, avait demandé à la politique des émotions que l'hymen ne pouvait lui donner. Elle devint la Furie de la guerre civile. Impitoyable pour la vie et pour l'honneur de ses ennemis, elle se vit exposée en retour aux mêmes haines. De hideux placards étalèrent à tous les yeux ses prétendues amours avec le légat Cajetan, avec le jeune duc de Guise son neveu, et même avec Jacques Clément. On répandit le bruit que ce moine brutal et fanatique avait goûté près d'elle, dans un

1. Journal de Lestoile, 1587.

dernier entretien, les joies anticipées du paradis. Une pièce d'une énergie sauvage, qu'on pourrait appeler l'hymne vengeur du régicide, grava en strophes d'airain le déshonneur de la Duchesse. C'est la *Prose du Clergé de Paris* (*Prosa Cleri Parisiensis ad ducem de Mena, post cædem regis Henrici III*, 1589). La traduction française, qui parut bientôt après sous le pseudonyme ironique de Pighenat, curé de Notre-Dame des Champs et l'un des prédicateurs de la duchesse, est loin de rendre l'âpreté et l'énergie d'un latin digne de Juvénal.

Hæc nacta virum haud segnem :
« Eia, inquit, fige. . . . .
. . . .
Æque penitus ac ferrum,
Quod jurasti vibraturum
Intra Henrici ilia [1]. »

Le ton en est si naturel, si bien au diapason du temps, qu'on s'y était d'abord trompé, et qu'on avait cru reconnaître l'œuvre de Pighenat ou de quelque autre ligueur forcené. Depuis, un examen plus attentif a suffisamment prouvé que c'était là une abominable satire. Quel en fut l'auteur? Fut-ce Rapin, fut-ce Passerat? Nous n'oserions le décider. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que cette pièce est l'œuvre d'un vigoureux latiniste, qui connaissait toutes les ressources de la langue, et qui savait en user et en abuser.

La Ligue, dès sa naissance, avait vu se grouper autour du trône un petit noyau de royalistes fidèles, catholiques, protestants, résolûment hostiles à cette création d'un État dans l'État. L'*Anti-Guisart* fut leur première déclaration de guerre. Ce pamphlet, robuste et massive construction d'un style raide et lourd, révélait la main d'un partisan et peut-être d'un familier du roi de Navarre, caché sous le manteau d'un catholique modéré. D'un côté, il revendiquait les droits de la prérogative royale, le maintien de la loi salique, l'hérédité légitime, en combattant les ambitions rivales des

1. Nous n'avons pas osé reproduire dans toute sa crudité cette pièce effroyablement belle comme échantillon du genre. L'*Épître au Tigre de France* peut seule lui être comparée pour la violence et l'énergie.

Lorrains, l'invasion de la politique espagnole et les influences ultramontaines : de l'autre, il proclamait certaines idées de paix, de tolérance et de transaction, qui devinrent le programme du parti politique. Les chefs de la Sainte-Union eurent bientôt reconnu dans ces *moyenneurs*, qui prétendaient marier le prêche et la messe, et les faire vivre côte à côte pacifiquement, leurs plus redoutables adversaires. Les libelles, les gravures, les placards ligueurs, dénoncèrent la naissance de ce nouveau monstre amphibie, digne complice de l'Hermaphrodite Henri III et du Dragon béarnais

Quel est ce monstre ici, et comment a-t-il nom ?
Des Grecs est dit Sirène et des Hébreux Dagon,
Et ce siècle aujourd'hui Politique l'appelle.
Mais dites-moi, un peu pourquoi est-il femelle?
Sa plus grande vertu est d'un chacun flatter,
Et des plus forts le cœur et le courage ôter[1].

Boucher et Dorléans épuisèrent toutes les malices et les crudités de leur pinceau pour décrire ce douteux animal, qui se glissait sournoisement dans le troupeau de l'Union. « Ce sont serpents qui coulent doucement, mais qui piquent mortellement.... Ils font les doux, les froids, les secrets et les discrets : ce ne sont que belles paroles, rien que modestes actions, et d'apparence rien que saintes méditations. Ce sont vrais chiens couchants, qui vont baissant la tête, qui vous lèchent de la langue, et qui vous flattent de la queue. Mais, quand ils ont atteint au but prétendu, ils font les forcenés, les enragés et les furieux[2]. » De tous ces portraits le plus véridique, le plus vivant est sans contredit celui que les Politiques ont tracé d'eux-mêmes, dans une pièce charmante d'ironie et de finesse, jointe à la *Ménippée* :

Pour connaître les Politiques,
Adhérents, fauteurs d'hérétiques,

1. C'est le premier placard des *Drôleries de la Ligue.*
2. Banquet du comte d'Arète.

Tant soient-ils cachés et couverts,
Il ne faut que lire ces vers.
Qui se plaint du temps et des hommes
En ce siècle d'or où nous sommes;
Qui ne veut donner tout son bien
A cette cause, il ne vaut rien :
Qui tard l'Union a jurée,
Qui a pris sa robe fourrée
Au lieu de prendre son harnois,
Qui ne dit point le Biarnois [1],
Ains dit le Roi, et qui le loue;
Qui a fait aux Seize la moue,
. . . .
Qui se fâche quand on l'appelle
A la porte, à la sentinelle,
A la tranchée et au rempart,
Il n'est point de la bonne part.
. . . .
Qui ne parle révéremment
Du couteau de frère Clément,
Qui lorsque Bichon ou Nivelle [2]
Ont imprimé quelque nouvelle,
En doute, et s'enquiert de l'auteur,
Je gage que c'est un fauteur.

Le Politique est un homme sensé, positif, qui aime ses aises, et qui trouve que le premier bien en ce monde est d'être maître chez soi, Français en France, Parisien à Paris, sans avoir besoin d'être protégé par les soldats du roi d'Espagne, admonesté par le Légat et confessé par les Jésuites.

Ce tiers parti modéré, auquel d'Aubigné croyait aussi peu qu'au *tiers lieu* de Purgatoire, apparaît d'abord comme un point imperceptible au milieu de la grande marée montante de la Ligue. Peu à peu il s'étend, se grossit de toutes les désertions qu'amènent les excès des Seize, les hauteurs de l'Espagne, les hésitations de Mayenne et les maux de la guerre civile. Henri IV, si confiant qu'il fût dans la vertu de ce qu'il nommait plaisamment le *droit canon*, n'ignorait

1. On affectait de dire alors le *Biarnois*, comme on dira plus tard le *Corse* ou *Buonaparte*. Les petitesses des partis sont les mêmes dans tous les temps.
2. Imprimeurs de la Ligue.

pas non plus la puissance de la parole et des écrits. Lui-même en avait usé tout le premier. A la bulle d'excommunication lancée contre lui et le prince de Condé, il avait riposté par un manifeste, qu'une main hardie affichait jusqu'aux portes du Vatican : « Henri, par la grâce de Dieu, roi de Navarre, premier pair et prince de France, s'oppose à la déclaration et excommunication de Sixte V, soi-disant pape de Rome ; la maintient de faux, et en appelle comme d'abus en la cour des pairs de France, desquels il a cet honneur d'être le premier. Et en ce qui touche le crime d'hérésie... dit et soutient que M. Sixte, soit-disant pape (sauve sa sainteté) en a faussement et malicieusement menti, et que lui-même est hérétique. Ce qu'il offre prouver en plein concile libre et légitimement assemblé.... Que si, par le passé, les princes et les rois ses prédécesseurs ont bien su châtier la témérité de tels galants, comme est ce prétendu pape Sixte, lorsqu'ils se sont oubliés de leur devoir et passé les bornes de leur vocation, confondant le temporel avec le spirituel, ledit roi de Navarre, qui n'est en rien inférieur à eux, espère que Dieu lui fera la grâce de venger l'injure faite à son Roi, à sa maison, à son sang et à toutes les cours de parlement de France.... Autant en proteste Henri de Bourbon, prince de Condé [1]. »

La Fortune, qui avait amené au Béarnais les plus braves épées de la Noblesse, lui donna aussi les meilleures plumes de France : une petite armée d'écrivains d'élite, exercés et rompus à la controverse, comme ses soldats à la manœuvre. Avec son coup d'œil avisé, il eut bientôt deviné, comme autrefois Charles V, que ses vrais amis, que ses meilleurs auxiliaires étaient là ; qu'il trouverait parmi eux des têtes calmes, de fines langues, des esprits sérieux et pratiques, faits pour comprendre les idées de conciliation, dont il était le représentant. Ils apportent dans la discussion un élément nouveau, dont n'avaient guère abusé jusqu'alors catholiques ni protestants : le bon sens. Quoi qu'on

1 Mém. de Condé. — Journal de Lestoile, 1585.

fasse, après les grandes extravagances politiques, religieuses et littéraires, il faut se résigner à voir cet humble et prosaïque vainqueur s'asseoir un matin sur les ruines accumulées par l'esprit de système, de secte ou de parti. Il a pour complices la fatigue, le désenchantement, l'intérêt, et surtout la faiblesse ou la sottise de ses ennemis. Entre les deux partis extrêmes, qui faisaient osciller la France en sens contraire, les Politiques représentent l'équilibre. Or, l'équilibre est la loi du monde moral comme du monde physique. « *Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême*, a dit Pascal. Trop de bruit nous assourdit, trop de lumière éblouit... Nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid : Enfin les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient point, ou nous ne sommes point à leur égard : elles nous échappent, ou nous à elles [1]. » Cet axiome, qui est un principe de goût tout aussi bien qu'une règle de conduite, convient à notre pays plus qu'à tout autre. La langue et l'esprit français avaient été jetés hors de la mesure et de la vérité par l'influence espagnole et par les saturnales ligueuses. Les Politiques, en raillant tous les excès, rendirent aux lettres le sentiment de la proportion et de la réalité ; ils substituèrent le langage de la réflexion et de l'expérience aux entraînements aveugles de la passion, et préparèrent ainsi l'avénement de cette grande littérature sensée qui eut surtout pour interprètes Molière, La Fontaine, Boileau.

Le même contraste que nous avons signalé ailleurs entre les écrivains empanachés de Charles le Téméraire et les rimeurs caustiques et bourgeois de Louis XI, se retrouve ici. En général, le pamphlet ligueur prend volontiers l'al-

1. Pascal, *Pensées*, art. I, édit. E. Havet. — Et ailleurs : « *C'est sortir de l'humanité que de sortir du milieu :* la grandeur de l'âme humaine consiste à savoir s'y tenir : tant s'en faut que la grandeur soit d'en sortir, qu'elle est à n'en point sortir. » (*Ibid.*, art. VI.) Ce quatrain de la Ménippée exprimait déjà la même idée :

> Le bien, entre le trop et le trop peu, se treuve ;
> Le grain au centre gît, la force gît au cœur,
> L'arbre ne produit rien, s'il a faute d'humeur ;
> Et ne peut croître aussi, si par trop on l'abreuve.
> (Supplément au Catholicon.)

lure bruyante et fanfaronne d'un capitan espagnol, l'air terrible de maître Girard le Corporeau, avec son grand *voulge*[1], tout sanglant de la Saint-Barthélemy. Fils du carrefour et de la Sorbonne, poissard et pédant à la fois, il crie, hurle et aboie comme Boucher, requiert comme Senault, pend et étrangle comme Bussy Leclerc. Plus pacifique d'esprit et de forme, le pamphlet politique a l'allure cauteleuse, la bonhomie narquoise du bourgeois, la finesse du clerc et la causticité de l'homme du Palais. Il se souvient de Patelin et aussi du bon berger Jehan de Brie. Volontiers bavard et sentencieux comme un prud'homme, droit et loyal au fond comme un citoyen de la vieille France, il sait cacher sous le piquant d'une ironie ou d'un bon mot les conseils de la raison. Tandis que Henri de Navarre avec son infatigable poignée de gentilshommes et de soldats, harcèle, dépiste et bat la grosse armée haletante du gros Mayenne, les écrivains politiques à leur tour organisent contre la Sainte-Union la même guerre d'escarmouches et de surprises. L'œil au guet, habile à saisir et à seconder les mouvements de l'opinion, ils minent tout doucement le sol sous les pas des Guises et du roi d'Espagne.

A la puissance du bon sens ils joignent celle d'un sentiment qui sommeillait alors au cœur du peuple, étouffé par les haines religieuses, mais que l'excès des maux publics et la haine de l'étranger devaient bientôt réveiller. Le patriotisme vint prêter à leur style la chaleur et la vie, que la raison seule ne peut donner. Jadis, au milieu des abaissements et des misères de la domination anglaise, il avait animé les généreuses ballades d'Eustache Deschamps et la prose empesée d'Alain Chartier. Par lui, l'éloquence politique, dégagée des violences et des trivialités, put s'élever à une hauteur que n'atteignait pas alors l'éloquence sacrée. Par lui, la Muse française en deuil de Ronsard et dans l'attente de Malherbe, put retrouver la source des nobles inspirations. Entre ces fidèles serviteurs et ces habiles avocats de la mo-

1. Coutelas.

narchie et de la France, il faut citer au premier rang Du Plessis Mornay, Michel Hurault, Pasquier, Hotman, Pithou, Henri Estienne, Florent Chrestien, Rapin, Passerat, etc.

Du Plessy Mornay est le grand maître de la controverse protestante et royaliste. Gentilhomme, érudit, théologien, diplomate, libelliste, il est le confident et l'auxiliaire le plus utile du Béarnais. Il n'a point la passion aveugle, la fougue aventureuse et indiscrète de d'Aubigné. Honnête homme, chrétien austère, fidèle à son Dieu et à son roi, il suit sa ligne droite au milieu des tergiversations, des accommodements et des compromis inévitables de la politique. Les faiblesses de son maître l'attristent, sans le jeter dans le camp de l'opposition. Il a les larmes aux yeux, en lui voyant prendre le chemin de Saint-Denis, et pourtant il lui reste sincèrement dévoué. D'Aubigné moins patient bondit sur sa plume, et entame la *Confession de Sancy*. Le nombre des écrits attribués à Mornay est considérable[1]. Il a la main dans la plupart des pamphlets royalistes sortis du cabinet de Henri IV. Il répond au *Catholique Anglais*[2] de Dorléans ; il relève les fanfaronnades et les vanteries de Mayenne sur sa fameuse campagne du Midi[3] ; il adresse une Remontrance aux Trois États contre la Ligue.

Au ton provocant, aux invectives bruyantes, aux calomnies furieuses de Dorléans, il oppose le sang-froid, l'ironie discrète, l'indignation contenue d'un politique, qui songe moins à trouver des injures que des raisons. Cependant, il faut l'avouer, l'avocat ligueur a plus de verve, plus d'éclat, plus d'intempérance bouffonne et caustique. Mornay, quand il raille, a toujours la gravité et la dignité un peu roides d'un gentilhomme huguenot. Du bout de sa plume, il repousse avec dédain les infamies dont on a prétendu salir l'honneur du Roi son maître, et répond au parallèle inju-

1. Nous en avons déjà parlé plus haut : *Satire religieuse*, ch. v. — V. ses Mém., 4 vol. in-4°.

2. *Lettre d'un gentilhomme catholique français contenant brève réponse aux calomnies d'un certain prétendu Anglais.* — Mornay, pour répondre, s'était caché sous le pseudonyme d'un catholique.

3. Réponse à un petit discours sur le voyage de Mayenne en Guyenne. 1586.

rieux qu'on essaie d'établir entre Henri de Navarre et les Guises. « C'est la différence de Sion à Gomorrhe, de David à Sardanapale. » Dorléans s'emporte, écume de rage à l'idée de voir deux religions dans l'État. Mornay, en homme pratique, invoque l'autorité des faits. Il cite l'exemple de l'Allemagne, de la Pologne, de la Suisse, où cette liberté existe sans entraîner la ruine de la société. Le ton calme, modéré, de sa conclusion contraste avec les foudres et les tonnerres, que Dorléans faisait rouler tout à l'heure sur la tête des catholiques endormis : « Je ne vois certes autre moyen, sinon que tous unanimement nous détestions la Ligue ; protestions de n'y vouloir participer en aucune façon, pour vivre paisiblement ensemble comme citoyens d'une même patrie, enfants d'une même famille, dépendant d'un même chef. »

A côté de Mornay, se place Michel Hurault, sieur du Fay, un digne petit-fils de L'Hôpital, qui retrouve, pour défendre la royauté, l'âme et le style d'un La Boëtie monarchique. Les *Quatre excellents discours* dont deux au moins, sinon trois, lui appartiennent, sont, après le *Contr'Un*, le plus beau monument de l'éloquence politique au seizième siècle[1]. Ils ont même sur le *Traité de la servitude volontaire* un avantage capital, celui d'une conclusion très-nette, très-ferme et très-patriotique. Le premier fut écrit au lendemain des Barricades, à l'heure où s'ouvraient ces malheureux États de Blois, qui devaient étaler à tous les yeux l'abaissement de la royauté. Pris de vertige, énivré de sa haute fortune et des hymnes enthousiastes du peuple et du clergé, Henri de Guise courait vers l'abîme. C'est alors qu'au nom de la France, du devoir, de sa gloire et de sa propre sécurité, Michel Hurault essaye de l'arrêter en lui criant : « Pauvre homme ! tu as déjà presque quarante ans sur la tête, et tu n'oses encore

1. *Quatre excellents discours* sur l'état présent de la France. Le premier contient ce qui s'est passé depuis l'an 83 jusques à l'an 88 ; le second contient l'histoire de ce qui est advenu depuis 88 jusqu'à 91 : tous deux sont de Michel Hurault. Le troisième intitulé la *Fleur de Lys* est attribué à Dufresne-Forget. Le dernier, qui a pour titre l'*Anti-Espagnol*, est encore l'œuvre de Michel Hurault, selon Baillet, et d'Ant. Arnauld, suivant Arnauld d'Andilly. Ces quatre discours restèrent anonymes comme les pièces de la *Ménippée*.

prendre le nom de roi : quand en auras-tu l'effet? Penses-tu si aisément venir à bout de ceux qui peuvent empêcher la fin de tes vaines entreprises ? Il y a trente ans que l'on perd temps à leur faire la guerre. Je t'en donne dix de meilleur marché ; il t'en reste vingt. Quel roi feras-tu au bout de cela, à soixante ans? » Ce n'était plus là le cri forcené d'un ennemi, qui insulte et calomnie son adversaire ; c'était la voix du patriotrisme et du bon sens. Le pamphlet s'élevait jusqu'à la dignité de l'éloquence. Il y arrive, et d'un souffle plus puissant encore, dans le quatrième discours, l'*Anti-Espagnol* [1], composé la veille de l'abjuration.

Les conférences de Suresnes venaient de s'ouvrir ; le Roi ne demandait pas mieux que d'être éclairé ; bon nombre de Politiques le souhaitaient plus vivement encore. Les Jésuites et les prédicateurs, vendus à l'Espagne, soutenaient que Henri de Navarre, à titre d'hérétique relaps, ne pouvait rentrer dans le giron de l'Église. L'*Anti-Espagnol* est une réponse à ces prétentions, un appel au peuple, un plaidoyer en faveur de la loi salique, ce palladium de la monarchie ; une dénonciation des intrigues ourdies contre l'héritier légitime du trône, et une invective vigoureuse à l'adresse des ligueurs, des Seize et surtout de l'étranger. L'auteur dénonce d'abord les Jésuites, « ces *espies* (espions) déguisées et de longue main entretenues parmi nous aux dépens de nos successions. » Puis, les prêcheurs ensorcelés par l'or de l'Espagne ; puis, les Seize, qui ont vendu Paris à beaux deniers comptants :

O mon pauvre Paris ! Tu portes à ce coup
Du cruel Espagnol le lamentable joug.
Tu sers, superbe ville ! Et Castille élevée
Fera gloire à jamais de t'avoir maîtrisée [2].

Cette douleur patriotique, ces larmes données au malheur

1. *L'Anti-Espagnol* ou exhortation de ceux de Paris qui ne se veulent faire Espagnols, à tous Français, de se remettre à l'obéissance du roi Henri IV (1593).

2. O magna Carthago, probrosis
Altior Italiæ ruinis.
(Horace, *Odes*, liv. III, 5.)

de son pays, cette indignation qui devient éloquente à force d'être sincère, rappellent les plus belles pages du *Quadrilogue invectif* par Alain Chartier. Michel Hurault est bien ici l'héritier de celui dont on a pu dire, « qu'il avait les fleurs de lis dans le cœur ». Lui aussi porte dans son cœur *ces grands rois de la fleur de lis*, comme il les appelle ; il les évoque tous du fond de la tombe, pour en faire un cortége au Béarnais ; il les montre debout, l'épée nue, défendant ce trône, où Philippe prétendait faire asseoir sa fille. Son âme se soulève à l'idée de voir une femme, une Espagnole, siégeant au Louvre entre une douzaine de vieilles Moresques, et recevant là dans son cabinet les ordres de l'Escurial. Il peint avec une hardiesse pittoresque la cour transformée en boudoir, les cartes, les litières, le vermillon, le blanc d'Espagne, remplaçant les harnois, les piques, les lances qui ornaient le palais de nos anciens rois ; les gentilshommes occupés tout le jour à farder leur visage, à teindre leurs cheveux, à se parer et à se diaprer, pour plaire à celle qui, en une nuit, leur pourrait mettre la couronne sur la tête. « Non ! non ! s'écrie-t-il ; la France ne s'acquiert pas ainsi ; la France ne se donne point en dot : pour être roi de France, il faut être né roi de France :

. . . . Vitam tibi contulit idem
Imperiumque dies. »

De quel droit ces *puants Visigoths*, chassés par l'épée de Clovis au delà des Pyrénées, ces *faquins de Castille*, ces catholiques bâtards, Ariens de la veille, demi-Juifs et demi-Mores à peine tirés de la Synagogue et de l'Alcoran, oseraient-ils disputer le pas et le titre de roi très-chrétien au descendant de saint Louis ? Dans son ardente philippique, Hurault presse, harcèle ses adversaires de tous côtés et sur tous les tons : il dispute, il raille, il raconte, il se lamente, il apostrophe et le roi d'Espagne, et la noble cité d'Anvers si cruellement ravagée, et ce peuple hébêté ou rendu furieux par les discours de ses prédicateurs. « Courage donc, Français, opposez-vous aux justes armes, aux armes partout

victorieuses du grand Henri..... Suivez, gaillards, suivez les enseignes de ce bourreau de vos princes ; suivez les étendards de cet assassin et empoisonneur héréditaire[1] de la maison de France. Mettez-vous à la bouche des canons de votre roi, rougissez la France de votre sang, afin qu'elle devienne espagnole ! » Mais la pitié l'emporte sur la colère, à la vue de cette France, son plus cher amour, haletant le dernier soupir. Par un retour de modération conciliante, il tend la main à ses ennemis de la veille, et termine en prononçant ces belles paroles qui devaient faire tressaillir l'ombre de L'Hôpital dans son tombeau : « Sus donc, montrons à ce coup si nous avons en l'âme quelque reste de vrais Français. Que le désir de conserver notre liberté et l'appréhension d'une si misérable servitude étouffent toutes nos vieilles querelles ! Ensevelissons-les dans l'amour de notre pays. Il n'y a plus d'autres partis que le Français et l'Espagnol. » Le jour où la question se trouva ainsi nettement posée aux yeux de tous, la France fut sauvée. Il faut en savoir gré à Michel Hurault comme à tous les hommes de cœur et de sens, qui, les premiers, osèrent quelquefois, au péril de leur vie, en face d'une soldatesque furieuse et d'une populace fanatique, exprimer hautement leur opinion.

Un vieux pilote éprouvé par l'orage, Étienne Pasquier, mêlait sa voix à ce concert patriotique. Dès 1561, il publiait son *Exhortation aux princes pour obvier aux séditions*, et proposait de tolérer en France le calvinisme. Plus tard, il prophétisait, avec son ami Ronsard, la ruine de ces Valois qu'il eût voulu sauver. Député aux États de Blois, il gémissait avec Hurault sur la victoire de la rébellion, sur la folie du peuple, sur l'avilissement de ce roi devenu la risée de ses propres sujets. Eloigné de Paris et du Parlement, où dominaient les Dorléans, les Cromé, les Neuilly, il épanchait dans ses sonnets et dans ses lettres sa mauvaise humeur contre la Ligue. Il s'écriait, en levant les mains au ciel :

1. On accusait déjà Charles-Quint d'avoir fait empoisonner un des fils de François Ier.

Tout est perdu : la guerre est immortelle.
Il n'y a rien que voleurs par les champs,
Rien que desseins de toutes parts méchants,
La grand' cité de Paris est rebelle [1].

Un jour vint enfin, où il fut permis de revoir le Paris de sa jeunesse, la grande salle du Palais, théâtre de ses premiers triomphes :

Après avoir été forclos [2] de mon Paris,
Et pourmené [3] cinq ans ma barque dans l'orage,
Je recueille aujourd'hui les ais de mon naufrage,
Ains le peu qui restait encor de mes esprits [4].

Il lui en restait assez pour entreprendre et terminer, avant de mourir, une nouvelle campagne contre les Jésuites.

D'autres hommes mêlés dès longtemps aux luttes de l'opposition, se trouvaient ramenés, par le flux et le reflux des événements, sous la bannière royale. Nous avons rappelé ailleurs le singulier revirement qui s'opère alors dans les doctrines politiques des deux partis. François Hotman, l'auteur de la *France-Gaule*, s'était fait, sur ses vieux jours, le champion du droit monarchique contre la Ligue et la papauté. A la bulle d'excommunication lancée contre le roi de Navarre, il opposait le *Brutum Fulmen*, long et lourd traité, bien inférieur aux écrits de sa jeunesse, et qui eut cependant le succès d'un pamphlet. Son frère, Antoine, après avoir soutenu les prétentions du cardinal de Bourbon, se réfutait victorieusement lui-même dans le *Traité de la Loi salique*. Son neveu, Jean de Villers-Hotman, lançait, au milieu de la déroute de la Ligue, l'*Anti-Chopin*, satire burlesque et sanglante dirigée contre les principaux chefs de l'Union, et brûlée par ordre du Conseil. Henri Estienne sonnait, dans sa *Musa Monitrix*, le glas funèbre du « *Cavete vobis principes* », en mémoire de Jacques Clément. Quelques années auparavant, indigné des injures et des mensonges dont on poursuivait son

1. *Sonnets selon la diversité du temps* (1589).
2. Exilé.
3. Promené.
Ibid., 1594.

bienfaiteur Henri III, il écrivait une *Épître* en réponse aux calomniateurs. Par un de ces retours fréquents dans les jours de révolution, Estienne essayait de briser entre les mains de ses adversaires une arme, dont il avait lui-même trop souvent abusé. L'auteur de l'*Apologie pour Hérodote* pouvait-il se flatter d'avoir toujours dit la vérité ? S'il ne fut pas le véritable père de la *Vie de sainte Catherine*, l'un des plus abominables pamphlets du siècle, du moins on l'en avait cru capable. Son humeur satirique, son imagination ardente et soupçonneuse, ne pouvaient manquer de s'exalter à la vue des triomphes de la Ligue ; il la combattit jusqu'à la mort. Le dialogue latin de *Philocelte* et de *Coronellus* [1] est l'œuvre à la fois d'un homme de parti et d'un bon citoyen, qui appelle la paix de tous ses vœux, et s'abandonne à toutes les ardeurs de la guerre. Impitoyable pour les ordres monastiques, objet particulier de son aversion, il les dénonce comme autant de sectes d'assassins partout à l'œuvre contre les princes, en France avec Jacques Clément, aux Pays-Bas avec Balthasar Gérard, en Angleterre avec Garnet :

Quand de vous désormais un moine approchera,
Qui noir, ou gris, ou blanc, ou enfumé sera,
De quelque lieu qu'il soit, en quelque lieu qu'il vienne,
De votre roi meurtri par un d'eux vous souvienne.

En même temps, il poursuit de ses malédictions et les Guises, dont la fin sanglante lui semble un juste châtiment ; et Marie Stuart, dont les malheurs n'ont pu l'attendrir ; et les prêcheurs, et les massacreurs de la Sainte-Union, qui ont inondé la France de sang. A ce lugubre tableau des misères présentes il oppose le bonheur des temps passés, l'antique affection des Français pour leurs rois ; puis, jetant un regard d'espoir vers l'avenir, il salue, dans le fils de Jeanne d'Albret, le futur sauveur de la patrie.

Derrière ces illustres défenseurs de la royauté légitime, figurent un certain nombre d'écrivains, dont les intentions

1. *Philocelte* est un étranger ami de la France : *Coronellus* est la traduction latine du mot grec Στέφανος, signifiant *Estienne* et *Couronne*.

et les principes valaient mieux que le talent. Soldats obscurs, perdus dans la mêlée, mais qui n'en firent pas moins vaillamment leur devoir, au jour du combat. La vraie manière de reconnaître leurs services passés, c'est peut-être de ne pas les exposer aujourd'hui aux périls d'une exhumation. Laissons dormir en paix et la *Démonologie de Sorbonne*, honnête pamphlet écrit en style de Janotus, et le *Masque de la Ligue découvert*, et le *Conseil salutaire d'un bon Français*, et vingt autres productions secondaires effacées par l'éclat d'un immortel pamphlet, auquel nous avons hâte d'arriver, la *Satyre Ménippée*.

II

Sur ce vieux quai des Orfèvres, qui garde encore aujourd'hui je ne sais quel air vénérable du temps passé, à deux pas de la Sainte-Chapelle, non loin de la grande salle illustrée par les jeux de la Basoche, et dans la maison même où devait naître, dit-on, Boileau, vivait un paisible conseiller-clerc au Parlement, Jacques Gillot, sorte d'Atticus bourgeois, aimant les lettres, les livres et les beaux esprits. Sa table et sa bibliothèque attiraient chez lui, chaque semaine, une société d'élite, gens de robes diverses, qui se rencontraient sur la lisière de l'Église, du Palais et de l'Université, réunis par une étroite sympathie d'études et d'opinions. Le petit cénacle forma bientôt un aréopage littéraire, érudit et politique, où se débattaient toutes les questions du jour. Il n'en manquait pas alors, et les juges étaient compétents. C'était d'abord Gillot lui-même, l'amphitryon, qui tenait dignement sa place dans ce concert d'aimables et spirituels causeurs : grand collectionneur de nouvelles, de bons mots et d'épigrammes, dont il composa les *Chroniques Gillotines*, vrai journal de la médisance au temps de la Ligue. Puis un chanoine de Rouen, secrétaire du cardinal de Bourbon, Pierre Le Roy, l'instigateur de la Ménippée, homme de mérite, de probité et d'une rare modestie, qui mit à rester obscur toute la persévérance

que d'autres apportent à s'illustrer; un gentilhomme de Poitou, prévôt de la connétablie, Nicolas Rapin, vaillante plume et vaillante épée, qui combattait à Ivry sous le drapeau du Béarnais ; un professeur du Collége Royal, savant et poëte, railleur et buveur émérite, Passerat, dont nous avons déjà parlé ; puis l'ancien précepteur de Henri IV, Florent Chrestien, cœur loyal, esprit mordant, que nous avons vu ailleurs aux prises avec Ronsard et Pibrac ; enfin Pierre Pithou, l'émule de L'Hôpital, la fleur des érudits et des honnêtes gens. A ces noms joignons encore celui de Gilles Durant, sieur de la Bergerie, libre et facétieux rimeur, qui entonne le *Requiem* de la Sainte-Union, à l'heure où elle succombe sous les rires et les sifflets de la Ménippée.

Sans être précisément affiliés à une secte ni à une faction, leurs sympathies étaient tout entières pour le parti politique et modéré. En eux se perpétue ce vieil esprit national, que nous avons retrouvé si vivace, au lendemain de Poitiers et d'Azincourt. Ils détestent l'étranger, le reître, l'Italien, l'Espagnol surtout, du même cœur dont Eustache Deschamps et Alain Chartier maudissaient l'Anglais triomphant. Bons catholiques pour la plupart, peu romains, très-gallicans, et partant assez ennemis des Jésuites, qui se vengèrent par la plume de Garasse. Quelques-uns, comme Florent Chrestien et Pithou, avaient traversé le camp de la Réforme, pour revenir ensuite au catholicisme, mais sans fracas, en hommes qui ne songeaient à faire ni éclat, ni profit de leur conversion. Tels étaient les habitués du quai des Orfévres : tous Français de la vieille roche, ayant l'esprit du crû et du meilleur, érudits sans pédantisme, fins critiques, malins rimeurs et conteurs intarissables. Représentons-nous le Paris d'alors : l'émeute dans les rues, la garnison espagnole au Louvre et aux portes de la ville, les prédications furibondes des Lincestre, des Hamilton et des Boucher ; la potence dressée tour à tour pour Brisson et pour les Seize ; le gros Mayenne suant, soufflant, s'épuisant à contenir et à caresser la populace, qui gronde comme un dogue affamé, lui promettant chaque matin des victoires et du pain qui n'arrivent pas ; puis dans un

coin à l'écart, la petite compagnie Gillot s'organisant en brigade pour entretenir un feu roulant d'épigrammes, de couplets et de discours plaisants contre les Lorrains, les Seize et le *Catholicon* d'Espagne.

Il fallait du courage pour rire alors : on y risquait sa tête, à mesure que les affaires de la Ligue déclinaient. Les gens au visage gai étaient notés comme mal pensants et ennemis de la Sainte-Union. Une servante ayant raconté que son maître et sa maîtresse avaient l'air joyeux àla nouvelle de la bataille d'Ivry [1], on fut sur le point de les pendre tous deux. Et pourtant, il est si doux de rire et de se gausser en commun aux dépens de ceux qui vous font peur, qu'il semblait difficile de renoncer à cette vieille satisfaction. On riait donc, la porte fermée, chez le conseiller Gillot. Dans ces jours de réunion, où chacun apportait l'écot de son esprit, malgré tout le bon vouloir de l'hôte, la chère était souvent maigre par la faute de ces damnés ligueurs. Les provisions n'avaient pu arriver. Alors on se consolait par quelques joyeux propos, on se rabattait sur Mayenne, sur Mendoze, sur la douairière de Montpensier et son cher neveu, sur Bussy le Clerc et sa femme. Florent Chrestien s'amusait à parodier quelque belle harangue du cardinal de Pellevé, ou le dernier sermon épileptique du petit Feuillant. Passerat récitait, ou plutôt chantait quelques couplets improvisés sur la fuite du chevalier d'Aumale à Senlis, et sur l'utilité des jambes en pareil cas.

D'abord on avait médit, jasé, rimé pour soi. Un jour, Le Roy vint à se demander, si tout cet esprit, dépensé à huis clos, ne pourrait être plus utilement employé au profit de la chose publique. Il réfléchit que, sans verser de sang, il existait en France un moyen plus sûr que le pistolet et le poignard pour tuer les gens, le ridicule. Dès lors, l'idée de la Ménippée germa dans son esprit. Il conçût le projet d'un vaste pot-pourri, où chacun apporterait sa prose et ses vers, sorte de revue aristophanesque destinée à mettre en scène les principaux acteurs et mystificateurs de la Ligue. Lui-même se chargea de dresser les tréteaux : puis on se parta-

1. Journal de Lestoile.

gea les rôles [1]. Le secret de cette petite conjuration littéraire fut si bien gardé, qu'aucun des auteurs ne songea, de son vivant, à réclamer sa part de gloire dans cette œuvre collective. Tous se turent par modestie et par prudence, satisfaits du résultat, et peu soucieux de s'attirer des rancunes ou une célébrité compromettante. Ce fut seulement au milieu du dix-septième siècle que des confidences posthumes permirent d'établir, d'une façon à peu près certaine, le partage de cette gloire indivise jusque-là. Les lots se trouvèrent ainsi distribués : l'idée première, le plan et la grande parade du Catholicon revinrent à Le Roy ; la harangue du Légat, à Jacques Gillot; celle du cardinal de Pellevé, à Florent Chrestien; celle de M. de Lyon et du recteur Rose, à Nicolas Rapin; enfin celle de d'Aubray, à Pithou : les chansons, les devises, les quatrains et la meilleure partie des pièces rimées sont de Passerat; le reste des vers appartient à Rapin. La complainte de *l'Ane ligueur* ajoutée plus tard est de Gilles Durant. Pris individuellement, aucun des auteurs de la Ménippée n'est un homme de génie, pas même un grand écrivain : réunis, ils ont élevé un de ces monuments qui durent autant qu'une nation. On a épuisé pour la Ménippée toutes les formes de l'éloge : nous croyons qu'on lui a donné le seul titre qui lui convienne en l'appelant le *Roi des pamphlets*. C'est le chef-d'œuvre de la littérature militante, dans un âge où la plume livre autant de batailles que l'épée. Jamais la double vocation de notre France, *combattre* et *finement parler*, n'a été mieux justifiée.

On a dit de la Ménippée qu'elle était une véritable comédie : le mot est exact, mais à demi seulement. Elle a plutôt les proportions d'une farce de notre ancien théâtre, d'un de ces grands drames populaires au cadre libre et flottant, composés de plusieurs morceaux, et dont l'annonce, l'expo-

1. Se rapportant à la définition de Varron, qui appelle *Satyre* un assemblage de vers et de prose, mêlé de sérieux et de plaisant par allusion au vieux mot *Satura*, qui désignait une espèce de pâtisserie ou de farce composée de toutes sortes d'herbages et de viandes, ils intitulèrent leur œuvre *Satyre Ménippée*, et la placèrent sous l'invocation du fameux philosophe cynique et goguenard immortalisé par Lucien.

sition et le jeu remplissaient deux et trois journées. La scène des deux charlatans installés dans la cour du Louvre forme le prologue ou la parodie : c'est la petite pièce avant la grande. La procession de la Ligue répond assez bien à cette promenade préparatoire désignée sous le nom de *Montre*, et qui précédait de quelques jours la représentation définitive. Ainsi, au carnaval de l'an 1510, nous avons vu toute la confrérie de la Mère Sotte, sous la conduite de Gringore, venir processionnellement annoncer le ban ou convocation des Sots et Sottes de tout le royaume. La description de la salle des États forme le décor, mais un décor parlant, qui complète l'exposition. L'appel des principaux personnages par le héraut Courte-Joie, ouvre l'action proprement dite. Elle s'étend, se développe par les discours en un *crescendo* comique, jusqu'au moment où éclate la foudroyante harangue de d'Aubray,

Iratusque Chremes tumido delitigat ore.

Là s'arrête vraiment la Ménippée. Les pièces imprimées à la suite ne sont en réalité que des annexes ou des appendices, en dehors du cadre original.

Maintenant que nous avons décrit les contours extrêmes et le plan général de la composition, il nous faut pénétrer au cœur même de l'œuvre et en démêler une à une toutes les parties. Le fond de la pièce est la tenue des États, de ces États, dernier espoir du parti populaire, toujours promis et toujours différés par la politique de Mayenne. La salle était prête, il ne manquait plus rien que les députés. La noblesse, le haut clergé, une partie même de la bourgeoisie, refusaient d'y siéger. L'armée du Béarnais barrait le chemin de la capitale aux représentants des provinces. A peine voyait-on, de loin en loin, arriver quelque vieux gentilhomme gothique, don Quichotte de la Ligue, ne *cédant rien en grandeur de barbe et en corsage aux anciens pairs de France*. L'Assemblée n'était pas réunie, que l'ordre de ses séances et les discours futurs de ses orateurs étaient déjà parodiés. Alertes

et levés du matin comme leur chef, les auteurs de la Ménippée avaient pris les devants, tandis que les États s'organisaient péniblement, préparaient leurs cahiers et leurs harangues, sans pouvoir jamais réussir à s'entendre. La parade commençait à la porte.

Deux charlatans, l'un Espagnol, l'autre Lorrain, sont venus ouvrir boutique dans la cour du Louvre, pour débiter leurs drogues aux passants. Le premier, très-bouffon et très-plaisant (ce pourquoi on l'appelait M. de Plaisance), monté sur un petit échafaud et jouant de l'épinette, célèbre les vertus d'un *nouveau Catholicon*, « élaboré, calciné, sublimé au collége des Jésuites de Tolède, électuaire souverain, qui surpasse toute pierre philosophale. » La liste de ses vertus et miracles ne contient pas moins de cinquante articles : c'est la panacée universelle, à l'usage des princes et des peuples dans l'embarras : par lui, Philippe II a réalisé ce que n'avait pu Charles-Quint avec toutes ses flottes et ses armées. Le *vieux Catholicon* de Rome, qui n'avait d'autre effet que d'édifier les âmes et de leur assurer béatitude en l'autre monde, est éventé. Parlez-nous du nouveau Catholicon d'Espagne ! Celui-là vous ouvre les portes des villes, répand les séditions dans les royaumes voisins, vous défait d'un ennemi gênant comme Guillaume d'Orange, assassiné par un ami du bon P. Ignace (*salvâ conscientiâ*), etc. « Voulez-vous bientôt être cardinal ? Frottez une des cornes de votre bonnet de *higuiero* [1] : il deviendra rouge, et serez fait cardinal, fussiez-vous le plus incestueux et ambitieux primat du monde (comme Pierre d'Espinac, le fameux archevêque de Lyon).... Soyez aussi criminel que la Mothe-Serrant, soyez convaincu de fausse monnaie comme Mandreville, sodomite comme Senault, scélérat comme Bussy le Clerc, athéiste et ingrat comme le poëte de l'Amirauté [2] ; lavez-vous d'eau de *higuiero* : vous voilà agneau immaculé et pilier de la Foi. »

1. C'est le nom donné au Catholicon, *higuiero d'Infierno* (figuier d'enfer), parce que le figuier était regardé comme un arbre impur et maudit : ce fut à cet arbre que Judas alla se pendre.

2. Desportes.

Le second charlatan, celui de Lorraine n'a qu'un petit escabeau couvert d'une vieille serviette, sur laquelle se trouvent d'un côté, une tirelire, de l'autre, une boîte également remplie de *Catholicon.* Mais il en débite fort peu, car sa drogue commence à s'éventer, manquant de l'ingrédient le plus nécessaire, qui est l'or. Ce pauvre marchand est vêtu d'un long caban pelé, d'où lui est venu le nom de M. de Pellevé. Sur sa boîte, on lit : *Fin galimatias, alias Catholicon, composé pour guérir des écrouelles.*

A la parade des charlatans succède la procession solennelle, qui doit appeler les bénédictions de Dieu sur les États. Cette mascarade, parodie de la fameuse procession de la Ligue qui eut lieu en 1590, est le prototype de tous ces Mardis-Gras révolutionnaires, que Paris a vus défiler plus d'une fois à travers ses rues. Ce qui ajoute ici au comique de la situation, c'est l'accouplement des costumes guerriers et religieux ; toute une mer ondoyante de piques, de croix, de hallebardes, de bannières, de casques, de capuchons, de frocs, de robes, de cuirasses, de rondaches, etc. ; la métamorphose du moine en soudard, Frère Guillebert ou Frère Frappart ceignant par-dessus sa robe retroussée l'épée du capitaine Toucquedillon, ou portant sur l'épaule l'arbalète de l'Archer de Bagnolet ; maître Jobelin étouffant sous l'armure de Picrochole, n'y avait-il pas là de quoi faire crever de rire toute la postérité de Panurge ? Aussi, les bons compagnons s'en tiennent-ils encore les côtes trois ans après. Mais laissons la parole à l'historien. « La procession fut telle : le dit recteur Rose, quittant sa capeluche rectorale, prit sa robe de maître-*ès*-arts avec le camail et le roquet, et un hausse-col dessus : la barbe et la tête rasée tout de frais, l'épée au côté et une pertuisane sur l'épaule. Les curés Hamilthon, Boucher et Lincestre un *petit plus* bizarrement armés... puis suivaient de trois en trois 50 ou 60 religieux, tant cordeliers que jacobins, carmes, capucins, minimes, bonshommes, feuillants, etc., etc..... entre autres y avaient six capucins, ayant chacun un morion en tête et au-dessus une plume de coq...., l'un portant une lance, l'autre une croix ; l'un un épieu,

l'autre une arquebuse, et l'autre une arbalète, le tout rouillé... par humilité catholique..... Suivaient après, M. de Lyon tout doucement, le cardinal de Pellevé tout bassement... M. le Légat, vrai miroir de parfaite beauté » ce jour-là sans doute par exception, car il était d'ordinaire affreusement laid.

Les dames qui jouent un rôle actif dans la Ligue, comme plus tard dans la Fronde, ont aussi leur place à la procession. On y voit Mme de Nemours, « la reine mère, ou grand'mère (in dubio) du roi futur ; et lui portant la queue, Mlle de la Rue, fille de noble et discrète personne M. de la Rue, ci-devant tailleur d'habits sur le pont Saint-Michel, et maintenant un des cent gentilshommes et conseillers d'État de l'Union. » Puis, « Mme la douairière de Montpensier, avec son écharpe verte, fort sale d'usage. » Enfin, au dernier rang, entre deux massiers fourrés d'hermine, dans toute son ampleur majestueuse, avec son gros ventre, son corps épais et sa face enluminée comme celle d'un beau saint Nicolas tout neuf, M. le Lieutenant. La cérémonie se termine par un sermon du docteur Rose, avec cette conclusion : *Beati pauperes spiritu*, et par une messe d'action de grâces chantée en hautes notes par le révérendissime cardinal de Pellevé. Ainsi finit la première journée.

De là, nous entrons dans la salle des États. Cette salle est une espèce de palais enchanté, où les murs et les tapisseries parlent, racontent et prophétisent mieux que les chênes de la forêt de Dodone. On y voit des allégories, des caricatures, des tableaux d'histoire ancienne et moderne, le tout entremêlé d'épigrammes, de devises et de chansons. La Bible et la Mythologie sont venues en aide au peintre et au conteur. Mme de Montpensier y paraît sous les traits d'une sœur de Phaéton, qui s'est démis la jambe (la duchesse était boiteuse), en courant au secours de son frère. Le Veau d'or stupidement adoré du peuple a la figure du feu duc de Guise. Parmi les tableaux d'histoire, les uns rappellent la Jacquerie du Beauvaisis, la révolte des Maillotins et les dernières Barricades de Paris : les autres, qui devaient particulièrement déplaire aux ligueurs, reorésentent le miracle d'Arques, la

journée d'Ivry « où se voyaient les Espagnols, Lorrains et autres catholiques zélés, par moquerie ou autrement, montrer leur derrière aux Maheustres, et le Biarnois chevaucher à bride abattue la Sainte Union. »

Cependant, le héraut Courte-Joie Saint-Denis (ainsi nommé de la prise de Saint-Denis et de la courte joie que l'on en conçut) commence l'appel des députés : « Monsieur le Lieutenant de l'État et couronne de France, montez là-haut en ce trône royal, en la place de votre Maître. Monsieur le Légat, mettez-vous à *latere*.... Madame la douairière de Montpensier, comme princesse de votre chef, mettez-vous sous votre neveu. » Chaque coup de langue du héraut pique en passant, comme un dard, et le duc d'Aumale, grand fuyard avec ses éperons ; et le comte de Chaligny, prisonnier et meurtrier du pauvre Chicot ; et M. de Bussy le Clerc, jadis grand pénitencier du Parlement, qu'il avait emmené un matin à la Bastille ; et MM. les ambassadeurs de Naples, d'Espagne, de Sicile et de Lorraine naturellement dévoués à l'Union. Le banc des ambassadeurs d'Angleterre, de Portugal, de Venise, de Suisse, des seigneuries et principautés d'Allemagne qui font défaut, et pour cause, est réservé aux dames et demoiselles.

La séance est ouverte. On dirait qu'une Fée a touché de sa baguette magique tous les orateurs de l'assemblée : jamais la *Treille de Sincérité* n'a produit pareil miracle. Les langues se délient, les cœurs s'ouvrent, la vérité s'en échappe à l'insu de ceux mêmes qui la disent et font ainsi, sans le vouloir, leur confession. La première victime de cette étrange métamorphose est Mayenne, le faux bonhomme de la Ligue, l'endormi sournois, qui s'est flatté de duper tout le monde, et qui vient, malgré lui, étaler ingénument son vaste égoïsme de Gnathon politique, aussi affamé de royauté que de bonne chère. « Messieurs, vous serez tous témoins, que depuis que j'ai pris les armes pour la Sainte-Ligue, j'ai toujours eu ma conservation en telle recommandation, que j'ai préféré de très-bon cœur mon intérêt particulier à la cause de Dieu, qui saura bien se garder sans moi et se ven-

ger de tous ses ennemis. » Son ample personnalité envahit et remplit tout. Poussé à ce point, l'égoïsme, qui est de sa nature une passion froide et triste, finit par devenir aussi plaisant que l'avarice d'Harpagon ou la vanité de M. Jourdain.

La harangue du Légat, écrite en latin, *pour être moins bien comprise*, est une véritable macaronée composée dans le goût du Passavant. Mais voici le cardinal de Pellevé qui se lève. Silence ! Celui-ci est le type du sot accompli. Embarrassé du rôle solennel qu'on lui fait jouer, il se tient debout « sur ses deux pieds, comme une oie, » en saluant de droite et de gauche avec son chapeau rouge *avalé en capuchon par derrière*. « Puis, s'étant rassis et toussé trois bonnes fois, non sans excréation flemagtique, qui excitent aussi un chacun à faire de même, » il adresse la parole à M. le Lieutenant, qui lui dit par trois fois : *Couvrez-vous, mon maître*. A titre de protecteur des frères ignorantins, l'illustre cardinal débite sans calepin, en ânonnant un peu, une belle harangue bariolée de latin et de français, comme un habit de bedeau à deux couleurs. Le souvenir de ses dernières mésaventures oratoires trouble encore un peu son imagination. Mais enfin il se rassure, et se décide à tirer du fourreau le glaive de sa latinité, *gladium latinitatis*, comme il le dit lui-même avec une majesté digne de son aïeul Janotus.

L'auguste platitude du cuistre, érigé en personnage par la faveur, éclate dans l'humilité et la profondeur de ses révérences. Il en fait à tout le monde, en paroles comme en actions : à M. le Lieutenant, aux princes et princesses de Lorraine, au *preux ou lépreux* roi d'Espagne, Philippe II, si grand et si riche qu'il se soucie peu de la petite seigneurie de France : « Quand il sue, ce sont des diadèmes ; quand il se mouche, ce sont des couronnes ; quand il va à ses affaires, ce ne sont que comtés et duchés qui lui sortent du corps. » Dans sa niaise et béate admiration, l'orateur exalte la félicité des martyrs de la Ligue, assis au-dessus des confesseurs et des patriarches, et donne d'avance l'absolution à tous les pieux excès du zèle catholique. « Tuez, massacrez,

et brûlez hardiment tout : M. le Légat pardonnera tout, M. le Lieutenant avouera tout, M. d'Aumale vous adjugera tout, M. de Lyon scellera tout, et M. Marteau signera tout. » Cette énergique péroraison est accueillie par une triple salve d'applaudissements bien ordonnés et accompagnés de vivats. Le cardinal se rassied, enchanté d'avoir eu jusqu'au bout une si bonne mémoire, quand l'espièglerie d'un maître-ès-arts vient troubler son triomphe, et fait éclater entre ses jambes le quatrain suivant :

Les frères Ignorants ont eu grande raison
De vous faire leur chef, monsieur l'illustrissime !
Car ceux qui ont ouï votre belle oraison,
Vous ont bien reconnu pour ignorantissime.

Mais il faut que chacun ait son tour : M. de Lyon réclame la parole pour célébrer les miracles de la Sainte-Union, les valets devenus maîtres, les petits faits grands, les pauvres riches, les humbles insolents et orgueilleux ; lui-même enfin élevé au rang d'évêque et de primat des Gaules : « O cas merveilleux ! ô mystères grands ! ô secrets du profond cabinet de Dieu, inconnus aux chétifs mortels ! » La chaleur de l'enthousiasme, jointe à l'émotion du corps et de la voix, a tellement transporté M. de Lyon, qu'il est obligé de demander tout bas à Mme de Montpensier la permission d'aller changer de chemise.

Tandis qu'il fend la presse, un nouveau personnage s'est glissé par-dessus les bancs sur la tête des députés : c'est l'évêque de Senlis, le recteur Rose. L'irascible orateur joue dans la Ménippée un rôle analogue à celui du Fol[1] et du Badin dans le Mystère et la Farce ancienne : en même temps, il représente la prédication burlesque et tumultueuse de la Ligue. Il tempête, il frappe du pied, se fâche et contre ceux qui désapprouvent, et contre ceux qui applaudissent. Son discours est un immense coq-à-l'âne mêlé de prose, de vers, de citations, d'épigrammes, chef-d'œuvre de maladresse préméditée, où il distribue à tous sans ména-

1. V. la *Satire au Moyen Age*, ch. xx.

gement, et même à ses amis, les horions de son éloquence. Ses compliments sont pires encore que ses injures. Le pauvre Mayenne reçoit, en pleine poitrine, deux ou trois éloges faits pour tuer la réputation la plus robuste. De quoi le félicite-t-il, en effet? De la désertion des écoles, où l'on n'entendait jadis du soir au matin que la dispute des maîtres-ès-arts ; du silence des professeurs, presque tous royaux et politiques, qui troublaient les têtes par leurs leçons. A ces voix criardes, discordantes des bacheliers et des docteurs, ont succédé les doux et pacifiques mugissements des bœufs, vaches et moutons, campés gratuitement dans les salles d'étude. « Les beurrières de Vanves, les ruffiens de Montrouge et de Vaugirard, les vignerons de Saint-Cloud, les carreleurs de Villejuif et autres cantons catholiques, sont devenus maîtres-ès-arts, bacheliers, principaux..... et si arguts philosophes, que mieux que Cicéron maintenant ils disputent *de inventione.* » Aussi, en vertu de cette maxime de Platon, que les peuples seront heureux quand les rois seront philosophes, par un syllogisme triomphant, Rose arrive-t-il à conclure qu'entre ces quatre ou cinq brigands ou briguant à la royauté, le meilleur choix serait encore celui de Guillot Fagotin, marguillier de Gentilly, bon vigneron et prud'homme, qui chante au lutrin, et sait tout son office par cœur ; n'étant pas possible qu'un si bon marguillier ait si longtemps médité la philosophie dans une salle de collége, en compagnie de sa famille et de ses vaches, sans devenir philosophe, comme Hésiode devint poëte ayant dormi sur le Parnasse. Un tumulte effroyable de trépignements, de cris, de sifflets, d'applaudissements, accueille la fin de ce discours. L'orateur essaye en vain de continuer, s'emporte contre les interrupteurs, traite les États de pétaudière, et s'assied en grommelant, en s'essuyant le front et en exhalant les derniers parfums de sa colère.

La parole est au député de la Noblesse. Le jeune de Rieux se dresse fièrement, vêtu d'un petit capot[1] à l'espagnole et

1. Diminutif de cape (V. Littré).

d'une haute fraise, le jarret tendu, la main sur le pommeau de son épée. Le choix du personnage était déjà une malice et une offense. Donner la parole à ce gentilhomme de hasard, ancien petit commis aux vivres, batteur de pavés et coureur de grandes routes, devenu, par son audace et ses pilleries, un des héros de la Ligue, c'était jeter le discrédit sur la noblesse de l'Union. Les noms les plus honorables avaient déserté, froissés de l'insolence de l'Espagne, jaloux des prétentions lorraines, et ennuyés de se frotter tous les jours avec les tripiers et les bouchers de la Capitale, auxquels la duchesse de Montpensier prodiguait ses plus gracieux sourires. Aussi de Rieux, malgré sa jactance, est-il tout étonné de l'honneur qu'on lui fait. Dans la joie de sa nouvelle fortune, il pousse de tout cœur le cri de *vive la guerre!* pour narguer et faire enrager ces dégoûtés qui ont la sottise de rêver la paix, le rétablissement de l'État, de la religion, toutes choses dont notre gentilhomme se moque comme du *Pape et de sa femme*, quoiqu'il soit bon catholique. *Vive la guerre!* qui permet de tondre le bonhomme, de le rôtir dans sa cabane avec sa famille, ou de lui brûler seulement la plante des pieds, pour lui arracher sa dernière tranche de lard et son dernier écu.

Vrai coupe-jarret politique, risque-tout sans vergogne et grand partisan des coups de main, qu'il s'agisse de mettre à sac les poulaillers de Saint-Denis ou de mener le Parlement à la Bastille, de Rieux est un de ces heureux coquins décidés et destinés à monter le plus haut possible, au risque de rencontrer la potence au bout de l'échelle : il la trouva en effet, et ce fut peut-être la seule chose qu'il n'eût pas volée. Bien qu'il éprouve déjà au cou une certaine démangeaison de mauvais augure, il se croit invulnérable comme Achille pour s'être frotté de Catholicon. Son discours est un cartel à l'adresse de tous les honnêtes gens. Il a le ton cassant du matamore, l'impertinence du marquis, et le cynisme du bandit de profession. A titre d'homme d'épée, bretteur et pourfendeur, il professe le plus souverain mépris pour l'éloquence et le raisonnement. Aussi brigue-t-il l'honneur

d'aller saisir au collet tous ces chaperons fourrés, qui font les galants et se mêlent des affaires d'État, où ils n'ont rien à voir. Il en veut surtout à Le Maistre et à du Vair, éternels phraseurs et pédagogues, qui s'avisent de parler de droit, d'équité, de pacte fondamental, de loi salique et autres billevesées semblables. En fait de loi, la seule qu'il reconnaisse comme digne d'un gentilhomme, est celle du bon plaisir : « Je prendrai les vaches et les poules de mon voisin, quand il me plaira ; je leverai ses terres, je les renfermerai avec les miennes dedans mon clos ; et si [1], n'en oserait grommeler : tout sera à ma bienséance. Je ne souffrirai point que mes sujets payent de tailles, sinon à moi, et vous conseille, Messieurs les nobles, d'en faire tous ainsi [2]. » D'Épernon, d'Aumale, Mercœur et tous les autres gouverneurs de province, comptaient bien mettre le conseil à profit. Pour compléter cette belle œuvre, de Rieux, en homme prévoyant qui craint d'avoir un jour des difficultés avec la Justice, demande l'abolition des clercs, sergents et procureurs, et s'engage à les chasser tous, si l'on veut seulement le nommer Roi, puisque après tout il en vaut bien un autre.

La parole belliqueuse du jeune de Rieux fait monter les fumées de l'orgueil et de l'éloquence au cerveau du sieur d'Angoulevent, qui s'entête à vouloir parler au nom de la nouvelle Noblesse. On a beau lui crier de se taire, il n'en revient pas moins à la charge, quatre et cinq fois, en répétant le fameux exorde du conseiller Damour : *Monsieur le douzième... Monsieur le douzième...* Le Lieutenant en personne l'invite à se calmer, à s'asseoir et à coucher son discours par écrit. Quand tous les grands dignitaires et les ordres privilégiés ont achevé d'étaler leurs prétentions et leurs ridicules, le dernier venu, le plus humble de tous, le Tiers

1. Néanmoins.

2. Le marquis de Carabas, au retour de l'émigration, n'aura pas oublié la leçon du jeune de Rieux :

« Vivons donc en repos !
Mais l'on m'ose parler d'impôts :
A l'État, pour son bien,
Un gentilhomme ne doit rien. » (Béranger, *Chansons*.)

État a la parole, et, selon son habitude, une fois qu'il la tient, il la garde assez longtemps pour épancher tout ce qu'il a sur le cœur. Nous ne sommes plus à l'époque où *le pauvre Commun* d'Alain Chartier exhalait son timide *hélas*, en grelottant de froid et de faim devant les hommes d'armes du château. Nous ne voyons plus se dresser le piteux fantôme de *Pauvreté* ou de *Sotte commune*, s'excusant humblement d'avoir osé se plaindre d'être seule à porter le faix et de payer toujours l'écot. Depuis ce temps, la bourgeoisie a grandi ; elle a pris le sentiment de sa force et de sa dignité. Elle dit hardiment, bravement, leur fait à tous ces princes aventuriers, coureurs de trônes et brocanteurs de couronnes, à ces intrigants titrés ou mitrés, qui exploitent la France, au lieu de la servir. Le discours de d'Aubray retentit comme un coup de foudre au milieu de la grande pétaudière des États. Ici nous passons de la farce au drame, de la parodie à l'éloquence.

D'Aubray n'est pas un rêveur fanatique, ni un songe-creux de cabinet, mais un homme d'expérience, qui a voyagé en Syrie, en Égypte, en Esclavonie, etc. « Je suis vieil, dit-il, et ai vu des affaires du monde autant qu'un autre. » Il n'est pas non plus du nombre de ces bonnes gens auxquels on impose avec un signe de croix et un peu d'eau bénite. Toutes les simagrées de M. le Légat ne lui feront pas ployer le genou devant le Catholicon d'Espagne. Le vieux renard, comme l'appelaient les ligueurs, a deviné le secret de la comédie, et sait au fond tout ce que cachent ces intrigues de confessionnal et ces complots de sacristie, entretenus par l'or de l'étranger. Un moment engagé dans la Ligue, il a mis le pied sur ce terrain, assez pour le reconnaître, et s'en retirer au plus vite. Le patelinage insinuant de Mayenne, les lourdes caresses des Seize n'ont pu l'y ramener. Il est devenu le chef de ces patriotes modérés, qui veulent à tout prix sortir du chaos d'ambitions et de folies où s'agite la France, débarrasser le sol de l'étranger, et faire asseoir sur le trône le légitime héritier, Henri de Navarre. En lui revit tout entier l'esprit sage, pratique et résolu de l'ancienne bourgeoisie

française : il n'a pas oublié que ses ancêtres combattaient à Bouvines, sous le drapeau de Philippe-Auguste. Les fonctions de Prévôt lui conféraient le titre de gentilhomme ; mais il s'en soucie peu, et dépose son épée avant de prendre la parole. Il se souvient seulement qu'il est citoyen et bourgeois de Paris. Aussi a-t-il le franc parler d'un véritable *Parrhésien* [1]. Il ne perd pas son temps en circonlocutions, ni en préambules, et débute par une brusque sortie, comme un homme impatienté des sottises et des impertinences dont il a les oreilles rebattues, depuis l'ouverture des États. « Par Notre-Dame, Messieurs, vous nous l'avez baillé belle. Il n'était jà besoin que nos curés nous prêchassent qu'il fallait nous débourber et débourbonner. A ce que je vois par vos discours, les pauvres Parisiens en ont dans les bottes bien avant, et sera prou (bien) difficile de les déboucher [2]. »

Jamais le patriotisme, la probité et le sens commun n'ont parlé plus brave et plus loyal langage. Chaque mot raisonne à l'oreille comme une monnaie de bon aloi. Là, rien de convenu, de frelaté, de boursouflé : tout est sain, franc, naturel, coulant de source. Il y a dans cette éloquence vraiment populaire une certaine saveur rustique et bourgeoise, qui rappelle les harangues du vieux Caton. La simplicité, la familiarité piquante du style, n'excluent pas les grands mouvements oratoires, les élans d'indignation, de pitié, de patriotisme, qui semblent réveiller les échos du Forum : « O Paris, qui n'es plus Paris, mais une spélunque (caverne) de bêtes farouches, une citadelle d'Espagnols, Wallons et Napolitains, un asile et sûre retraite de voleurs, meurtriers et assassinateurs, ne veux-tu jamais te ressentir de ta dignité, et te souvenir qui tu as été au prix de ce que tu es ? Ne veux-tu jamais te guérir de cette frénésie, qui, pour un légitime et gracieux roi, t'a engendré cinquante roitelets et cinquante tyrans ? Te voilà aux fers, te voilà en l'Inquisition d'Espagne, plus intolérable mille fois et plus dure à supporter aux esprits nés libres et francs, comme sont les Français, que les plus cruelles

1. Qui dit tout.
2. Allusion au fameux Boucher. — V. plus haut : *Prédicateurs de la Ligue*.

morts, dont les Espagnols se sauraient aviser... Tu n'as pu supporter ton Roi si débonnaire, si facile, si familier [1], qui s'était rendu comme citoyen et bourgeois de la ville qu'il a enrichie, qu'il a embellie de somptueux bâtiments, accrue de forts et superbes remparts, ornée de privilèges et exemptions honorables : que dis-je ? pu supporter ? C'est bien pis : Tu l'as chassé de sa ville, de sa maison, de son lit. Quoi chassé ? Tu l'as poursuivi. Quoi poursuivi ? Tu l'as assassiné ; canonisé l'assassinateur, et fait des feux de joie de sa mort. »

L'imitation antique souvent trop visible dans les écrits d'Hotman, de Henri Estienne et de Michel Hurault, ne paraît pas ici. Pithou sait par cœur Démosthène et Cicéron, mais il s'est assimilé leur substance, il s'est animé de leur souffle, sans cesser d'être l'orateur de la vieille France, le député du Tiers, le vrai fils et légitime héritier de l'Hercule gaulois. Le discours de d'Aubray n'est pas seulement celui d'un honnête, mais d'un habile homme. Il s'adresse aux nobles instincts comme aux petites faiblesses : il se rappelle que si le bourgeois de Paris est attaché à l'honneur de son pays, au maintien de sa religion ; il aime aussi ses aises ; qu'il préfère le pain de froment au pain d'avoine, les petits pâtés chauds, une bonne oie grasse ou une fine caille rôtie à la viande de chien ou de cheval, ou à l'affreux bouillon d'os de morts inventé par Mendoze. Il évoque le souvenir de cet heureux temps où chacun avait du vin dans sa cave et du blé dans son grenier ; il fait briller le séduisant mirage d'un Paris bien approvisionné, bien nourri, joyeux et florissant, comme il le serait encore sans l'ambition de Mayenne, sans l'or de l'Espagne, sans la rage furieuse des prédicateurs. L'image de ce doux pays de Cocagne devait produire un terrible effet sur les estomacs délabrés de ces pauvres bourgeois, qu'on voyait errer par les rues appuyés sur un bâton, plus hâves et plus pâles que des statues.

Mais les hautes considérations, les généreuses pensées, les sages raisons dominent par-dessus tout. La partie histo-

1. Henri III.

rique du discours est un chef-d'œuvre de netteté et de vigueur. D'une main ferme, avec cette justesse de coup d'œil que donnent la pratique des affaires et la droiture de la conscience, il démêle les fils de cette politique captieuse et déloyale, où les Guises ont tenté de prendre la France et ses rois. Il les montre à l'œuvre le lendemain de la mort de Henri II, s'emparant de toutes les avenues de la cour et du pouvoir, enfermant la Reine Mère et ses fils dans le cercle de leurs créatures et de leurs favoris, poussant le jeune roi Charles IX au massacre de la Saint-Barthélemy, pesant de tout le poids de leur crédit sur le faible et débonnaire Henri III, l'avilissant aux yeux de son peuple, le chassant de sa capitale, et mettant le fer à la main de Jacques Clément. En vain, les deux chefs de l'entreprise tombent, l'un sous les murs d'Orléans, l'autre dans la salle des États de Blois ; l'ambitieuse famille va toujours poursuivant sa marche sur les cadavres des siens et sur ceux de ses rois, exhumant les titres apocryphes d'une généalogie menteuse, recevant d'une main les secours de l'Espagne, attisant de l'autre les fureurs de la guerre civile, jusqu'à ce qu'elle ait fait de la France un champ de carnage, et de Paris un vaste cimetière. A cette politique effroyable, sans entrailles et sans scrupules, à ces massacres, à ces pendaisons arbitraires, à ces couardes expéditions de Mayenne, qui se terminent toujours au milieu des brocards et de la risée universelle, d'Aubray oppose la modération, la franchise, l'héroïsme du vainqueur d'Arques et d'Ivry.

Même en faisant l'éloge du prince qu'il aime, il ne veut pas être confondu avec les courtisans. « Je ne veux parler de lui ni par flatterie, ni en médisance : l'un sent l'esclave, l'autre tient du séditieux. » Cependant, il aborde résolûment toutes les objections soulevées contre le Béarnais. Sur le chapitre des galanteries, il passe volontiers condamnation, en faisant observer du reste que « jamais brave guerrier ne fut qui n'aimât les dames, et qui n'aimât acquérir de l'honneur pour se faire aimer d'elles. » Sur le fait de l'hérésie, il laisse espérer que le roi aidé de la Grâce divine pourra bien se

convertir, et faire ce sacrifice à la paix publique. Mais il n'admet pas que la diversité des religions doive priver du trône l'héritier légitime, pas plus qu'elle ne prive un simple particulier de ses droits et biens civils. D'Aubray cherche à rétablir dans les esprits troublés par les doctrines démagogiques de la Ligue le respect de ce vieux nom de Roi, si longtemps béni et vénéré des pauvres gens. « Le Roi que nous demandons est déjà fait par la nature, né au vrai parterre des fleurs de lis de France, jeton droit et verdoyant du [1] tige de saint Louis.... Allons donc, mes amis, tous d'une voix lui demander la paix : il n'y a paix si inique qui ne vaille mieux qu'une très-juste guerre. *O quam speciosi pedes*.... dit Isaïe, O que ceux ont les pieds beaux, qui portent la paix, et annoncent le salut et sauveté du peuple ! » En même temps il se charge des adieux pour tous ces hôtes incommodes, dont la France a hâte de se débarrasser. « Allons, Monsieur le Légat, retournez à Rome, et emmenez avec vous votre porteur de rogatons, le cardinal de Pellevé : nous avons plus de besoin de pains bénits que de grains bénits. Allons, Messieurs les agents et ambassadeurs d'Espagne, nous sommes las de vous servir de gladiateurs à outrance, et nous entretuer pour vous donner du plaisir. Allons, Messieurs de Lorraine, avec votre hardelle [2] de princes....

Retournez en vos pays,
Trop au nôtre êtes haïs ;
Et contez de Charlemagne [3]
Aux lisières d'Allemagne.

Prouvez-y par vos romans,
Que venez des Carlomans :
Les bonnes gens, après boire,
Quelque chose en pourront croire. »

La séance se termine par une amusante cohue d'amendements et de propositions sur le choix d'un gouvernement

1. *Tige* : Quelquefois masculin au seizième siècle. « De la racine procède *un tige* unique (Rabelais, *Pantagr.*, liv. III, 49).
2. *Hardelle*, troupeau de bêtes chétives : *haridelle*.
3 V. plus haut le manifeste de François de Rosières, ch. VII.

tout neuf. Ceux-ci sont d'avis d'entrer en *république* à la façon des anciens Gaulois ; ceux-là préfèrent la *démocratie anarchique* de Mariana, un ancêtre de Proudhon ; d'autres l'*oligarchie athénienne,* qu'ils sont allés prendre je ne sais où ; aucuns, le dictateur perpétuel qui ressemble fort à César, ou les consuls annuels comme ceux de Rome. Parmi toutes ces voix discordantes, le gros bon sens populaire s'exprime par la bouche du vigneron de Suresnes Trepelu, aussi fort logicien que Sganarelle, et qui n'en a pas moins vingt fois raison en soutenant que le Roi est le vrai soleil de France, et que le soleil est une belle invention quoiqu'il gèle parfois les vignes, et qu'il ne faut pas pour cela cracher dessus ni cesser de boire chopine, bien que le vin soit cher : double vérité, dont tous les vignerons de Suresnes devaient tomber d'accord.

Autour de la Ménippée se groupe un nombre considérable de couplets, de pasquils, de quatrains, qui sont là comme autant de pièces justificatives attestant le mouvement de l'opinion. On dirait un joyeux feu d'artifice tiré en l'honneur de la royauté :

L'Union s'en va désunie,
Témoin Vitry et Villeroi :
A Dieu en soit gloire infinie,
Louange à eux, honneur au Roi [1] !

Parmi ces pièces de circonstance, une des plus spirituelles et des plus gaies est *la Complainte ou Regrets funèbres sur le trépas de l'Ane Ligueur*, par Gilles Durant. Auvergnat d'origine et avocat du barreau de Paris, Durant ne faisait point partie de la petite brigade Gillot ; mais par ses opinions politiques, par la trempe toute gauloise de son esprit, il est l'allié naturel, le compère des auteurs de la Ménippée. Libre tirailleur, désintéressé comme eux, il voltige sur les flancs de l'armée royaliste *faisant la figue* aux ligueurs, se gaus-

1. Satyre Ménippée: *Des seigneurs de Vitry et de Villeroy qui ont reconnu le Roy.*

sant, brocardant, rimant, sans viser au profit ni à la gloire :

Pourtant je ne suis poëte,
Si beau nom je ne souhaite :
Aussi jamais je n'eus soin
D'aller dormir sur Parnasse :
Tant de vers que je brouillasse,
Ne viennent pas de si loin[1].

Et cependant, à part le joli conte de Passerat, la *Métamorphose de l'homme en coucou*, nous ne conaissons rien alors d'aussi vivement, ni d'aussi lestement tourné que l'histoire de ce pauvre Ane, innocent martyr offert en holocauste aux ventres affamés de la Sainte-Union.

La chair par membre dépecée,
Tout soudain en fut dispersée
Au Légat, et le vendit-on,
Pour veau peut-être ou pour mouton.

L'honnête quadrupède, en dépit de son bât et de ses longues oreilles, a certains traits de ressemblance avec plus d'un bourgeois de Paris. C'était :

Un âne doux et débonnaire,
Qui n'avait rien de l'ordinaire,
Mais qui sentait avec raison
Son âne de bonne maison.
. . . .
Il était bourgeois de Paris,
Et de fait, par un long usage,
Il retenait du badaudage,
Et faisait un peu le mutin,
Quand on le sanglait trop matin.

Mauvaise habitude, dont le badaud de Paris ne s'est pas encore tout à fait corrigé. Aussi est-il bon de prendre garde, quand on veut lui mettre le bât.

Ce qui plaît surtout chez Gilles Durant et chez les auteurs

1. V. Goujet, *Biblioth. franç.*, t. XIV. Gilles Durant avait traduit Perse et composé une Histoire de la satire.

de la Ménippée, c'est leur titre d'hommes indépendants, en dehors des faveurs, des engagements et des espérances d'un parti. Déjà vieux pour la plupart, leur lot fut modeste, presque nul, dans les fruits de la victoire. Passerat seul, au déclin de sa vieillesse besoigneuse et délaissée, évoqua le souvenir des services qu'il avait rendus, et demanda humblement au prince de *faire luire en sa bourse le soleil* trop prompt, hélas ! à s'éclipser. La gloire elle-même, cette douce chimère qui exaltait le cœur de Ronsard et de Jodelle, ne les a point tentés. Elle est venue, sans qu'ils l'aient cherchée, les trouver dans leur tombeau. Encore, des juges difficiles ont-ils essayé de la leur disputer. Ne pouvant leur enlever le mérite de l'esprit et de la probité, on leur a contesté l'honneur du courage et de l'à-propos. Leur pamphlet, a-t-on dit, était un dernier coup de fusil tiré sans péril par des gens prudents, après le combat.

L'objection serait sérieuse, en effet, si la Ménippée n'était venue à la connaissance du public que dans son ensemble et par la voie de l'impression. La première édition parut à Tours au mois d'août 1594, et Henri IV était entré à Paris le 22 mars de la même année. Mais de nombreux fragments manuscrits avaient couru sous le manteau : la plupart des quatrains et des couplets étaient chantés même dans les rues. On les récitait d'abord à l'oreille ; puis tout haut dans quelque société intime ; puis un matin, la bombe éclatait en plein air. Quand la Ménippée parut, tout le monde eut hâte de retrouver réuni en corps d'ouvrage ce qu'il avait connu par morceaux. Maintenant, est-il vrai que cette satire ait ouvert à Henri IV les portes de Paris ? Non sans doute. Les victoires d'Arques et d'Ivry, l'acte d'abjuration, la misère affreuse de la capitale, le travail latent et opiniâtre des Politiques y contribuèrent plus efficacement encore. Mais ce qu'on peut dire de ce pamphlet, c'est qu'il acheva la ruine de la Ligue et la laissa morte, pour jamais. Les partis ne s'éteignent pas toujours le lendemain de leur défaite ; ils se survivent par les rancunes, les regrets et les espérances qu'ils laissent au fond des cœurs. Ce fut là précisément ce que tua

la Ménippée, à force de raison, d'éloquence et d'esprit. Après elle, tous les mécontents, tous les ennemis n'eurent pas disparu ; mais il ne resta plus de partis ligueur, lorrain, espagnol : le coup de poignard de Ravaillac fut impuissant à les réveiller.

En politique comme sur les champs de bataille, les déroutes sont chez nous presque toujours complètes. Le cri de *sauve qui peut!* est aussi fatal aux partis qu'aux armées. La Ligue expira sous les épigrammes. Quand le monstre fut étendu par terre, bien mort et incapable de nuire, plus d'un vaillant de la dernière heure vint planter bravement son dard aux flancs de l'Hydre, qui l'avait fait trembler si longtemps. Les caricatures, les allégories fantastiques s'étalèrent sur les murs de la capitale avec privilége du Roi [1]. La chasse aux vaincus, peu généreuse sans doute, mais toujours agréable, quand les vaincus du jour ont été les oppresseurs et les terorristes de la veille, commença : elle fut violente, passionnée, souvent injuste, comme le sont toutes les réactions. Henri IV, malgré sa clémence, laissa faire d'abord. Il n'était pas fâché de voir tomber sous les sifflets de la Satire certaines réputations gênantes et les derniers restes de l'esprit ligueur. Après avoir conquis Paris, il lui fallait encore gagner les âmes et la confiance des Parisiens ; joindre à la victoire du champ de bataille le triomphe sur l'opinion. Ce fut aux écrivains qu'il remit une partie de cette tâche nouvelle, plus difficile qu'on ne pense au lendemain des restaurations.

La *Ménippée*, comme toutes les œuvres devenues un moment très-populaires, trouva des continuateurs, et, comme il arrive toujours, n'enfanta que de médiocres imitations. La *Description du royaume du Vent*, par le chanoine Lebon, n'est guère qu'une copie des fameuses tapisseries exposées dans la salle des États, avec quelques portraits nouveaux : notamment celui de Villeroi portant son écritoire et son épée, dont le pommeau est couronné d'un chapeau de fleurs,

1. A Lyon, la Ligue fut brûlée sous les traits d'une sorcière.

comme les vierges que l'on enterre. *Le Supplément du Catholicon* ou *Nouvelles des régions de la Lune*, est une œuvre presque illisible. Au sortir de ce monde si réel de la *Ménippée*, on a grand'peine à s'embarquer sur la foi de maître Aliboron dans cette allégorie brumeuse et translunaire, pastiche incolore du fantastique de Rabelais. Tout à l'heure nous avions devant nous des personnages vivants, en chair et en os; nous entendions des voix claires, nettes, allant droit à l'oreille et au cœur : ici nous entrons dans la région des ombres, nous voyons glisser des fantômes impalpables, nous écoutons un langage amphigourique, où chaque mot est une énigme. La préface, ou plutôt la dédicace à Sa Majesté espagnole, offre seule quelque intérêt. Le révérend père Jésuite, qui envoie au roi Philippe, son maître, des nouvelles du pays de la Lune, lui en offre la royauté : « Quand vous aurez conquêté quelque coin de ce pays, qui sera, Dieu aidant, en peu de temps, nous vous supplions affectueusement de nous mettre en la première bourgade, et fonder un collége, et nous laisser faire du reste. Nous prêcherons si bien, nous manierons si dextrement le bâton, qu'en peu de temps en serez roi : s'il ne tient qu'à séduire le peuple, le faire rébeller contre son prince, lui apposter et envoyer des assassins, nous en viendrons bien à bout. » Ces lignes étaient écrites peu de temps après l'attentat de Jean Châtel, élève du collége de Clermont.

L'*Histoire abrégée des singeries de la Ligue* [1], par Jean de la Taille, est moins un ouvrage réel qu'un recueil d'anecdotes et de bons mots en prose et en vers, accompagnés de gravures [2]. Figurez-vous un fragment du journal de Lestoile, avec un peu plus de malice et une certaine prétention littéraire, qui ne s'élève pas très-haut. L'auteur a souvent le tort de reprendre maints sujets traités d'une façon tout autrement

1. « Contenant les folles propositions et frivoles actions usitées en faveur de l'autorité d'icelle en la ville de Paris depuis l'an 1590 jusques au 22 du mois de mars 1594, jour de sa réduction à son roi légitime et naturel Henri IV[e] du nom, roi de France et de Navarre, avec un portrait ou tableau de la tenue des États. » (1595.)

2. V. plus bas : *la Caricature politique*, liv. V, ch. v.

vive et spirituelle dans la *Ménippée*. La *Procession de la Ligue*, la *Familière description des États*, renferment quelques traits comiques, mais épars et sans suite : ce sont là des ébauches plutôt que des tableaux. Le Roi d'Espagne et l'Infante y sont surtout fort mal traités. Cette vieille fille royale, menacée de coiffer sainte Catherine, dans l'attente d'un trône et d'un époux, avait excité de bonne heure les railleries du parti politique. Personne ne l'avait vue, mais on se la représentait sous les traits d'une moresque basanée, au teint flétri, cause d'impopularité auprès d'une nation habituée à chercher dans ses reines la grâce et la beauté. La haine de l'étranger, le vieux respect de la loi salique achevaient de la rendre odieuse :

> Faites service à l'épousée :
> Portez-lui la chaise percée.
> . . . .
> . . . .

A côté de ces plaisanteries grossières, où respire encore la brutalité des guerres civiles, apparaissent des vers d'un calme et d'une majesté toute royale, qui révèlent l'ancien disciple de Ronsard :

> Les Rois enfants du Ciel sont de Dieu les images :
> Jupiter en prend cure [1] et les garde d'outrages ;
> Il les fait révérer, réputant les honneurs
> Être à lui-même faits qu'on rend à ses seigneurs [2].

Ici, nous sommes loin des hardiesses démocratiques et des invectives furieuses de la Ligue : un nouvel âge va commencer.

III

Dans cet appel commun, adressé à toutes les forces vives de la vieille France, la chanson joua noblement son rôle.

1. Soin.
2 Satyre Ménippée. — *Familière description des États de la Ligue.*

Henri de Béarn se faisait gloire de lui rester fidèle comme son prédécesseur Thibaut, le poétique amant de la reine Blanche. Égarée un moment dans l'arène bruyante de la Ligue, parmi les émeutes et les barricades, l'aimable fille de la *gaie science* secoua son aile tachée de boue et de sang, et reprit son vol. En général, les chansons des Politiques ont sur celles des Ligueurs une supériorité incontestable et facile à expliquer. Les rimeurs du Tiers Parti sont presque tous gens lettrés : magistrats comme Rapin, professeurs comme Passerat, clercs d'Église ou de Palais comme Le Roy, experts en grammaire et en prosodie. De plus, ils ont le bon sens, le tact, le sang-froid et l'habileté, qui ne gâtent rien, même en chansons. Aussi est-ce de leurs rangs que partent les fines épigrammes, les couplets malins et voyageurs. Une nuée de petits dards ailés bourdonne autour du gros monstre de la Ligue, le pique, le harcèle, au risque de le rendre furieux. Le rimeur s'est fait gazetier : sous sa main, chaque événement du jour devient vaudeville ou complainte. Le chevalier d'Aumale a pris la fuite à Senlis, devant l'armée du Béarnais. On chante bientôt de tous côtés :

A chacun nature donne
Des pieds pour le secourir;
Les pieds sauvent la personne :
Il n'est que de bien courir.

. . . .

Qui a de l'honneur envie,
Ne doit pourtant en mourir ;
Où il y va de la vie,
Il n'est que de bien courir.

Le roi d'Espagne fait une nouvelle distribution d'argent, pour réchauffer le zèle de ses amis : c'est à qui répètera :

Mon Dieu qu'ils sont beaux et blonds
    Vos doublons !
Faites-en chercher encores,
    Demi Mores,
Parmi vos jaunes sablons.

Ou bien vous en retournez,
    Basanés !

Paris, qui n'est votre proie,
Vous renvoie
Avecque cent pieds de nez[1].

A mesure que les espérances de paix commencent à luire derrière le drapeau fleurdelisé, la gaieté française se ranime : avec elle reviennent ces refrains d'Avril oubliés depuis si longtemps :

Reprenons la danse,
Allons c'est assez ;
Le Printemps commence,
Les rois sont passés.

Prenons quelque trêve,
Nous sommes lassés,
Ces rois de la fève
Nous ont harassés.

Un roi seul demeure,
Les sots sont chassés ;
Fortune à cette heure
Joue aux pots cassés.

Un grand capitaine
Vous a terrassés :
Allons, Jean du Maine,
Les rois sont passés[2].

Vive et riante image d'un peuple renaissant à l'espoir, avec le doux mirage *de la poule au pot*. On sent ici que la langue et l'esprit français ont retrouvé leur vrai diapason. Le sentiment national, un moment étouffé par l'esprit de parti, va bientôt leur inspirer de nobles accents pour maudire et chasser l'étranger. Le ton des pièces royalistes s'élève et grandit en quelque sorte avec la fortune du Béarnais. Au mètre sautillant du vaudeville, au rhythme indolent et négligé de la complainte succède la strophe nerveuse, le majestueux alexandrin. Telle est cette chanson contre les Ligueurs espagnols :

1. *Satyre Ménippée.*
2. *Ibid.*

Français que faisons-nous? Sommes-nous endormis?
C'est à nous qu'on en veut, ce sont nos ennemis[1].

Et cette autre leçon monarchique tirée de la mort du chevalier d'Aumale à Saint-Denis :

Il est un Dieu punisseur des rebelles,
Vengeur des rois, qui leurs justes querelles
Prend en sa main, et les va soutenant,
Tel ne l'a cru, qui le croit maintenant[2].

C'est ainsi que la Muse française monte par degrés jusqu'à l'ode patriotique. Entre ces pièces du temps, il en est une surtout que nous voudrions pouvoir citer tout entière, tant elle est animée d'un souffle généreux. Quelques stances ont une vigueur et une ampleur de style qui font déjà songer à Malherbe :

Espagnol plein de vent, le fléau de l'Europe,
L'horreur de tes sujets, flambeau de nos discords,
Ixion sans repos, barbare du Canope,
Qui penses tout mouvoir au poids de tes ressorts,

Nous apprenons de toi le faste et l'impudence,
A violer sa foi, à ne point pardonner,
A n'avoir point de Dieu sinon qu'en apparence,
A piller, à brûler, séduire et mutiner.

Le grossier Allemand, ivrogne, schismatique,
Insolent, querelleur, cruel et fainéant,
Stupide et ignorant, qui fait du politique,
Et se vend comme un serf pour rien qu'un peu d'argent,

Nous apprend le duel avecque la furie;
Et, causant le prétexte à nos dissensions,
S'il sait noyer le corps dans son ivrognerie,
Il noïe aussi notre âme en ses opinions.

L'Italien subtil tout rempli de finesses,
Simulé, curieux, voluptueux, pipeur,
Grand inventeur d'impôts, voleur de nos richesses,
Aussi lâche au combat comme il est grand vanteur,

1. Attribuée à Rapin.
2. *Satyre Ménippée.*

Nous apprend tous les jours à ruiner nos villes
Par dettes, par impôts, par infidélité,
Le blasphême, l'usure et les ruses subtiles,
La simonie aussi et l'impudicité.

. . . .

Mon pays, mon amour, ma joie, mon martyre,
Qui me conjoint à toi par des liens si doux,
Que ne puis-je étayer ton déclinant empire,
Ou parer par ma mort tant de dangereux coups?

Quel est l'auteur de ces vers? Nous l'ignorons. Lestoile nous en a conservé la copie manuscrite [1], sans indiquer la source d'où il l'a tirée. Est-ce à Pasquier, à Rapin, à Passerat qu'il faut en faire honneur? Quoi qu'il en soit, le jour où la cause royale eut trouvé de pareils interprètes, on put dire que son triomphe était assuré : la conscience et la raison publique ne pouvaient manquer de lui faire écho. Cette note française, nationale et populaire, disparaîtra trop vite dans le grand chœur monarchique du dix-septième siècle. Athènes et Rome nous feront oublier le Paris de la Ligue et de Henri IV. L'*Ode sur la prise de Namur* et le *Passage du Rhin* ne valent pas, à beaucoup près, les belles stances patriotiques qui saluèrent le retour de la paix, la défaite de l'Espagnol et l'avénement du Béarnais.

Cet heureux retour est célébré dans une chanson où les gracieuses images de la mythologie antique se trouvent associées aux joies de l'heure présente :

Voici la saison plaisante,
Florissante,
Que le beau printemps conduit.
Voici le soleil qui chasse
Froide glace,
Voici l'été qui le suit.

Voici l'amoureux Zéphyre,
Qui soupire
Parmi les sentes des fleurs;
Voici Flora, sa mignonne,

1 Recueil manuscrit de Lestoile. *Bibl. nat.*, 25, 560. — *Remontrance aux Français sur les misères qu'ils souffrent.*

Qui lui donne
Un baiser tout plein d'odeurs.

. . . .

Voici des nymphes cent mille
A la file, ...
Qui sortent des eaux et bois,
Et chantent toutes ensemble,
Ce me semble,
Le noble sang Bourbonnois.

Dieu vous gard', troupes gentilles,
Dieu gard' filles,
Dieu vous gard' toutes et tous!
De grâce, où allez-vous, belles
Immortelles?
S'il vous plaît, dites-le nous.

Nous allons chassant discorde,
En concorde
Maintenant ici vivons:
Nous t'offrons, à ta vaillance,
Roi de France,
Et Mars vaincu te livrons.

. . . .

Jouis donc des verts bocages
Et rivages,
Jouis des fruits de nos champs (?):
Nous sommes de ton lignage
L'héritage,
Malgré l'Espagnol méchant[1].

1. Leroux de Lincy, t. II, *Chanson nouvelle sur la réjouissance des bons François à l'honneur du Roi de France et de Navarre* (1595).

CHAPITRE IX

HENRI IV. — LA NOUVELLE COUR. — MARIE DE MÉDICIS.

Réaction monarchique. — Satires de Cour. — *M. Guillaume.* — Gabrielle d'Estrées et le P. Coton. — *L'Apologie pour le roi de Navarre.* — *La Confession de Sancy.* — *Le Divorce Satirique.* — *Le baron de Fæneste.*

I

Les licences et les fureurs de la Ligue avaient cessé. Un sentiment que le triste gouvernement des Valois avait trop effacé des âmes, le respect de l'autorité commençait à y rentrer. Barclay écrivait le *De Regno* [1] et, tombant dans un autre excès, proclamait le Roi supérieur même à la Loi. Malherbe célébrait la chute de Marseille [2] et la victoire du droit monarchique dans des stances magistrales, qu'il vouait à l'immortalité [3]. Régnier, à travers les dissipations de sa muse et de sa vie, chantait en beaux vers le retour de l'ordre et de la paix. Rapin, Passerat, Desportes, Dorléans lui-même en expiation de ses injures passées, entonnaient l'hymne triomphal autour du nouvel Auguste. Cependant, au milieu de ce concert d'éloges, éclate encore plus d'une dissonance : les ran-

1. Guilielmi Barclaii *de Regno et regali potestate libri sex.* — Parisiis, M.D.C.

2. Casaux, ce grand Titan, qui se moquait des cieux,
A vu par le trépas son audace arrêtée,
Et sa rage infidèle, aux étoiles montée,
Du plaisir de sa chute a fait rire nos yeux.
(*Au roi Henri le Grand sur la prise de Marseille.*)

Ce que Malherbe écrit dure éternellement.
(*Sonnet au Roi.*)

cunes ligueuses entretenues par l'Espagne, les médisances huguenotes aigries par la défaite, les préventions gallicanes tenues en éveil par la faveur croissante des Jésuites, se répandent en quatrains, en pasquils, en brochures imprimées où manuscrites. Lestoile qui tenait registre et faisait amas de ces commérages, en prend aisément son parti, « étant, dit-il, aussi peu en la puissance de toute faculté terrienne d'empêcher le Peuple Français de parler que d'enfouir le Soleil en terre, ou l'enfermer dedans un trou. »

Henri IV ne conçut donc pas l'utopie d'un silence impossible à la nation. Mais, si clément qu'il fût pour les écarts de la langue et de la plume, il n'était pas homme à tolérer qu'on se jouât de son pouvoir ou de sa personne. La Satire dut être plus discrète. Les allusions, les fines railleries, les remontrances indirectes succédèrent à l'apostrophe et à l'invective, dont on avait tant abusé contre Henri III. Ce seizième siècle, si turbulent et si audacieux envers toutes les autorités, ne pouvait revenir d'un seul coup au calme plat de l'obéissance. Bien des langues comme celles de d'Aubigné, de Guillaume Rose, avaient gardé l'habitude de médire et de censurer. Si l'on ménage le Roi, on s'attaque à ses favoris, à ses ministres, à ses maîtresses, à son confesseur. Le *Pasquil des Comédiens* et les *Visions d'Aristarchus* mettent en scène les principaux personnages de la Cour :

Sire, défaites-vous de ces comédiens [1],
Vous aurez malgré eux assez de comédies.
J'en sais qui feront mieux que ces Italiens,
Sans que vous coûte un sol leurs fâcheuses folies.

« Le *Pantalon*, déguisé en noble de Venise, sera joué par Chanvallon, l'*Imbécile* par Montholon, le *Matamore* par V..., l'*Infidèle* par Mme du Cimier, le comte de Ludre servira de femme au besoin [2]. » Ailleurs, c'est du Perron, qui eût mérité la corde au lieu d'un évêché ; c'est Desportes, le ladre

1. Les comédiens italiens qui venaient de jouer devant la Cour.
2. Journal de Lestoile, 1603.

abbé de Tiron et de Josaphat ; c'est Retz, c'est Schomberg ; c'est Sancy, auquel on prête cette maxime :

Larron vaut mieux être que gueux [1].

Biron trouvait des apologistes, et Sully des accusateurs :

Si, pour avoir trop de courage,
On a bien fait mourir Biron ;
Rosny, crois que le même orage
Peut bien tomber sur un larron [2].

Un sieur de Juvigny fut pendu en effigie, faute de l'original, nous dit Lestoile, pour un libelle injurieux contre le premier ministre.

L'art subtil de distiller son fiel à mots couverts, et d'envenimer les coups d'épingle, se perfectionne peu à peu au milieu des froissements d'amour-propre et des rivalités de partis, au lendemain de la victoire. Tous ces chuchotements de la satire intime, pâture des médisants et des envieux, n'arrivaient guère à la foule et ne produisaient plus l'effet de ces diatribes sanglantes qui, du haut de la chaire ou sur la place publique, ébranlaient le trône des Valois. Nul alors, sous peine du ridicule ou de la hart, ne se fût avisé de parler du *Monstre* ou du *Dragon biarnois* : les grosses calomnies avaient cessé. Néanmoins, la vie privée du souverain, ses faiblesses amoureuses et ses tolérances conjugales n'échappaient pas toujours au contrôle de l'opinion. Le 18 mars 1597, jour de carême-prenant, un placard affiché au Louvre et dans les environs, sous le titre des *Dix Commandements au Roi*, lui faisait la leçon en ces termes :

Hérétique point ne seras
De fait, ni de consentement.
. . . .
La femme d'autrui tu rendras,
Que tu retiens injustement,

1. Journal de Lestoile, 1597.
2. *Ibid.*, 1602.

Et la tienne tu reprendras,
Si tu veux vivre saintement.
. . . .
Et ce faisant, te garderas
Du couteau de Frère Clément.

Il est vrai qu'on était en carnaval. Le peuple se souvenait encore de la *liberté de Décembre*[1], et le roi entendait la plaisanterie, pourvu qu'elle n'allât pas trop loin.

La mauvaise humeur d'un courtisan évincé ou d'un vieux serviteur mal payé se trahit bien souvent dans ces satires. Puis l'étranger s'en mêle. Le roi d'Espagne et le duc de Savoie, vaincus par les armes et la politique de Henri IV, essayaient de se venger par des pamphlets clandestins propres à rallumer la guerre civile. Tandis que Boucher écrivait à Douai l'apologie de Jean Châtel, d'autres libellistes réfugiés faisaient imprimer à Madrid, à Turin, à Bruxelles, les *Trois Quenouilles*, le *Chevalier de Savoie*, le *Laquais*, minces satires impuissantes contre la fortune et l'ascendant du Béarnais. La politique royale, qui assurait alors la grandeur et la sécurité de la France, trouvait aussi plus d'un censeur. Henri IV, sans être despote, se souciait peu de remontrances et de conseils, et ne convoquait guère les notables que pour leur demander quelques subsides. Cependant, il ne manquait pas de gens disposés à l'éclairer sur les affaires du dedans et du dehors. Le *Soldat français*, un patriote anonyme de la Rochelle, exhalait sa mauvaise humeur contre le traité de Vervins, et se plaignait qu'on tînt l'Espagnol sitôt quitte de ses trahisons. Le *Gentilhomme allemand*, un ami de l'ambitieux duc de Bouillon, criait fort, et se démenait dans un discours libre, hardi et bien fait, s'il faut en croire Lestoile, contre la reddition de Sedan et des autres villes de sûreté accordées aux protestants.

Mais le plus bavard de ces remontreurs et discoureurs est encore *M. Guillaume*, qui appelle sans façon le Roi son bon ami. — Qu'est-ce donc que M. Guillaume? — Un personnage

1. V. *La Satire au Moyen Age*, chap. XXVII.

à la fois réel et légendaire, le Fou de la Cour transformé en orateur du bon sens public. Chaque époque aime ainsi à créer un type grotesque ou satirique chargé d'exprimer ses malices ou ses réflexions. Déjà nous avons vu Pierre du Cugnet, Chicot, maître Pierre du Four-l'Évesque : M. Guillaume est de la même famille. Il est le représentant de la causticité bourgeoise et pacifique. Comme le *Décroisé* de Ruteboeuf et le *Manant* du fabliau, il a une certaine dose d'esprit positif, qui le met en garde contre la passion des aventures et les entraînements de l'ambition. A l'exemple du bonhomme Tobie et de Sancho Pança, il cite volontiers les proverbes et les dictons du temps passé. Bien qu'il aime à dire son mot sur tout, il n'en est pas moins un grand partisan de l'ordre dans l'État, de l'économie dans les finances et de l'obéissance aux princes. On le sait rapporteur fidèle : aussi chacun lui souffle-t-il à l'oreille ses médisances et ses bons mots, tant on est sûr qu'il ne les gardera pas pour lui, et qu'il en fera part au public :

Maître Guillaume en regardant ès puits,
Par le conseil du railleur Démocrite,
A découvert la Vérité écrite,
Dont il fait part à tous ses bons amis.

Et ses amis sont nombreux ; aussi ses secrets ressemblent-ils un peu à ceux de Polichinelle. S'agit-il du dernier traité avec l'Espagne ? M. Guillaume prend la parole et répond au *Soldat Français*. D'une réforme dans les finances? On entend M. Guillaume. Du nouvel édit de la Paulette? Encore et toujours M. Guillaume. On s'aborde au Louvre, au Palais, à la Place Royale, en se demandant ce qu'a dit de nouveau M. Guillaume. Régnier même lui fait l'honneur de publier, sous son nom, sa quatorzième satire, en réponse à ceux qui crient contre le Gouvernement. Destinée singulière, que celle de ces personnages, nés un matin on ne sait d'où, ni comment, d'un caprice ou d'une facétie, assemblage éphémère de ridicules et de malices, que chacun modifie et complète à son gré. Toute une génération s'en amuse. Puis, ils s'éva-

nouissent, pour faire place à d'autres ou pour revivre sous une nouvelle forme. Notre siècle n'a point connu *M. Guillaume*, mais il a vu ses héritiers dans la personne de *M. Mayeux*, déjà mort, et dans celle de *M. Prudhomme*, déjà bien vieux aujourd'hui. Ces types inférieurs sont aux créations épiques et romanesques ce que les charges et les caricatures sont aux œuvres d'art proprement dites. Que leur a-t-il manqué souvent ? La main d'un homme de génie, pour leur donner l'immortalité.

II

Si absolus que soient les rois, il est auprès du trône deux puissances dont on médit toujours avec joie, la favorite et le confesseur. Tout le prestige, toute la popularité de Henri IV ne put mettre à l'abri des attaques ni la triomphante Gabrielle, ni le doux et moelleux P. Coton. Ces deux idoles, auxquelles il prodiguait son encens et ses caresses, n'en demeurèrent pas moins exposées aux jalousies de la Cour et aux préventions de la foule. Les poëtes, les artistes, suivant l'usage traditionnel, se faisaient les complices des faiblesses royales, en se chargeant de les embellir et de les célébrer. Mais les vieux serviteurs comme Mornay, d'Aubigné, boudaient hautement la favorite. Les femmes détestaient en elle une rivale trop heureuse : les huguenots l'accusaient d'avoir poussé le roi à l'abjuration. Ils célébrèrent sa mort comme un bienfait public :

Son haleine pâteuse effeuillait les lauriers [1]
De notre Henri le Grand, le phénix des guerriers :
Sa vertu s'abîmait au gouffre de son vice.
La chasteté par elle avait quitté la Cour,
Les temples la piété, les palais la justice,
Et la fidélité le conjugal amour.

La Cour tout entière avait pris le deuil : le Roi pleurait sa

1. Man. de Lestoile. *Bibl. nat.*, 25, 560. *Stances par sixains sur la mort de Mme Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort et marquise de Monceau* (1599).

maîtresse comme il l'avait aimée, de tout son cœur : les poëtes voilaient leurs lyres de cyprès et entonnaient l'hymne funèbre. C'est au milieu de ce plaintif et langoureux concert qu'éclate l'aigre voix du rimeur huguenot :

> Et vous, qui pour sacrer à l'immortalité
> D'une infâme Laïs l'impudique beauté,
> Pillez les verts lauriers dans les jardins des Muses,
> . . . .
> Profanes écrivains, la honte du Parnasse [1] !

De qui sont ces vers rudes, heurtés, mais vigoureux? Peut-être de d'Aubigné. Une autre pièce satirique, le *Dialogue de Gabrielle d'Estrées revenue de l'Enfer* (1599), lui est également attribuée. Serait-il retourné deux fois à la charge sur cette mémoire maudite? Sa haine et sa fécondité permettent de le supposer.

Gabrielle du moins mourut de bonne heure, et d'ailleurs, grâce à l'inconstance du Béarnais, l'envie ne pouvait s'attacher longtemps à une seule maîtresse. Elle voyageait avec le cœur du Roi, de Gabrielle à la marquise de Verneuil, de la comtesse de Moret à la princesse de Condé, etc., etc. Mais le confesseur restait toujours le même, et le P. Coton n'était pas seulement un homme : il représentait une des grandes puissances du temps, les Jésuites. Henri IV ne pouvant écraser la redoutable Société s'était mis en tête de la conquérir. Malgré les clameurs de l'Université et du Parlement, il avait fait les premières avances, et n'avait signé qu'à contre-cœur un décret d'exil bientôt rapporté. La politique tenait plus de place sans doute que l'affection dans ces ménagements; mais enfin il voyait là un danger qu'il voulait conjurer à tout prix. Les Jésuites n'avaient pas rompu toute alliance avec cette démocratie sanguinaire, qui transformait, au besoin, le poignard en auxiliaire de la Foi. L'orage était calmé au dedans; mais de sourds grondements se faisaient encore entendre dans le lointain. Ils éclataient comme

1. *Ibid.*

des coups de tonnerre isolés : c'étaient l'*Apologie* de Jean Châtel par Boucher, l'*Amphitheatrum* de Scribani, le *De Rege* de Mariana, lueurs sinistres qui déchiraient l'horizon, et troublaient la sérénité présente.

Qui se souvient aujourd'hui du P. Varade? du P. Commolet? du P. Hardy? du P. Gonthier? Personne. Tels étaient cependant les adversaires avec lesquels le roi de France et de Navarre se croyait obligé de compter. Un chétif Jésuite chuchotant quelques paroles à l'oreille d'une femme dans le confessionnal, ou dictant à ses élèves, au fond d'un collége, une matière d'amplification républicaine, suffisait à troubler le sommeil du vainqueur d'Ivry. L'agitation ouverte, la mauvaise humeur bruyante de ses anciens amis les protestants, ne l'effrayaient guère : il savait qu'au fond, en dépit de tous les mécomptes, la vieille affection survivait : les plus turbulents et les plus rudes, comme d'Aubigné, se seraient fait tuer vingt fois pour lui. Mais les compliments, les douces promesses insinuantes des bons pères ne l'avaient pas suffisamment rassuré. Il désirait avec eux une paix sincère, mieux encore une alliance intime, et il supposait qu'entre gens habiles, rompus aux finesses de la diplomatie, l'entente deviendrait aisément possible. Par là, il se flattait de désarmer l'Espagne, de lui enlever les seuls alliés qu'elle gardât au cœur du royaume. D'un autre côté, rebuté des exigences, de la raideur et de l'indocilité de ses anciens compagnons, dont le contrôle entravait sa politique et ses plaisirs, il espérait trouver dans l'Ordre des agents plus flexibles, des directeurs plus conciliants. Ce fut dans ces vues qu'il appela près de lui le plus fin, le plus souple et le plus aimable des Jésuites, le P. Coton, en se promettant sans doute de lui confier tout ce qu'il aurait envie de faire dire à Rome.

Courtisans, ministres, maîtresses, se virent bientôt distancés par l'heureux confesseur dans la faveur du Roi. Henri raffolait du P. Coton : Il voulait l'avoir partout, le soir, le matin, à table, dans son carrosse. Pour expliquer cette étrange fascination, les gens avisés soupçonnaient quelque

maléfice, l'existence d'un miroir magique : à coup sûr le P. Coton était sorcier. Le Roi pour lui oubliait tout, ses amitiés, ses plaisirs, même sa modération. Lui d'ordinaire si indulgent aux railleries, se fâchait tout rouge contre les pages qui criaient en riant. « *Coton! Coton !* » Il avait pardonné à Dorléans ses abominables calomnies contre Jeanne d'Albret, contre lui-même ; et il menaçait d'une peine sévère les mauvais plaisants, qui s'aviseraient de rire aux dépens de son confesseur. Un jour qu'ils sortaient tous deux du Louvre, Angoulevent, le prince des Sots, s'avisa de crier sur leur passage : « *Vive le Roi et le P. Coton !* » Un gentilhomme de la suite riposta par un coup de bâton sur le dos de « ce maître fol, qui osait donner un compagnon au Roi. [1] » Le mot du fou avait porté plus juste encore que le bâton du gentilhomme : tout Paris le connut bientôt, et répéta le quatrain suivant :

Autant que le Roi fait de pas,
Le Père Coton l'accompagne,
Mais le bon roi ne songe pas
Que le fin coton vient d'Espagne.

Les vues intéressées du Roi et ses caresses politiques n'étaient pas comprises autour de lui. M. Guillaume lui-même, son bon ami, en murmurait. A titre de bourgeois gallican et patriote, il détestait ces capes espagnoles :

Les Jésuites tu chasseras,
Si tu en crois ton Parlement.

Les Huguenots surtout frémissaient de ces avances faites aux Jésuites, et ne voyaient là qu'un acte de faiblesse, un caprice et une ingratitude. Pour qui donc avaient-ils guerroyé depuis trente ans, couché sur la dure, blanchi sous le harnois, versé le plus pur de leur sang ? Était-ce pour frayer la voie du trône au P. Coton ? L'explosion des mécontentements ne se fit pas attendre : elle éclata le lendemain de

1. Journal de Lestoile, 1604.

l'abjuration. *La Plainte des Églises réformées de France sur les violences et injustices qui leur sont faites en plusieurs endroits du royaume* (1597), exprime avec une tristesse amère le désenchantement des vieux compagnons d'armes, trompés dans leur espoir. Avec le fils de Jeanne d'Albret, ils pensaient faire asseoir la Réforme sur le trône, et ils se voyaient trahis, abandonnés, livrés à leurs ennemis : « Nous ne sommes ni Espagnols, Sire, ni ligueurs, et n'avons pas si peu servi Votre Majesté, si peu servi cet État contre les Espagnols, contre les ligueurs, que nous méritions d'être à jamais misérables. Nous avons eu cet heur de vous voir peu s'en faut naître et bercer, au moins élever parmi nous ; avons employé nos biens, nos vies pour empêcher les effets de la mauvaise volonté de ceux qui, dès votre berceau, cherchoient votre ruine. » Tout cela était vrai sans doute, mais Henri IV n'était pas seulement le roi des protestants. La politique, la raison, l'obligeaient à tenir grand compte de ses sujets catholiques, qui formaient la majorité de la nation. Il avait cru faire la part de chacun en proclamant la liberté de conscience, et il n'avait contenté personne.

Le ressentiment d'une grande dame offensée vint donner à ces doléances le piquant d'un pamphlet. Parmi les innombrables promesses de mariage que le Béarnais laissait tomber chaque matin aux pieds de ses maîtresses, il en était une faite à l'héritière de Rohan. Elle eut le sort de toutes les autres. Blessée dans son orgueil maternel, l'irritable douairière de Rohan, la mère du grand duc de ce nom, s'arma de la plume, à défaut de l'épée, pour venger l'honneur de sa famille. Jamais dépit de duchesse et de belle-mère en espérance n'a rien inspiré de plus mordant. On comprend que les petites filles élevées à cette école soient devenues des Lafayette, des Sévigné et des Maintenon. Associées à la vie de la Cour, dont elles relèvent l'éclat par leur grâce et leur beauté, les femmes y ajoutent bientôt l'ascendant de l'esprit : elles se mêlent à la politique, et lui donnent des agents, des diplomates et des écrivains. Trop fière et trop habile pour s'abaisser jusqu'à la plainte,

la douairière de Rohan, joignant son injure aux griefs de son parti, se divertit à composer une ironique *Apologie pour Henri IV.*

On a révoqué en doute, il est vrai, que ce libelle fût réellement son œuvre. D'Aubigné l'attribue à Palma Cayet, qu'il n'aimait point, et qu'il n'était pas fâché de compromettre. Peut-être celui-ci tint-il effectivement la plume, comme secrétaire. Mais, s'il faut en croire le témoignage de Henri IV lui-même, l'esprit était bien celui de la Duchesse. « Voici venir madame de Rohan, disait-il un jour aux dames de la Cour, gardez-vous, Mesdames, qu'elle ne crache sur vous ; pour le moins si elle n'y crache, elle en médira. » Amie et confidente de madame Catherine de Navarre, sœur du roi, elle est à la tête de cette opposition féminine et protestante, qui murmure contre le crédit de Gabrielle et du P. Coton. Animée de l'esprit hautain et factieux, qui fut celui de toute sa famille, elle prend plaisir à braver l'autorité royale, organise publiquement des prêches dans la maison de Madame, encourage les hardiesses et les sarcasmes du ministre Dumoulin. Habile à grouper toutes les rancunes, elle excite Catherine elle-même contre son frère, dont la politique égoïste la condamnait à un éternel célibat. Ce fut à quarante ans seulement, que la princesse connut les douceurs de l'hymen : on conçoit, et on excuse ses quarts d'heure d'impatience et de mauvaise humeur.

Les mécontents étaient nombreux partout, même au Louvre. « Allez par les rues, vous oirez chacun crier : Nous perdons tous les jours ; et n'y a que les Ligueurs qui gagnent..... Entrez dans la basse-cour du château, vous oirez les officiers crier : Il y a vingt-cinq et trente ans que je fais service au Roi, sans pouvoir être payé de mes gages.... Entrez jusque dedans sa chambre, vous oirez, à deux pas de lui et jusque derrière sa chaise, des seigneurs de qualité qui diront : Quelle pitié de ce prince, quelle misère de lui faire service ! » C'est à ces esprits chagrins que la maligne Duchesse s'est chargée de répondre et d'expliquer toutes les vertus du Roi, vertus surnaturelles, au-dessus du sens hu-

main, et qui n'ont rien de l'ordinaire. L'énumération plaisante de ces vertus constitue le fonds même du pamphlet.

« Premièrement, s'il est question de la *prudence :* il n'y a prince qui jette plus l'œil que lui sur le futur... Si quelqu'un lui vient demander un don, il ne s'amusera pas à songer comme ces autres princes vulgaires : Cettui-ci m'a-t-il fait service? Mais, m'en pourra-t-il faire? — N'est-ce pas regarder à l'avenir que cela? n'est-ce pas être prévoyant? et la prévoyance n'est-elle pas une des principales parties de la prudence? »

« Quant à la *force*, où est le prince qui défère plus à cette vertu que lui, qui l'honore plus en ses ennemis même? »

« Pour le regard de la *tempérance*, ce prince sait commander à ses passions, si prince au monde le sait faire. Y a-t-il passion plus naturelle que l'affection des proches? Et cependant, voyez-vous que cela le touche en sorte quelconque?..... Voyez-vous d'ailleurs qu'il fléchisse à l'amitié, à la pitié, ni à toutes ces passions qui ont accoutumé de vaincre les âmes vulgaires?... » Il n'a qu'une sœur. Les autres princes gratifient d'ordinaire leurs filles, leurs sœurs, leurs parentes, de cadeaux, d'apanages, de grandeurs, etc. Celui-ci l'enrichit de vertus. « Il l'instruit à la patience et à la tolérance de toutes sortes d'incommodités ; il lui enseigne la frugalité. » Il lui apprend à se passer de tout, mêms d'un mari ; ce qui ne l'a point empêché de promettre sa main plus d'une fois, et de s'en être fait déjà une douzaine de bons amis.

Il est le plus *juste* des princes, bien que sa justice ne soit guère visible qu'aux yeux de la foi, tant elle est de nature subtile, élevée et délicate.

Il est le plus *religieux* sans contredit. Les autres n'ont qu'une religion ; et lui, « en tient deux à la fois..... les observe aussi bien l'une que l'autre : est-il pas doublement digne du nom de très-chrétien? »

La conclusion est digne du panégyrique : elle se termine par un léger appel à la révolte. Le vrai moyen de se pousser dans la faveur de ce prince, c'est d'être de ses enne-

mis, de faire comme ces braves Ligueurs qui ont acquis les maréchaussées, les amirautés et les gouvernements. « Si vous n'avez moyen de l'offenser autant qu'eux, faites au moins ce que vous pourrez..... Usez de soumissions, de requêtes, de persuasions, employez vos amis, consommez y vos biens, votre argent et votre âge ; vous n'avancerez rien, vous en voyez les preuves tous les jours : au contraire suivez cet heureux chemin qu'on vous propose : vous voyez comme on s'en trouve bien. »..... Biron prit ce chemin, et trouva au bout l'échafaud.

Au fond, la thèse de la Duchesse était assez mesquine. Elle pouvait intéresser un parti, mais non la France. Les ouvriers de la dernière heure avaient été mieux payés que ceux de la première. Ceux-ci avaient le droit de s'en plaindre ; mais l'ingratitude de Henri IV coûtait moins cher au royaume que la libéralité de Henri III. La grande dame en colère n'avait fait qu'égratigner : une main plus rude allait s'abattre sur le dos des courtisans satisfaits, des renégats triomphants, du maître oublieux, et de tous ces repus du lendemain, qui laissaient languir à la porte les serviteurs de la veille mécontents et affamés. Ces derniers ont pour chef et pour avocat l'auteur des *Tragiques*, l'ami des mauvais jours, Théodore Agrippa d'Aubigné.

III

Ce que les révolutions et les guerres civiles traînent de plus triste à leur suite, ce ne sont pas les ruines matérielles : les champs dévastés, les populations décimées, les villes détruites ; mais plutôt encore les ruines morales : les âmes énervées, les consciences affaiblies, les fidélités défaillantes, les convictions ébranlées par la séduction du repos et l'épuisement du combat. La paix, qui est devenue un besoin, coûte souvent cher à l'honneur des deux partis. Les plus généreux et les plus fiers sont presque toujours morts à

la peine[1]. Quelques-uns survivent aigris, hautains, inflexibles dans leurs principes, ne comprenant rien aux nécessités du temps. Tel fut d'Aubigné.

Dans les heures d'épreuve, de maladie, d'attentat, deux personnages reparaissent toujours au chevet du Roi. L'un au visage souriant, aux douces paroles calmes et conciliantes, qui rend au Béarnais la conquête du ciel plus facile que celle de son royaume terrestre : c'est le P. Coton. L'autre, à l'aspect sombre, grave, austère, qui prêche et admoneste son maître plus qu'un confesseur : c'est Agrippa d'Aubigné. Il représente l'esprit grondeur du parti protestant, la conscience, le remords : il rappelle les engagements du temps passé, les leçons de Jeanne d'Albret. Sa rude parole entre dans le vif comme une lame d'acier. Après l'attentat de Châtel, au milieu de l'émotion générale, lui, le fidèle, l'ami le plus dévoué du Roi, il reste froid, impassible, et laisse échapper ce grave avertissement : « Dieu vous a frappé à la lèvre, pour l'avoir renié des lèvres : il vous frappera au cœur, quand vous l'aurez renié du cœur. » Triste prophétie, que le fer de Ravaillac devait trop tôt justifier. Il fallait l'âme d'un grand prince pour tolérer de semblables paroles : il eût fallu la vertu d'un saint pour s'y complaire.

L'âpre censeur est partout sur le chemin du Roi ; il force sa porte malgré ses ordres, il l'attend au passage. Tandis que le Béarnais, dans le ravissement de la paix et de la concorde rétablies, sort avec sa nouvelle cour pimpante, coquette, triomphante, traînant enchaînés à sa fortune les Guises, les d'Épernon, les Villeroi, d'Aubigné est là toujours maussade et renfrogné. A la brillante escorte des favoris, il oppose la bande larmoyante et déguenillée des anciens compagnons d'armes, gentilshommes démontés, maîtres de camp morfondus, chevau-légers estropiés, canonniers à jambes de bois, pétardiers défigurés, fantassins pieds nus. Il les amène tous avec lui, sans oublier Citron, ce pauvre

1. Cum ferocissimi per aciem aut proscriptiones cecidissent.
(Tacite, *Ann.*, liv. I.)

chien jadis favori du roi, depuis abandonné, errant dans les rues d'Agen, tout galeux et mourant de faim. C'est à son collier qu'il attache le placet des vieux serviteurs mal payés

> Courtisans qui jetez vos dédaigneuses vues
> Sur ce chien délaissé, mort de faim par les rues,
> Attendez ce loyer de la fidélité [1].

La scène de l'abjuration l'avait navré. Il s'était voilé la face pour ne pas voir son Henri, l'espoir et l'orgueil de la Réforme, *allant au grand temple d'erreur*. Le pas une fois franchi par le Roi, ce fut une désertion générale dans le parti protestant. On put se croire revenu au baptême de Clovis. Il y eut alors des illuminations subites, des coups de la grâce inouïs, arrivés à point comme par miracle ou par enchantement, des raisons avides d'être éclairées, des consciences impatientes de capituler aux meilleures conditions possibles. La mauvaise humeur de d'Aubigné croissait avec le nombre des conversions : elle retomba sur le chef de ces déserteurs, Sancy, caméléon religieux, qui en était déjà à sa troisième ou quatrième abjuration. Pour d'Aubigné, Sancy est un effronté bateleur ; il est le type du converti, sans pudeur et sans foi, qui change de religion comme de gîte, pour sa plus grande commodité. Il a tous les profits de l'apostasie, sans en éprouver les remords, grâce à la robuste étoffe d'une conscience qui s'élargit à discrétion. De plus, il est le Démon tentateur, prêt à vendre l'âme de son maître comme la sienne, pour un peu d'or ou de pouvoir. Aussi, n'éprouve-t-il qu'une pitié dédaigneuse en face de ces pauvres Huguenots naïfs, qui restent seuls avec Dieu *pour tout potage*.

Aux yeux de l'historien, Sancy est tout simplement un politique et un courtisan dévoué, peu scrupuleux, surtout

1. « En passant Agien pour remercier Mme de Roques, qui lui avait servi de mère en ses afflictions, il trouve chez elle un grand épagneul, nommé Citron, qui avait accoutumé de coucher sur les pieds du Roi, et souvent entre Frontenac et Aubigné. Cette pauvre bête, qui mourait de faim, lui vint faire chère : de quoi ému, il le mit en pension chez une femme. » (Mém. de d'Aubigné : *Sa vie à ses enfants*. — Édit. Réaume et de Caussade, t. I.)

en matière de religion, par cela seul qu'il est indifférent, se souciant de la messe autant que du prêche, et fréquentant au besoin l'une et l'autre[1]. Le roi lui disait en plaisantant qu'il ne lui restait plus qu'à prendre le turban : il l'eût pris sans nul doute, si l'intérêt de son maître et le triomphe de son parti l'eussent exigé. Il n'en remplit pas moins fidèlement ses devoirs de sujet, et rendit plus d'un service signalé à Henri IV. Il risqua sa fortune et sa vie pour aller lui chercher des lansquenets jusqu'au fond de l'Allemagne ; il rattacha la noblesse catholique de Henri III à la cause du Béarnais ; enfin, quand vint l'heure fatale et décisive de l'abjuration, il encouragea, pressa, poussa par derrière le monarque hésitant sur le seuil de Saint-Denis. Le lendemain, il se trouva naturellement des mieux partagés, et reçut le gouvernement des finances, qu'il céda bientôt à Sully. On comprend la colère du vieil Alceste huguenot contre ce Philinte, obligeant complice de toutes les apostasies et de toutes les servilités.

Un autre personnage a le don de l'agacer plus vivement encore, c'est le grand convertisseur du Perron, « le révérendissime évêque d'Évreux ». Aussi lui a-t-il dédié comme de plein droit la *Confession de Sancy*. Le nom de du Perron était alors dans toutes les bouches. On ne parlait que des miracles de son éloquence, pour « ramener à la grande et spacieuse voie tant de gens de bonne maison ». Personnage insinuant, prêtre mondain, bel esprit, demi-poëte, orateur disert et théologien tempéré, il était l'homme de la situation, des accommodements et des compromis, vraiment propre à ce rôle d'entremetteur des consciences ; assez instruit pour satisfaire des esprits qui ne demandaient qu'à se laisser vaincre, assez habile pour calmer les scrupules et les pudeurs défaillantes du respect humain. En quelques années, il était devenu la colonne de l'Église, l'invincible champion de l'orthodoxie. La grosse affaire de l'abjuration, et

1. N'oublions pas que Sully, le même dimanche, assistait au prêche d'Ablon et rendait le pain bénit à Saint-Paul.

surtout de la réconciliation avec le Saint-Siége, fut en partie son œuvre ; il la conduisit avec une remarquable dextérité. Huguenots et ligueurs s'étaient réunis pour chanter la complainte latine bientôt traduite en français :

Franci, vos quotquot estis,
Audite me, si potestis,
Et digito du Perronem
Istum monstrate lenonem....

Du Perron n'en rapporta pas moins la bulle d'absolution et le chapeau de cardinal. Tous ces titres le recommandaient à la haine particulière de d'Aubigné. L'indocile huguenot frémit encore des coups de gaule que son brave roi victorieux a reçus publiquement à Rome dans la personne de MM. du Perron et d'Ossat, « lesquels deux furent couchés de ventre à bêche-nez comme une paire de maquereaux sur la grille, depuis *miserere* jusqu'à *vitulos* ».

C'est sous le coup de cette émotion qu'il a composé la *Confession de Sancy*. Il l'a écrite ayant sur sa table la Bible et l'*Apologie pour Hérodote*, son gantelet de fer en main : il raille, il insulte, il soufflette ses adversaires. Les personnalités, les défis injurieux abondent comme dans un cartel à brûle-pourpoint. Le cœur gros de colère et de mépris, d'Aubigné profite de l'occasion pour satisfaire à la fois ses haines privées et les rancunes de son parti. Il frappe indistinctement, et parfois en aveugle, sur les renégats comme Sancy, Sponde, Palma Cayet; sur les politiques conciliants comme Hurault, Morlas, Rotan, Sully ; sur les anciens favoris de Henri III, comme d'O et d'Épernon ; sur Bellegarde, l'agent et le compagnon des bonnes fortunes royales.

Bien qu'elle porte souvent les traces de l'improvisation, la *Confession de Sancy* n'est pas sortie d'un seul jet : elle s'est accrue successivement. C'est un registre et, pour mieux dire, un journal, où d'Aubigné inscrit les médisances, les chroniques scandaleuses et les bons mots qu'il a recueillis ou faits lui-même. « Certaines allusions nous reportent aux années antérieures à la mort de Gabrielle (1599) ; d'au-

tres, au contraire, comme l'histoire du martyr Garnet, nous conduisent jusqu'à 1606. Le récit des conversions miraculeuses opérées par Mathurine, la confidente de du Perron et de Marie de Médicis, est d'une époque également assez avancée[1]. » Dans sa confuse diversité, ce livre nous offre une image exacte de cette société, où se heurtent les discussions politiques et religieuses, les commérages et les galanteries. Les hommes d'armes se font théologiens, les évêques diplomates, les courtisans prédicateurs, les dames elles-mêmes se chargent d'achever l'œuvre de la Grâce : témoin le dialogue d'un docteur et d'une fille galante, qui se vante d'avoir converti Vignolet par des procédés, il est vrai, peu canoniques.

A la violence des personnalités se mêlent les grandes questions de morale et de religion, d'honneur en ce monde et de salut dans l'autre; les controverses sur la grâce, le culte des saints, la confession auriculaire, la transsubstantiation, auxquelles d'Aubigné rattache, avec une verve et un esprit incroyable, toute l'histoire contemporaine. Sancy, éclairé par du Perron et instruit par l'exemple du prophète Daniel *à tourner toujours ses dévotions vers le soleil levant*[2], trouve dans le monde qui l'entoure et dans les faits qui s'accomplissent au Louvre, des preuves invincibles en faveur des dogmes catholiques. Qui oserait croire, par exemple, à la nécessité de la *grâce* de Dieu, quand celle du Roi est si puissante? — Qui douterait du mérite des *Œuvres,* quand « il y a des gens de bien et honnêtes gens qui ont gagné place au paradis de la France par braves et bonnes œuvres?..... Voyons, que sont devenus ceux qui se sont amusés à garder la *foi* au Roi et à l'État?... La *foi* sans les *œuvres* à la mode est morte, aussi meurent-ils de faim[3]. » — Qui ne reconnaîtrait le miracle de la *Transsubstantiation*, en voyant que sous le nom du Roi s'opèrent tous les jours de si étranges métamorphoses? « La sueur d'un misérable la-

1. Note de Le Duchat.
2. Ch. III.
3. Ch. V.

boureur (se changeant) en la graisse d'un prospérant partisan et trésorier. La moelle des doigts d'un vigneron de Gascogne, qui réjouit le cœur d'un chacun, et remplit le ventre du parasite. Les pleurs de la veuve ruinée en Bretagne font avoir du fard à la femme de Santory. Le sang d'un soldat, perdu à chasser Épernon de Provence, se change en hypocras. Pour l'hôte de la Rose de Blois, on le voit aujourd'hui transsubstantié en M. de Bussy-Guibert. Les impôts de la France ont transsubstantié les champs du laboureur en pâturages ; les vignes en friche ; les laboureurs en mendiants ; les soldats en voleurs avec peu de miracle ; les vilains en gentilshommes ; les valets en maîtres ; les maîtres en valets [1]. »

Il faut s'arrêter sur ce morceau admirable de vigueur et de causticité, et ne pas aller plus loin. Le droit de médisance a des bornes, que d'Aubigné a trop souvent franchies : une fois lancé, la plume ou l'épée à la main, il ne se connaît plus, il tranche et abat tout autour de lui. La Confession de Sancy a été très-diversement et parfois très-sévèrement jugée. M. Poirson, dévoué à la gloire de Henri IV, l'appelle une *caricature* et une *perpétuelle diffamation*. Le mot nous semble dur. Certes d'Aubigné est souvent injuste, mais sans cesser d'être honnête : il calomnie parfois, il ne ment jamais à bon escient. D'ailleurs à côté des violences, des injustices de l'esprit de parti, n'y a-t-il pas là aussi un sentiment généreux, une loyale indignation contre ces hypocrites et ces déserteurs toujours prêts à crier :

Viv' ceux que Dieu seconde !

Le succès trouve en ce monde tant de courtisans, qu'il ne faut pas trop en vouloir à ceux qui boudent contre la Fortune, quand ils pourraient avoir aussi leur part dans la curée. Une satire n'est pas un panégyrique, ni même une histoire : elle appelle un chat un chat et Rollet un fripon, même alors que Rollet est seulement un homme peu délicat. Plus tard,

1. Ch. x.

quand d'Aubigné plus calme aura pris la plume de l'historien, il saura rendre justice à Sancy et à ceux qu'il a le plus cruellement déchirés dans son pamphlet. On devine quel plaisir devaient éprouver les vieux huguenots au fond de leurs provinces, derrière leurs donjons, en feuilletant ce volume tout plein des rancunes de leur parti. Le journal quotidien, ce rapide aliment de la malice et de la curiosité, qui renouvelle et efface chaque matin nos impressions, n'existait pas encore. Le fiel amassé et condensé dans ce *livre Somme* durant plusieurs années, y gagnait en acidité. Le gentilhomme désormais condamné au repos le savourait lentement, goutte à goutte, comme l'auteur l'avait distillé lui-même, avec de malins sourires et des soulèvements d'indignation. Il voyait repasser devant lui, non sans envie, ces heureux, ces choyés « qui avaient part au gâteau, pour avoir eu part à la danse de Saint-Denis. »

IV

Malgré son irritation contre le Roi, d'Aubigné lui rendit un dernier service en l'aidant à se débarrasser de sa femne, la compromettante Marguerite. La Reine, qui n'avait guère appartenu à son mari, vivait séparée de lui depuis longtemps sans trop s'apercevoir de son veuvage. Tandis que le Béarnais guerroyait la bourse vide, le pourpoint percé, à la recherche d'une couronne, Marguerite s'ébattait follement dans son château d'Ussom, transformé en palais de Circé. Ses exploits amoureux avaient acquis une célébrité presque égale à celle des victoires d'Arques et d'Ivry. Las d'un rôle ridicule, dont il s'était vengé du reste par d'assez larges représailles, Henri, après avoir ramené l'ordre dans son royaume, songeait enfin à le rétablir aussi dans son ménage. Marguerite ne lui avait pas donné d'enfants, et ne lui permettait pas d'en espérer. Le divorce avait un double motif; mais il fallait que l'opinion publique forçât la main au Roi

et même au Pape. D'Aubigné, aussi jaloux de l'honneur que du salut de son maître, avait toujours détesté Marguerite comme une femme sans pudeur, et comme la fille des Valois. Il se chargea de l'exécution, et y apporta toute la brutalité d'un bourreau. Le *Divorce Satirique* n'est point une satire ingénieuse et transparente comme l'*Apologie pour le roi de Navarre*, mais un réquisitoire haineux, violent, où le Roi en personne se charge d'étaler aux yeux du monde la conduite de son indigne moitié. Il évoque le fatal souvenir des *Noces vermeilles :* « Une pluie de sang au mont Aventin durant la romaine superstition, présagea la défaite de Cannes, et un torrent de sang répandu par toute la France, à mes tristes noces, prédit la défaite de mon honneur. » Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'était pas besoin d'Annibal pour en triompher : La Mole ou Coconas y suffisait. D'Aubigné, s'il est réellement, comme on le croit, l'auteur de ce pamphlet anonyme, a eu la main un peu lourde, il faut l'avouer. Si Henri IV eût tenté lui-même de diffamer celle qu'il justifia trop souvent par ses propres torts, il l'eût fait avec plus d'esprit et de délicatesse.

Quelques années plus tard, le *Divorce Satirique* eut sa contre-partie dans les *Amours du grand Alcandre*, chronique indiscrète des faiblesses royales, écrite par une grande dame qui les avait partagées. L'auteur était une héritière des Guises, la propre fille du Balafré, la nièce de la duchesse de Montpensier, la galante princesse de Conti. D'une main légère, sans rancune contre ses nombreuses rivales, elle traçait le modèle d'un genre fort en vogue au dix-septième siècle, mélange d'histoire contemporaine et de roman, où les personnages figuraient sous un pseudonyme facile à deviner. Bussy Rabutin se perdit à ce jeu.

V

Quand d'Aubigné eut poussé son maître au divorce, il n'eut pas lieu d'être beaucoup plus satisfait de la nouvelle

reine. Il se trouva parmi les mécontents de la régence, et se vengea en écrivant dans l'exil une dernière satire : le *Baron de Fæneste*. Chaque pamphlet de d'Aubigné a une forme distincte et se rattache à un genre particulier : les *Tragiques*, à l'épopée ; la *Confession de Sancy*, à la controverse théologique ; le *Baron de Fæneste*, au roman de mœurs. Chacun d'eux correspond en même temps à une époque importante de la vie de l'auteur et du siècle tout entier : Les *Tragiques* à la Saint-Barthélemy, la *Confession de Sancy* à l'Abjuration, le *Baron de Fæneste* à la régence de Marie de Médicis.

Cette fois, d'Aubigné ne fait point à ses victimes l'honneur de se mettre en colère. Il croit qu'une pasquinade suffit pour avoir raison de cette mince génération, à laquelle il veut bien consacrer ses derniers coups de plume. L'ascendant d'une reine vaniteuse, coquette, intrigante, et par-dessus tout Italienne, avait éloigné de la cour les barbes grises, les visages austères et les pourpoints sombres des vieux huguenots. A leur place s'élevait une génération nouvelle, enjôleurs de boudoir, empanachés et enrubannés, minaudiers et beaux diseurs de riens, qui ne connaissent plus d'autres exploits que les duels, d'autre champ de bataille que le Pré aux Clercs ou les antichambres du Louvre. C'était pour la mâle et forte race du seizième siècle, formée à l'école des La Noue et des Coligny, une triste postérité. Nous sommes à l'heure où Concini et sa femme, tout puissants sur la Reine Mère, livrent la France aux pilleries de Barbin et de Mangot. L'honnête du Vair a déposé les sceaux : Sully s'est retiré tout chagrin, tout hérissé, dans son gouvernement. Le champ reste libre aux aventuriers d'Italie et de Gascogne. Hobereaux de province affamés, grands seigneurs ruinés d'honneur et de fortune, valets parvenus, femmes suspectes, gentilshommes douteux, accourent en foule à la curée.

Fæneste est un de ces Gascons éventés, de ces ferrailleurs d'arrière-garde venus après l'heure du péril, pour chercher fortune à la cour de Marie de Médicis. Nul mérite, beaucoup d'audace, plus encore de jactance et de babil, tels sont les titres de Fæneste. Tout son secret est dans ce mot : *paraître*[1].

1. Φαίνεσθαι, paraître.

S'il porte un long panache, c'est pour *paraître*; s'il a des bottes, des éperons dorés, un habit tailladé avec des nœuds de satin, qui vont de la tête aux pieds, s'il se fait suivre de trois ou quatre valets d'emprunt, c'est pour *paraître* riche et de bonne maison. S'il se promène un cure-dents à la bouche, quand il est à jeun, c'est pour *paraître* avoir dîné. Bavard et ignorant, poltron et vantard, impertinent et obséquieux, il parle de tout à tort et à travers, tranche du politique, du théologien, de l'homme de guerre, et raisonne aussi bien qu'il combat. Les pages le fouettent, les laquais le sifflent, les clercs du Palais le bernent et le bafouent; il n'en est pas moins convaincu qu'il fait trembler tout le monde. Il roule ses yeux d'un air terrible, frise sa moustache, fait sonner ses éperons, traîne la jambe à la cadence de la tête, comme font les *galants hommes;* car de marcher simplement, à la façon d'un récollet ou d'un bourgeois, il s'en garde bien : tout l'effet serait manqué.

A Fæneste d'Aubigné oppose comme contraste un brave gentilhomme protestant, Enay [1] (du Plessis-Mornay, dit-on) qui préfère l'*être* au *paraître*. Enay, avec son langage simple comme son costume, sa jupe de bure, ses souliers sans cric, sa franche bonhomie, son sens droit et juste, représente la probité et la prud'homie de l'ancien temps. Tout en s'amusant des mensonges et des rodomontades de Fæneste, qui ne s'aperçoit pas qu'on se moque de lui, le malin compère, fin jouteur en controverse, n'est pas fâché d'amener son hôte sur certains points scabreux de théologie. Le Gascon, qui ne doute de rien, donne tête baissée dans le piége, et s'enferre imperturbablement. Pour un huguenot, c'est une bonne fortune que de trouver en face de soi un catholique aussi bouillant et aussi mal avisé que Fæneste. La dispute s'engage sur la messe, sur les reliques, sur les miracles; et, à ce sujet, les contes plaisants pullulent sous la plume de d'Aubigné. C'est la *Gageure du baron de Courtomer et du sieur de Canisy* à propos de la Consécration; c'est l'*Histoire*

1. Εἶναι, être.

de Marthe la démoniaque, la *Théologie de Clochard et de Mathé*, sans compter les coups de griffe à l'adresse du P. Coton, du P. Ségurand, du P. Gonthier, tous jésuites et bons amis du feu-roi.

Fæneste sort de ces passe-d'armes théologiques, comme de ses duels, toujours battu et content de lui-même. Il a des accès de dignité superbes. On le somme de se rendre sur le pré : il répond qu'il ne se rend jamais. On lui demande des explications : il se targue de n'en devoir à personne. S'il tourne le dos, c'est par dédain de l'ennemi. Malgré son orgueil et sa délicatesse du point d'honneur, le fier gentilhomme a si grande envie de réussir qu'il ne recule devant aucun métier. Il est tenté de se faire *espion*, industrie nouvelle comblée de toutes les faveurs du maréchal d'Ancre, et qui devait se perfectionner quelques années plus tard, sous Richelieu. Il songe aussi à se donner pour *nouveau converti*, autre genre de spéculation, qui déjà commençait à devenir très-lucrative soixante ans avant la révocation de l'Édit de Nantes. Ce gouvernement de police et de corruption irrite la fibre loyale de d'Aubigné. Il accable de ses mépris et de ses sarcasmes toute cette valetaille, qu'il voudrait fustiger du plat de son épée. Le seigneur de Basché, dans *Pantagruel*, ne frappe pas de meilleur cœur sur l'échine des pauvres Chicanous.

De Genève, où il s'est retiré, d'Aubigné prête encore l'oreille aux mille bruits qui lui viennent de France ; il recueille, avec un malin plaisir, les épigrammes sur la Reine Mère, sur Concini et sa femme, les édite et les amplifie au besoin.

L'on demande à quoi sont utiles
Conchine et force autres encor ;
Philippe en eût pris plus de villes :
Ce sont des ânes chargés d'or [1].

Fidèle jusqu'au dernier jour aux affections comme aux inimitiés de toute sa vie, il solde en même temps un arriéré de

1. Édit. Réaume et de Caussade, t. IV.

médisances rétrospectives à ses anciens adversaires ou rivaux. Il n'a oublié ni Lesdiguières, ni Retz, ni Sully même, ni l'ex-reine Marguerite, qui communie maintenant trois fois la semaine, en expiation de ses péchés :

Commune, qui te communies
Ainsi qu'en amour en hosties.

Mais c'est aux nouveaux venus surtout qu'il en veut. Par un sentiment de faiblesse, dont les plus grands cœurs ne sont pas toujours exempts, d'Aubigné n'aime pas ses successeurs. L'énergique vieillard, l'ancien athlète des guerres civiles se redresse sous le poids des ans, pour toiser cette race de pygmées, qui vient prendre au soleil la place de ses pères. Cruellement blessé lui-même, dans ses espérances et ses ambitions paternelles, par la mauvaise conduite d'un fils dont il ne put jamais faire qu'un bandit, il ne croit pas plus au courage qu'à la probité de ses petits neveux. Il rit des escarmouches du pont de Cé, de la Valteline et du Val-Saint-Pierre, pompeusement décorées du nom de batailles, véritables jeux d'enfants, à côté des tueries épiques et des horreurs sanglantes de l'âge précédent. Patience ! Encore quelques années, et ces bambins dégénérés enfonceront à Rocroi les vieilles bandes espagnoles. Mais d'Aubigné ne s'en doutait pas. Après avoir tant bataillé, avant de mourir, il tirait un dernier coup d'arquebuse contre le dix-septième siècle naissant. Il le déteste d'instinct. Pouvait-il faire autrement ? Que fût devenu le hardi gentilhomme en face de Richelieu ou de Louis XIV ? Eût-il pu se résigner à incliner sa tête blanchie devant la robe d'un cardinal, ou à révérer comme un demi-dieu le petit-fils du maître, dont il avait été toute sa vie le serviteur, et pas un jour le courtisan ? Enfin eût-il jamais pensé que sa petite fille régnerait un jour sur la France, et ferait révoquer l'Édit de Nantes ?

CHAPITRE X

LES JÉSUITES.

Rôle militant de la Société : ses nombreux ennemis. — Sonnet de Ronsard. — Procès de l'Université et des Jésuites : plaidoyers d'Étienne Pasquier (1564), d'Antoine Arnauld (1595). — Expulsion des Jésuites : *la Pyramide du Palais*. — *Le Catéchisme*. — *Le Passe-Partout des Jésuites*. — Leur retour. — Henri IV et le P. Coton. — Le Collége de la Flèche. — Mariana et Ravaillac : *l'Anti-Coton*. — *Jesuita Sicarius*. — *La Chemise Sanglante* de Henri le Grand. — Les pamphlétaires Jésuites. — L'*Amphitheatrum Honoris* de Scribani. — Le P. Richeome : — *la Chasse au Renard Pasquin*. — Le P. Garasse : *l'Élixir Calviniste*, *le Rabelais Réformé*, *le Banquet des Sages*, *la Recherche des Recherches*.

I

Parmi les puissances du siècle, il en est une que son rôle multiple et ambigu nous a décidé à reléguer sur la limite extrême des deux mondes politique et religieux. Déjà nous avons indiqué quelle part considérable lui revient dans le long duel engagé entre Rome et Genève. Les Jésuites n'ont pas seulement les huguenots à combattre, mais ils trouvent parmi les catholiques, à la Cour et au Parlement, dans l'Église et dans l'État, de nombreux ennemis. L'histoire de la Satire leur doit une large place, en mémoire des pamphlets, dont ils furent les victimes ou les auteurs : le recueil seul de ces écrits formerait toute une bibliothèque [1].

1. Le nombre des écrivains jésuites, selon les auteurs de la *Bibliothèque*, s'é-

L'humeur conquérante et disputeuse, qui animait la Réforme aux premiers jours, a passé dans le camp des fils de Loyola. Ils sont partout à la fois : aux Indes, qu'ils couvrent de leurs missions ; en Allemagne, où ils viennent braver l'ombre de Luther ; en Hollande, en Angleterre, où ils fomentent les complots contre Guillaume et Élisabeth ; en France, qu'ils ouvrent à la politique et aux armées du roi d'Espagne. Ils soutiennent, en même temps, le fardeau de la polémique protestante, et une double guerre intestine contre les Gallicans et les Thomistes. Infatigables pêcheurs d'âmes, au milieu de la tempête, ils organisent la grande œuvre du sauvetage catholique, appelant de leur douce voix les naufragés, les attirant d'une main caressante vers la rive du salut. Pour ramener le monde dans la bonne route, ils l'aplanissent, la rendent accessible à tous. Hommes de transaction et de compromis, tels qu'il les fallait peut-être à tant d'âmes fatiguées, désenchantées, en qui l'amour-propre ou le respect humain avait remplacé les naïvetés et les ardeurs de l'ancienne foi, ils ôtent à la théologie ses épines, à la morale ses rigueurs. Plus que personne, ils contribuent à faire entrer la politique dans la religion.

Diplomates autant qu'apôtres, confesseurs et confidents, usant au besoin des passions humaines comme d'un instrument, que Dieu met entre leurs mains pour assurer le triomphe de la sainte cause, ils s'emparent des rois, de leurs ministres, de leurs maîtresses : le père Auger s'assied à côté de Henri III, comme le père Coton auprès de Henri IV. Le cardinal de Lorraine, Birague, d'Épernon, Gabrielle d'Estrées, Marie de Médicis, sont leurs alliés. Nombre d'esprits chagrins et difficiles, d'âmes scrupuleuses, de vieux Gallicans patriotes murmuraient contre ces nouveaux marchands d'indulgences. Ronsard, n'osant les attaquer en face, par égard sans doute pour les Guises leurs amis, décochait contre eux un de ses sonnets anonymes, morose enfant de sa vieillesse :

lève à plus de 10,000. On voit s'ils ont usé de l'imprimerie. (V. *Bibl. des écrivains Jésuites, par les RR. PP. Auguste et Aloïs de Backer.*)

Mignons de Jésus-Christ, qui par votre mérite
Avez déjà si bien amorcé nos péchés,
Que l'on se peut vanter que là, où vous pêchez,
Pour un petit poisson vous tirez une truite :
. . . .
Secrétaires de Dieu, l'Église et les humains
Et Dieu et Jésus-Christ vous prient à jointes mains
De retirer vos rets hors de leur mer profonde :

Car vous pourriez enfin, par votre feint esprit,
Pêcher, prendre, amorcer et bannir de ce monde
L'Église, les humains, et Dieu, et Jésus-Christ[1].

Après avoir sauvé l'Église, on soupçonna qu'ils songeaient à la gouverner. Le démon de l'orgueil, tué chez l'individu, prenait sa revanche dans la société. En vertu d'une loi fatale imposée à la puissance et au succès ici-bas, les Jésuites, pour être devenus redoutables, éprouvèrent le sort des Guises. Les défiances, les calomnies, les rigueurs même de l'autorité vinrent les frapper. L'antipathie qu'ils excitaient en France, se confondit avec la haine de l'étranger. On les désignait sous le nom de *prêtres espagnols* : c'était assez pour les rendre odieux au parti national et gallican. Le clergé séculier s'en défie ; le clergé régulier les jalouse ; l'Université voit en eux des rivaux ; le Parlement, des citoyens qui prétendent se soustraire à l'empire de la loi commune. On les chansonne, on les siffle, on les chasse : qu'importe ? Ils durent, et ils dureront, pliant sous l'outrage, pour se relever ensuite ; flexibles et tenaces, soutenus par la puissance de l'idée fixe, cheminant volontiers sous les quolibets, les injures et les crachats, pourvu qu'au sommet de ce Calvaire ils aillent planter leur croix triomphante.

Si résignés qu'ils soient au martyre, ils ne s'interdisent pas cependant les représailles. Par l'esprit même de leur organisation, ils forment une véritable milice, et semblent créés pour la guerre. Leur fondateur, en échangeant la cuirasse contre le froc, n'a pas dépouillé les instincts belli-

1. Satyre Ménippée : *Testament de l'Union.*

queux du chevalier. Nul ordre ne compte plus de polémistes. Habiles à profiter de toutes les ressources du monde moderne, ils s'emparent de l'imprimerie. Leurs presses inondent le globe entier de catéchismes, de manuels, d'histoires vraies ou fausses, de pamphlets signés ou anonymes. L'armée s'avance. Au premier rang, les esprits et surtout les âmes d'élite, héros de la charité, apôtres et confesseurs de la Foi, les Ignace de Loyola, les François-Xavier ; puis, les érudits théologiens, les docteurs religieux et politiques, comme Bellarmin, Mariana, Sanchez, Lainez ; puis, à l'arrière-garde, la cohorte des pamphlétaires. De même que l'ordre a ses frères mineurs, marmitons, coupe-choux, quêteurs, portiers, il a ses bretteurs de plume, ses spadassins de l'écritoire, aboyeurs et brochuriers infatigables, qui versent à flots l'encre, l'injure et même la calomnie, pour la gloire de Dieu et de son Église. Les volontaires leur arrivent de tous côtés. Tantôt, c'est un prédicateur à la mode, qui descend incognito de sa chaire, et complète l'effet de son sermon par un libelle : tantôt un régent de collége, qui s'amuse à faire l'école buissonnière hors de sa classe, en donnant la chasse à l'Hérétique et au Gallican. Le plus souvent, c'est un obscur champion, fruit sec de Sorbonne ou de séminaire, déguisé sous le nom sonore de quelque gentilhomme inconnu.

Les Jésuites, il faut bien le reconnaître, furent provoqués et usèrent du droit de légitime défense. En dépit de la charité chrétienne, ils appliquèrent à leurs ennemis la peine du talion : dent pour dent, calomnie pour calomnie, n'était-ce pas après tout la loi de la guerre ? Non-seulement ils aspirèrent à reconquérir les âmes, mais ils voulurent mettre jusqu'aux rieurs de leur côté. Ils eurent leurs satiriques et leurs bouffons : Richeome est presque aussi plaisant que M. Guillaume : Garasse vaut à lui seul Chicot et Angoulevent. A coup sûr, les bons pères sont gens d'esprit : ils connaissent le monde, ses travers, ses vices, ses intrigues, et en usent au besoin. Ils occupent toutes les avenues de la science, disposent de toutes les ressources de la parole et de la publicité : ils ont des diplomates, des théologiens, des

orateurs, des casuistes, des pédagogues consommés. Et cependant, parmi tant d'éminents lutteurs, on ne trouve pas un écrivain français de premier ordre, pas un qu'on puisse opposer aux bonnes plumes de la Réforme ou du parti Politique, à Calvin, à Bèze, à d'Aubigné, à Hotman, à Estienne, à Mornay, etc. A quoi tient donc cette infériorité? Les Jésuites ne furent jamais réellement un ordre français : leur origine étrangère, leur cosmopolitisme incolore, l'emploi continuel de la langue latine, dans leurs écrits et leur enseignement, est déjà une raison presque suffisante. Il en est une autre plus puissante encore. Le style, c'est l'homme même, a dit Buffon : or l'homme, l'individu, n'existe plus chez les Jésuites. Ils sont légion : c'est là le secret de leur force. Les triomphes égoïstes de l'amour-propre, la personnalité qui s'étale ou s'imprime fortement dans une œuvre littéraire, serait à leurs yeux une faiblesse, presque un péché. Le plus grand sermonnaire qu'ait produit la Société au siècle suivant, Bourdaloue, est peut-être le moins personnel de nos écrivains.

II

Les scandales ne leur manquèrent pas. Un procès retentissant les accueillit à leur arrivée en France. Lainez avait conquis, au Colloque de Poissy, le droit de résidence pour sa Compagnie. Comme autrefois les Jacobins, les Jésuites étaient venus s'établir au cœur du vieux Paris ergoteur et savant, dans ce collége de Clermont que leur avait légué Duprat, à deux pas de la Sorbonne : ils rôdaient le long des murs, rêvant tout bas à l'escalade : pauvres écoliers la veille, ils aspiraient à devenir maîtres le lendemain, sans grades, sans diplômes, par la seule vertu des lettres d'obédience. L'Université, l'œil au guet, jeta le cri d'alarme, revendiqua ses priviléges, et chargea Pasquier de sa défense. L'affaire

fut portée devant le Parlement. Versoris, l'avocat ligueur, plaidait pour les Jésuites (1564).

Avec son patriotisme ombrageux, ses opinions gallicanes, son attachement aux principes d'indépendance monarchique et nationale, Étienne Pasquier devait être l'ennemi juré de ces prêtres étrangers, agents de l'Espagne et du Saint-Siége. A trente ans de distance, il s'échauffe encore en nous racontant, dans ses *Recherches*, ce mémorable combat en champ clos, où, nouveau Persée, il sauva l'Université, cette autre Andromède en grand péril. Ce fut là, nous dit-il lui-même, la première planche de sa fortune au palais : aussi aime-t-il à y revenir sans cesse comme Cicéron à ses Catilinaires. Une fois engagée, la lutte remplit une bonne partie de sa vie, et ne cesse pas même après sa mort : Garasse donne encore la chasse au *Renard Pasquin*, dans son tombeau. Le discours de Pasquier est resté un des rares monuments de l'éloquence judiciaire au seizième siècle : c'est à la fois un panégyrique à la gloire de l'Université et un pamphlet violent, haineux, plein d'âpreté gallicane et de fiel parlementaire contre le fondateur et les membres de la société de Jésus.

Jeune encore, dans toute la verdeur de sa parole caustique et incisive, bigarrée de pointes érudites, de proverbes, de locutions familières, avec un mélange de gaillardise et de gravité, Pasquier nous représente assez bien Caton, l'aigre censeur, le malin avocat, combattant l'introduction des mœurs nouvelles et de ces sophistes grecs, aussi suspects à l'ancienne Rome que l'étaient les Jésuites à la vieille France. Son plaidoyer a la prolixité de toutes les œuvres du temps : cependant, même aujourd'hui, il n'est point ennuyeux. Une certaine saveur de terroir gaulois, une passion sincère qui éclate en boutades et parfois en apostrophes presque éloquentes, l'anime et le soutient jusqu'au bout. Mais cette passion finit par l'aveugler, et le rend souvent injuste pour ses ennemis. L'enthousiaste chevalier de la Vierge, le mystique exalté, qui rêvait la conquête du monde par la foi, et opposait à l'orgueil des novateurs son indomptable humilité,

Ignace de Loyola, n'est à ses yeux qu'un charlatan, un effronté bateleur, sans lettres, sans théologie, associé à je ne sais quel aventurier, pour l'exploitation de la sottise et de la crédulité humaine.

Il y a deux parts dans l'œuvre de Pasquier : l'une sensée, pénétrante, où, avec le flair du politique et les instincts défiants du patriote, il dépiste et dénonce les voies obliques, les empiétements de la Société, pour s'emparer de l'éducation et du monde avec elle : l'autre exagérée, chimérique, violente jusqu'à l'absurde, où il calomnie les hommes par haine de l'institution. Tout lui déplaît chez les Jésuites, tout lui devient un sujet de grief : leur nom, qui est une impertinence à l'égard des autres chrétiens, comme s'ils n'étaient pas tous également enfants de Jésus ; leur origine étrangère, qui menace d'agréger à la vieille Université, à la fille aînée de nos rois, des demi-maures Espagnols et des chattemites Italiens ; leur charlatanisme, qui consiste à jeter de la poudre aux yeux, par un faux appareil de science et de charité ; leur libéralité captieuse, qui ne les a pas empêchés d'amasser cent mille écus en moins de dix ans ; la gratuité hypocrite de leur enseignement, qui est un moyen de ruiner l'Université ; leur ambition effrénée, qui les pousse à usurper les fonctions des curés dans le confessionnal, sans être prêtres, et celles des professeurs dans leurs chaires, sans être docteurs, ni même bacheliers. Avant de leur ouvrir les portes de la France et de l'Université, Pasquier leur demande de montrer patte blanche, et de dire au juste ce qu'ils sont : laïques ou religieux, réguliers ou séculiers? Pris dans l'antre du Cyclope gallican, les bons pères s'étaient tirés d'embarras par un de ces termes ambigus comme le fameux *Personne* d'Ulysse, en répondant qu'ils étaient *tales quales*, c'est-à-dire tels que les avait créés leur institution :

Je suis oiseau, voyez mes ailes !
Je suis souris, vivent les rats [1] !

1. La Fontaine. — Fables : *La Chauve-Souris et les deux Belettes* (Liv. II, fab. v).

Pasquier, en vrai *parrhésien* ami de la franchise, s'emporte contre ces êtres amphibies : « Notre Université est composée de séculiers et de religieux : il faut être tout un ou tout autre : nous n'y admettons point d'hermaphrodite. » La conclusion, c'est qu'il faut les proscrire de l'enseignement, comme dangereux, hérétiques, schismatiques, contraires au repos de l'État, aux statuts de l'Université, à l'honneur et au salut de l'Église catholique.

Le Parlement divisé, hésitant, appointa la cause et renvoya les partis dos à dos : l'Université n'ouvrit pas ses portes, mais les Jésuites restèrent provisoirement en possession de leur collége. Le provisoire devint définitif. Quelques années plus tard, soutenus par l'influence des Guises et de l'Espagne, ils étaient maîtres de toutes les positions, et attisaient ce vaste embrasement de la Ligue, où devait disparaître la monarchie des Valois. Quand le P. Auger tenait entre ses mains l'âme de Henri III, quand Commolet, quand Gonthéry tonnaient en chaire, qui eût osé les attaquer ? Pasquier garda prudemment son plaidoyer enfermé, sans le publier, et se consola en recueillant des notes, dont il se promettait d'user un jour. Passerat dans son *Calepin*, Gillot dans ses *Éphémérides*, enregistraient soigneusement les dits et faits de la Société, sans oublier les quatrains, distiques et pasquils composés à ses dépens. La petite chambre qui vit naître la *Ménippée*, fut aussi le berceau de plus d'une satire contre les Jésuites. Les coups de plume qui atteignaient les Ligueurs et les Espagnols, retombaient de plein droit sur le dos de leurs amis. A l'avénement de Henri IV, les Jésuites s'étaient tenus cois, cherchant à passer inaperçus. L'Université, fidèle à ses rancunes, et toujours inquiète de cet enseignement rival, qui menaçait de diviser la France en deux Eglises et en deux États, réveilla le procès assoupi depuis trente ans (1594). Pasquier eut pour successeur un champion plus jeune et peut-être plus ardent encore que lui, Antoine Arnauld. Dollé lui servait de second, et plaidait pour les curés de Paris associés aux Universitaires : Duret défendait les Jésuites.

Cette fois, le débat a pris d'autres proportions : comme l'a très-bien fait remarquer Linguet[1], ce n'est plus un simple procès civil, c'est une véritable action publique, qu'Arnauld intente aux Jésuites. On sent que le souffle des révolutions a traversé et embrasé l'atmosphère. La passion politique, la rancune des guerres civiles, la haine de l'Espagne, bouillonnent au cœur de l'avocat patriote et gallican. Il ne s'agit plus seulement des intrigues d'une secte ambitieuse, pour s'introduire dans les écoles, d'une concurrence déloyale faite à l'Université; mais d'un vaste complot, qui enveloppe le monde entier. Dans cet intervalle d'un quart de siècle, le fantôme du Jésuite a grandi de cent coudées. Arnauld le montre partout à l'œuvre, enchaînant les peuples et assassinant les rois, livrant le Portugal à l'Espagne, inondant de sang les Pays-Bas, organisant dans le nouveau monde les boucheries humaines, les noyades en masse, les repas de cannibale, les chasses à l'Indien avec les dogues, et toutes ces horreurs contre lesquelles, il faut le reconnaître, les Jésuites et le vénérable Las Casas, un des premiers, avaient élevé d'éloquentes protestations. Arnauld l'ignore, ou l'a oublié : sur ce point, son tableau chargé des plus sombres couleurs a le tort d'être une calomnie. Mais le ressentiment l'emporte. Démosthène tonnant contre la furieuse ambition de Philippe, Cicéron dénonçant à la tribune les cruautés et les infamies d'Antoine, n'ont pas mis plus de véhémence et de colère dans leurs invectives : « Quelle langue, quelle voix pourrait suffire pour exprimer les conseils secrets, les conjurations plus horribles que celles des Bacchanales, plus dangereuses que celles de Catilina, qui ont été tenues dans leur collége rue Saint-Jacques et dans leur église rue Saint-Antoine? Où est-ce que les ambassadeurs et agents d'Espagne, Mandosse, Daguillon, Diego, Divarra, Taxis, Feria et autres ont fait leurs assemblées les plus secrètes, sinon dans[2] les Jésuites? Où est-ce que Louchard, Ameline, Crucé, Cromé et sem-

1. *Hist. impartiale des Jésuites.*
2. Chez.

blables renommés voleurs et meurtriers ont bâti leurs conjurations, sinon dans les Jésuites.... Boutique de Satan, où se sont forgés tous les assassinats, qui ont été exécutés ou attentés en l'Europe depuis quarante ans; vrais successeurs des Arsacides ou Assassins, etc..... »

Certes, le plaidoyer d'Arnauld est loin d'égaler les Philippiques ou les Catilinaires : il est infecté de ce faux goût qui régnait alors au Palais : l'emphase, l'érudition prétentieuse, le défaut de mesure dans les développements comme dans l'attaque, les rapprochements forcés, la faiblesse de certains arguments, offrent une large prise à la critique. On est tenté de sourire quand on voit le fougueux avocat expliquer la haine d'Ignace de Loyola contre la France par la rancune de la blessure qu'il avait reçue au siége de Pampelune, en combattant les Français; quand on l'entend comparer les pères qui envoient leurs fils aux Jésuites avec les Carthaginois qui immolaient leurs enfants aux idoles, ou bien encore accuser les régents de jeter des sorts sur leurs écoliers. Cependant, Linguet nous semble trop sévère pour ce plaidoyer. La chaleur, le mouvement, la force d'imagination, la puissance du souffle oratoire, ne sont pas des qualités à dédaigner; et Arnauld les possède au plus haut degré. A travers les éclats de cette éloquence impétueuse et parfois désordonnée, on croit entendre déjà gronder l'esprit de cette indomptable famille, qui devait illustrer et troubler l'Église de France par son génie et ses malheurs. Le discours d'Antoine Arnauld fut, comme on l'a dit, le *péché originel* de sa race[1], aggravé bientôt par son fils le grand athlète du Jansénisme. Effrayés à l'avance du bruit que ce procès allait faire dans le monde, les Jésuites avaient demandé et obtenu la faveur du huis clos. Mais la voix ardente d'Arnauld perça l'étroite enceinte du Palais, et retentit comme un tonnerre aux quatre coins de l'Europe.

Les curés et les professeurs dans leurs chaires, le Collége

1. Lui-même revint bientôt à la charge dans un écrit anonyme : « *Le franc et véritable Discours au Roi*, sur le rétablissement qui lui est demandé pour les Jésuites. » (1602.)

Royal et la Sorbonne s'associèrent à cette démonstration. Turnèbe aiguisait la pointe de ses épigrammes latines. Rapin, dans une épître à Dollé, célébrait la gloire des deux avocats vainqueurs des diables d'Espagne :

Arnauld et toi d'un fort courage,
Comme deux dogues acharnés,
Osâtes attaquer la rage
De ces Alastors incarnés.

Passerat, tout en commentant Cicéron, Plaute et Virgile, trouvait à chaque pas des allusions : l'épisode des Harpies, qui gâtent et infectent tout de leur ordure, lui rappelait certains oiseaux à deux pieds et sans plumes, portant griffes et robes noires. Aux voyages des Scythes vagabonds, il comparait les incursions des Jésuites sur les terres de l'Université. Le cheval de Troie était l'image de ce fameux collége de Clermont, à l'aide duquel ils s'étaient flattés de surprendre Paris endormi. Leurs éditions expurgées et corrigées lui semblaient grimaces de faux Hippolytes, habiles à châtrer les auteurs et indignes d'être reçus chez les Français, qui haïssent naturellement les « marchands d'eunuques et leur marchandise. »

Cependant, le Parlement hésitait encore ; la cause menaçait de rester en suspens. L'attentat de Châtel vint hâter la solution. Cette fois le Roi céda, vaincu par les instances de Sully et de ses plus intimes conseillers, par les représentations du grave président du Harlay, par les réquisitoires foudroyants de ses avocats généraux, Servin et Marion. Henri signa l'arrêt, qui expulsait les *soi-disant Jésuites*, comme *corrupteurs de la jeunesse, perturbateurs du repos public*, ennemis du Roi et de l'État, et les sommait de quitter le royaume sous trois jours. Le départ des Jésuites fut salué par une explosion de quatrains, de couplets, de fanfares poétiques et oratoires. On eût dit que l'arrière-garde de l'armée espagnole sortait de Paris pour la seconde fois. Une pyramide s'éleva sur la place du Palais, non loin du pont où la statue de Perrinet Leclerc avait si longtemps reçu la boue et les in-

jures des passants. L'inscription latine gravée sur la base rappelait le crime et l'expiation. On y lisait, à propos de Jean Châtel :

> Malis magistris usus et impia schola
> Sotericum eheu ! nomen usurpantibus.

Le bruit de ces luttes avait rallumé l'ardeur belliqueuse d'Étienne Pasquier. Piqué d'émulation par le succès d'Arnauld, il publia et inséra dans une nouvelle édition de ses *Recherches* (1594), son fameux plaidoyer, dont on se souvenait encore au Palais. Ce fut le signal de nouvelles hostilités. Un *petit jésuite* de Douai s'étant avisé de le maltraiter, lui et son livre, le vieux conseiller, qui se sentait encore vert malgré ses soixante-dix ans, rentra en lice comme aux beaux jours de sa jeunesse. Pour le coup, ce n'était plus un simple discours qu'il méditait. Durant ces trente années de silence et de mauvaise humeur, auxquelles l'avait condamné le triomphe du parti ultramontain, il avait eu le temps de recueillir les pièces d'un immense dossier contre les Jésuites. En outre, ses amis, Passerat, Gillot, Pithou, vidèrent pour lui leurs portefeuilles. Il eut bientôt autour de lui une montagne d'arguments, de citations, de preuves, qu'il se promit de faire tomber comme une avalanche sur la tête de la Société. « J'aiguisai mon esprit, ma plume et ma colère, écrit-il lui-même à son confesseur, et reconnus les livres qui se faisaient à mon intention ; je les étudiai non d'une étude tumultuaire, mais de deux ans et demi entiers, voire de trois. » Ce fut de cette colère, digérée et recuite durant trois ans, que sortit le *Catéchisme*, œuvre de vengeance et de représailles, moins rassise, moins méditée que Pasquier ne voudrait le faire croire. En réalité, ce livre est une compilation ou plutôt une mosaïque de citations, d'extraits, d'arguments, de vers satiriques, de médisances légitimes, et aussi de calomnies. L'auteur a bien essayé de donner à son pamphlet les proportions d'une œuvre littéraire ; mais là, comme dans les *Recherches*, comme dans l'*Apologie pour Hérodote*, comme

dans les *Essais* de Montaigne, la matière trop abondante déborde, et brise le cadre frêle et indécis de la composition. Le style de Pasquier, auquel Richeome accordait la fluidité, en lui contestant l'éloquence, nous semble aujourd'hui souvent dur, rocailleux, chargé de la rouille de l'archaïsme, entravé de négligences et de lenteurs.

L'ouvrage est divisé en trois livres : le premier traite de l'établissement et des progrès des Jésuites ; le second, de leur doctrine contraire à l'Église gallicane et aux lois fondamentales du royaume ; le troisième expose les conséquences de cette doctrine attestées par les complots et assassinats, dont les Jésuites ont été les instigateurs ou les auteurs. La discussion s'engage à la fin d'un repas entre un gentilhomme et un jésuite déguisé sous l'habit d'un homme du monde, en présence d'un avocat fort instruit, qui n'est autre que Pasquier. Le gentilhomme ouvre le feu contre les Jésuites en reprenant l'interrogatoire au point où il était resté trente ans auparavant : « Sont-ils moines ? Nenni. Sont-ils prêtres ? Pas davantage. Habitent-ils des monastères ? Non plus, mais des maisons. Assistent-ils aux processions des Ordres et de l'Université ? Ils s'en gardent bien[1]. » Ennuyé de ces subterfuges, l'Avocat, dont la bile s'est échauffée en silence, éclate et annonce qu'il fera comme ce Flavius, qui se vantait d'avoir crevé les yeux des corneilles, en dévoilant les supercheries des pontifes. Il va de même nous révéler tous les mystères de la secte jésuitique, montrer son étroite parenté avec la secte calviniste : « De manière que je puis dire comme chose très-vraie que ces deux sectes commencèrent de pousser... dans Paris en la rue Saint-Jacques, à quinze ou vingt maisons l'une près de l'autre[2]. » Il établit enfin qu'il y a beaucoup de *Juiverie* dans la *Jésuiterie*. Pasquier ne fait guère ici que reprendre et développer son plaidoyer avec de nouvelles preuves à l'appui. Il est sous le coup des mêmes préventions, et n'est pas devenu plus équitable pour les

1. Voir le dialogue plus détaillé, liv. I, ch. II.
2. Liv. I, ch. IV.

personnes. Ignace de Loyola est toujours pour lui un fourbe, un cafard, un fils du Démon incarné, un grand Sophi, un Manès pire que Luther ou Julien l'apostat, un *Don Quichotte*. De toutes les injures, celle-ci est peut-être la plus raisonnable, et à coup sûr la moins offensante. Les Jésuites sont les *scorpions* de la France, non les premiers *piliers*, mais les premiers *pilleurs* du Saint-Siége. Plus tard Richeome et Garasse lui rendront ses injures au centuple ; mais il faut avouer que Pasquier n'avait pas donné l'exemple de la modération.

La grosse question sur laquelle il revient sans cesse, est celle de l'enseignement. L'éducation telle que la donnent les Jésuites lui semble antichrétienne, antimonarchique et antifrançaise. Aux *chimagrées* fantasques dont ils emplissent la tête de leurs écoliers, Pasquier oppose la *gaillardise* des élèves de l'Université, bien plus propres à toutes les fonctions politiques ou ecclésiastiques. Avec l'Université, du moins on reste maître de ses enfants, on règle leur destinée, leur vocation. Avec les Jésuites, on les perd, on se les voit enlever un matin, comme ce lieutenant criminel d'Angers, Ayrault [1], chargé de poursuivre les voleurs, et qui ne put empêcher la Société de lui voler son fils âgé de quinze ans. Partisan du vieux droit paternel, Pasquier s'indigne de cette usurpation. Mêlant le pathétique aux malédictions, il rappelle ou plutôt il invente le discours d'un pauvre père, auquel les Jésuites ont pris son enfant. « Je ne t'avais baillé mon fils pour en faire un jésuite ;ains [2] pour l'instruire aux lettres humaines, sans qu'il fourvoyât de notre religion catholique, en intention de le faire successeur de ma volonté, de mon bien et de mon état, estimant que tu eusses quelque religion en ton âme. Mais où as-tu trouvé (méchant homme), qu'il te fût permis par une confession auriculaire, par une dévotion contrefaite, par une parole hypocrite, par une chimagrée enfumée, suborner mon pauvre enfant, pour le dérober à soi, pour le dérober à son père, pour le dérober à Dieu ? Car

1. Ayrault composa à ce sujet le *Traité de la puissance paternelle*, 1595.
2. Mais.

pourquoi n'appellerai-je dérober à Dieu, quand, pour la première démarche de sa dévotion, tu lui enseignes de se dérober à son père[1] ? » Ce discours, dont la fin surtout n'est pas dépourvue d'éloquence, devait soulever le cœur de tous les pères huguenots et gallicans. Les mauvais bruits qui avaient couru jadis contre les Juifs se réveillèrent contre les Jésuites. On les accusa d'enlever les enfants, pour en faire les complices et les instruments d'une cabale occulte, pour les initier aux mystères de l'assassinat. Le troisième livre du *Catéchisme* déroule à nos yeux le tableau des hécatombes royales organisées dans le monde entier : Parri, Gérard, Barrière, Châtel, viennent tour à tour, armés du pistolet et du poignard, déposer contre leurs maîtres. Ce long acte d'accusation devint le répertoire général de toutes les attaques dirigées alors et depuis contre les Jésuites, l'arsenal où Saint-Cyran, Arnauld, Pascal, et plus tard Voltaire et d'Alembert, viendront chercher des armes, qui ne semblent pas trop rouillées même aujourd'hui.

III

On pouvait croire cette fois que l'ordre, condamné, flétri, attaché au gibet dans la personne de Guignard et de Guéret, était à jamais déraciné et jeté hors du royaume. A peine avait-on achevé la lecture du *Catéchisme*, que les portes dela France se rouvraient toutes grandes pour les proscrits. Henri IV ne les avait bannis qu'à regret, et voulait à tout prix les conquérir. La double joie de son divorce avec Marguerite, et de son mariage avec la nièce du Pape, fournit un prétexte à sa clémence. En dépit des remontrances, des prédictions sinistres et des cris d'opposition, il rapporta le décret d'exil. Le P. Coton reparut au Louvre, toujours courtois et souriant : le Roi courut au-devant de lui et l'embrassa, nous

1. Liv. II, ch. VIII.

dit Cayet, comme un ami longtemps attendu. Le retour des Jésuites fut plus bruyant encore que leur départ. La pyramide du Palais prit la parole, et fit la leçon à tout le monde : au Roi, sur sa faiblesse ; aux Pères, sur leur insolence. « Taisez-vous, méchants, puisque les pierres parlent; écoutez, vous bons Français, puisque les autres n'ont point d'oreilles... Faut-il croire qu'un peu de coton mol ait renversé tant de durs marbres?... Jésuites, dites-moi, quels services avez-vous faits à la couronne? Vous n'avez pas seulement débauché les enfants, mais les hommes.... Par votre foi, Sire, ne voulez-vous pas devenir jésuite, afin que les jésuites deviennent rois? Et quand vous porteriez le sac et vous feriez appeler frère Henri, comme le feu-roi, en penseriez-vous être mieux servi que lui? »

Les Jésuites obtinrent du roi que cette pierre bavarde et indiscrète ne restât pas longtemps en place. Ils en célébrèrent la chute comme un triomphe : « Qu'est devenu cet inflexible et impitoyable marbre, qui, au milieu du monde de Paris, portait gravée sur son dos notre ignominie? » Le marbre se tut; mais alentour, les réflexions et les commentaires allaient leur train. Les curieux remarquèrent que les ouvriers chargés de la démolition commencèrent par abattre la statue de la Justice, avant de détruire ce monument qu'elle avait élevé. On en fit un quatrain, puis un autre sur la dent qui manquait au roi :

Sire, si vous voulez du tout à l'avenir
De l'assassin Châtel ôter le souvenir,
Otant la pyramide et l'arrêt qui le touche,
Qu'on vous mette devant une dent dans la bouche.

Parmi ces pasquils, ces libelles destinés à stimuler la haine publique et les défiances royales, il en est un qui les résume à peu près tous, et qui fut pour le *Retour* ce qu'avait été le *Catéchisme* pour le *Départ*. Nous voulons parler du *Passe-partout des Pères Jésuites*, œuvre du protestant César du Pleix, déguisé sous le nom du docteur de Palestine (1606). Ce livre est une sorte de macaronée facétieuse, bariolée de

prose et de vers français et latins, entremêlée de scènes burlesques, où figurent Arléquin, Pantalon et dame Ambition, fort courtisée des Jésuites. La farce est médiocre et ressemble à une pièce de marionnettes; les lazzis pleuvent sur les hommes noirs :

. . . . *Nigrantes terga juvencos,*

c'est là un des bons mots d'Arlequin, investi des doubles fonctions de railleur et de grand maître des cérémonies. La requête présentée au Roi, pour le rappel de la Compagnie, est d'une ironie fine et contenue, à double entente, qui rappelle les meilleures épigrammes de Passerat :

Sire, rendez-nous donc nos pères Jésuites,
. . . .
Ils ne vous aimaient pas quand vous vous en défîtes,
Mais ils changent d'humeur de dix ans en dix ans.
. . . .
Une juste douleur emporta la justice
De votre Parlement sur l'horrible attentat
D'un parricide enfant, qui n'était que novice [1].

Aux malices d'Arlequin et du signor Pantalon succèdent les graves raisonnements du Docteur, qui entreprend de nous montrer pour la centième fois les périls de l'éducation jésuitique, l'esprit de contradiction et de dispute développé dans leurs écoles, menant fatalement à la révolte, et de là au régicide. Curieux grief, que les Jésuites et leurs amis ont retourné depuis contre l'Université. Comment donc ces maîtres factieux ont-ils réussi à capter la confiance des familles? Leur secret est des plus simples, et réside dans ce triple précepte, qui vaut la peine d'être médité :

1° Contenter leurs écoliers;

2° Contenter les parents ;

3° Se contenter eux-mêmes.

Ils contentent les écoliers en leur persuadant qu'ils sont de grands docteurs, et que partout ailleurs ils n'en eussent

1. Prologue.

pas appris le quart en dix ans. Ils contentent les pères et les mères par les beaux récits qu'ils leur font des progrès de leurs enfants. Enfin ils se contentent eux-mêmes, « en tant que pour la plupart leur *gratis* est de gratter si bien, qu'ils se payent enfin par leurs mains. »

Le moyen était bon, s'il faut en croire les doléances du Docteur, qui reproche à la jeunesse française de courir après ces *postillons d'Espagne*. Les Jésuites étaient rentrés en France sous condition de ne plus enseigner. Le lendemain, ils élevaient le magnifique collége de La Flèche, monument de leur triomphe et des libéralités royales. Henri IV, dans un accès de tendresse, avait promis aux bons Pères de leur laisser son cœur pour leur chapelle : on en fit le quatrain suivant :

Dis-nous un peu, secte revêche,
Veux-tu flattant ce roi vainqueur,
Mettre son cœur dedans La Flèche,
Ou bien la flèche dans son cœur [1] ?

La flèche, ou plutôt le poignard, s'enfonça trop tôt dans le cœur généreux du Béarnais. Les Jésuites de France, et surtout le P. Coton, étaient innocents de ce crime : cependant la voix publique les en accusa. Au milieu de la stupeur et de l'affliction universelle, on les avait vus, disait-on, venir au Louvre avec une mine riante et assurée, pour réclamer le cœur du roi. Puis, l'orage grondant autour d'eux, ils s'étaient prudemment éclipsés : ils avaient pris garde de paraître aux funérailles, où figuraient tous les autres ordres religieux ; ils étaient partis dès cinq heures du matin pour La Flèche, sans bruit, avant que la ville fût éveillée. On parlait d'aveux échappés à Ravaillac, déclarant que les sermons des prédicateurs l'avaient poussé à commettre cet attentat, sur la simple raison que le Roi voulait faire la guerre au Pape, et que le Pape étant Dieu, le Roi voulait faire la guerre à Dieu. Enfin, le sanglant traité de Mariana, approuvé par le général

1. Passe-partout des Jésuites.

de l'ordre, Aquaviva, et condamné au feu par arrêt du Parlement, était là qui déposait hautement contre la Société. En vain, le Roi avait pressé le P. Coton de réfuter ce malheureux livre : celui-ci avait reculé, tergiversé, gagné du temps. Cette fois, il comprit qu'il fallait s'exécuter, et il écrivit la *Lettre déclaratoire*, où il répudiait et condamnait les principes de Mariana. La même main qui avait jadis lancé le *Passe-partout* riposta par l'*Anti-Coton* [1].

Ce factum, d'une mince valeur littéraire, n'en fut pas moins, avec le *Catéchisme*, la machine de guerre la plus formidable organisée contre les Jésuites. L'auteur connaît tous les points faibles de leur doctrine, il a fouillé leurs livres et leurs annales : sur chaque question, il a tout prêts vingt passages de Mariana, de Scribani, d'Emmanuel Sa, de Bellarmin, sans compter les réflexions, les commentaires et les bons mots, qu'il a recueillis chemin faisant. « Je trouve que ce Polonais avait raison qui disait que la société des Jésuites est une épée à qui la France sert de fourreau, mais la poignée est en Espagne ou à Rome [2]. » L'Anti-Coton ne fait guère que reproduire et condenser les griefs des pamphlets antérieurs, mais d'une façon plus directe, plus personnelle, en les groupant autour d'un fait, la mort du Roi, et autour d'un homme, le P. Coton. Le cercle va se rétrécissant de plus en plus, jusqu'à ce qu'il étreigne l'habile et fuyant confesseur. Les faits sont adroitement groupés, les citations bien choisies, les conséquences déduites avec une certaine vigueur ; mais il manque quelque chose d'esséntiel à ce pamphlet, l'émotion, le style, l'éloquence proprement dite.

D'autres écrivains essayèrent de traduire sous une forme plus retentissante cette explosion des colères publiques. Le

1. L'*Anti-Coton* ou réfutation de la lettre déclaratoire du P. Coton, livre où il est prouvé que les Jésuites sont responsables et auteurs du parricide exécrable commis sur la personne du roi très-chrétien Henri IV, d'heureuse mémoire, 1610. Cet ouvrage parut anonyme. Il a été attribué tour à tour à Pierre Dumoulin, à Jean Dubois, à César du Pleix, enfin au fameux personnage légendaire Pierre du Cugnet, que certains bibliophiles ont pris naïvement pour un contemporain. Nous avons opté pour du Pleix.

2. Ch. v.

Tocsin contre Bellarmin, la *Chemise sanglante de Henri le Grand*, sont deux morceaux à grand orchestre, deux coups de tonnerre ou de tam-tam oratoire, qui grondèrent sur la tête des Jésuites, sans les foudroyer. « France, il est temps que le tocsin batte fort et sans cesse en tous les cœurs de tes enfants, pour éveiller et donner l'alarme à ceux qui te doivent défendre : puisque le cardinal Bellarmin, jésuite, autant impudemment que injustement a choisi cette nuit de la minorité de ton roi, pour donner l'escalade à ta souveraineté, et pour mettre le pétard aux portes de ta majesté toujours inviolée. » Cette prose de mélodrame, qui nous laisse si froids aujourd'hui, trouvait alors sans doute des admirateurs. De toutes parts, s'éleva une nuée de petits libelles satiriques éclos sous l'aile de l'Anti-Coton : on vit paraître successivement le *Jesuita Sicarius*, le *Contre-assassin*, le *Mercure des Jésuites*, etc. Les rimeurs vinrent bientôt en aide aux prosateurs. Par un de ces contrastes que nous avons déjà signalés à la mort de Charles le Téméraire et de François de Guise, les injures et les lazzis se mêlent aux hymnes funèbres autour du tombeau de Henri le Grand. La France, qui pleurait dignement son roi par la bouche de Malherbe, poursuivait en même temps de ses malédictions les prétendus complices de l'assassin. Parmi ces pièces sans nombre, empreintes des rancunes et des préventions du temps, deux ou trois à peine mériteraient l'honneur d'une citation. Que dire en effet du *Credo des Catholiques*, du *Remercîment des Beurrières*, des interminables jeux de mots sur le cœur du Roi ? Tout au plus se résignerait-on à lire encore la *Salutation angélique*, dédiée à la Reine régente, ou le *Pater Noster des Jésuites* offert à Philippe III, roi d'Espagne, *pour ses étrennes*.

Philippe, roi de tous les hommes,
Nous ne serons jamais muets
De confesser tous, que nous sommes
Tes chers enfants, et que tu es
Pater noster.

Aussi la troupe jésuitique,
Pour les bienfaits reçus de toi,

Chante incessamment ce cantique :
Bienheureux Philippe, ô grand roi,
Qui es in cœlis.

Que Ravaillac, maudite engeance,
Par nous si bien catéchisé
Pour massacrer le roi de France,
Au lieu d'en être méprisé,
Sanctificetur.

Servin au Parlement, les curés de Paris dans leurs chaires, reprirent l'acte d'accusation contre les Jésuites : ce fut un déchaînement général.

IV

Assaillis, harcelés de toutes parts, les Jésuites ripostèrent vigoureusement. Les langues et les plumes ne leur manquaient pas ; ils en avaient dans le monde entier. Bellarmin en Italie, Mariana en Espagne, Scribani aux Pays-Bas, Bécanus en Allemagne, n'étaient pas des champions à dédaigner. Mais jusqu'alors ils n'avaient guère écrit qu'en latin. Itaiens ou Espagnols pour la plupart, ils n'eurent pas tout d'abord dans leurs rangs des polémistes en langue vulgaire. Peu à peu l'élément français se mêle au grand courant jésuitique, et y apporte sa malice et sa gaieté. Cependant la délicate veine gauloise s'altère un peu dans ce mélange. Les facéties et les libelles sortis du sein de la Compagnie se ressentent toujours de son origine étrangère : ils rappellent les *olla podrida* d'Espagne, les *grasses macaronées* d'Italie, et sont moins près encore de Marot ou de Rabelais que de Folengo.

Les scandales et les rancunes de l'expulsion (1597) devaient nécessairement amener des représailles. Les premiers coups partirent de la Flandre, où Boucher continuait tranquillement son apostolat du régicide. Les Jésuites y avaient de bonne heure établi leurs imprimeries et leurs collèges.

Embusqués aux portes du royaume, de ce petit coin de terre ils rayonnaient à la fois sur la France, l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne. La Flandre devint pour eux ce qu'avait été Genève pour la Réforme, un foyer d'intrigues, un centre de recrutement et un entrepôt de libelles. La plupart de ces productions sont datées de *Villefranche* comme celles des huguenots l'étaient du *Désert*, d'*Eleuthéropolis* ou de *Luce-Nouvelle*. Un jésuite de Douai, déguisé sous le nom de René de Lafon, ouvrit le feu contre Marion et Pasquier (1599). L'auteur des *Recherches* était le vétéran de l'opposition contre les Jésuites : lui-même avait pris soin de le rappeler. Aussi René de Lafon le dénonce-t-il comme un ennemi capital, un fléau, un monstre, dont il demande l'extermination [1]. Trop faible sans doute pour suffire à une pareille tâche, il appelle de ses vœux un vengeur, qui « fasse une générale revue sur ce qu'il a mis en lumière, et un recueil des ignorances, rêveries, âneries, malignités, hérésies et machiavélismes dudit Pasquier, pour lui dresser un tombeau de funeste mémoire où il soit encoffré tout vif; où les corbeaux et vautours viennent de cent lieues à l'odeur; où les hommes n'osent approcher de cent pas sans boucher leur nez, pour la puanteur; où les ronces et les orties croissent, où les vipères et basilics nichent, où les chats-huants et butors chantent. » La grâce et la légèreté ne sont pas, on le voit, le trait distinctif d'une telle polémique. Cette longue psalmodie retentit comme un glas funèbre mêlé au croassement des oiseaux de proie. Le vengeur évoqué parut enfin : ce fut Richeome.

On a soupçonné que Richeome, ami des métamorphoses, pourrait bien être déjà le prétendu René de Lafon. Aurait-il voulu préparer son entrée en scène par un petit prologue, où il se serait fait appel à lui-même? La chose n'est pas impossible. Quoi qu'il en soit, le P. Richeome était alors avec le P. Coton une des colonnes de la Société. Ses amis et ses admirateurs, car il en eut, lui décernèrent le titre de Cicéron français. C'était, à vrai dire, dépasser toutes les libertés per-

1. Réponse de René de Lafon pour les religieux de la compagnie de Jésus.

mises de l'hyperbole. S'il fut jamais un Cicéron dans la chaire, il cessait de l'être la plume à la main, bien que ses ouvrages aient fait, dit-on, les délices de Henri IV. Nous croirions volontiers qu'il était plus facile au roi de les admirer que de les lire. L'*Idolâtrie huguenote*, le *Panthéon huguenot*, offraient un mince sujet de distraction, et n'auraient jamais sans doute fait grand tort à la Réforme, si l'éloquence seule avait dû en triompher. Richeome fut plus heureux contre Pasquier. La *Chasse du Renard Pasquin* n'est point un chef-d'œuvre, tant s'en faut; mais c'est du moins une vraie satire : l'ennuyeux théologien s'est décidé à devenir un facétieux libelliste. Il nous promet l'écorchement du Renard, si nous prenons goût à la chasse. Essayons donc.

Le début n'est pas gai, il faut l'avouer, et rappelle trop les chats-huants et les butors de René de Lafon. « Comme vous êtes fort vieil, dit-il à Pasquier, et sur le bord de votre fosse, l'arrêt que je mets maintenant au jour, après votre mort tiendra lieu de la moelleuse oraison funèbre qu'on pourra faire en l'honneur de votre glorieuse mémoire. » Cette lugubre facétie, jetée à la face d'un vieillard de soixante-dix ans, était moins digne d'un Cicéron que d'un croque-mort. Malgré ce préambule, la dispute tourne bientôt en farce : les costumes et le langage ont un air de carnaval. Pasquier s'est métamorphosé en renard : Richeome s'est travesti en gentilhomme sous le nom de sieur Félix de la Grâce. A l'abri de ce masque, il intrigue, turlupine et invective son adversaire, comme dans une descente de la Courtille. « Maraud de Paris, petit compagnon, porte-panier, vendeur de sornettes, simple ragache, et qui ne mérite pas d'être le valleton de mes laquais..... Belître.... Sot par nature, sot par bémol, sot par bécarre, sot à la plus haute graisse, sot à triple semelle.... Renard Pasquin, renard velu, renard chenu, renard pelé.... » Tel est l'aimable carillon dont le sieur Félix de la Grâce, tout gentilhomme qu'il est, caresse les oreilles de Pasquier. Et pourtant, qu'on ne s'y trompe pas, nous ne sommes ni à la halle, ni au cabaret; mais dans une société choisie, chez un seigneur de Poitou, et de bonne race.

Comme dans le *Catéchisme*, la conversation s'engage à la fin du repas entre un gentilhomme, un théologien et un maître des requêtes : on s'entretient des conversions opérées dans le Midi par l'entremise des révérends pères Jésuites. Tout à coup, arrive un quatrième personnage d'assez mauvaise apparence, à l'air goguenard et effronté, venant de Paris, et portant sous son aisselle quelque chose comme des paquets d'almanachs, de petits livres ou de chansons. On a bientôt reconnu Pasquin. Personnage fort sot, fort ignorant et fort bavard, notre homme tranche du capable, et fait grand bruit de son *Catéchisme*, où il a compilé tout ce qui s'est dit, se dit ou se dira contre les Jésuites. Il se vante d'avoir *découvert le pot aux roses*, en livrant au monde tous les secrets de la Société. Mais patience! M. Pasquin aura son tour : il lui faudra subir et l'interrogatoire du Gentilhomme, qui le surprend en flagrant délit de mensonge; et la science du Théologien, qui lui démontre son ignorance en droit canon; et l'éloquence du Maître des requêtes, qui le renvoie sur les bancs de l'école pour y apprendre le droit civil. Dès la première séance il est atteint et convaincu : 1° d'ivrognerie, comme son maître Rabelais; 2° de calomnie envers la Société de Jésus, dont il a souillé la blancheur immaculée; 3° d'offense envers la majesté de nos rois, qu'il a diffamés dans ses *Recherches*. Le lendemain à l'approche d'un nouvel interrogatoire, maître Pasquin tente de s'échapper sous la peau d'un renard, et se cache dans les halliers.

Ramené devant le tribunal, il se voit accusé *d'infanticide* par le Maître des requêtes, qui lui reproche d'avoir contredit à l'Évangile, en détournant les jeunes enfants de fréquenter les colléges des Jésuites, pour les précipiter dans l'enfer de l'Université. Le vertueux magistrat met en relief l'esprit incrédule des maîtres-ès-arts, docteurs, recteurs, qui n'ont d'autre religion que de Pindare, d'Anacréon, de Tibulle; et il rappelle, à ce sujet, le fameux souper d'Arcueil et le bouc de Ronsard, en mémoire sans doute d'un certain sonnet dont nous avons déjà parlé plus haut. Après trois séances consacrées à l'écorchement du Renard, la cour rend son arrêt. Elle

condamne le *Catéchisme* au feu, et renvoie l'auteur coiffé d'un bonnet jaune plumaché d'une queue de coq, et la marotte en main. On serait tenté de se demander si le juge n'en était pas au moins aussi digne que l'accusé. Richeome a du premier coup porté la dispute à un diapason qu'elle ne devait guère dépasser. Il a toutes les extravagances d'une imagination drôlatique, le vocabulaire poissard complet, les grosses épithètes de carrefour, de collége et de sacristie.

L'*Amphitheatrum honoris* [1] de Scribani vint mêler le flot bruyant de sa latinité au français coloré du P. Richeome. Cette fois, l'attaque était dirigée contre le Parlement tout entier : le grave président du Harlay, l'inflexible adversaire des Jésuites, s'y trouvait désigné sous le nom de Polyphème. Le Roi lui-même était effleuré ; mais il ne voulut pas s'en apercevoir, et envoya des compliments à l'auteur, en échange de ses injures. Scribani était un personnage considérable, Recteur de Bruxelles et d'Anvers, chargé de plusieurs missions diplomatiques par le roi d'Espagne, fort écouté à Rome, bon de toutes façons à ménager. Son livre, poursuivi en France par les rancunes du Parlement, circula sous le manteau. C'était là du reste une de ces œuvres hybrides comme le *Catéchisme* et le *Passe-partout*, véritables boîtes à mitraille chargées de prose, de vers, de calembours, de distiques, d'épigrammes, de déclamations furibondes, etc. Ancien professeur de rhétorique, auteur d'un recueil de centons Ovidiens et Virgiliens, Scribani avait fait de son *Amphitheatrum* un Cahier de *Flores ad usum exsecrandi*. Écoliers et régents y avaient mis la main ; on eût dit que tous les carillons des colléges flamands et belges entraient en branle. Ce prétendu *Amphithéâtre d'honneur* ou *d'horreur*, comme l'appelait Dumoulin, était tout simplement une sellette, un pilori, où comparaissaient tour à tour les ennemis de la Société, depuis Calvin et de Bèze jusqu'à Marion et Servin. Arnauld et Pasquier occupaient de droit les meilleures places : leur âme était vouée au diable, leur corps aux loups, aux chiens et aux corbeaux :

1. Publié sous le nom de *Clari Bonarscii*, anagramme de *Caroli Scribanii*.

Effossos oculos voret atro gutture corvus,
Intestina canes, cætera membra lupi [1].

En dépit de toutes les sinistres prédictions, Pasquier sembla prendre à tâche de désespérer ses ennemis par sa verte et interminable vieillesse. Un jour vint pourtant où, las de ces luttes, cédant à l'épuisement général, il fit sa paix avec les Jésuites. Sans vouloir rien démentir ni effacer de ce qu'il avait écrit, il s'endormit paisiblement dans sa stalle de marguillier, à Saint-Nicolas du Chardonnet. Mais la fortune lui réservait après sa mort un ennemi plus acharné, plus turbulent que tous les autres : les loups, les chiens et les corbeaux que Lafon, Richeome et Scribani lui avaient annoncés, apparurent sous les traits de François Garasse.

V

De la vie et des œuvres de Garasse, la moitié appartient encore au seizième siecle, sinon par la date, au moins par les rancunes et les souvenirs. C'est de celle-là seule que nous parlerons, en laissant de côté tout ce qui regarde les démêlés avec Port-Royal et Richelieu. Garasse est un attardé, un traînard de la Sainte-Union, égaré sur la frontière de l'âge suivant. Né au milieu de la fournaise de la Ligue, il en a gardé l'esprit belliqueux, la faconde brouillonne et désordonnée. Il écrit comme prêchaient jadis Commolet et Gonthéry, sauf le respect du Roi, qu'il observe par prudence ou par conviction. Quand il arrive, la grande bataille est terminée : il ne trouve plus que des ombres. Luther, Calvin, Bèze, Pasquier lui-même, ont disparu. Qu'importe ! il les ressuscite par la vigueur de sa haine; il les raille, les apostrophe avec cette rage d'invectives et de parti pris, qu'on réserve d'ordinaire à des contemporains. D'ailleurs il reste bien encore quelques vivants sur lesquels sa valeur peut s'exercer : Casaubon, Dumoulin, Servin, les fils de Pasquier,

1. Ch. VI.

en attendant Théophile, Balzac, Saint-Cyran et le prieur Ogier.

Le bruit de l'*Anti-Coton* avait éveillé en lui le génie de la guerre. L'*Horoscopus Anti-Cotonis* fut, à vingt ans, son coup d'essai. Une fois à l'œuvre, sa plume ne s'arrêta plus : elle prosa, rima en français et en latin, versa des flots d'encre, brouilla des montagnes de papier, et ne se reposa que le jour où la volonté de ses supérieurs la brisa entre ses mains. Garasse devint à la fois le vengeur et le pasquin de la Société. Personnage bizarre, en qui se rassemblent le prêtre, le journaliste, le sycophante, le théologien, le farceur et le matamore, il est en somme un diffamateur amusant. A part Scioppius, nul n'a poussé plus loin l'art d'injurier. Mais Garasse est moins odieux, plus jovial et plus naïf dans ses méchancetés. Il a le trait pittoresque, l'imagination comique, avec des incandescences vertueuses, où les plus honnêtes sentiments se mêlent aux plus atroces calomnies. Joignez à cela un style baroque, enluminé de métaphores extravagantes, coupé de droite et de gauche par des cascades de bons mots, de calembours et de raisonnements inattendus et impossibles. Puis, des accès de vaillantise et de crânerie dignes de Fæneste, des soupirs de pitié et de dédain sur le sort des ennemis que sa redoutable main doit écraser. Calvin est un avorton et une chenille ; de Bèze, un sot et un voleur ; Luther, un parfait athée ; Pasquier, un bonhomme ignorant et radoteur, auquel il prend la peine de consacrer cependant un in-folio de 600 pages, sans préjudice des réfutations à venir.

En général, les ennemis de Garasse ont un grand tort ou un grand malheur, celui d'être des hypocondres, des ivrognes, des ânes et des coquins. Il est sincère en parlant ainsi, et n'admet guère qu'on puisse être sain de corps et d'esprit, si l'on ne partage ses opinions. Pour lui, sans être un Père de l'Église, il se compare modestement à saint Michel, qui n'était qu'un ange de huitième ordre, et qui n'en fut pas moins vainqueur de Satan. La plume du belliqueux Jésuite flamboie comme le glaive de l'Ange aux yeux des impies. Il

les range lui-même en ligne, pour les exterminer tour à tour dans l'ordre suivant : 1° les huguenots ; 2° les gallicans ; 3° les libertins. Aux premiers il consacre l'*Elixir calvinisticum* et le *Rabelais réformé* ; aux seconds, le *Banquet des sages* et la *Recherche des recherches ;* à tous les trois, la *Doctrine curieuse,* où il prétend ensevelir pêle-mêle Luther, Pasquier, Calvin, Arnauld, Théophile, Servin et Vanini.

L'*Élixir calviniste*, malgré les promesses du titre, est moins un traité théologique qu'un âpre et injuste pamphlet dirigé contre la personne de Casaubon. L'auteur s'y moque, avec une joie féroce, des infirmités du malheureux savant, et de *cette bonne dame Hernie*, qui l'a si lestement enlevé de ce monde. Il fallait la belle humeur de Garasse, pour trouver à rire sur un pareil sujet. Le *Rabelais réformé* n'est autre que le célèbre ministre Dumoulin, le caustique aumônier de la princesse Catherine, aussi redouté des protestants que des catholiques pour son savoir, son éloquence et sa malice. Cette réputation d'homme d'esprit impatientait Garasse. Dans l'art de rire et de bouffonner, il prétendit en remontrer à ce *petit dieu Terminus*, et se rua sur lui à grand renfort de quatrains et de calembours, avec une véritable furie. Aux coups de griffe, il riposta par des coups de poing, oubliant la leçon de bon goût qu'il s'était vanté d'abord de donner à son adversaire.

Des huguenots, Garasse courut bientôt aux parlementaires gallicans, à Servin et à Pasquier. L'avocat général Servin avait été un des premiers à réclamer l'exil des Jésuites sous Henri IV : à la mort du Roi, il avait provoqué contre eux de nouvelles rigueurs. Garasse s'était promis de l'en punir ; mais, au milieu de l'effervescence générale, s'attaquer à un magistrat, à un Parlement qui venait de condamner les livres de Mariana et de Bellarmin, était chose scabreuse, surtout pour un jésuite. Il prit un nom d'emprunt, se déguisa du mieux qu'il put en désavouant dans sa préface toute espèce de relation ou d'affinité avec la Compagnie de Jésus, et, sous le pseudonyme du sieur de Lespineuil, publia le *Ban-*

quet des Sages au logis de Me Louis Servin (1611) [1]. Il le dédiait aux gens d'esprit comme le prouve cette épigraphe :

« Stultus non intelliget hæc. »
Ps. XCI.

Ce pamphlet le plus court, et par cela seul peut-être le meilleur qu'ait fait Garasse, est une bouffonnerie assez plaisante mêlée de prose, de vers, de turlupinades et d'allégories. Qu'on se figure la vieille moralité de la *Condamnation de Banquet*, fondue avec le *Souper ridicule* de Régnier, le tout saupoudré du gros sel des *Fanfreluches antidotées* ou des *Paradoxes de Bruscambille*, et l'on aura une idée assez juste de ce pamphlet gastronomique. La scène se passe vis-à-vis de la Sainte-Chapelle, dans l'enclos du Palais, à l'enseigne du *Charlatan*. C'est là que M. Servin attend ses amis. Les Grâces ne viennent pas s'asseoir à ce banquet. A leur place, nous trouvons Dumoulin, archiministre de France et primat de Charenton, assisté de son prébendier et acolyte le ministre Durand, tous deux goinfres émérites, ayant l'œil au guet, la main agile, le gosier coulant et la bouche bien pavée. Il faut l'avoir, en effet, pour dévorer l'affreux repas auquel nous assistons :

Le premier mets servi fut un ample potage,
D'où les mouches à jeun se sauvaient à la nage.

Ce potage, fait pour effrayer les estomacs les plus robustes, est l'image des plaidoyers de M. Servin. C'est lui-même qui l'a composé, pour justifier sa noble devise qui est en même temps l'anagramme de son nom : *Jus sine dolis curo*, » ce qui indique à la fois un bon cuisinier et un bon jurisconsulte, car

1. « Le *Banquet des Sages* dressé au logis et aux dépens de Me Louis Servin, auquel est porté jugement, tant de ses humeurs que de ses plaidoyers, pour servir d'avant-goût à l'inventaire de 4,000 grossières ignorances et fautes notables y remarquées. Par le sieur Charles de l'Espinœil, gentilhomme picard. » Tel est le véritable titre de l'ouvrage, remarquable par sa brièveté.

Jus en français, c'est un potage,
Et en bon latin c'est le droit.

Le second plat vaut le premier : c'est un vieux lièvre faisandé, qui représente la *charogne des calomnies* répandues contre les Jésuites. Tout le monde se bouche le nez, excepté les Ministres, gens habitués à se nourrir de pareilles viandes. Le troisième plat est un jeune paon, dont la queue étalée représente l'insupportable orgueil de M. Louis Servin. Le repas terminé, l'assemblée se lève pour visiter la maison. On remarque au-dessus de la cheminée un portrait de saint Yves tout déguenillé, pour montrer aux avocats les tristes effets de la probité. Le mobilier est à l'avenant de la cuisine, tout plein de symboles et d'allégories. On y voit un beau râtelier d'ignorance, un rouet pour filer des mensonges, un fourneau d'alchimie pour tirer la quintessence des procès et actes jésuitiques, un tas de vieux ferrements barbifiques appelés les Libertés Gallicanes. Tout ce bric-à-brac satirique rappelle certains inventaires de Rabelais. Garasse se serait-il égaré un jour dans la *Bibliothèque de Saint-Victor*, dans l'île des *Ferrements*, ou dans les cuisines des *Gastrolâtres?* Aurait-il hanté ces mauvais lieux? Il jure ses grands dieux que non ; mais nous ne sommes pas forcés de l'en croire sur parole. Un pieux mensonge ne lui coûtait guère; il le prouva en attestant, sur l'honneur, qu'il n'était pas l'auteur du *Banquet des Sages*. Le Parlement menaçait de le poursuivre. Son repos et celui de la Compagnie exigeaient le sacrifice de la vérité; il s'y résigna, et se vengea sur l'ombre de Pasquier.

La paix avait été signée quelques années auparavant; mais Pasquier était mort sans rétracter ses calomnies contre les Jésuites, mais les fils de Pasquier préparaient une nouvelle édition de ses œuvres, mais son nom était sans cesse invoqué par les libertins ; il n'en fallait pas tant à Garasse pour rompre la trêve. Il alla droit à l'œuvre capitale du vieux gallican, à ses *Recherches*, le plus cher monument de sa vie, son titre auprès de la postérité, et déposa solennellement sur ce livre un bouquet de chardons, au lieu d'une

couronne de lauriers. L'insolence était grande, et en même temps si burlesque qu'on ne pouvait guère s'empêcher d'en rire. Garasse y va de tout cœur; il dissèque avec une rage vraiment comique l'œuvre, la vie et le caractère de Pasquier. Il distingue en lui cinq personnages : 1° le *médisant* ; 2° l'*impertinent* ; 3° l'*ignorant* ; 4° le *libertin*; 5° le *glorieux*. Chaque qualité est l'objet d'un livre particulier. Cet art de dépecer un écrivain par quartiers, pour le traîner sur la claie et l'offrir à la risée publique, est une ingénieuse invention de Garasse. Il prolonge ainsi sa vengeance et le supplice du patient. Du reste, jamais exécution ne fut moins tragique : le bourreau disparaît sous le bouffon. Garasse essaye bien parfois de faire la grosse voix; mais le terrible n'est pas son genre. Il ferait mourir de rire plutôt que de peur ses plus grands ennemis. Témoin ce portrait du médisant : « Il y a un animal sur la terre, qui n'est ni homme ni femme, ni bête brute, mais il participe de tous les trois ensemble.... Il a le front et le nez de rhinocéros, les oreilles de bouc et les yeux de chouette, lesquels il porte à sa ceinture ou aux talons comme les peuples lunaires ou lunatiques de Lucian.... Il a continuellement la fièvre comme les lions, il jappe comme les chiens, il mord comme les vipères, il pique comme les guêpes.... C'est le médisant, » et ce médisant est maître Étienne Pasquier. Encore, n'avons-nous là qu'une des cinq faces du monstre : par elle, on peut juger des autres.

Dès que la *Folle du logis* a mis en branle le cerveau de Garasse, toutes les images, tous les règnes de la nature se croisent et s'accouplent bizarrement à ses yeux comme dans un cauchemar. Cependant, parmi ces portraits fantastiques, il en est un qui ne manque ni de finesse, ni de vérité, c'est celui du *libertin* ou du libre penseur comme on dirait aujourd'hui. A deux siècles et demi de distance, on le reconnaît encore. « S'il est besoin d'interposer son avis ès matières de religion.... aussitôt vous l'entendriez dire : Quant à moi je suis pour le mariage contre le célibat; Grégoire de Nazianze avait tort de taxer la réputation de l'empereur Julian;

Constantin était cafard; saint Louis cuida ruiner la France par ses bigoteries.... Les papes se sont emparés peu à peu de la domination temporelle, etc. A chaque période, il fera résonner le mot de libertés gallicanes; il soutiendra que Clovis ne fut jamais chrétien catholique, mais qu'il mourut arien; que Bèze était un bel esprit, que Calvin était un grand personnage, que Marot était l'ornement de son siècle; qu'il faut procéder doucement envers les hérétiques; que c'est une barbarie de punir les huguenots; que l'Inquisition est une cruauté de cannibales, etc. » Le dernier chapitre, celui du *Glorieux*, est peut-être le plus divertissant. Les petites vanités de Pasquier, son éternelle manie d'entretenir le public de sa personne, de son ménage et de sa santé, sont plaisamment parodiées. Garasse a un certain talent de mime et de bateleur, pour reproduire les ridicules. Mais, dès qu'il arrive aux idées, il faiblit, s'égare et frappe souvent à côté. Il met volontiers un bon mot à la place d'une raison, et fait la grimace à son adversaire au lieu de le réfuter. Voilà pourquoi il est resté toute sa vie un ferrailleur bouffon plutôt qu'un vrai satirique. La satire n'est réellement puissante que lorsqu'elle est l'expression du bon sens comme dans Rabelais, Régnier ou Boileau. Or, le sens commun est la chose dont Garasse se soucie le moins. Il est intrépidement absurde, et deviendrait probablement insipide s'il tentait d'être raisonnable.

Malgré les scandales et les ardeurs compromettantes d'une plume qui faillit un moment soulever les colères de Richelieu, la Compagnie de Jésus conserva toujours au fond du cœur une secrète tendresse pour le *bon petit père Garasse*. Pouvait-elle lui garder rancune d'avoir si bravement versé le ridicule à pleines mains sur les ennemis de Loyola? A tout prendre, Garasse, même avec ses mensonges et ses extravagances, n'était ni un sot, ni un méchant. Il avait par moments de l'esprit, de la verve et même du cœur. Quand il lui fallut renoncer au doux métier d'écrire et d'injurier, il sollicita et obtint l'honneur d'aller mourir en soignant les pestiférés du Poitou. Cette fin seule valait mieux que

tous ses pamphlets, et que tous ceux de ses adversaires.

Les fils de Pasquier rendirent scrupuleusement à Garasse ses cinq livres d'injures [1]. A son tour l'impétueux jésuite se vit étendu de son vivant sur la table anatomique et soumis au scalpel de la censure. Ce grand combat jadis engagé avec tant d'éclat au Colloque de Poissy et devant le Parlement, finissait par une pasquinade. C'est au bruit de ces tristes disputes que s'ouvre le dix-septième siècle. Il était temps que Descartes, Arnauld et Pascal vinssent relever l'honneur de la controverse et le niveau de l'esprit français.

1. L'*Anti-Garasse* divisé en cinq livres fit pendant à l'*Anti-Coton*.

LIVRE QUATRIÈME

SATIRE LITTÉRAIRE

CHAPITRE I

LES QUERELLES LITTÉRAIRES AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Décadence de la Scolastique. — Luther : *Recedat syllogismus.* — Ramus : *Avertissement sur la Réforme de l'Université*; les *Remarques sur Aristote.* — La Sorbonne et le Recteur Galland. — La *Pétromachie* de Joachim du Bellay. — Guerre des *Cicéroniens.* — Érasme et J. C. Scaliger. — Étienne Dolet. — Ramus et Périon. — Henri Estienne.

Le seizième siècle apporte aux études littéraires toute la fougue de passion, toute l'âpreté de labeur et de lutte qu'il met au service des questions politiques et religieuses. L'esprit de contradiction et d'intolérance est le même chez les savants que chez les docteurs de l'Orthodoxie et de la Réforme. De part et d'autre, on s'injurie, on se menace, on se proscrit, et l'on meurt au besoin pour la gloire de Platon, d'Aristote ou de Cicéron. Ce fanatisme nous fait sourire. Sans lui pourtant, l'œuvre de la Renaissance eût-elle été possible? Ces travaux d'Hercule, dont la masse étonne aujourd'hui notre faiblesse, eussent-ils jamais été, non pas accomplis, mais tentés, sans cette foi qui transporte les montagnes, et qui tire un monde des ténèbres et de l'oubli. Trois siècles auparavant, une armée de travailleurs volontaires avait fait jaillir du sol, comme par enchantement, les cathédrales gothiques. Une croisade d'érudits renouvela ce miracle, en exhumant de la poussière les monuments de l'antiquité. Comme la Réforme religieuse, la Renaissance

littéraire édifie d'une main et combat de l'autre. Un triple objet occupe son activité :

1° Réforme de l'enseignement ;

2° Interprétation et imitation des anciens ;

3° Constitution d'une langue et d'une poétique nationales.

Sur ces trois points, la lutte s'engage avec une ardeur immense, et remplit de ses péripéties, tantôt sérieuses, tantôt comiques, toute la période du seizième siècle. Les plus grands noms d'alors s'y trouvent mêlés, ceux d'Erasme, des Estienne, de Ramus, de Ronsard, de Pasquier, de Régnier, de Malherbe, etc.

« Faut-il, s'écrie Voltaire, que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicules, et que les gens d'esprit rendus souvent par leurs querelles le jouet des sots, soient les bouffons d'un public, dont ils devraient être les maîtres [1] ? » S'il n'y avait entre savants que des luttes et des questions de vanité, ce serait à coup sûr le plus misérable des spectacles, et le moins digne des regards de l'histoire. Vadius et Trissotin ne méritent pas d'avoir un Plutarque. Mais si ces querelles, mesquines en apparence, couvrent au fond de grands intérêts; si leur issue importe au progrès des lettres, à l'honneur national, à l'indépendance de l'esprit humain, on comprend qu'on s'y arrête. La guerre qui doit avoir pour effet de resserrer ou d'étendre les frontières d'une littérature, qui doit la préserver des périls de l'invasion étrangère ou des servitudes de l'imitation, vaut bien celle qui ajoute une bicoque ou un lambeau de province au territoire d'un empire.

I

Dès la fin du quinzième siècle, la lutte s'engage entre les partisans des études nouvelles et les champions de la Scolastique. Reuchlin, Erasme, Hutten, ont donné le signal. Les

1 Alzire, *Disc. prélim.*

Epistolæ obscurorum virorum éclatent en joyeuses fusées sur la tête des théologiens. L'École a été au moyen âge le foyer de la vie intellectuelle, le champ de bataille où s'agitent toutes les grandes questions du temps, l'interminable duel de la Raison et de la Foi, les prétentions rivales des rois et des papes. C'est là que se rencontrent un jour Abeilard et saint Bernard, Guillaume de Saint-Amour et saint Thomas d'Aquin, Occam et Duns Scot, vaillants athlètes aussi robustes, aussi rudes au combat que les Roland, les Artus, les Ogier et les Lancelot [1]. Après avoir rempli le monde du bruit de ses travaux et de ses luttes, la Scolastique était arrivée à cette période d'épuisement, où une doctrine ne peut plus donner à l'esprit que des chaînes : elle cessait d'être une science, pour devenir une tyrannie. Le premier cri de révolte nettement formulé partit de la bouche de Luther : *Recedat syllogismus*, à bas le syllogisme ! C'est-à-dire à bas les formules convenues, les catégories étroites ! A bas les prémisses infécondes ! A bas le manége stérile de l'esprit tournant et retournant sans cesse sur ses pas, comme un lion généreux réduit à mordre vainement les barreaux de sa cage. Le grand air du libre examen, l'espace sans limites avec l'aide de la Grâce qui vous emporte où elle peut, voilà ce qu'annonce Luther, ce que les esprits impatients appellent et saluent avec ivresse : tant on s'ennuie, tant on bâille tristement aux cours de l'ancienne École !

Heureusement pour les théologiens de la veille, l'hérésie vint compromettre aux yeux de tous les bons catholiques ce mouvement d'émancipation : elle leur permit de brûler, pour le salut de l'Église et la gloire de Dieu, ceux qui osaient troubler la tranquille inertie de l'esprit humain. Tous ces gens d'école et de Sorbonne bien dotés, bien fourrés, bien pourvus, marmottant dans leurs chaires les for-

1. Toutes ces questions, en effet, si délicates et si scabreuses, sont hardiment discutées et quelquefois plus hardiment résolues par les docteurs de la Scolastique. On s'est laissé tromper et effrayer par la forme rébarbative, par la confusion souvent inextricable de leurs travaux, et l'on n'a pas vu ce qui s'agitait sous ces broussailles. Il est d'ailleurs plus facile de mépriser que d'étudier.

mules du temps passé, ne voyaient rien à changer [1]. Ils avaient un vieux fonds de réserve, qui suffisait à leur ambition : des syllogismes séculaires, des *entités*, des *quiddités*, des *hoccéités* à discrétion, toute une algèbre philosophique, dont on pouvait combiner les termes, comme les pièces d'un jeu de patience, jusqu'à la consommation des siècles. En fallait-il davantage pour le bonheur de l'humanité? Béda, Galland, Charpentier, disaient : *Non*. Erasme, Luther, Marot, Rabelais, Ramus, tous les libres esprits répondaient : *Oui*. De là encore des querelles, des injures et des pamphlets. Marot fut un des premiers à faire chorus avec Luther contre les *ergo* et les *quaré*. Ses anciens maîtres lui avaient inspiré sans doute peu de reconnaissance et de respect, si l'on en juge par ces vers de la deuxième épître du coq à l'âne :

En effet c'étaient de grand' bêtes,
Que les régents du temps jadis;
Jamais je n'entre [2] en Paradis,
S'ils ne m'ont perdu ma jeunesse.

Il dut bien aussi contribuer un peu à cette perte. Villon, plus sincère et plus modeste, s'accusait humblement lui-même :

Hé Dieu ! si j'eusse étudié
Au temps de ma jeunesse folle [3] !

Marot trouve plus commode de rejeter la faute sur ses maîtres :

Ils nourrissaient leurs grands troupeaux de songes,
D'*ergò*, d'*utrùm*, de *quarè*, de mensonges [4].

Rabelais n'en garde pas un meilleur souvenir. Nous l'avons vu bafouant Janotus et mettant à sac l'antique Sorbonne,

1. Quand Érasme arrive, il les trouve occupés, s'il faut l'en croire, à discuter cette grave question : « Dieu aurait-il pu venir en ce monde sous la forme d'une éponge ou d'une citrouille ? »
2. Que jamais je n'entre...
3. Grand Test., 26.
4. *Sermon du bon Pasteur*.

avec l'aide de son damné Panurge. Lui aussi déteste ces marauds sophistes, « lesquels en leurs disputations ne cherchent vérité, mais contradictions et débats. » Il déclare avec Grandgousier que leur savoir n'est que *bêterie, abâtardissant les bons et nobles esprits.* Il est d'avis de jeter au feu tous les manuels, programmes, questionnaires, catéchismes et autres fatras, qu'il s'est amusé à rassembler dans sa bibliothèque de Saint-Victor, en compagnie du *Pantofla decretorum* et du *Traité des pois au lard cum commento* [1]. La Renaissance devait amener une révolution complète dans l'art d'instruire et d'élever les hommes. En se retrempant aux sources antiques, l'enseignement allait devenir philosophique, humain, laïque, de théologique et clérical qu'il était resté jusque-là. François Ier lui-même, quoiqu'il fasse brûler un certain nombre d'hérétiques en expiation de son alliance avec le Grand Turc, est dans les rangs des novateurs. Il oppose aux Sorbonistes, qui l'ennuient de leurs prétentions et de leurs clameurs, l'enseignement rival du Collége de France. De ce côté, la porte était ouverte à la réforme des études : Ramus parut.

Génie puissant, indocile et révolutionnaire, plus capable encore de bouleverser que d'organiser, aussi ardent au paradoxe qu'à la vérité, il rêve le hardi projet de renouveler complétement la face de l'éducation. Philosophie, rhétorique, grammaire, il entreprend de tout miner et de tout reconstruire. Il est le Luther de la science au seizième siècle. Le *Discours ou Avertissement au Roi sur la réformation de l'Université de Paris* (1562) est à la fois un manifeste et un pamphlet. Ramus ne fait guère que répéter ici sous une forme âpre et passionnée ce que Rabelais avait égayé de ses jovialités et de ses malices. Les études, la discipline, la hiérarchie, la fiscalité universitaires, tout est, pour l'ardent novateur, matière à critique. En se plaçant sous la tutelle de l'Église, l'École prétendait participer à son infaillibilité : c'était là pour elle, en quelque sorte, le rachat de la servitude. A

1. *Pantagruel*, liv. II, ch. VI.

toute proposition de réforme, la Faculté de théologie fidèle gardienne des vieux abus, oppose une formidable objection, celle d'*hérésie*. Le Parlement essaye-t-il de régler le nombre des professeurs et les sommes à payer par les étudiants? Hérésie! S'agit-il de modifier les programmes? Hérésie! De changer les heures des cours? Hérésie! De supprimer les présents faits aux régents de la Faculté par les apothicaires et barbiers? Hérésie, triple hérésie! C'est contre cette barrière hérissée de menaces, d'interdits et d'excommunications, que se rue avec une sorte de furie l'impétueux Ramus.

De toutes les manies de l'École, il en est une surtout qui l'agace et le révolte, celle de la dispute. Chose curieuse! Ce grand batailleur donne le pas à la rhétorique sur la dialectique; il préfère l'enseignement dogmatique et oratoire à la controverse, et cela en haine du syllogisme. Il est étourdi de ces « *crieries questionnaires*, qui durent tout le jour sans autre président pour juger le différend que le bruit et battement des pieds et des mains [1]. » Rabelais y avait trouvé un remède, en substituant à ce vacarme le duel silencieux de Panurge et du grand docteur d'Angleterre, par gestes et grimaces [2]. Aux yeux de Ramus, l'auteur de ces débats stériles, le grand coupable, c'est Aristote, le tyran des esprits, dont le moyen âge avait failli un moment faire un saint. Dès l'âge de vingt et un ans, l'audacieux écolier lui déclarait la guerre dans sa thèse de maître-ès-arts (1536). Avec l'impertinence naïve et la présomption de la jeunesse, il se vantait de démontrer « que tout ce qu'avait dit Aristote n'était que fausseté. » Cette thèse était une brillante escarmouche. Ramus revint bientôt à la charge dans ses *Remarques sur Aristote* (*Aristotelicæ Animadversiones*, 1543), et dans ses *Principes de Dialectique* (*Dialecticæ institutiones*), double libelle philosophique, où le disciple révolté donnait des verges au maître vénéré de la Scolastique, en l'apostrophant des

1. Avertissement sur la réformation de l'Université.
2. *Pantagruel*, liv. II, ch. XIX.

noms de *sophiste*, d'*imposteur* et d'*impie*. Toute la Sorbonne se leva indignée. Le bénédictin Joachim Périon et le jurisconsulte portugais Antoine de Govéa prirent en main la cause d'Aristote. Ils le vengèrent par des syllogismes, des calembours et des injures. Govéa demande ironiquement à Ramus s'il faut l'appeler *rameau* ou *tronc* ou *souche*. Mais on ne s'en tint pas là. Le recteur Galland dénonçait le philosophe novateur au prévôt de Paris comme perturbateur du repos public et corrupteur de la jeunesse. L'affaire fut portée au Parlement devant la grand'chambre. François Ier, ennuyé de ce tumulte, décida qu'une dispute aurait lieu à huis clos entre Ramus et Govéa, en présence d'une commission[1]. Les docteurs n'eurent pas moins de peine à s'entendre que les magistrats. Le débat dura cinq mois, et se termina par un arrêt qui déclarait Ramus « coupable d'ignorance et de stupidité autant que de méchanceté et de mauvaise foi[2] » (1544).

Tandis que les docteurs de Sorbonne prenaient feu sur cette brûlante question de l'Aristotélisme, les libres penseurs indifférents, les sceptiques railleurs, comme Rabelais et du Bellay, s'amusaient à parodier cette suprême passe-d'armes de la Scolastique. Au quatrième livre du Pantagruel, Jupiter dans son Olympe, causant avec Priape et Mercure des affaires de notre petit monde, finit par s'impatienter de cette guerre de pédants, qui menace de durer aussi longtemps que celle de Troie. « Que ferons-nous, dit-il, de ce Rameau et de ce Galland, qui, caparaçonnés de leurs marmitons, suppôts et adstipulateurs, brouillent toute cette Académie de Paris? J'en suis en grande perplexité.... L'un est un fin et caut[3] renard (Galland); l'autre médisant, mésécrivant et abayant contre les antiques philosophes et

1. V. sur Ramus un bon travail de M. Waddington.

2. Les livres de Ramus furent brûlés devant le collége de Cambrai, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui le Collége de France. « Les péripatéticiens, dit Bayle, firent plus de fracas à proportion que les princes les plus fastueux n'en affectent après la prise d'une grande ville ou après le gain d'une bataille très-importante. » (*Dict. hist.*, art. RAMUS, note E.)

3. Qui a de la précaution, *cautus*.

orateurs, comme un chien (Ramus). » Priape est d'avis de les changer tous deux en statues de pierre (car ils se nomment Pierre tous deux), et de leur donner pour compagnon le fameux Pierre du Coingnet [1]. « Ainsi seront en figure trigone et équilatérale au grand temple de Paris [2]. » De là sans doute l'idée de la *Pétromachie* chantée par du Bellay, sorte d'intermède comique jeté au milieu du drame sérieux. Aux dénonciations furibondes de Galland et de Charpentier, aux emportements non moins fougueux de Ramus, se mêle la voix narquoise de Pierre du Cugnet, ce libre parleur du temps passé. Du pilori, où l'ont cloué les rancunes du chapitre de Notre-Dame, il voit et entend tout, malgré son grand âge, et en dépit des cierges qui viennent, chaque jour, lui charbonner la face. Comme il fait profession de n'épargner personne, il frappe volontiers sur les deux partis à la fois, pour les mettre d'accord dans ce débat :

Où deux maîtres Pierres mutins,
Acharnés comme deux mâtins,
Ont excité la tragédie,
Où il faut que je remédie ;
Et que je chasse à coups de pierre
Ces Pierres qui se font la guerre
Dessus la vieille peau d'un lièvre,
Et sur la laine d'une chèvre [3].

Pour en finir avec ces Pierre enragés qui n'épargnent rien, pas même le *bon Pantagruel*, il appelle à son aide Pierre Patelin, Pierre de Villers, Pierre Lombard, Pierre Faifeu ;

Venez tous éteindre le feu,
Que ces Pierres ont excité
Parmi notre Université [4].

1. Pierre de Cugnières ou du Coignet, avocat général au Parlement de Paris sous Philippe de Valois, transformé en marmouset de pierre par la vengeance du chapitre de Notre-Dame (V. la *Satire au Moyen Age*, ch. XXIV). Cette figure se retrouve encore à l'entrée de la cathédrale de Sens.

2. *Pantagruel*, liv. IV. — Nouveau prologue.

3. *De lana caprina disputare*, proverbe pour désigner une dispute stérile.

4. Satire de maître Pierre du Cuignet sur la *Pétromachie* de l'Université de Paris (J. du Bellay, *Œuv. franc.*, t. II). Édit. Marty-Laveaux, lib. Lemerre, 1867.

Malheureusement, le feu attisé par la main sournoise de Galland et rallumé sans cesse par les ardeurs belliqueuses de Ramus, ne devait pas s'éteindre de sitôt. La petite espièglerie poétique de Joachim du Bellay, d'ailleurs assez médiocre, tomba sur ce brasier comme une fine rosée bientôt séchée et disparue. D'autres railleurs se mirent à l'œuvre. Ramus, comme autrefois Socrate, se vit livré à la risée publique, sur les tréteaux du théâtre, par les régents et les écoliers. La *Comédie des Nuées*, cette joyeuse folie Aristophanesque, avait eu pour épilogue la scène tragique de la prison, où Socrate but la ciguë : les farces de collége organisées contre Ramus devaient avoir un dénoûment plus horrible encore, au jour de la Saint-Barthélemy. L'honneur d'Aristote était vengé la science comptait un martyr de plus. Mais le coup porté à la Scolastique n'en était pas moins mortel : Descartes devait à son tour venger Ramus.

II

A cette grave question de l'enseignement se rattache un autre problème, celui de l'imitation et de l'interprétation des anciens. L'Antiquité retrouvée ou mieux comprise, tel est le fait capital dans l'histoire des idées au seizième siècle. Le goût, ce sens exquis de la mesure et de la perfection, est une faculté presque inconnue au moyen âge. Dans l'explosion de leur puissante et confuse originalité, l'art et la littérature gothiques produisent par blocs des édifices et des poëmes immenses, étonnant assemblage de disparates et de contradictions. La dialectique est restée, durant quatre siècles, l'unique passion des esprits : en elle s'usent et s'épuisent, jusqu'à la dernière heure, toutes les forces et les subtilités de la critique. L'art du style et de la composition reste enfermé dans les écoles de grammaire, où l'on répète tous les jours : *ego amat*. Le *Théodelet* et le *Facet* sont les piètres modèles offerts à l'admiration des élèves. La Renais-

sance éveille dans les esprits des besoins nouveaux. La *forme*, cette grande préoccupation de l'art antique, devient un objet d'émulation pour les modernes. En face des chefs-d'œuvre retrouvés de la Grèce et de Rome, le goût se développe, l'enthousiasme est bientôt un culte; puis, comme il arrive presque toujours, l'idolâtrie survient, et mène tout droit aux servitudes et aux puérilités de l'imitation.

Quand du milieu de ces *brouillards cimmériens* [1], qui pesaient si tristement sur les dernières années du moyen âge, on vit reparaître l'image de l'Antiquité radieuse et souriante comme la Vénus Anadyomène, se levant parmi les brumes matinales de l'Océan, sous les feux du soleil naissant, alors sans doute il y eut dans le monde un quart d'heure de ravissement inexprimable. Les muets adorateurs de la Déesse s'inclinèrent, éblouis et perdus dans une longue contemplation. Michel-Ange, à quatre-vingts ans, promenait ses doigts aveugles sur le torse mutilé du Jupiter de Phidias, pour y repasser, disait-il, la leçon du maître. Ainsi l'humanité ravie promène ses regards sur chaque contour, sur chaque élégance de la beauté antique. Cette douce maladie du quiétisme, où s'étaient assoupies les dernières tendresses du moyen âge, menace d'arrêter la Renaissance au début. L'esprit humain s'oubliera-t-il dans cette délicieuse oasis, et n'entendra-t-il plus la voix qui crie aux littératures comme aux sociétés : En avant ! *Non tam meliora quam nova*, c'est la devise de notre vieux Corneille, c'est la condition de la vie. Alors s'opère un double travail : d'un côté, pour reprendre à l'Antiquité tout ce qu'elle peut donner aux temps nouveaux; de l'autre, pour empêcher l'esprit moderne, à peine échappé au joug de la Scolastique, de retomber sous une autre tyrannie. Dans cette lutte, comme dans toutes les autres, la

1. L'expression est de Rabelais. Voir, dans la belle lettre de Gargantua à son fils Pantagruel, la trace de cet enthousiasme éveillé par la Renaissance : « Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées, grecque, sans laquelle c'est honte qu'une personne se die savant; hébraïque, chaldaïque, latine. Les impressions tant élégantes et correctes en usance, qui ont été inventées de mon âge par *inspiration divine*, comme à contrefil l'artillerie par *suggestion diabolique*, etc.. (*Pantagruel*, liv. II, ch. VIII).

Satire intervient, et contribue puissamment au triomphe du bon sens et de la liberté.

La *Guerre des Cicéroniens* fut le premier et le plus éclatant épisode de ces querelles littéraires. Italienne plutôt que française à l'origine, elle s'étend de proche en proche au delà des Alpes. Il nous est bien difficile de ne pas nous mêler un peu à toutes les guerres qui s'engagent dans le monde : notre goût d'aventures, notre humeur belliqueuse, et au besoin, disons-le, l'amour de la justice et de la vérité suffisent à nous entraîner. Nos savants prirent donc bientôt fait et cause dans la lutte qui divisait l'Italie, puis l'Europe, en deux camps. Les raffinés de l'érudition italienne venaient d'introduire un nouveau genre d'orthodoxie, dont Cicéron était l'oracle et le dieu. Une sorte de confrérie ou de franc-maçonnerie littéraire s'organisa sous l'invocation du grand orateur. Les premiers statuts de la société portaient l'engagement :

1° De n'employer que des expressions consacrées par Cicéron;

2° De ne reconnaître comme vrais cicéroniens que les savants d'Italie.

A ce titre, Érasme et Budé, les premiers érudits du siècle, se voyaient exclus et traités de barbares. Ces prétentions hautaines, cette affectation de purisme et de dédain aboutirent à d'inévitables hostilités. Érasme, quoique vieux et malade, fut le premier à relever le gant. Encore tout couvert des lauriers conquis sur les barbares de la Scolastique, il allait cette fois défendre la cause de la science et de la liberté contre les fanatiques partisans de la Renaissance. Le *Cicéronien* (1528) fut sa déclaration de guerre [1].

Homme de mouvement et de progrès, le grand publiciste qui semait chaque matin aux quatre vents du ciel les idées à pleines mains, ne pouvait se résigner à ce fétichisme béat et impuissant. Le latin était encore le seul idiome commun à toute l'Europe savante. Mais la langue de Cicéron était-elle

1. *Desid. Erasmi opera*, t. I (Basileæ, 1540).

capable d'exprimer toutes les pensées des temps nouveaux? Devait-on se résoudre, comme Bembo et Sadolet, à dater ses lettres des *Ides* et des *Calendes*, qui n'existaient plus? métamorphoser la Vierge en Diane, et le Dieu de l'Évangile en Jupiter *optimus maximus?* Ce carnaval littéraire répugnait au bon sens d'Érasme. Pour lui, toute l'éloquence est contenue dans ce précepte de Cicéron : *Aptè dicere*, mesurer les paroles aux choses, faire passer les idées avant les mots. Que faire donc? Rajeunir la forme ancienne s'il est possible, la compléter au besoin, ne pas reculer même devant certains néologismes inévitables; traiter en un mot le latin comme une langue vivante, qui se modifie, se transforme et s'enrichit, sans retomber dans le jargon barbare de la Scolastique. L'épreuve était périlleuse. Le libre génie d'Érasme se débattait contre d'invincibles obstacles : ce dualisme de l'expression et de la pensée ne devait cesser qu'à l'avénement des idiomes modernes. Le hollandais n'était alors qu'un patois, et ne pouvait aspirer à la gloire de l'universalité. Hors d'état de donner au monde cette langue qui lui manquait, Érasme voulut du moins sauver l'honneur des savants ses confrères et l'indépendance de l'esprit humain. En grammaire, comme en politique et en religion, il est par-dessus tout l'ennemi du fanatisme, de l'intolérance et de l'idolâtrie. Voilà pourquoi il combat la *superstition cicéronienne*[1].

Grâce à lui, la guerre s'étendit bientôt à toute l'Europe. Le *Cicéronien*, par les questions qu'il traite, par l'universalité d'une critique qui embrasse alors, pour la première fois, tous les noms célèbres de l'Allemagne, de la France, de l'Espagne, de l'Italie, est une œuvre cosmopolite. C'est la réponse non-seulement d'un homme, mais de l'érudition *transalpine* aux prétentions *ultramontaines*. L'explosion fut comparable à celle de l'*Éloge de la Folie*. Érasme traçait, tout en se jouant, le modèle du pamphlet littéraire, comme il

1. « In *Ciceroniano meo* non damno stylum Ciceronis, cui tantum tribui semper ut huic admoti cæteri quamlibet eloquentes mihi viderentur obmutescere, sed ineptam affectationem Ciceronianæ dictionis. » (Erasmi *Epist.*, Basil., 1528.)

avait donné ailleurs les premiers échantillons de la satire morale et philosophique. Le *Dialogue du Cicéronien* est un petit drame plein de sel, de malice, de gaieté, et parfois de délicatesse et d'élévation. Rassemblez sur un même fond le comique du *Malade imaginaire*, l'élégance aisée de la *Lettre à l'Académie*, la critique alerte et discursive du *Temple du goût*, et vous aurez une idée de ce petit chef-d'œuvre [1]. Nul n'avait su jusqu'alors manier de cette main légère ces lourdes armes de la dispute, dont les érudits vont s'assommer consciencieusement durant plus d'un siècle encore. Nous sommes en pleine comédie. *Bulephorus* (l'homme sensé, le médecin) et son compère *Hypologus* viennent trouver leur ami *Nosoponus* atteint de *cicéromanie*. Nosoponus est un dévot mystique et célibataire comme l'*Hippolyte* d'Euripide ou le *Don Quichotte* de Cervantès, égaré à la poursuite d'une introuvable Dulcinée, la Muse ou la Nymphe cicéronienne. Jadis on l'a connu gai compagnon, d'un embonpoint honnête, d'une mine fraîche et réjouie. Depuis qu'il s'est épris de cette folle passion, il est devenu sombre, morose, décharné. Séparé du reste des humains, enfermé dans son cabinet, où ne pénètre aucun bruit du dehors, il est passé à l'état d'ombre. Il dort peu, mange peu, boit de l'eau, vit de légumes et de prose cicéronienne. Sa maison, de la cave au grenier, est pleine des images et des œuvres de Cicéron ; il ne voit, il n'entend, il ne rêve que Cicéron. L'écho lui-même renvoie de tous côtés à son oreille la dernière syllabe de ce nom chéri, *one, one* (ce qui veut dire en grec *âne! âne!*), innocent calembour, qui devait soulever contre Érasme plus de haines que les *Adages* et les *Colloques*.

Le portrait est ici évidemment chargé, et sous le pinceau malin de l'auteur devient une caricature. Qui donc Érasme a-t-il voulu ridiculiser ainsi ? Était-ce Bembo, Sadolet, ses correspondants et ses amis ? Non, sans doute ; mais leurs émules et leurs imitateurs maladroits. Il rit des Cicéroniens

1. Nous avons traité ailleurs plus amplement ce sujet dans une thèse latine présentée à la Faculté des lettres de Paris : « *De Ciceroniano bello commentariolum* ap. Joubert (1855).

fanatiques, comme Molière rira plus tard des Précieuses de province, qui copient l'hôtel de Rambouillet. Peut-être, en traçant le portrait de Nosoponus, songeait-il à cet honnête et ingénu Christophe de Longueil, chevalier errant et presque martyr de la foi cicéronienne, admis, après de longs jours d'attente, d'épreuves et de cérémonies expiatoires, dans la docte confrérie, et solennellement décoré au Capitole du titre de citoyen romain. Figurez-vous M. Jourdain reçu mamamouchi par un auditoire enthousiaste et convaincu. Érasme n'a pu s'empêcher d'éclater de rire, devant ce triomphe du plagiat et de l'idolâtrie.

L'Italie se leva en masse, pour protester contre l'audace d'un écrivain batave, qui la narguait ainsi ouvertement. Toutes les écoles, toutes les chaires retentirent de ce nom maudit d'Érasme : une croisade générale s'organisa. La France avait alors l'honneur de posséder le fameux Jules-César Scaliger, le plus bruyant et le moins modeste des érudits, grammairien matamore, Italien d'origine, habitant alors Agen. Dévoré du besoin de faire parler de lui, Scaliger, qui portait déjà sur sa tête les lauriers de trois ou quatre générations de héros, se nomma lui-même généralissime des Cicéroniens français. Il ne lui manquait plus que des soldats. Pour en trouver, il écrivit lettres sur lettres aux principaux et aux régents de tous les colléges de Paris, les appelant à la guerre sainte [1] : on ne lui répondit pas. Les théologiens se souciaient peu de Cicéron ; les érudits, comme Budé, partageaient volontiers les idées d'Érasme, par goût de la liberté et par antipathie contre la jactance italienne. Dépité, furieux, le grand Jules-César, comme son homonyme en face des bandes d'Arioviste, déclara qu'il marcherait seul au combat. Il annonça donc sa colère au monde par une foudroyante philippique, qui resta, ainsi que ses lettres, sans réponse. Cependant il avait fait de son mieux pour agacer l'amour-propre irritable d'Érasme. Il avait été

1. J. C. Scaligeri epistola illustri collegio Bonorum Infantium. — Ejusdem studiosis adolescentibus collegii divæ Barbaræ. — Epistola collegiis omnibus.

brutal, insolent, absurde, espérant bien, à force d'impertinences et de fanfaronnades, ramener encore une fois dans l'arène le vieux lutteur.

Ce discours nous donne une idée assez exacte des aménités littéraires qu'échangeaient entre eux les savants du seizième siècle. Érasme est un *monstre*, un *vaurien*, un *ivrogne*, une *vieille corneille*, un *bourreau*, un *parricide*, un *triple Géryon*, enfin, pour tout dire en un mot, un *Batave*. Comme le Pédant de Régnier, Scaliger associe volontiers la cause des lettres à celle de la politique et de la religion. Peu s'en faut qu'Érasme ne soit un hérétique ou même un athée, pour avoir osé rire du titre de citoyen romain donné à Longolius. Fier de sa science universelle et d'une fastueuse généalogie, qu'il s'était composée lui-même avec l'aplomb effronté d'un Italien transporté sur les bords de la Garonne, l'illustre représentant de la famille de la Scala, soldat, poëte, médecin, orateur, toise d'un air superbe le pauvre Érasme, cet enfant du hasard, si faible, si chétif, mince érudit, qui ne sait pas même qu'il y a trois sortes d'hydropisie, et qui se mêle après cela de juger le latin de Cicéron. Scudéry n'est pas plus amusant, quand sa pitié dédaigneuse descend sur le pauvre auteur du *Cid*. Cependant, à travers ces éruptions de vanité grotesque, parmi ces incandescences de cuistre et de capitan, plus d'une observation sensée, plus d'une critique neuve et ingénieuse sur les grands écrivains de l'antiquité commence à se faire jour[1]. Le style s'épure; si les arguments sont trop souvent déraisonnables, le latin est presque toujours excellent. Il est difficile d'être à la fois plus ridicule et plus instruit.

Tandis que Scaliger se décernait à lui-même les honneurs d'un triomphe anticipé, un nouveau champion entrait en lice pour la gloire de Cicéron. Etienne Dolet se flattait d'avoir en héritage l'âme et la plume du grand orateur. Il n'en fallait pas tant pour soulever la bile jalouse de Scaliger. Au lieu de s'unir, les deux chefs se disputèrent le commande-

1. Notamment sur Salluste et Tite-Live.

ment d'une armée qui n'existait pas. Occupés à s'injurier, ils oublièrent l'ennemi commun. Scaliger aima mieux traiter avec Erasme que reconnaître Dolet pour son confrère ou son égal. Il éteignit lui-même ses foudres, et arrêta l'essor d'un second discours déjà sous presse. Magnanime jusqu'au bout, à la mort d'Érasme, il racheta par une épitaphe expiatoire les injures dont il l'avait chargé de son vivant. Dolet rencontra bientôt d'autres inimitiés, sous lesquelles il devait misérablement succomber.

Au milieu de ces escarmouches et de ces flots d'encre répandus, ce semble, en pure perte, le domaine de la vraie latinité se reconstituait peu à peu : les travaux de Robert Estienne, de Muret, de Nizolius, étaient autant de digues élevées contre le retour de la barbarie. La guerre semblait à peu près éteinte, lorsqu'elle se ralluma avec Ramus. Professeur d'éloquence et de grammaire au Collége Royal, Ramus n'était guère plus disposé à subir le joug de Cicéron que celui d'Aristote. Il ne s'attaque pas seulement comme Érasme à une faction, à une caste isolée de lettrés, mais aux doctrines de l'École en général. C'est toujours le vieux principe du *Magister dixit* qu'il combat à outrance, partout où il le rencontre, même aux dépens d'un auteur pour lequel il avoue ses sympathies et son admiration. L'*Orator* de Cicéron était devenu pour les délicats de la Renaissance le manuel, le *compendium* orthodoxe de l'éloquence, de même que les *Catégories* d'Aristote étaient pour les théologiens le *compendium* de la philosophie. Ramus attaque cette double infaillibilité : les *Brutinæ quæstiones* [1] sont le complément des *Animadversiones Aristotelicæ*. D'ailleurs Aristote n'a-t-il pas été le grand maître de la rhétorique pour Cicéron ? Ne lui a-t-il pas communiqué un certain nombre d'erreurs ? Brutus se charge de nous le prouver, en faisant ressortir avec une maligne pénétration tous les défauts de l'*Orator*. Les *Questions de Brutus* avaient ouvert la brèche : Ramus entreprit

1. *Brutinæ quæstiones* in *Oratorem* Ciceronis. Ad Henricum Valesium Franciæ regem (1552).

de la combler avec un autre *Cicéronien*[1]. Ce nouveau manifeste n'est plus un pamphlet railleur, mordant, plein de gaieté comme celui d'Érasme. On sent que la guerre est devenue moins ardente. Le livre de Ramus est plutôt un traité de l'art oratoire contenant la vie, l'exposition et la critique des préceptes de Cicéron. La libre imitation, le libre jugement des anciens, l'éclectisme pratiqué avec cette large indépendance d'un esprit qui use du passé, sans vouloir se traîner à sa remorque, voilà ce qui distingue ici Ramus. Il est l'admirateur sincère, passionné même de Cicéron ; mais il ne veut pas en être le *singe* et le *parasite*. En même temps qu'il émancipe le latin de la servitude cicéronienne, il réclame pour le français une place dans les écoles : idée neuve alors, folle aux yeux de bien des gens, et qui semblait mettre en péril tout l'édifice de l'enseignement. La vieille Sorbonne en trembla, et leva les mains au ciel. Où allait-on de ce pas? Cette guerre des Cicéroniens, imprudemment rallumée, allait-elle ouvrir l'abîme des révolutions?

On serait tenté de le croire en lisant les doctes lamentations et les hyperboles indignées du bénédictin cicéronien Joachim Périon[2], le même qui était venu au secours d'Aristote avec Galland et Govéa. Une pensée commune de conservation le dirigeait dans cette double défense. Ce qu'il combat chez Ramus, ce n'est pas seulement le sacrilége assez hardi pour enlever au ciel et à la terre *ces deux soleils de toute science et de toute éloquence,* Aristote et Cicéron : c'est l'ennemi de la tradition et de l'autorité, c'est le protestant universel qui porte sur tous les points son esprit contradicteur. L'honnête Périon effaré voit déjà l'heure où Hippocrate, Galien, Archimède, Euclide, ne seront pas mieux traités qu'Aristote ; où tout croulera sous les coups des démolisseurs, la géométrie, la médecine, et même l'astrologie, science certaine, s'il en fut jamais. Aussi, dans l'intérêt du bien public et des corps savants si gravement menacés, réclame-t-il l'in-

1. *Ciceronianus.* Ad Carolum Lotharingiæ cardinalem, 1556.
2. Pro Ciceronis *Oratore* contra Petrum Ramum oratio.

tervention du roi Henri II pour supprimer ces maudites *Butinæ quæstiones*, qui sentent la révolte et l'hérésie. Tous les dogmatismes absolus, même partis de points très-opposés, finissent par se rencontrer et aboutissent aux mêmes conséquences.

Un autre grand batailleur du siècle, un des plus laborieux ouvriers de l'érudition française, Henri Estienne, intervint à son tour dans le débat. Avec Erasme et Ramus, il représente la cause de la liberté. Il combat à la fois par la science et l'ironie, d'un côté les prétentions à l'archaïsme, la recherche du rare et de l'obscur dans l'école de Juste Lipse; de l'autre les délicatesses pudibondes de l'école cicéronienne.

Eia, metum et linguam solve, latinus eris [1].

« Laisse la crainte, délie ta langue, et tu seras latin, » crie-t-il bravement à ces poltrons qui se mettent les fers aux pieds, de peur de marcher trop à l'aise. Cependant il y joint un correctif qui est le dernier mot du bon sens dans cette interminable querelle d'orthodoxie littéraire : « *Libertas volo sit latinitati, sed licentia nolo detur illi.* » La secte des Cicéroniens avait presque entièrement disparu, quand Scioppius arriva. L'enragé diffamateur eut à peine le plaisir de leur donner un dernier coup de dent : il se dédommagea en aboyant contre l'ombre de Cicéron, qu'il accusa tout simplement de barbarisme et d'ignorance en latin. Le bon et lourd Colletet égayait encore le cardinal de Richelieu et l'Académie naissante en faisant, dans son discours de réception, le portrait rétrospectif du Cicéronien [2]. Mais ce n'était plus là qu'un souvenir et un coup de plume innocent.

1. *De Latinitate falso suspecta*, 1577.

2. « C'était un plaisir de voir ces visages pâles et mélancoliques se priver de tous les plaisirs de la vie, fuir la compagnie des vivants, comme s'ils eussent été morts, s'ensevelir dans leur étude comme dans un cercueil, et s'abstenir de la lecture de toutes sortes de livres, hormis de Cicéron, avec autant de soin que Pythagore s'abstenait de l'usage des viandes... Et quand leurs longues veilles les avaient atténués de maladies, ils mouraient contents, puisqu'ils augmentaient le nombre des martyrs de Cicéron. » Discours prononcé à l'Académie française, 1636.)

A ne juger les choses qu'à la surface, on serait tenté de voir tout simplement, dans cette longue guerre des Cicéroniens, une sorte d'épopée burlesque comme *le Lutrin*, un duel de cuistres et de grimauds barbouillés d'encre et la plume en arrêt. Au fond, il ne s'agit de rien moins que des conquêtes de la Renaissance, du salut de la langue latine et de l'avenir des langues modernes. Pourquoi Erasme, Ramus, Estienne, combattent-ils avec tant d'ardeur? Pour savoir si la Renaissance ne sera qu'un stérile et laborieux plagiat ou une révolution; une résurrection complète de la vie et du mouvement, un pas en avant ou un retour en arrière; si, pour suprême ambition, elle doit aboutir à la prose de Bembo et aux vers de Pontanus? Et Bembo, et Scaliger, et Dolet, et Périon, que défendent-ils? La tradition classique, l'héritage du passé, le domaine de la pure et vraie latinité contre les retours offensifs de la barbarie. Comme il arrive souvent en guerre, les deux partis ont tour à tour raison et tort. Erasme a raison, lorsqu'il combat la superstition cicéronienne, lorsqu'il réclame au nom du progrès et de la liberté. Il a tort, lorsqu'il croit pouvoir traiter le latin comme une langue vivante, lui infuser un sang nouveau, le rajeunir en y mêlant des néologismes. Ramus a raison, quand il veut simplifier les méthodes, introduire les langues modernes dans l'enseignement. Il a tort, quand il méconnaît ce qu'il y a de philosophique, d'élevé, de hardi, dans les théories abstraites d'Aristote et de Cicéron.

Nos sympathies sont évidemment ici pour les amis de la liberté. Néanmoins, ne soyons pas ingrats pour ces adorateurs passionnés de la forme, occupés à limer et à polir cette langue latine couverte de la rouille du moyen âge. Ils n'ont été que des copistes, des écoliers, mais ils ont contribué à former des maîtres. Tout en reconnaissant le côté ridicule et stérile de leurs prétentions, n'oublions pas que ces luttes ont eu du moins pour résultat :

1° De constituer le latin comme langue savante, en le dérobant aux témérités de l'usage vulgaire et aux périls du néologisme;

2° De mettre à nu son impuissance à exprimer les idées nouvelles, et par suite de hâter l'avénement des langues modernes ;

3° De ramener le culte de la forme trop négligée au moyen âge et même encore au seizième siècle ; de substituer le goût de la qualité à celui de la quantité, en resserrant la stérile abondance de l'âge précédent par la difficulté des règles et la lenteur de la composition[1] ;

4° D'offrir des modèles parfaits à l'imitation des écrivains modernes ; de répandre parmi eux le goût et l'ambition de la pureté, de la précision, de la noblesse, ces qualités éminentes des œuvres antiques ; et enfin de préparer ainsi le majestueux épanouissement du dix-septième siècle.

1. V. Balzac : « Qu'il est difficile d'écrire beaucoup et de bien écrire. » (Lettre à Chapelain, XII.)

CHAPITRE II

LES GRAMMAIRIENS FRANÇAIS.

Formation de la langue nationale. — Jacques Dubois, Maigret, Guillaume des Autels, Pelletier, Ramus. — Le *Pédantisme* et l'*Italianisme*. — L'*Étudiant Limousin* de Rabelais. — L'*Illustration de la langue françoise* de Joachim du Bellay. Henri Estienne : les *Dialogues du françois italianisé*; la *Précellence du langage françois*.

I

Après avoir sauvé le latin de la barbarie, il s'agissait de constituer d'une façon définitive la langue nationale appelée à le remplacer. C'est là encore un des rudes labeurs de cet âge si fécond en luttes et en ébauches. Le pacifique domaine des Jean Despautère et des Donat devient un champ de bataille aussi tumultueux que l'arène de Poissy et de Moncontour. Les héros de cette Iliade sont : les uns, d'obscurs combattants maintenant oubliés, Jacques Dubois, Guillaume des Autels, Pelletier, Maigret; les autres, d'illustres champions, que nous avons déjà trouvés mêlés à toutes les grandes querelles du siècle, Rabelais, Henri Estienne, Dolet, Ramus, Pasquier, de Bèze, etc. Leur présence seule indique assez l'importance du débat. La langue, en effet, est avec le sol la meilleure part de l'héritage national. Au dedans, elle est le lien qui unit, par la communauté d'idées, les enfants d'une même patrie. Au dehors, elle est le signe de la domination ou de la servitude vis-à-vis de l'étranger.

Les disputes grammaticales n'ont guère le privilége de nous passionner aujourd'hui. Nous éprouvons à cet égard l'indifférence que donne la sécurité. Grâce au génie des grands écrivains, qui l'ont fixée depuis trois siècles, la langue française est désormais constituée. Elle a son domaine, sa syntaxe, ses frontières nettement tracées. De loin en loin, un touriste égaré sur les bords du Rhin ou de la Tamise, peut bien importer en fraude quelque néologisme clandestin ; mais l'invasion n'est guère à craindre. Descartes, Pascal, Molière, Bossuet, Voltaire, sont à nos portes, et suffisent pour les garder.

A l'heure de la Renaissance, dans cet état flottant et indécis d'une transformation universelle, qui pouvait répondre du lendemain? A qui resterait la victoire? Au français? Au latin? Aux patois? A l'italien? A l'espagnol? Nul ne le savait. L'enfantement de la langue devait coûter presque autant de peine que le triomphe de l'unité nationale. Là, comme dans l'histoire politique, se représentent les désordres de l'invasion étrangère, les oppositions rétrogrades, les émeutes provinciales, la résistance des patois non moins opiniâtres que les priviléges à conserver leur rang [1]; puis les folies de la mode, les utopies des novateurs, qui compromettent un instant le salut de notre idiome. Si l'on songe que cette langue épurée, fortifiée, embellie, devait un jour donner à la France dans toute l'Europe une supériorité égale à celle de ses armes et de sa politique, on comprend la valeur des services rendus par les grammairiens patriotes du seizième siècle.

La langue française trouvait un premier obstacle dans sa propre mobilité. Un flux perpétuel emportait les mots de son vocabulaire comme les eaux vagabondes d'un fleuve sans lit et sans rives. « J'écris, dit Montaigne en parlant de ses *Essais*, un livre à peu d'hommes et à peu d'années : si c'eût été une matière de durée, il l'eût fallu commettre à un lan-

1. Quand l'Édit de Villers-Cotterets (1533) eut rendu le français obligatoire devant [illegible] tribunaux, la Provence envoya des députés au Roi pour lui remontrer les grands inconvénients de cette mesure.

gage plus ferme. Selon la variation continuelle qui a suivi le nôtre jusqu'à cette heure, qui peut espérer que sa forme présente soit en usage d'ici à cinquante ans? Il écoule tous les jours de nos mains, et, depuis que je vis, s'est altéré de moitié. » Dès le commencement du seizième siècle, les inconvénients de l'anarchie avaient révélé à tous le besoin d'une règle. Auteurs et grammairiens s'étaient mis à l'œuvre pour donner à notre idiome ce qui lui avait manqué jusqu'alors, la fixité et la durée. « On compta un moment, dit A. Monteil, huit ou dix alphabets, quarante traités des origines de la langue, trente de ses étymologies, dix de ses illustrations, trente traités d'orthographe ou de prononciation, trente ou quarante grammaires [1]. » Mais là aussi le travail se trouve plus d'une fois interrompu par les querelles intestines, l'esprit de système, les petites passions mêlées aux efforts désintéressés.

Jacques Dubois donne le signal : Maigret et Guillaume des Autels viennent ensuite : avec eux la bataille s'engage. Les armes sont un peu lourdes, il est vrai. N'oublions pas que ce sont des grammairiens, les *hoplites* de la grande armée des Lettres, troupe résistante, opiniâtre, dure à la fatigue et aux coups, usant moins de la flèche que de la massue. Les deux factions, que nous avons retrouvées partout sous des noms divers, reparaissent ici : l'une conservatrice, l'autre révolutionnaire; l'une voulant asservir l'usage aux lois de la tradition et de l'école, l'autre, effacer la tradition au nom de l'usage et de la souveraineté populaire. L'orthographe devient un sujet de guerre civile. Les uns veulent écrire comme on prononce, les autres prononcer comme on écrit. De là naît le grand duel des *Tambours* et des *Tabourins*, digne pendant au *Bellum grammaticale*, qui avait mis aux prises le *Nom* et le *Verbe* brouillés encore pour plus d'un siècle. « La bonne orthographe, disaient les Tambours, c'est *tete*, *fenetre*, *onete*, *oneur* ; la mauvaise, c'est *teste*, *fenestre*,

1. Al. Monteil, *Histoire des Français des divers États : Le libraire de Paris*, t. VI, stat. 59.

honneste, *honneur*. — C'est tout le contraire, disaient les Tabourins. — La bonne orthographe, disaient les Tambours, c'est *kant*, *fisic*, la mauvaise, c'est *quand*, *physique*. — C'est tout le contraire, disaient les Tabourins. — Dites *reine*. — Dites *royne*. — *Allet*. — *Alloit*. — Vous êtes des *fols*, disaient les Tabourins. — Nous serions des *fous*, si nous consentions à être des *fols*[1]. »

Les caprices de l'orthographe individuelle laissée jusqu'alors à la discrétion des copistes, devenaient impossibles avec l'imprimerie. L'accroissement des consonnes parasites, les contradictions fréquentes de l'écriture et de la prononciation, l'oubli ou l'altération des radicaux étaient autant de causes d'incertitude. Maigret voulut jouer, dans ce petit coin de la science, le rôle de réformateur : Une consonne oiseuse, dit-il, « c'est un épouvantail de chènevière : l'un effraie les oisillons comme l'autre étonne les liseurs, » et il propose de simplifier l'écriture en sacrifiant l'étymologie. Maigret est le démagogue de l'orthographe : il proclame la raison du plus fort ; et le peuple étant le plus fort, c'est à lui de commander. Partisan de la tradition en grammaire comme en religion, Guillaume des Autels, caché sous le pseudonyme de Glumalis de Vézelet, riposta dans un traité de l'*Orthographe des Maigrétistes*. Les réponses et les contre-réponses se croisent et se balancent en l'air aussi légèrement que des pavés. Maigret arrache à son adversaire son masque d'emprunt, et le raille sur sa prétendue jeunesse[2] : « Je ne puis croire qu'une telle œuvre que la sienne ne requiere bien pour le moins l'âge de huit à neuf ans. » Guillaume des Autels se venge par un calembour en trouvant l'invention de Maigret un peu trop *maigrette*. Le combat devient atroce : on s'appelle âne, sanglier, docteur en jargonneau, etc. C'est la première édition de la fameuse scène de Molière entre les deux pédants :

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier, etc.

1. A. Monteil, *ibid.* Des Accords, *Bigarrures : Des entends-trois* ou équivoques par amphibologie.
2. Livet, *la Grammaire et les Grammairiens au seizième siècle*.

Puis arrive Jacques Pelletier, poëte et mathématicien du Mans qui, sous prétexte de venir en aide à Maigret, l'accable de son pesant concours. Homme d'imagination et de système, Pelletier ne s'en tient pas à l'orthographe, et prétend enrichir la langue en lui donnant des superlatifs comme *belissime* et *grandissime*, et des comparatifs comme *belieur* et *grandieur*. En même temps, il veut ouvrir la porte à tous les patois qui doivent être réputés « français, dit-il, puisqu'ils sont du pays du Roi. » On devine quel vacarme auraient pu apporter dans notre langue tous ces dialectes discordants.

En grammaire, ainsi qu'en politique, les partis extrêmes échouèrent devant la toute-puissance des faits et du sens commun. Placer la prononciation dans la dépendance de l'écriture, c'était imposer à la langue une servitude que l'usage n'eût point acceptée. Soumettre l'écriture aux lois de la prononciation sans tenir compte de l'étymologie, c'était enlever aux mots le cachet de leur origine, leur signe de famille et de parenté. Admettre à la fois tous les patois, c'était revenir au temps de la tour de Babel. Là, comme ailleurs, on en vint aux transactions : le tiers parti l'emporta. Robert Estienne, dans sa *Grammaire française*, posa d'une main sage et libérale les principes qui devaient présider à l'organisation de notre langue. Ramus porta aussi de ce côté son humeur turbulente et novatrice. Il crut pouvoir d'un tour de main réformer l'orthographe de fond en comble, changer la valeur des lettres, introduire de nouveaux signes. Mais les langues sont moins dociles que les philosophies aux révolutions et aux systèmes. L'entreprise de Ramus avorta. De toutes ses utopies grammaticales, un seul principe se dégagea et prévalut de plus en plus, la souveraineté de l'usage. « L'école de cette doctrine, dit-il lui-même, n'est point ès auditoires des professeurs hébreux, grecs ou latins en l'Université de Paris ; elle est au Louvre, au Palais, aux Halles, en Grève, à la place Maubert [1]. » Au

1. V. Livet, *Pierre Ramus ou la Ramée : sa grammaire.*

siècle suivant, en pleine Académie, le plus illustre représentant de l'éloquence française, Bossuet, proclamait l'*usage le grand maître des langues*. C'est en vertu du même principe, que Malherbe renverra les pindariseurs de la Pléiade à l'école des crocheteurs du port au foin. Le dogme de la souveraineté populaire ébauché dans les synodes protestants, dan les États de la Ligue, et bientôt proscrit comme une erreur et une hérésie en politique, devait triompher, du moins en grammaire, même en face de Louis XIV. Encore ne fut-ce pas sans combat.

II

Un double écueil se présentait : d'un côté le pédantisme érudit de l'École et de la Renaissance menaçait d'étouffer, sous le lourd placage de l'imitation latine, l'aimable fleur de l'esprit et du parler gaulois, les grâces nonchalantes et familières de Villon et de Marot : d'autre part, l'influence italienne, toute puissante à la Cour, venait enlever à notre langage et à nos mœurs la franchise et la naïveté. La pauvre petite paysanne, comme l'appelle Pasquier, allait-elle se transformer en pédante ornée du *liripipion* [1] et *despumant à pleine bouche la verbocination latiale*, ou en coquette attifée et fardée de toutes les grâces menteuses d'une courtisane italienne? Le génie de la vieille France la préserva de ce double danger. Il eut tout d'abord pour interprète un puissant railleur, ami du naturel en toutes choses, Françoi Rabelais. Les *rapetasseurs de vieilles ferrailles latines* passèrent sous ses verges, en compagnie de l'étudiant Limousin [2]. « Mon ami, dit Pantagruel, d'où viens-tu à cette heure — L'écolier lui répondit : De l'alme, inclyte et célèbre Académie, que l'on vocite Lutèce. — Qu'est-ce à dire? dit Pantagruel à un de ses gens. — C'est, répondit-il, de Paris. — Tu viens donc de Paris? dit-il. Et à quoi passez-vous

1. Chaperon des docteurs de Sorbonne.
2. *Pantagruel*, liv. II, ch. VI.

temps, vous autres messieurs étudiants audit Paris? — Répondit l'écolier : Nous transfrétons la Séquane au dilucule et crépuscule; nous déambulons par les compites et quadrives de l'urbe; nous despumons la verbocination latiale; et, comme verisimiles amorabonds, captons la benevolence de l'omnijuge, omniforme et omnigène sexe féminin.... — « Et bren, bren, dit Pantagruel, qu'est-ce que veut dire ce fol? Je crois qu'il nous forge ici quelque langage diabolique et qu'il nous charme comme enchanteur. — A quoi dit un de ses gens : Seigneur, sans doute ce galant veut contrefaire la langue des Parisians; mais il ne fait qu'écorcher le latin, et cuide (croit) ainsi pindariser; et lui semble bien qu'il est quelque grand orateur en françois, parce qu'il dédaigne l'usance commune de parler. » Excellente leçon de grammaire et de bon sens! Rabelais est tellement préoccupé de ce ridicule et de ce danger, qu'il y reviendra plus tard dans l'épître du Limousin [1] imprimée à la suite des *Pronostications Pantagruéliques*. L'écolier se défend tant qu'il peut de vouloir *excorier la cuticule de notre vernacule gallique.* « Mais vice versement, dit-il, je gnave [2] opère, et par veles et rames je me enite de le locupléter de la redondance latinicome. » Ronsard allait bientôt reprendre avec tout l'emportement d'un esprit systématique et convaincu, l'entreprise de l'étudiant Limousin [3].

1. *Epistre du Limosin de Pantagruel grand excoriateur de la langue Latiale.* Si cette épître n'est pas de Rabelais, comme nous le croyons en effet, elle exprime du moins parfaitement ses idées, et continue la parodie (V. t. II, Bibl. elzévir).

2. *Gnave* (arch.), *gnaviter*, bravement, avec ardeur.

3. Pourtant il ne faudrait pas exagérer ni prendre trop au sérieux le vers de Boileau :

Mais sa muse en françois parlant grec et latin.

Ronsard a commis des imprudences et inventé des mots parfois malheureux : mais il n'en est pas moins l'ami et le défenseur de la vieille langue française, s'il faut en croire l'avertissement placé en tête des *Tragiques* de d'Aubigné :

« Il (d'Aubigné) racontait que le bonhomme Ronsard, lequel il estimait par dessus son siècle en sa profession, disait quelquefois à lui et à d'autres : — Mes enfants, défendez votre mère de ceux qui veulent faire servante une damoiselle de bonne maison. Il y a des vocables qui sont françois naturels, qui sentent le vieux, mais le libre et le françois..... Je vous recommande par testament que vous ne laissiez point perdre ces vieux termes, que vous les employiez et défen-

Cependant ce fut des rangs de la Pléiade que partit le premier manifeste, le plus solennel et le plus retentissant au nom de l'idiome national. Joachim du Bellay, dans sa *Défense et Illustration de la langue française* (1550), jeta le défi aux anciens et aux modernes, narguant à la fois et l'outrecuidance des Italiens qui persistaient à traiter nos écrivains de barbares, et la timidité paresseuse de ces esprits découragés qui ne croyaient pouvoir rien trouver après Virgile et Cicéron, et les craintes jalouses de ces *vénérables druides*, qui voulaient à tout prix *sauver le secret de leurs mystères*, c'est-à-dire laisser enfouies sous l'enveloppe latine l'éloquence et la philosophie. Calvin et Rabelais avaient déjà commencé à les répandre avant l'arrivée de Montaigne, le grand vulgarisateur. Du Bellay conviait les descendants de Brennus à escalader encore une fois le Capitole, à piller de nouveau le temple de Delphes, c'est-à-dire à s'emparer des richesses littéraires de la Grèce et de Rome, par le droit de la conquête et du génie. Le conseil était bon. Restait à savoir si les vainqueurs, après avoir mis à sac l'Antiquité, s'affubleraient grotesquement de ses dépouilles, avec la naïveté d'écoliers devenus maîtres et de manants subitement anoblis; ou s'ils sauraient organiser leur conquête, et offrir au monde non plus une mascarade de revenants, mais le spectacle d'une sérieuse et véritable création. Nous les verrons bientôt à l'œuvre. Le cri généreux de du Bellay était du moins un appel à l'honneur national. « La même loi naturelle, disait-il, qui commande à chacun défendre le lieu de sa naissance, nous oblige aussi de garder la dignité de notre langue [1]. » Elle allait avoir, plus que jamais, besoin de défenseurs.

diez hardiment contre des marauds qui ne tiennent pas élégant ce qui n'est point écorché du latin et de l'italien, et qui aiment mieux dire *collauder*, *contemner*, *blasonner*, que *louer*, *mépriser*, *blâmer* : tout cela est pour l'écolier limousin. — Voilà les propres termes de Ronsard. » On voit par là que Ronsard se séparait nettement de l'écolier limousin, tout en semblant parfois l'imiter.

1. Défense et illustration de la langue française, ch. XII.

III

La langue française se trouvait en face d'une invasion plus redoutable que celle du pédantisme, et le danger était d'autant plus grave qu'il avait pour complices la mode, les femmes et les courtisans. L'Italie entrait au Louvre avec ses arts, ses élégances et ses corruptions. Quand le vieux Léonard de Vinci parut à la cour de François I[er], malgré ses quatre-vingts ans il fit tourner toutes les têtes. Tout fut à l'italienne. On s'habilla, on se rasa, on se coiffa, on dansa, on salua, on parla même français à l'italienne. Belles dames, courtisans, filles d'honneur, valets de chambre, s'évertuèrent à désapprendre le *gentil parler* de l'ancienne France. On affectait de dire alors *chouse* pour *chose*, *j'allons* pour *nous allons*, *Piarre*, *Robart*, au lieu de *Pierre*, *Robert* [1]. Par un singulier retour des choses d'ici-bas, un siècle plus tard, la plupart de ces prétendues élégances avaient passé de la Cour aux villages de la banlieue : le langage de Don Juan était devenu celui de Pierrot. A l'arrivée de Catherine de Médicis, la folie empira. Dès lors plus de gentilhomme bien appris qui n'allât après le *past* [2] *spacéger* [3] par la *strade* [4] pour y étaler son *garbe* [5]. C'était une manière de faire sa cour et de se poser en homme du bel air aux yeux du gros public, toujours prêt à admirer ce qu'il ne comprend pas. La nouvelle reine amenait à sa suite toute une armée d'intrigants

1. Remontrance en vers aux courtisans amateurs du françois italianisé :

N'êtes-vous pas bien de grands fous
De dire *chouse* au lieu de *chose*,
De dire j'*ouse* au lieu de j'*ose*,
Et pour *trois mois* dire *troas moas*,
Pour je *fay*, *vay*, je *foas*, je *voas*.
En la fin vous direz *La guarre*,
Place *Maubart*, et frère *Piarre*.

(Henri Estienne. — *Épît. de M. Celtophile aux Ausoniens.*)

2. Repas.
3. Se promener.
4. La rue.
5. Tournure, de l'italien *garbo*, cambrure, pose élégante.

de haut et bas étage, agents d'amour, de politique et de tripot, enveloppant leurs finesses d'un baragouin équivoque, et mêlant aux cajoleries et aux mensonges les formules de politesse servile, les baise-mains, les révérences et les génuflexions.

L'esprit français avec sa libre allure, avec son bon sens ennemi de la platitude et de l'emphase, répugnait à cette métamorphose. Henri Estienne, Hotman, Pasquier, d'Aubigné, protestèrent. Vrais gardiens de l'honneur et du foyer des ancêtres, patriotes par le cœur comme par l'esprit, au milieu d'un peuple si mobile, si prompt aux entraînements, si capable de s'oublier lui-même pour prendre les vices et les ridicules de ses maîtres, ils eurent la gloire de maintenir, avec une héroïque obstination, la dignité de la langue et du caractère national. Déjà Marot avait exprimé son antipathie contre le mutisme calculé, les câlineries félines et les rodomontades bouffies des poltrons ultramontains. Du Bellay s'ennuyait à mourir dans ce pays, où l'on ne pouvait *suivre en son parler la liberté de France*. Les haines politiques vinrent bientôt compliquer et envenimer la querelle. Hotman, qu'on accusait de germanisme à propos de la France-Gaule, reportait vigoureusement l'attaque dans le camp des Français-Italiens. « Qui a inventé, conduit et exécuté les massacres et boucheries? Les Français-Italiens. Qui a imaginé ces tailles et impositions dont le pauvre peuple est tout écorché? Les Français-Italiens. Qui sont ceux qui encore aujourd'hui empêchent la paix en France par leurs mensonges et leurs inventions sophistiques? Les Français-Italiens. Eh bien, soit! Appelons notre pays la Gaule Italienne, puisque Matharel et consorts préfèrent ce nom à celui de la France-Gaule [1]. »

Étienne Pasquier, le rude jouteur du Palais, l'ennemi des Jésuites, se décida lui aussi à mettre la plume au vent pour l'honneur des lettres françaises. « J'ai longtemps marchandé

1. Matagonis de Matagonibus Monitoriale ad Italo-Galliam. — Rathery, *Influence de l'Italie sur les lettres françaises au seizième siècle.*

avec moi, nous dit-il dans ses *Recherches*, avant que passer le Rubicon; maintenant le veux-je franchir, et, sans m'aheurter au vulgaire italien, soutenir en plus forts termes que notre langue n'est moins capable que la latine de traits poétiques hardis. Car, quant à moi, ne vois rien en quoi le Romain nous fasse passer la paille devant les yeux[1]. » Et, comme un vaillant capitaine, il range en bataille tous les écrivains français du temps passé et du temps présent, depuis Jean de Meung et Froissart jusqu'à Marot, Rabelais, Ronsard, du Bellay : il les oppose fièrement à Dante, à Pétrarque, à l'Arioste, voire même à Virgile, à Catulle et à Lucain. D'Aubigné, dans sa *Confession de Sancy*, dans son *Baron de Fæneste*, poursuit avec sa double haine de huguenot et de Français le style amphigourique des *coyons italiens*. Régnier lui-même, le bon Régnier, qui avait fait plus d'un emprunt aux poëtes bernesques, raille dans ses satires le baragouin des courtisans. Mais la grande bataille contre l'Italie fut livrée et gagnée surtout par Henri Estienne, dans ses *Dialogues du françois italianisé*[2].

Ce livre est un pamphlet multiple, à la fois littéraire et politique, une mine inépuisable de traits plaisants, d'érudition, de détails curieux sur les mœurs, les toilettes et les danses à la mode. Là, revit dans un tableau confus et animé toute la société bigarrée du seizième siècle. C'est le *raffiné* marchant en cadence, saluant jusqu'à terre, accompagnant d'un jargon obséquieux toutes ses révérences. C'est le *politique* à l'air profond, cachant sous la solennité des mots la triste science des expédients et des intrigues, étalant à tous propos cette phraséologie sentencieuse de Machiavel, qui révoltait l'honnête Faure de Pibrac :

> Je hais ces mots de puissance absolue,
> De plein pouvoir, de propre mouvement.

C'est l'homme de guerre, bravache et spadassin, ne parlant

1. *Les Recherches de la France*, liv. VII, ch. IX.
2. Deux dialogues du nouveau langage françois italianisé et autrement déguisé, principalement entre les courtisans de ce temps, etc. (Genève, 1579).

que d'*infanterie*, de *cavalerie*, d'*embuscade*, de *sentinelle* (mots nouveaux alors), et faisant éclater ces terribles *vocables* comme autant de bombes sur la tête de ses auditeurs. Tous ces ridicules se trouvent réunis et condensés dans la personne de *Philausone*, l'ami des Italiens. Philausone est un cousin germain de Fæneste qu'il a précédé. Il est comme lui bavard, fanfaron, très-fier de sa noblesse, de sa vaillantise et de ses bonnes fortunes. A titre de gentilhomme, il méprise souverainement le bourgeois, le marchand, qui s'avise de vouloir piaffer et faire *du spadachin* en sa présence, qui ose peut-être même rire de son jargon et de son panache. Il n'aime pas davantage les *pédants*, qui supposent qu'on a besoin d'avoir étudié une chose pour en parler, comme si les gens de qualité ne savaient pas tout, sans avoir rien appris. *Celtophile*, l'ami de la France, est l'antithèse vivante de *Philausone* : on reconnaît en lui un confrère du bonhomme *Enay*. Ami du naturel et de la vérité, il se contente de la langue de ses pères comme de leur terre et de leur soleil, ce qui ne l'empêche pas de savoir le latin, le grec, l'allemand et même l'italien mieux que Philausone. Le caractère des deux personnages se révèle dès les premiers mots de l'entretien.

Celtophile commence du ton le plus naturel : « Bonjour, monsieur Philausone, je suis fort joyeux de cette rencontre. » — Philausone ne fait pas les choses si simplement : il s'incline d'abord tout de son long et avec force simagrées : « Bonjour à Votre Seigneurie, monsieur Celtophile! Puisqu'elle *s'allègre* tant de m'avoir rencontré, je jouirai d'une allégresse réciproque de m'être *imbattu* en ce lieu. Mais il plaira à Votre Seigneurie *piller patience*, si je lui dis qu'elle a usé en mon endroit d'une façon de parler qui n'a point bon *garbe* [1]. » En écoutant ce galimatias, le vieux Gaulois ouvre de grands yeux, de grandes oreilles, et demande d'un air narquois à son interlocuteur où il a pris ces belles façons de parler. « A la Cour, reprend celui-ci : c'est le langage à la

1. Premier dialogue.

mode, et celui qui agrée le plus à Sa Majesté. » Or le bon plaisir du maître n'est-il pas la meilleure règle de grammaire? Celtophile appartient à une autre école : il pense que la langue est le bien commun de la nation, qu'elle a ses lois, son domaine, ses priviléges, et qu'au peuple seul il appartient d'en disposer. Le Roi peut accorder le droit de bourgeoisie aux hommes, mais il ne saurait le donner aux mots. D'ailleurs, pour se permettre d'enrichir ou de modifier une langue, il faudrait au moins connaître à fond et cette langue elle-même, et la valeur des emprunts faits à l'étranger. Mais tous ces parleurs de baragouin ne savent pas mieux l'italien que le français, et trouvent moyen d'écorcher deux langues à la fois. Ici, c'est le grand seigneur qui s'écrie : Oh! *la belle monarchie* de cloches ! en voulant dire *la belle harmonie*. Là, c'est le gentilhomme qui demande à toutes forces que son cuisinier lui fasse manger d'un plat nouveau nommé *épigrammes*. Ces quiproquos risibles attestent la confusion qui régnait encore dans bien des têtes sur la valeur des expressions. En cela sans doute, plus d'un grand seigneur était aussi peu avancé que Petit-Jean parlant de l'état *dépotique* ou *démocrite*. L'invasion de l'italianisme ajoutait un élément de plus au chaos. Est-ce à dire qu'Estienne proscrive absolument tout emprunt de mots ou d'idées fait aux peuples voisins? Non sans doute: il reconnaît qu'il est permis d'italianiser pour désigner des choses qui ne se voient qu'en Italie. Tels sont les termes de *bouffon*, de *poltron*, d'*assassin*, de *ruffian*, dont le langage français n'aurait jamais pu donner l'idée.

Les *Dialogues du françois italianisé* eurent contre l'Italie le même succès que la Ménippée contre l'Espagne. Le jargon ultramontain fut chassé, comme devait l'être bientôt le *Catholicon*: double victoire profondément nationale, qui rendait à la France la libre possession d'elle-même, de sa langue et de son territoire. Le traité de la *Précellence du langage françois* proclame et consacre ce triomphe. Avec la foi indomptable d'un patriote, qui croit aux grandes destinées de son pays, Henri Estienne veut inspirer aux Français un noble

orgueil, une généreuse confiance dans les ressources de leur propre idiome, le préserver de la contagion étrangère, et sauver à tout prix son indépendance et sa dignité. Sans doute il apporte, dans la comparaison des deux langues rivales, la partialité d'un citoyen qui combat *pro aris et focis*. Sous prétexte de reprendre aux Italiens un certain nombre de mots empruntés au vieux français, il finit par confonre le bien d'autrui avec le nôtre. Il proscrit plus d'une expression que l'usage a consacrée depuis. Néanmoins, en thèse générale, il a raison. Ses conseils, excellents alors, le sont encore aujourd'hui. Les gens qui s'imaginent rajeunir parmi nous la critique et la philosophie, en important du dehors une phraséologie ambitieuse et pédantesque, feront bien de relire ces sages paroles : « Quant à ces termes étrangers, desquels nous n'entendons pas la vraie signification, il est certain que leur belle apparence (que la nouveauté nous fait trouver encore plus belle), et ce qu'on les fait sonner si haut, sont cause que nous y sommes déçus, et imaginons sous iceux quelque grand secret : mais à la fin, quand nous venons à découvrir leur origine, au lieu du secret par nous imaginé, ne trouvons autre chose qu'un son différent du nôtre. »

Sunt verba et voces, prætereaque nihil.

Un mot nouveau et une idée vieille comme le monde : que de systèmes n'ont pas autre chose à nous donner ! Le bon sens et la probité de la langue française s'élevaient, dès le premier jour, contre ce genre de charlatanisme. Elle allait d'instinct au solide et au vrai.

CHAPITRE III

LA POÉTIQUE NOUVELLE.

Les Marotistes et les Ronsardistes. — Mellin de Saint-Gelais et la Pléiade, Charles Fontaine et Joachim du Bellay. — Grandeur et décadence de Ronsard. — Malherbe et Régnier. — Les Pétrarquistes : Nicolas le Digne.

I

Au moment où la langue française aspirait à conquérir les hautes qualités d'un idiome classique, élégance, pureté, noblesse, la même ambition s'emparait de notre poésie. Une conjuration d'école donna naissance à la Pléiade. Ronsard, Baïf, du Bellay, Jodelle, etc., associés sous les auspices de leur maître Daurat, s'organisaient en brigade militante et conquérante. L'*Illustration de la langue française* étalait aux yeux éblouis ses splendides promesses. Quelle description de l'Atlantide, quel récit merveilleux du prêtre Jean fit jamais luire plus séduisant mirage? Les voyages, les découvertes, sont la grande passion du siècle. On s'embarque à la poursuite d'une poétique comme à la recherche d'un nouveau monde. Daurat est à la poupe, du Bellay sonne de la trompe, Ronsard tient en main la lyre d'Orphée son aïeul; Jodelle, Baïf, Grévin, Remy Belleau, Amadis Jamyn, Pontus de Thiard, l'accompagnent de leurs voix, de leurs guitares et de leurs flageolets. A les voir ainsi, on dirait le navire *Argo*

encore une fois vainqueur des Sirènes. Heure d'ivresse et d'harmonie trop vite écoulée, mais qui laissa une trace profonde dans l'imagination des contemporains. Le vieux Pasquier s'échauffe encore quarante ans après, au souvenir de ce glorieux départ, si riche d'espérances et d'illusions. « Chacun d'eux avait sa maîtresse qu'il magnifiait, et chacun se promettait une immortalité de nom par ses vers : vous auriez dit que ce temps-là était du tout consacré aux Muses [1]. » Temps fortuné s'il en fut jamais ! Que la Muse française se hâte d'en jouir ! Bientôt il lui faudra se mettre à la peine et à la gêne, dans le rude atelier de Malherbe. Dès lors, adieu les chimères gigantesques, les mignardises coquettes, les jolis riens frêles comme une toile d'araignée, et diaprés comme les ailes d'un papillon ! Adieu la gloire facile et les charmantes libertés de la jeunesse ! Il faudra marteler, polir, limer son vers comme une lame d'acier ; il faudra se ronger les ongles, se frapper le front, et plus d'une fois *guetter au coin du bois la rime qui fuit* effrayée par la raison. Mais à quoi bon y songer, quand on a devant soi tant d'horizon, tant d'espace, et qu'on se croit sûr du lendemain [2] ?

La jeunesse a deux avantages, ou, si l'on veut être plus juste, deux qualités et deux défauts, qui la servent puissamment dans les révolutions : le mépris du passé et une confiance illimitée dans l'avenir. La Pléiade commença par discréditer ses devanciers. Il faut entendre Charles de la Mothe écrivant à Jodelle, pour le féliciter « de s'être opposé à l'ignorance et à la rudesse de je ne sais quels *Chartier*, *Villon*, *Cretin*, *Scève*, *Bouchet*, *Marot*, qui avaient écrit aux siècles précédents. » D'un trait de plume la jeune école rayait la gloire de deux ou trois générations. Villon et Marot étaient relégués piteusement parmi les écrivains gothiques. L'âge suivant se chargea de les venger. Deux siècles d'oubli poussé

1. *Les Recherches de la France*, liv. VII, ch. VI.
2. M. Sainte-Beuve, qui fut à certains égards le du Bellay de l'école romantique, a le premier vivement senti et exprimé cet enthousiasme (V. le *Tableau de la Poés. franç. au seizième siècle*).

jusqu'à l'injustice, devaient faire expier chèrement à Ronsard et à ses disciples cette courte impertinence. A ces prétentions hautaines la Pléiade joint un majestueux dédain pour le vulgaire. C'est aux doctes, aux délicats, aux initiés qu'elle s'adresse :

> Celui qui voudra complaire
> Tant seulement au populaire,
> Celui choisira les erreurs
> Des plus ignorants bateleurs [1].

Le bon vulgaire ne répond pas, et se contente d'admirer et d'applaudir, en échange des injures qu'on lui adresse. Les boursouflures naïves de l'orgueil; les enfantillages solennels d'écoliers passés à l'état de grands hommes et s'admirant à tour de rôle; l'art érigé en mystère; la poésie en sacerdoce; Orphée enté sur Janotus : tels furent les travers et les ridicules qui compromirent dès le premier jour cette généreuse croisade. La Satire ne manqua pas de s'en emparer. Les paladins de la poésie eurent le même sort que les derniers héros de la chevalerie errante. La caricature les atteignit presque au berceau ; mais l'orgueil et la foi les sauvèrent du découragement.

Tandis que du Bellay lançait son manifeste, que Ronsard enflait ses poumons d'un souffle pindarique, une voix narquoise se mêlait subitement à ce concert. C'était celle d'un disciple de Marot, d'un bel esprit railleur et sceptique, inférieur à Ronsard, il faut le reconnaître, mais ayant sur lui l'avantage du sang-froid, de la malice et du bon sens. Mellin de Saint-Gelais achevait d'aiguiser tranquillement la pointe d'une épigramme, entre un doux somme et un bon repas, quand le vacarme poétique de la Pléiade vint le réveiller en sursaut. Il crut entendre se déchaîner à la fois toutes les cymbales des Corybantes. Pour se venger, il s'avisa de parodier l'emphase consciencieuse des novateurs : il s'empara de leur trompe, et montra qu'on pouvait souffler

1. Grévin, *Prologue de la Trésorière*.

aussi fort qu'eux. Il fit à son tour, par jeu, des olympiques, des pythiques si divertissantes, que le Roi et la cour en rirent jusqu'aux larmes. Ronsard, qui ne doutait de rien, eut peur un instant pour sa gloire. Il sentit cette petite dent fine et acérée s'enfoncer aux endroits sensibles. Dans le premier moment de colère, le chef de la Pléiade lança une effroyable bordée de malédictions intitulée : « *Iambe contre un médisant de Ronsard* : » véritable chant de guerre, où l'auteur se promettait une vengeance digne d'Apollon sur un nouveau Marsyas.

Avant, avant, vers furieux,
Foudroyons l'homme injurieux,
Qui de sa bavarde ignorance
Veut bannir l'honneur de la France,
Aboyant d'un gosier félon
Un des plus chéris d'Apollon :

c'est-à-dire Ronsard en personne. La modestie n'est pas le fait du poëte, jeune alors, et déjà disposé à se regarder comme inviolable à titre de prêtre des Muses. Heureusement la poésie a le privilége de guérir les blessures qu'elle a faites. La vanité complaisante de Ronsard, la paresse indifférente de Mellin, aidèrent à la réconciliation. La seule pensée d'une longue guerre à soutenir, d'une émeute où il aurait sur les bras toute la bande acharnée de la Pléiade, suffisait pour faire reculer le voluptueux abbé. Il eut bientôt compris que sa voix ne réussirait pas à dominer le tumulte, que la vogue était aux nouveautés en poésie comme en religion, et que le plus simple était de laisser passer cette mascarade, quitte à s'en moquer tout bas. Ronsard, bon et facile dès que l'on consentait à l'admirer, fut le premier à désavouer sa colère, et à relever dans une ode enthousiaste l'autel de l'amitié :

Las ! ce monstre, ce monstre d'ire [1],
Contre toi me força d'écrire,

1. Colère.

Et m'élança tout irrité,
Quand, d'un vers enfiellé d'iambes,
Je vomissais les aigres flambes[1]
De mon courage dépité.

Dressant à notre amitié neuve
Un autel, j'atteste le fleuve
Qui des parjures n'a pitié,
Que ni l'oubli, ni le temps même,
Ni la rancœur, ni la mort blême
Ne dénoueront notre amitié[2].

Peut-être dans cette profusion de serments, dans cette explosion d'une amitié retentissante, est-il permis de soupçonner une de ces câlineries intéressées, dont usent volontiers, dans tous les temps, les jeunes écrivains ambitieux, pour enchaîner ou désarmer un critique redouté. Les coups de langue de Mellin étaient encore à craindre, même après ses coups de plume. Quoi qu'il en soit, le confrère se montra sensible à ces avances. Trop calme dans ses affections pour s'élever jusqu'au lyrisme, il répondit à l'ode de Ronsard par un sonnet en l'honneur de l'Orphée vendômois, *dont la veine inimitable surpassait*, disait-il cette fois sans rire, *les anciens et nouveaux esprits*. Cet aveu, où la politique avait autant de part que l'admiration, valut à Mellin de Saint-Gelais les égards de la jeune école. Quand il mourut, la Pléiade lui fit d'honnêtes funérailles, espérant bien enterrer avec lui le dernier héritier de Marot. Grévin, dans une épitaphe assez flatteuse, lui décerna les honneurs de l'empyrée :

L'âme de Saint-Gelais est dans le firmament,
Puisque vivant il fut astrologue et poëte.

En même temps que Saint-Gelais, un autre représentant de la vieille école gauloise, un ami et un défenseur de Marot dans sa querelle contre Sagon, Charles Fontaine s'attaquait aux novateurs. *A l'Illustration de la langue française* il opposait le *Quintil Horatian* (1551), œuvre médiocre, mais

1. Flammes.
2. Ronsard, t. II. Odes, IV, 21. Édit. P. Blanchemain.

curieuse à consulter aujourd'hui comme pièce du procès engagé alors entre les deux partis. Charles Fontaine, maigre rimeur, et prosateur plus mince encore, est un partisan de l'ancienne naïveté, un ennemi « des *grécaniseurs*, *latiniseurs*, *italianiseurs* en français, lesquels on appelle à bon droit *pérégrineurs*. » Bien qu'il ait lu Horace et le cite volontiers, son horizon poétique est assez borné : il commence à Jean de Meung et finit à Marot. Les splendeurs de l'ode pindarique et les hyperboles de la tragédie gréco-latine ne l'ont point tenté. Du Bellay faisait bon marché de nos vieilles poésies, et les renvoyait dédaigneusement aux *Jeux Floraux* de Toulouse et aux *Puys* de Rouen. Fontaine proteste contre ces mépris : il prend la défense du rondeau, du virelai, de la ballade, et même du coq-à-l'âne immortalisé par Marot. Il reproche à du Bellay son horreur du vulgaire, et le condamne par la bouche même d'Horace, « qui veut que les pensées et paroles des poëmes soient prises au milieu de la communauté des hommes, tellement que tout lecteur et auditeur pense bien pouvoir autant faire, et toutefois n'y puisse advenir. » Enfin, il se moque de ces *immortaliseurs d'eux-mêmes*, qui « croient déjà tenir aux fers la postérité. » D'instinct, avant Malherbe et Boileau, Charles Fontaine a pressenti et indiqué les côtés faibles de la Pléiade. Il faut regretter seulement que Villon et Marot n'aient pas trouvé en lui un avocat plus habile et plus divertissant.

II

Si florissante qu'elle fût, la renommée de Ronsard devait éprouver un premier échec au milieu des querelles religieuses où il s'engagea. Il était difficile de séparer le poëte de l'homme : les ennemis, qui diffamaient sa foi et son caractère, ne devaient pas épargner non plus son talent. Nous avons raconté ailleurs l'histoire de ce long duel d'arguments et d'hémistiches avec les ministres huguenots, la défection

de Grévin, et la déchéance dont le maître frappa solennellement son disciple infidèle. Malgré la vivacité de ces haines, l'influence littéraire de Ronsard triompha et subsista longtemps encore, même dans le camp de la Réforme avec d'Aubigné et du Bartas. Le colosse avait été à peine ébranlé. Cependant l'œil des envieux avait surpris plus d'un signe de caducité. La *Franciade* fut la pierre de Sisyphe que Ronsard se vit condamné à rouler toute sa vie : elle devint le prétexte de médisances, d'apostrophes, d'appels consciencieux ou ironiques. Ses adversaires répandirent contre lui une épigramme latine pour célébrer ce grand avortement :

Parturiit, Centaurus adest vel inepta Chimæra;
Qualiscumque ea sit, cauda caputve latet [1],

Un de ses élèves, Jean de la Jessé, l'inventeur de *l'ode-satire*, se permit de lui adresser une pièce assez libre, pour le sommer d'acquitter sa dette envers la France :

Je ne veux comme aucuns sans vergogne et sans crainte
T'égaler, mon Ronsard, à la montagne enceinte;
Car le bruit et succès de tes autres écrits
Rembarrent d'assez haut ces criards et ces cris [2].

Néanmoins, le disciple n'est pas content du maître, et le témoigne assez haut. On devrait y regarder à deux fois, avan de s'aviser d'être grand homme ou chef d'école. Il n'est guère de métier plus difficile et plus laborieux. Les amis, les admirateurs, sont là qui vous pressent, qui disposent de tous vos instants, qui s'impatientent, et qui siffleraient volontiers, sous prétexte qu'on ne leur offre pas assez tôt l'occasion d'applaudir. L'idole est souvent l'esclave de ses adorateurs. On lui demande des chefs-d'œuvre, comme les dévots d'Italie demandent à leurs saints des miracles. Ronsard avait promis à la France une Enéide : tous les fanati-

1. Colletet, *Vies des Poëtes français* (Manuscrit du Louvre, maintenant perdu).
2. *Ibid.*

ques de la Pléiade avaient salué d'un cri de joie cette espérance, et ne pouvaient y renoncer. Ennemis et amis se réunissaient pour accuser Ronsard, ceux-là d'impuissance, ceux-ci de timidité. Les plus fins riaient sous cape, avec Mellin de Saint-Gelais. Les uns attendaient malignement la chute du nouvel Icare ; les autres, dans leur enthousiasme naïf n'imaginaient pas que chose au monde fût impossible au nouvel Orphée. En dépit de ces clameurs, de ces défis et de ces encouragements, la *Franciade* ne fut pas achevée, et Ronsard eut moins de courage ou de bonheur que M. Viennet.

De ces nombreuses hostilités, la plus redoutable fut celle que le temps réserve à toute gloire, à toute popularité ici-bas. Dans cette succession rapide qui emporte les différents âges de l'humanité, chaque génération veut avoir ses grands hommes, comme elle a ses modes et ses maîtresses. Celle qui grandissait alors, étourdie dès le berceau par cet éternel renom du grand Ronsard, rassasiée, ennuyée de cette gloire qui ne finissait point, de cette admiration qui devenait une servitude, n'était pas fâchée de faire acte d'indépendance en brisant ce que ses pères avaient adoré. Le plus grand malheur qui puisse arriver à un chef d'école ou de parti, c'est de survivre à ses admirateurs. Mourir jeune est toujours dans ce cas une bonne fortune. Ronsard vécut assez, sinon pour connaître, au moins pour pressentir les angoisses de l'abandon. Il entendit glisser autour de lui plus d'un rire incrédule, plus d'un mot oblique et désobligeant. Ses vieux partisans lui restaient fidèles ; mais la jeunesse folle, présomptueuse, dédaigneuse parce qu'elle ignore beaucoup, trouvait piquant de se divertir aux dépens de l'idole. Le poëte se fâcha, et accrut le nombre des rieurs. Déjà nous l'avons vu tancer vertement un beau fils de famille, qui s'était permis de lire ses vers à rebours, par divertissement. L'effronté polisson eut bientôt des gens sérieux pour l'encourager. Le charme était rompu. Quelques annees encore, et Ronsard se fût trouvé le dernier représentant d'un culte dont il était le pontife et le dieu. La splendeur de ses funérailles, l'oraison funèbre prononcée par du Perron, les épita-

phes grecques, latines, françaises, qui couvrirent sa tombe, rallumèrent un moment la ferveur de ses dévots. L'amour-propre national se trouva intéressé à soutenir quelque temps encore la gloire du seul poëte que la France eût osé jusqu'alors opposer à Virgile, à Dante et à Pétrarque. Mais l'enthousiasme expirait : quand il mourut, il était temps.

III

Que s'était-il donc passé? Un autre poëte allait captiver et dominer à son tour l'opinion publique. Malherbe s'annonçait au monde comme le destructeur du passé et le chef d'une nouvelle école. La poésie française avait trouvé en lui son Calvin. Il existe en effet plus d'analogie qu'on ne le supposerait d'abord entre ces deux hommes, que leurs opinions religieuses séparent si profondément. Génie puissant et obstiné, Malherbe apporte, dans les questions de grammaire et de prosodie, toute la rigueur impitoyable du réformateur de Genève, en matière de dogme et de discipline ecclésiastique : il a comme lui le mépris de ses devanciers, l'orgueil de sa propre infaillibilité, l'intolérance envers ses contradicteurs et ses rivaux. Calvin supprime toute la grande école théologique du moyen âge, pour remonter directement aux Apôtres et à la Bible; il fait exiler Castalion, brûler Servet. Malherbe ne se souvient plus de Jean de Meung, dédaigne Villon, biffe Ronsard et toute la Pléiade. Calvin proscrit les ornements, les tableaux, les statues, toutes ces pompes et ces représentations que le Catholicisme accordait à la faiblesse humaine, comme un excitant de la foi; il ne veut entendre parler ni d'indulgences, ni de purgatoire. Malherbe condamne aussi toutes ces licences parmi lesquelles s'égayait autrefois la Muse française; il renvoie sans pitié les hiatus nonchalants, les enjambements vagabonds, les rimes négligées; il déteste les libertins littéraires autant que Calvin les libertins religieux. Ronsard une fois mort, Malherbe

debout sur les ruines de cette prodigieuse renommée s'arroge la dictature dans la république des lettres : il y organise une police aussi sévère que celle de Calvin à Genève. Sous cette rude férule d'un pédant de génie, notre poésie apprit à porter le joug d'une discipline qui devait s'aggraver encore sous Richelieu et Louis XIV. Néanmoins, si impérieuse, si redoutable qu'elle fût, cette orgueilleuse domination ne s'établit pas sans résistance.

Un fils de la vieille France, un digne héritier de Ruteboeuf, de Villon, de Marot, plus grand qu'eux tous, vint se jeter à la traverse, Régnier justement blessé d'une brutalité de Malherbe envers son vieil oncle Desportes, releva le gant au nom des anciens. Avec toute la verve d'une esprit indépendant et l'élan d'un bon cœur, il s'insurgea contre le Sylla pédagogue, qui prétendait frapper d'ostracisme les gloires les plus éclatantes du passé. Ennemi de la gêne en prosodie comme en conduite, débonnaire, facile aux autres et à lui-même, la morgue et la sévérité de Malherbe devaient exciter ses antipathies. A l'ascétisme chagrin, aux scrupules orthodoxes de ces Aristarques, éplucheurs de phrases, de mots et de syllabes, il oppose les antiques franchises de la gaie science, le doux laisser-aller de la nature et les droits souverains de l'inspiration :

> Cependant leur savoir ne s'étend seulement
> Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
> Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphthongue.
> Epier si des vers la rime est brève ou longue ;
> Ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant
> Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant :
> Et laissent sur le vert [1] le noble de l'ouvrage.
> Nul aiguillon divin n'élève leur courage ;
> Ils rampent bassement faibles d'inventions,
> Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions [2].

Régnier sentait que le métier de poëte allait devenir dur et ingrat à l'école de Malherbe. Avec les anciens maîtres, on

1. Négligent. — Laisser sur le pré le foin qu'on a fauché (V. Littré).
2. Satire IX°. *Le Critique outré*. A M. Rapin.

avait du moins ses coudées franches, on pouvait s'en aller la bride sur le cou, le nez au vent, s'égarer dans le pays des chimères comme Roland ou Roger sur le dos de son hippogriffe. Avec Malherbe, il fallait en rabattre et redescendre à terre : le poëte, roi déchu de la fantaisie, devenait l'humble serviteur de la césure, de la rime, de l'hémistiche et du mot propre, sans compter la Raison, divinité jalouse, à laquelle on devait tout sacrifier. Les guerres poétiques, comme les guerres civiles et religieuses, ont parfois de singulières destinées. Qui se fût douté, par exemple, que la Muse savante et pédantesque de la Pléiade aurait pour dernier champion Régnier, le petit-fils de Marot et de Rabelais? Et c'est lui l'insouciant rêveur, le rimeur débraillé, dépensant au jour le jour, en assez mauvaise compagnie, son esprit, sa santé et son argent, c'est lui qui va se trouver chargé de défendre l'héritage commun des anciens, de Pindare, du Tasse, de Virgile, de Ronsard, etc. Et contre qui? Contre Malherbe, contre l'esprit le plus sobre, le plus économe, le plus rangé [1], le plus classique qui fût jamais entre les poëtes. Fidèle à ses vieux maîtres grecs, latins, français, italiens, Régnier entreprit de les venger de l'outrecuidance de ces derniers venus si dédaigneux. Il dédia sa réponse à un noble émule des anciens et des modernes, à Rapin, poëte latin et français, et honnête homme par-dessus tout.

Cette boutade généreuse de la liberté et de la reconnaissance fut pour Régnier une heureuse inspiration. Il lui dut une de ses meilleures satires, celle où il a montré le plus d'âme, de franchise et d'élan. A l'idée d'abandonner ces bons vieux amis de sa jeunesse, qui l'ont bercé de leurs chants, son cœur se serre : dût-il passer pour timide ou rétrogade, il prendra bravement la file, et s'en ira derrière eux :

Si Virgile, le Tasse et Ronsard sont des ânes,
Sans perdre en ces discours le temps que nous perdons,
Allons comme eux aux champs et mangeons des chardons !

1. Nous parlons ici, bien entendu, de l'écrivain.

Malgré l'ardeur de la défense, l'astre de la Pléiade continua de pâlir, et s'éclipsa devant l'éclat toujours croissant de la nouvelle école. Le principe d'autorité finit par triompher en littérature comme en politique. Régnier se trouva bientôt presque seul, gardant la libre allure et le *nonchaloir* des anciens temps. Mais il laissait au flanc du parti vainqueur un trait envenimé : il avait lancé contre Malherbe un anathème qui devait s'accomplir sur la tête de ses petits-fils, en les condamnant

A proser de la rime et rimer de la prose.

Enveloppé dans son majestueux orgueil et tout entier à sa tâche de réformateur, Malherbe s'inquiéta peu de ces attaques. Le tyran des mots et des syllabes poursuivit sa tâche avec une impitoyable énergie, en justifiant son système par des chefs-d'œuvre. Quand il mourut, l'ordre régnait dans la poésie française ; et nul ne songeait sérieusement à le troubler. La passion de la règle s'était emparée de tous les esprits : elle présidait à la naissance de l'Académie. En arrivant à Paris, Corneille trouva le théâtre encombré de législateurs. Ami d'une sage liberté, il invoqua en faveur de la muse ce vieil axiome du droit romain : « *restringenda odia, favores ampliandi.* »

IV

L'Italianisme, devenu un moment le fléau de notre langue, faillit s'imposer aussi à notre poésie. La mièvrerie, les pointes, les *concetti* et le galimatias amoureux envahirent la cour des Valois avec les eaux de senteur et les pommades des parfumeurs florentins. Ce ne fut plus que dards, torches, carquois, cœurs embrasés ou transpercés. Joachim du Bellay, qui gardait rancune à l'Italie de ses longs mois d'ennui passés à Rome, avait le premier raillé les éternels soupirs et les langueurs larmoyantes des Pétrarquistes français :

Il n'y a roc qui n'entende leurs voix.
Leurs piteux cris ont fait cent mille fois
Pleurer les monts, les plaines et les bois,
Les antres et fontaines.
Bref, il n'y a ni solitaires lieux,
Ni lieux hantés, voire même les cieux,
Qui çà et là ne montrent à leurs yeux
L'image de leurs peines.
Nos bons aïeux qui cet art démenoient,
Pour en parler Pétrarque n'apprenoient;
Ains franchement leur dame entretenoient
Sans fard ni couverture [1].

Néanmoins, le torrent de la mode l'emporta un moment. Remy Belleau, Desportes, Bertaut, s'énervèrent au sein de ces fadeurs. Malherbe lui-même fut sur le point de s'y laisser prendre, et n'en sortit qu'à temps. Le *genre précieux* était devenu déjà une des plaies de notre littérature, avant l'hôtel de Rambouillet et ses maladroits imitateurs. A la fin du seizième siècle, un franc rimeur de la famille de Passerat et de Régnier, Nicolas Le Digne [2] décochait une verte satire contre le style des amoureux transis :

Un orage de pluie, une soudaine grêle
Ne tombe si menue et n'est point si cruelle
Que les traits décochés de ce jeune enfançon,
Qui fait d'un pauvre cœur la peau d'un hérisson.

Le Digne est un médiocre poëte, maintenant oublié à juste titre; mais c'est un homme de bon sens, un ami de la nature et du franc parler, qui eût préfère, avec Alceste, la chanson du roi Henri à tous les colifichets d'Oronte. Il a horreur du jargon vaporeux et solennel,

Qui fait montre de luire au sortir de la nue,
Mais, au lieu d'éclairer, obscurcit notre vue.

Ce besoin de raison, de naturel, de clarté, est devenu dès le premier jour le signe distinctif de notre langue, de notre

1. Du Bellay, OEuv. franç., t. II, *Jeux rustiques*.
2. Nicolas Le Digne, Sr de Condes, prieur de l'Enfourcheure, composa des stances sur la mort de Henri le Grand (1610).

poésie, de toute notre littérature. C'est pour l'avoir méconnu que la Pléiade a succombé, malgré tant de qualités brillantes : c'est pour l'avoir satisfait que Malherbe a triomphé, malgré les roideurs et les entraves d'un dogmatisme souvent insupportable. Nos grands écrivains ont été et sont restés par-dessus tout les interprètes du bon sens : c'est par là qu'ils ont mérité d'être de tous les temps et de tous les pays. Tâchons de ne pas l'oublier.

LIVRE CINQUIÈME

SATIRE DRAMATIQUE ET ARTISTIQUE

CHAPITRE I

LA COMÉDIE BOURGEOISE.

Le théâtre au seizième siècle. — La Pléiade : les promesses et les effets. — Étienne Jodelle, Jacques Grévin, Remy Belleau, Jean de la Taille, Larivey. — Types de la comédie bourgeoise.

I

La Satire avait trouvé, dès le premier jour, sur le théâtre, le champ le plus populaire et le moyen d'expression le plus complet, pour répandre ses malices et ses leçons. A l'abri du capuchon de *Mère Sotte*, elle put un moment tout oser. Gringore faisait monter sur les tréteaux des Halles toutes les classes de la société et tous les ordres de l'État. Le placide gouvernement de Louis XII avait toléré ce quart d'heure de franchise et de folle équipée, qui ne pouvait durer longtemps. La *Farce*, cette joyeuse sœur du Vaudeville, à peine sortie de l'enfance, n'alla guère au delà. Deux causes devaient en arrêter l'essor :

1° Les rigueurs de l'autorité, qui frappent à la fois les confrères de la Passion et les clercs de la Basoche[1].

2° La réaction de la Renaissance contre la littérature gauloise.

C'est une triste et piteuse histoire que celle des sociétés

1. V. la *Satire au Moyen Age*, chap. XXI.

dramatiques au seizième siècle. Elles n'ont qu'une existence précaire, mise en péril chaque matin par les tracasseries de la police et les arrêts du Parlement. Le temps n'est plus où la grande salle du palais, avec sa table de marbre, s'ouvrait libéralement aux jeux naissants des Basochiens. Les pauvres baladins ne savent plus où poser leurs tréteaux. On les bannit, on les pourchasse de l'hôtel de Cluny à l'hôtel de Bourgogne, de l'hôtel d'Argent à la foire de Saint-Germain [1]. Le peuple aimait toujours passionnément le théâtre ; mais le clergé, mais les magistrats n'y voyaient plus qu'une occasion de scandale et de désordre. Une requête fut présentée aux États de Blois (1588) pour demander la fermeture de l'hôtel de Bourgogne, « de cette cloaque impure, dans laquelle le peuple passe une partie de la journée en propos impudiques, ivrogneries, gourmandises, rixes et batteries. » Les salles de spectacle n'étaient pas alors comme aujourd'hui un lieu de rendez-vous, où le beau monde vient étaler ses grâces et ses toilettes. Le public devait être assez mal élevé, si l'on s'en rapporte aux défenses de « jeter des pierres, des pommes, de la poudre, et autres choses qui puissent émouvoir sédition. » C'était toujours le vieil esprit des Saturnales, de la fête des Fous et du Mardi Gras. Ainsi s'explique cette prodigieuse licence de mœurs et de langage, qui règne sur le théâtre jusqu'à Corneille.

Outre l'Église et la Justice, il fallait compter encore avec les confrères de la Passion, toujours armés de leur privilége. Pour se consoler de n'être plus qu'une ombre, la vieille corporation jalouse, plaideuse, ergoteuse, s'opposait à l'établissement de toute société régulière dans la capitale, où l'on ne devait rire et bâiller qu'avec sa permission. Elle concède, aliène pour un temps, reprend ensuite, puis abandonne à grand'peine ce titre nu d'un privilége sans valeur entre ses mains. D'ailleurs, une nouvelle concurrence se présentait. L'Italie, qui nous envoyait ses arts et ses vices, nous dépêcha bientôt ses farceurs. Henri III revenant de Po-

1. V. *Histoire du théâtre français*, par les frères Parfaict, t. III.

logne avait embauché à Venise une bande de comédiens surnommés, dit Lestoile, *I Gelosi*[1] : ce fut tout ce qu'il rapporta de sa courte royauté. Il les fit venir à Blois, où ils jouèrent dans la salle des États. Étrange prélude au grand drame dont cette salle allait être bientôt le théâtre. L'histoire a de ces contrastes plus imprévus, plus éloquents même que ceux de la poésie : Arlequin triomphe là où Guise va succomber ! La troupe italienne s'était établie d'abord à l'hôtel de Bourbon, « où il y avait tel concours et affluence de peuple, ajoute Lestoile, que les quatre meilleurs prédicateurs de Paris n'en avaient pas trestous ensemble autant, quand ils prêchaient. » Le Parlement avait vu de mauvais œil ces nouvelles recrues du libertinage. Il refusa d'enregistrer les lettres patentes que le roi leur avait accordées, et menaça d'une amende de dix mille livres qui conque présenterait à l'avenir de pareilles lettres. C'est parmi tous ces obstacles, au milieu des sacs de procès et sous la verge des huissiers, que s'élève péniblement le théâtre moderne. La Pléiade avait cependant rêvé pour lui de magnifiques destinées.

II

Nous avons vu avec quel dédain Charles La Mothe traitait les Villon et les Marot du temps passé ; la farce se trouva

1. Journal de Lestoile, 1577. — On nous a reproché, comme un contre-sens, l'emploi de ce mot *I Gelosi*, qui se trouve répété partout, notamment dans l'Histoire du théâtre français par les frères Parfaict : « Ces Italiens étaient depuis longtemps en France. Henri III les avait fait venir de Venise. On les appelait *les Gelosi* » (t. III, p. 236). D'où vient ce nom ? De la comédie des *Gelosi* (*les Jaloux*) traduite par Larivey ; d'une confusion quelconque, ou d'une certaine analogie entre le grec γέλως (rire) et les farceurs italiens ? « Ceux-ci, continuent les frères Parfaict, introduisirent des pantomimes dans leurs pièces, en sorte qu'à l'imitation des anciens histrions, c'était un mélange de récits et de gesticulations, ou de tours de souplesse : celaleur attira d'abord un fort grand concours, mais l'ordre public ne put pas les souffrir longtemps. » Peut-être ce mot grec italianisé a-t-il été forgé en leur honneur. La Fontaine ne désigne-t-il pas quelque part son ami Molière sous le nom de *Gélaste ?*

2. Journal de Lestoile. *Ibid.*

frappée du même discrédit que le vaudeville, la ballade et le coq-à-l'âne. La nouvelle école, qui prétendait doter la France de l'épopée, voulut aussi lui donner un théâtre national. Là, comme ailleurs, on se propose de revenir aux modèles anciens. Ronsard traduit au collége le *Plutus* d'Aristophane ; Baïf, l'*Eunuque* de Térence et le *Miles Gloriosus* de Plaute. Puis, on s'aperçut que le goût public demandait autre chose, que les doctes imitations de la société grecque et latine ne saisissaient pas assez vivement l'auditoire français, habitué jusqu'alors à fréquenter le théâtre pour rire et s'amuser. Jodelle et Grévin conçurent l'idée d'un genre moyen entre la comédie d'école et la farce populaire.

> Assez, assez, le poëte a pu voir
> L'humble argument, le comique devoir,
> Les vers démis [1], les personnages bas,
> Les mœurs repris [2] à tous ne plaire pas.
> . . . .
> L'invention n'est point d'un vieil Ménandre.
> Rien d'étranger on ne vous fait entendre :
> Le style est nôtre, et chacun personnage
> Se dit aussi être de ce langage [3].

Grévin exprimant sous une forme plus dogmatique et plus sérieuse les mêmes idées, affecte un souverain mépris « pour les farces moralisées, pour les bateleurs, qui accompagnent de trompettes et tambourins les gros mots qu'on ne peut entendre, au lieu de garder la dignité d'hommes de lettres. » En même temps, il blâme l'hyperbole prétentieuse de ces raffinés qui font parler un cuisinier des choses célestes, et une simple chambrière des amours de Jupiter et de Léda. « Le comique, ajoute-t-il avec raison, se propose de représenter la vérité et la naïveté de sa langue comme les mœurs et les états de ceux qu'il met en scène. » La théorie était trouvée : il restait à la mettre en œuvre. Mais cette fois encore les aspirations et les promesses devaient demeurer bien au-dessus des résultats.

1. Négligés, prosaïques, *demissi*.
2. Moralités.
3. Prol. de *l'Eugène*.

Ronsard n'est jamais plus gracieux, plus vraiment poëte que là où il reste, malgré lui, le disciple de Marot[1] : Jodelle et Grévin retournent à la farce, au moment même où ils ont la prétention de s'en écarter. A lire les prologues et les préfaces, on serait tenté de croire qu'il s'agit d'une révolution complète dans l'art. Les auteurs et leurs amis le proclament. Plus d'un critique même s'y est laissé prendre, et a félicité de bonne foi Jodelle d'avoir le premier chanté

La jeune comédie en langage français[2].

La représentation de l'*Eugène* dans la cour de l'hôtel de Reims, en présence du roi Henri II (1552), est devenue un événement littéraire, une date importante dans l'histoire de notre théâtre. C'est là, selon nous, faire beaucoup trop d'honneur et à l'œuvre, et à l'auteur. L'*Eugène* comme la *Trésorière*, comme les *Esbahis*, est tout simplement une farce rajeunie, et rien de plus, avec une pointe d'imitation italienne, nous le voulons bien. Le prologue même des *Veaux* récité avant la pièce, est encore un souvenir de notre vieux théâtre, une sorte de parade préliminaire comme celle des *Sots* dans Gringore. Le sujet, les types, le style et le mètre même n'ont pas changé. Nous y retrouvons le petit vers de huit syllabes, alerte, prosaïque, familier, tel que l'employait Gringore ; les gaillardises bourgeoises des *Bigarrures* et des *Sérées*, les vices et les ridicules chargés, travestis, comme dans un charivari de la Mère Folle ou des Cornards ; en un mot le vieux masque comique avec sa laideur risible, encore à demi barbouillé de lie :

Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis.

Qu'on cherche, tant qu'on voudra, dans les pièces d'origine française ou dans les imitations italiennes de Jodelle à

1. Témoin la jolie pièce : *Mignonne, allons voir si la Rose...*

2. M Émile Chasles nous semble avoir commis cette erreur dans sa thèse, d'ailleurs fort agréable, sur la comédie au seizième siècle. Il n'y a progrès réel, ou plutôt révolution sensible, que dans le drame sérieux, où l'on saute brusquement et gauchement des mystères à la tragédie.

Larivey, on n'y rencontrera guère autre chose. Qu'est-ce que l'abbé Eugène ? Un confrère des abbés de Plate-Bourse et de la Courtille, joyeux drôles, associés dès longtemps aux Enfants sans-soucy. Grâce aux profits de la commende, il a une bourse mieux garnie, du linge plus blanc que ses devanciers ; mais ses mœurs ne sont pas meilleures. Eugène est un épicurien effronté, qui comprend les devoirs de son état à la façon du gendarme de Coquillart. Pour lui, le grand problème en ce monde est d'être bien nourri, bien vêtu, bien venu des dames, et il l'avoue crûment avec une naïveté d'impudence qui passe toutes les bornes :

Être curés, prieurs, chanoines,
Abbés, sans avoir tant de moines
Comme on a de chiens et d'oiseaux ;
Avoir les bois, avoir les eaux.
. . . .
Le linge blanc, la chausse nette,
Le mignard pignoir d'Italie,
La vêture à l'envi jolie,
Les parfums, les eaux de senteurs,
La cour de tous ses serviteurs,
Le perdriau en sa saison,
Le meilleur vin de la maison[1] :

puis la musique, puis la chasse, puis la *chatouillarde amourette*, voilà les passe-temps de l'heureux abbé. Eugène a pour confident et pour instrument de son bonheur messire Jean son chapelain, épais Sganarelle de sacristie, aux larges épaules, à la face empourprée, au regard sournois. C'est lui qui est chargé, comme *factotum*, de dire la messe pour son maître, de lire son bréviaire et de porter ses poulets. Avec son air lourdaud, messire Jean n'en est pas moins un rusé fripon, qui spécule sur les vices et les folies de M. l'Abbé,

Pour attraper quelque poisson
Dans la grand'mer des bénéfices[2].

1. *Eugène*, acte I, sc. I
2. *Ibid.*, sc. II.

En face de l'homme d'Église et en concurrence avec lui, figure l'homme d'armes : vieille rivalité, que nous avons rencontrée dès le Moyen Age, dans le fabliau de *Florence* et *Eglantine*, et plus tard sur la scène, dans le débat du *Jeune clerc et du vieux gendarme, par devant le Dieu Cupidon*. Florimond est le type du gentilhomme bravache, vantard, endetté et débauché, tel que l'ont fait les guerres d'Allemagne et d'Italie. Le *Miles Gloriosus* de Plaute n'est pas plus terrible. Sa bouche est un canon, sa voix un tonnerre, et ses paroles de la mitraille :

Où est la bataille qui saigne
De tous côtés en sa fureur?
Où sont les coups, où est l'horreur?
Où sont les gros canons qui tonnent[1]?

Comme Eugène, Florimond a un confident chargé de lui donner la réplique et d'achever au besoin le récit de ses exploits : c'est Arnauld son valet, qui se croit lui-même tant soit peu gentilhomme, par la grâce de sa rapière. Le truand a pris l'air superbe de l'Archer de Bagnolet toisant la *vilenaille*. Il affecte le plus profond mépris pour les badauds de Paris, pour

. . . . Ces mercadins,
Ces petits muguets citadins,
Ces petits brouilleurs de finances,
Qui en bouquets et ris, et danses,
En toutes superfluités,
Surmontent les principautés :
. . . .
Ces babouins avocasseaux.
Qui, pour deux ou trois lois rouillées
De je ne sais qui embrouillées,
Chevauchent les ânes leurs frères[2].

La robe et l'épée sont aux prises. L'objet en litige est, selon l'usage, une certaine dame fort peu vertueuse et non moins

1. Acte II, sc. I.
2. Acte II, sc. II.

effrontée que ses amants. Alix n'a pas même ces simulacres de pudeur, cette hypocrisie décente, qui est au moins un hommage indirect à la vertu. Malgré tout, son bonhomme de mari, M. Guillaume, n'en est pas moins convaincu qu'il possède la perle des épouses. Il s'extasie sur ses mérites, vante sa chasteté dans la vie conjugale et son humeur avenante pour tous ses amis :

> Elle est à chacun charitable [1].

Il a beau voir, entendre ; il n'en croit rien, pas même ses yeux, pas même les aveux de sa femme ; car il sait fort bien que

> Ceux-là que l'on gêne [2] au Palais,
> Confessent des forfaits non faits [3] :

petit coup de griffe, lancé en passant aux assesseurs de Grippeminaud. Ce type de mari, benêt et aveugle jusqu'à l'absurde, est peut-être encore le caractère le plus amusant et le plus finement tracé de toute la pièce. Derrière lui, au second plan, se montre de profil un autre personnage bourgeois, que nous avons déjà rencontré dans le fabliau : c'est M. Mathieu l'usurier, qui prend la chair du mouton, quand il n'y a plus de laine à tondre. Au milieu de toutes les prétentions rivales, la victoire reste à l'homme d'Église, qui a l'avantage de l'esprit, de la ruse, du crédit et de l'argent. Le marché qui termine le débat est aussi peu édifiant que la pièce elle-même. Guillaume consent à rester mari titulaire *in partibus* ; Florimond, à prendre la sœur d'Eugène pour épouse en échange d'Alix ; messire Jean emporte aussi son lopin ; le fils de M. Mathieu obtiendra une cure ; et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, où aient jamais vécu les abbés.

Certes, il y a dans tout cela de la jeunesse, de l'esprit, de

1. Acte I, sc. III.
2. Met à la question.
3 Acte IV, sc. I.

la gaieté : Jodelle en avait à foison ; mais l'enfant prodigue ne sut que gaspiller son bien. Il écrit la bride sur le cou, sans prendre haleine, comme un possédé : il ne s'est donné le temps ni d'étudier, ni d'observer, ni de composer : en trois jours, il a bâti sa pièce et fait un magnifique château de cartes. Des esquisses, du babil, des traits plaisants ; mais pas un caractère sérieusement tracé, pas une page vraiment écrite. Tout ce monde est hors nature et de pure fantaisie. Jamais les maris n'ont été si sots, les femmes si impudiques, les gentilshommes si vantards, les abbés si effrontés. On comprend que l'illustre assemblée réunie dans la cour de l'hôtel de Reims ait ri de cette amusante extravagance, sans être tentée de s'y reconnaître. La comédie ainsi comprise pouvait mener jusqu'aux *Folies amoureuses* de Regnard, mais pas au delà.

Qui a lu *Eugène* connaît, du même coup, presque toutes les comédies bourgeoises du seizième siècle. Les types se reproduisent avec les mêmes exagérations, le même mépris des mœurs, des convenances et de la vérité. Alix revit dans la *Trésorière* et dans l'*Agnès des Esbahis;* M. Guillaume n'est guère plus sot que M. Josse son confrère du pont au Change ; l'abbé Eugène vaut le *Protonotaire amoureux;* Florimond n'a pas beaucoup gagné à devenir Rodomont dans la *Reconnue* de Remy Belleau. Le personnel féminin des anciennes farces reparaît ici tout entier : entremetteuses, poissardes, chambrières mal embouchées, filles de joie et de bonne maison confondues, et souvent difficiles à distinguer. Leur devise est toujours la même :

> Tant plus la chose est défendue,
> Tant plus est-elle prétendue [1].

A peine citerait-on deux ou trois types qui offrent un certain mérite de nouveauté. Le *messere* Panthaléoné et le valet Julien, dans les *Esbahis* de Grévin, se détachent un peu de ce fond monotone et uniforme sur lequel sont calqués tous les

1. *Les Esbahis*, acte I, sc. I.

personnages. Le forfant italien est un nouveau venu sur notre scène : Il appartient au seizième siècle et à la cour de Catherine de Médicis. L'ancien matamore traditionnel s'est transformé : il ne se contente plus de terrifier, il veut charmer le monde. A sa rapière il a joint la guitare, il pousse des soupirs gros comme des montagnes, roule des yeux languissants, et roucoule tendrèment dans un jargon mêlé de français et d'italien son amoureux martyre, à la porte de la belle Magdeleine, qui ne l'écoute pas :

Qu'elle oye à tout le moins le son
De ma plus piteuse chanson :
Ingiustissimo Amor, perché si raro
Correspondenti fai nostri desiri [1] ?

Julien est déjà presque un valet de comédie. Le gros garçon joufflu, pesant et maladroit de la vieille farce s'est déniaisé à l'école de Dave et de Sosie. Il a pris la vive allure, les airs capables d'un Scapin philosophe et sentencieux, qui a lu Sénèque et qui donne des consultations à tout le monde, même à l'avocat. Courtier d'amour et professeur de séduction, menant de front ses affaires et celles de son maître, il aime l'intrigue par goût et par génie, comme Figaro, dont il est cependant encore loin. Les grands airs du signor Panthaléoné ne lui en imposent guère. Quand le matamore essaie de l'épouvanter par ses menaces, il le regarde hardiment sous le nez, avec l'aplomb d'un homme qui connaît son monde :

Fantôme du mont Aventin,
. . . .
Regardez, je suis Julien,
Qui n'entends mot d'italien,
Mais si vous grognez autre fois,
Je vous ferai parler françois [2].

C'est la dispute de Philausone et de Celtophile transportée sur la scène : Grévin est ici un auxiliaire et même un prédécesseur de Henri Estienne.

1. *Les Esbahis*, acte V, sc. I.
2. *Ibid.*

Esprit caustique et agressif, il essaie dans une certaine mesure de donner à son théâtre le piquant de l'actualité. Un petit scandale ne lui déplairait point. Sa *Trésorière* est une dame du voisinage, facile à reconnaître ; il prend soin de nous en avertir :

Nous représentons les amours
Et la finesse coutumière
D'une gentille Trésorière,
Dont le métier est découvert
Non loin de la place Maubert.
Vrai est que le Protonotaire,
Principal de tout' cette affaire,
Est de notre Université [1].

Dans le prologue des *Esbahis*, il annonce de même

Que cette comédie est faite
Sur le discours de quelqu'amour,
Qui s'est conduit au carrefour
De Saint-Sevrin. . . . .

Un moment même, il eut presque l'idée de ramener la comédie à la peinture des personnages réels, aux masques et aux écriteaux. L'annonce seule de la *Maubertine* souleva contre lui une redoutable tempête. On n'était plus au temps où Adam de la Halle se mettait lui-même en scène, dans le *Jeu de la Feuillie*, avec son père maître Henri et ses joyeux compagnons. Les dames de la place Maubert n'étaient pas en humeur de tolérer une liberté à laquelle Louis XII se résignait, quelques années auparavant. Grévin effrayé changea le titre de sa pièce et les noms de ses personnages ; la *Maubertine* devint la *Trésorière*.

A défaut de satires personnelles, il se dédommagea par la satire collective, en jetant dans le cadre de la Farce, comme il tentait de le faire ailleurs dans l'Élégie [2], nombre de traits malins et sentencieux. Par là encore, il revient sans le vou-

1. *La Trésorière*, comédie en 5 actes mise en jeu à Paris, au collége de Beauvais, après la satire qu'on appelle communément *les Veaux* le 5 de février 1558. *Avant-Jeu*.

2. V. la Gélodacrye.

loir à la Moralité, soit qu'il parle des femmes, dont le cœur

Ressemble cette lampe ardente,
Qui est dans l'Église pendante,
Afin d'allumer les chandelles,
De tout' les offrandes nouvelles :
Elle en allume infinité,
Sans perdre rien de sa clarté [1] :

soit qu'il déplore l'abus de l'autorité paternelle dans le mariage des enfants :

Hé Dieu ! qu'un père se déçoit,
Pensant contraindre le vouloir
D'un enfant ! et qui pour avoir
L'avarice au devant des yeux
Force les hommes et les dieux;
Nous arrachant la jouissance
De ce qui est en la puissance
Ou doit être en la liberté
De notre libre volonté [2] !

Vieux thème repris plus tard par Molière.

III

Mais ce n'étaient là que de faibles essais. La Satire morale proprement dite, l'étude et la peinture des caractères n'ont pas fait encore de grands progrès. Comme le Faux-Semblant de Jean de Meung, les personnages se chargent d'expliquer eux-mêmes au public leurs vices et leurs ridicules : procédé enfantin, qui nous reporte à l'âge des marionnettes, ou du moins aux naïvetés de la Farce et aux honnêtes gaucheries de la Moralité. Ce canevas grossier, sur lequel l'auteur brode à la hâte les contours d'un portrait, produit l'effet d'une tapisserie vue à l'envers. L'art véritable demande plus de tact, de mesure et de finesse : il veut qu'un caractère se trahisse au moment même où il a la prétention de se dérober. Harpagon ne dit pas au spectateur : « *Je suis un avare,* » Tar-

1. *La Trésorière*, acte IV, sc. I.
2. *Les Esbahis*, acte II, sc. VI.

tufe : « *Je suis un hypocrite.* » Mais l'avarice de l'un, l'hypocrisie de l'autre, n'apparaissent jamais plus clairement qu'à l'heure où Harpagon parle d'être généreux en donnant à dîner, et Tartufe d'être sincère en faisant l'aveu de ses fautes au pauvre Orgon. Sous ce rapport, la Satire dramatique est restée bien inférieure à la Satire philosophique, telle que nous l'avons trouvée dans Rabelais et dans Régnier. Parmi toutes ces entremetteuses avides, ces bourgeoises friponnes, ces filles échappées de la maison paternelle ou du couvent, qui étalent ingénument au grand jour leur commerce et leurs intrigues, en est-il une seule qui offre la ressemblance vivante, l'énergique précision du portrait de Macette? La séve comique ne manque pas sans doute : elle n'a jamais manqué en France. Mais le coup d'œil du moraliste, qui plonge dans les profondeurs du cœur humain, pour en faire jaillir le rire et l'émotion ; mais la puissance du style, qui relève et ennoblit la plaisanterie : on les chercherait en vain. Ce composé de malice ingénieuse, de psychologie délicate, de gaieté sensée et de philosophie pratique, qui s'appellera un jour la comédie française, reste encore à trouver.

On dirait un moment que les auteurs, découragés par leur impuissance ou par les difficultés du genre, essaient de s'ouvrir une autre voie. Un de ces esprits troublés, comme le seizième siècle en compta beaucoup, un érudit grotesque, fameux par ses visions cornues, Pierre Leloyer, s'avisa un matin d'enfourcher l'escarbot d'Aristophane, et d'égarer la Farce au milieu des nues. « J'ai fait, dit-il dans sa préface, et entrepris chose qui n'a jamais été vue en France, ramenant comme du tombeau la vieille comédie et essayant de la faire revivre entre les Français, en coupant et tranchant ce qu'elle avait de vicieux. » — M. Egger, dans sa docte et solide étude sur l'*Hellénisme en France*, a cru devoir rappeler la tentative de Pierre Leloyer. Il l'a traité en ami des Grecs, avec une critique indulgente, lui sachant gré d'avoir substitué au sycophante athénien le *Chicanous* de Rabelais tant soit peu amoindri et décoloré. Mais ce n'était point assez pour nous rendre le charme, l'éclat et le mouvement de la comédie

athénienne. Si plaisant que soit le dialogue du *Chicanous* et de *Génin*, le chef de la cité des nuages, l'homme-coucou, il est loin de valoir celui du *Sycophante* et de *Pisthétérus*. Tous ces personnages auront beau s'écrier comme dans Aristophane : « Des ailes ! des ailes ! il nous faut des ailes. » Elles manquent trop visiblement au poëte dans ces vers du Chicanous :

. . . . . De libelles, d'exploits,
Et d'écritoire armé en tous endroits,
Et deux recors menant pour ma défense,
Autant le bon que le mauvais j'offense,
Sans mettre égard et différence entr'eux ;
Tant bien je suis de gaigner désireux.
Mon frère même et mon père plus proche
Et mes parents sentent ma vive accroche.
. . . .
J'ai le pouvoir dessus tous les mortels
De rendre aussi les procès immortels :
Sac dessus sac, et forme dessus forme,
L'évident droit en obscur je transforme.

La *Néphélococugie*[1], plate et lourde imitation de la délicieuse féerie *des Oiseaux*, eut le sort d'une boutade excentrique et isolée. Pierre Leloyer se croyait naïvement l'héritier d'Aristophane : il était tout au plus le précurseur de Cyrano de Bergerac. La comédie fantastique, dont Shakespeare offrait le modèle à l'Angleterre, n'était ni dans les goûts, ni dans les traditions de la scène française. Il fallut descendre de ces hauteurs. On se tourna vers l'Italie et vers l'Espagne : et sur leurs pas, on se jeta dans la comédie d'intrigues. Jean de la Taille donnait le signal en écrivant ses *Corrivaux* (1561), et, sous prétexte de vérité, substiuait la prose aux vers. Odet de Turnèbe embrouillait de son mieux, et non sans succès, la comédie des *Contents*. Un chanoine de Saint-Étienne de Troyes, Pierre de Larivey, combinait les imbroglios et les

1. *La Néphélococugie* ou *la nuée des c.... non moins docte que facétieuse*. Paris, 1579. « Cette pièce est surtout, dit avec raison M. Egger, une œuvre d'érudition : elle ne devait pas servir d'exemple à nos comiques français. La comédie d'Aristophane est trop athénienne et trop antique pour passer sur notre théâtre..... Plaute et Térence, ce dernier surtout, sont des intermédiaires utiles entre la comédie grecque et la comédie française. » (*De l'Hellénisme en France*, t. II, 18e leçon.)

travestissements des Italiens avec les traditions de la vieille farce gauloise et les souvenirs classiques de Plaute et de Térence[1].

Fils d'un *Giunto*[2] Florentin venu à Troyes, pour y suivre des affaires de commerce et de banque, Larivey continue dans le domaine des lettres cette œuvre de libre échange que son père avait autrefois pratiquée dans le négoce et la finance. C'est là son rôle et sa vraie place entre les premiers pourvoyeurs de notre théâtre. Avant que Molière devienne l'élève de Scaramouche, Larivey a suivi les traces de Bibbiena, de Piccolomini, de l'Arètin, et surtout des auteurs comiques secondaires de l'Italie qu'il habille à la française. Sur leur modèle, il s'est avisé d'écrire ses comédies en prose, et s'en excuse comme d'une nouveauté, oubliant un peu que Jean de la Taille l'a précédé dans cette voie. Adressant à son ami François d'Amboise une épître dédicatoire, il lui dit :

« J'ai toujours pensé que ma nouvelle façon d'écrire en ce nouveau genre de comédie, qui n'a encore été beaucoup pratiqué entre nos Français, ne sera tant bien reçue de quelques-uns trop sévères, comme je serais aise me le pouvoir persuader : occasion qui m'a longtemps fait douter si je devais faire voir le jour à ce mien petit ouvrage, bâti à la moderne et sur le patron de plusieurs bons auteurs italiens, comme Laurent de Médicis, père du pape Léon dixième[3], François Grassin, Vincent Gabian, Jérôme Razzi, Nicolas Bonnepart, Louis Dolce et autres. »

L'auteur, on le voit, ne cherche point à dissimuler la provenance italienne de ses pièces. Il s'était déjà révélé comme écrivain par une traduction des *Nuits de Straparole* (1572), avant de transporter sur notre scène la comédie nouvelle. Faut-il ne voir en lui qu'un traducteur, comme avait fini par

1. Le premier recueil de comédies qu'il publia en 1579 portait ce titre : *Comédies facétieuses de Pierre de La Rivey, Champenois, à l'imitation des anciens Grecs et Latins et modernes Italiens.*

2. *Giunto, arrivato* (*advena*) d'où le nom de l'*Arrivé*, puis *Larivey*.

3. Larivey confond ici Lorenzino de Médicis, le conspirateur et l'auteur de l'*Aridosio* avec Laurent le Magnifique, le protecteur des lettres.

le croire Sainte-Beuve, sur le témoignage de Grosley [1]. Il est des temps où la traduction seule est déjà une conquête et un progrès : ainsi Livius Andronicus et Nævius à Rome n'en sont pas moins les pères de la poésie nationale, tout en imitant et en copiant les Grecs. Larivey d'ailleurs ne se contente pas de traduire, il essaie d'approprier les pièces italiennes au goût du public français [2]. Dans une seconde lettre à François d'Amboise, pour lui annoncer l'envoi de ses nouvelles comédies : « J'ai tâché, dit-il, de les rhabiller le mieux qu'il m'a été possible, à la façon de ce pays. » S'il invente peu, il arrange, combine, efface ou atténue ce qui lui semble parfois trop risqué ou trop scabreux, malgré sa tolérance, extrême pour un chanoine. On voit qu'il cherche à revêtir ces pièces italiennes d'une couleur française, en faisant allusion aux faits contemporains : il y parle des guerres de religion, de la convocation prochaîne des États ; ici, d'un père fait prisonnier par les Huguenots ; là, d'un autre obligé de s'exiler pour cause d'hérésie. Il change les noms des personnages et des lieux. Dans sa dernière comédie des *Tromperies*, l'action se passe à Troyes, dans le faubourg de la *Belle-Croix*. C'est ainsi que Grévin avait déjà transporté ses *Esbahis* et sa *Trésorière*, imités de l'italien, dans le quartier de Saint-Séverin et de la place Maubert.

Une chose appartient en propre à Larivey : son style, qui est de source française et de bon aloi, sentant bien son terroir champenois, assaisonné de proverbes et de dictons populaires, comme en usera plus tard Beaumarchais pour rajeunir le langage de la comédie. Il a le mot gaillard et salé, qui emporte souvent la pièce.

Enfin qu'on réduise tant qu'on voudra la part de Larivey, il n'en a pas moins frayé la voie à l'imitation originale et ouvert un courant comique, où Molière retrouvera son bien. La *Comédie des Esprits* partage avec l'*Aulularia* de Plaute

1. Grosley, *Mémoires sur les Troyens célèbres*.
2. Les frères Parfaict avaient déjà protesté contre le jugement de Du Verdier qui réduisait le mérite de Larivey à celui de la traduction. M. Em. Chasles en comparant certaines scènes de l'*Aridosio* italien et de la comédie française des *Esprits* a fait la part de chacun, et constaté chez Larivey un travail de choix et de remaniement.

l'honneur d'avoir inspiré l'*Avare* au grand maître de la scène française : le bonhomme *Séverin* est un frère aîné d'*Harpagon*[1]. Sans doute cette pièce n'est encore qu'une ébauche tenant le milieu entre la Farce et la Comédie d'intrigue et de caractère. Séverin appartient à la classe de ces pères crédules et imbéciles qui font la joie des valets fripons et des fils dépensiers et libertins. Frontin, qui s'apprête à jouer le rôle du Diable pour empêcher le vieillard de rentrer dans sa maison, où son fils Urbain soupe avec sa maîtresse, compte sur la sottise du bonhomme auquel les petits enfants, dit-il, feraient croire que des vessies sont des lanternes. Harpagon est un vieux renard plus habile et plus retors. Pourtant Molière a emprunté cette fois encore plus d'un trait aux Italiens par l'entremise de Larivey. Telle est cette exclamation du vieillard cherchant à détourner l'attention de Frontin, qui l'a entendu parler de deux mille écus, qu'il vient de cacher :

SÉVERIN. — « Et où prendrai-je deux mille écus ? Deux mille nèfles ! Tu as bien trouvé ton homme de deux mille écus. » (Acte II, sc. III.)

Harpagon, jouant la pauvreté devant ses enfants, reprend avec plus d'insistance encore :

« Plût à Dieu que je les eusse dix mille écus ! »

CLÉANTE. — « Je ne crois pas... »

HARPAGON. — « Ce serait une bonne affaire pour moi. »

ÉLISE. — « Ce sont des choses... »

HARPAGON. — « J'en aurais bien besoin. »

CLÉANTE. — « Je pense que... »

HARPAGON. — « Cela m'accommoderait fort. »

ÉLISE. — « Vous êtes... »

HARPAGON. — « Et je ne me plaindrais pas, comme je fais, que le temps est misérable. » (L'*Avare*. — Acte I, sc. V.)

1. La *Comédie des Esprits* imitée et en grande partie traduite de l'*Aridosio* de Lorenzino de Médicis, qui a lui-même imité la *Mostellaria* de Plaute et les *Adelphes* de Térence, inspire encore à Regnard le *Retour imprévu* et à Montfleury le *Comédien poëte*. Rien ne prouve mieux ce flair et ce sens comique dont nous avons parlé chez Larivey. M. Ém. Chasles a fort bien marqué les nuances et les transformations du même sujet passant à travers des sociétés diverses : c'est là une excellente partie de sa thèse que nous avons relue avec plaisir.

Le germe s'est développé, fécondé au souffle du génie : il n'était qu'indiqué dans Larivey.

Une autre scène non moins plaisante et souvent reprise depuis, est celle du quiproquo entre la bourse et la fille. Le désespoir de Séverin en face de sa bourse vide, imité de Plaute, est déjà dans Larivey tel que nous le retrouvons dans Molière :

« Hélas ! je suis détruit, je suis perdu, je suis ruiné ! Au voleur ! au larron ! au larron ! prenez-le ! arrêtez tous ceux qui passent ! Fermez les portes, les huis, les fenêtres ! Misérable que je suis ! où cours-je ? à qui le dis-je ? Je ne sais où je suis, ce que je fais, ni où je vais ! (*Aux spectateurs.*) Hélas ! mes amis, je me recommande à vous tous ! Secourez-moi, je vous prie ! je suis mort ! je suis perdu ! Enseignez-moi qui m'a dérobé mon âme, ma vie, mon cœur et toute mon espérance ! Que n'ai-je un licol pour me pendre ! car j'aime mieux mourir que vivre ainsi[1]. »

Enfin le dénouement est le même que dans l'*Avare*. Gérard, le riche marchand de la religion prétendue réformée, qui a échappé au massacre de la Saint-Barthélemy (détail tout français et qui n'appartient point à la pièce italienne), se fait connaître pour le père de Féliciane, comme le seigneur Anselme chez Molière retrouve dans Marianne la fille qu'il a perdue. A ces diverses scènes d'une analogie ou d'une ressemblance si frappante, joignez encore un certain nombre de personnages qui vont passer du théâtre italien sur le théâtre français. Dans le *Laquais*, première comédie de Larivey, le vieillard amoureux, Siméon, a plus d'un trait commun avec l'*Harpagon* de Molière. Dans la *Veuve*, la femme d'intrigues, l'entremetteuse Guillemette, une sœur de Macette, qui vient de se confesser, revivra sous le nom de Frosine, le chaperon de la belle Marianne. Le *Pédant*, autre personnage traditionnel, nous reviendra avec Marphurius et Pancrace. Ces types ne sont encore que des ombres comme les héros futurs entrevus par Énée dans les Champs-Élysées :

1. Acte III, sc. VI.

Illustres animas, magnumque in nomen ituras.

— Dans leur voyage à travers le monde dramatique, ils n'en ont pas moins fait une station chez Larivey. C'est par lui qu'ils s'acclimatent d'abord sur notre sol.

Ses pièces furent-elles représentées? On ne saurait le dire au juste. La position de l'auteur, homme d'Église, ne lui permettait guère de hanter le théâtre, bien que le cardinal Bibbiena eût donné l'exemple, et qu'un autre cardinal, Richelieu, ait trouvé plus tard des abbés et même des évêques pour diriger la représentation de *Mirame* et des *Tuileries*. Quoi qu'il en soit, Larivey semble avoir songé aux nécessités de la scène, en appropriant ses pièces au goût français, en changeant les noms des lieux et des personnages. Un sonnet que lui adresse Guillaume Chasles, Chartrain, laisserait croire qu'il avait des auditeurs :

Larivey traduisant le thuscan Straparole,
Et du faux courtisan les discours fabuleux,
Ou soit qu'il mette en jeu son comique joyeux,
Il tient les écoutans pendus à sa parole.

Si modestes que nous soyons pour ces ouvriers de la première heure, ne marchandons pas trop à Larivey la petite part de gloire qui lui revient dans nos origines dramatiques. Traducteur, copiste, imitateur, il n'en a pas moins joué son rôle dans un temps où l'imitation s'imposait à nous comme une nécessité. Après avoir tant prêté aux autres, il nous faut leur emprunter à notre tour, en attendant que nous soyons redevenus assez riches pour faire des imitateurs et des envieux.

Au lendemain de la Renaissance, après les belles promesses de la Pléiade, l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre même nous laissent bien loin derrière elles. La première a pris tout d'abord possession du sol tragique et du sol comique par la *Sophonisbe* du Trissin (1515), la *Calandria* du cardinal Bibbiena (1507), la *Mandragore* de Machiavel (1504-1514). — L'Espagne éblouit le monde de ses merveilles, de ses richesses et de ses conquêtes sur terre, sur mer, et dans le champ de

la poésie : elle inscrit dans les annales de son théâtre les noms glorieux de Lope de Véga, de Cervantès, d'Alarcon, de Quévédo. — L'Angleterre, ceux de Shakespeare et de Ben Johnson. — La France n'a rien de pareil à leur opposer. — Jadis elle envoyait à l'Italie ses chanteurs et ses jongleurs : maintenant elle leur emprunte ses farceurs. Marie de Médicis écrira bientôt de sa royale main une lettre au seigneur Arlequin, pour lui demander de venir enseigner aux Français ce grand art du rire qu'ils ont désappris. Hardy, qui s'était jeté à corps perdu dans l'océan du théâtre espagnol, s'y noya, et notre théâtre faillit y demeurer submergé avec lui, quand la main vigoureuse de Corneille l'en tira, en nous donnant à la fois le *Cid* et le *Menteur*. Mais nous sommes loin de ce dénouement.

La comédie de caractère, la comédie nationale, originale, la vraie comédie française et moderne, n'existe donc pas encore au seizième siècle : la révolution annoncée avec tant de fracas par la Pléiade ne s'est pas accomplie : voilà ce que nous voulions établir. Maintenant, faut-il condamner sans pitié et Jodelle, et Grévin, et Baïf, et Belleau, et toute cette jeune cohorte si présomptueuse, qui s'était flattée de tout renouveler. Non certes. La Pléiade, malgré son échec, a rendu des services qu'il est impossible de méconnaître. Elle a posé sur plus d'un point les vrais principes de l'art, quoiqu'elle n'ait pas toujours su les appliquer ; elle a éveillé de généreuses ambitions et de nobles espérances, qu'elle n'a pu atteindre, mais que l'esprit français retrouvera plus tard ; elle a provoqué l'émulation avec les anciens, et si elle n'a pas réussi à en triompher, elle a du moins élevé l'idéal en déclarant la guerre à la trivialité. La roideur, l'emphase, le goût de la trompe et des cymbales, surtout dans les manifestes et les préfaces, ont trop souvent remplacé chez elle la naïve simplicité et le franc parler des anciens jours. Mais ne refusons pas toute estime à ces valeureux écoliers, qui frayèrent la route aux maîtres, en annonçant du moins la Terre Promise, et que les maîtres ont trop longtemps oubliés et dédaignés. Tirons de là aussi cette

leçon à l'usage de tous les temps ; c'est que les révolutions sont plus faciles à prédire qu'à faire ; c'est qu'on ne réussit pas plus à violenter la nature et le goût d'un peuple que d'un homme ; c'est qu'en littérature, comme en politique, il est des traditions avec lesquelles on est forcé de compter. La Pléiade croyait avoir pour jamais enseveli la Farce et la Moralité, et ces deux vieilles sœurs de la Comédie française devaient survivre longtemps encore à tous les édits de proscription. Elles trônent sur le Pont-Neuf, avec Tabarin, Bruscambille et Gros-Guillaume, alors qu'on se souvient à peine de Ronsard. Richelieu daigne leur rendre visite en sortant de l'Académie. Molière lui-même leur fait place sur son théâtre, en les transformant : Ariste, Cléante, Philinte, ses raisonneurs, sont la Moralité faite homme : Scapin, Sganarelle, Pourceaugnac, Georges Dandin, nous montrent la Farce triomphante entre Tartufe et le Misanthrope.

CHAPITRE II

COMÉDIE THÉOLOGIQUE.

La *maladie de Chrétienté.* — La farce des *Théologastres.* — Théodore de Bèze : le *Sacrifice d'Abraham;* la comédie du *Pape malade.*

I

La Farce, comme la Chanson, était si bien dans le goût français qu'elle ne tarda pas à se mêler même aux disputes théologiques. Déjà nous avons vu sur le théâtre du Moyen Age, aux approches de la Réforme, plus d'une attaque contre les marchands de reliques et d'indulgences[1]. La querelle de la Pragmatique avait égayé les tréteaux de la place Saint-Étienne : le pape Jules II en personne comparaissait aux halles sous les traits de l'*Homme obstiné.* Il y avait là un moyen d'action, de critique et de propagande, que les novateurs ne devaient pas dédaigner. Pourtant un obstacle se présentait : Calvin n'aimait pas le théâtre. Les travestissements condamnés par la Bible lui semblaient une impiété. Plus indulgente, la vieille Église avait jadis accueilli, jusque dans ses murs, la mascarade des Fous et des Innocents : l'art dramatique était né en partie sous son aile. Au seizième siècle, le carnaval et les jeux scéniques demeuraient encore les deux amusements favoris de la Rome chrétienne. Un

1. Notamment dans la farce *du Pardonneur et du Triacleur ou Charlatan de Venise.*

cardinal, Bibbiena, avait ressuscité la comédie antique ; un pape, Léon X, l'avait encouragée. C'était assez pour que Calvin la proscrivît. Un arrêt des magistrats interdit dans Genève les bals, les concerts et les spectacles. La femme du capitaine général, accusée d'avoir joué la comédie dans une société particulière, fut traduite devant le tribunal, et son mari condamné pour elle à l'amende et à la prison. Genève devait rester plus de deux siècles sans posséder un théâtre : J.-J. Rousseau, se faisant l'exécuteur testamentaire de Calvin, la condamnait au jeu de boules et au jeu de quilles à perpétuité.

Après la défaite des libertins, la Comédie semblait étouffée pour jamais sous les tristesses et les roideurs formalistes de la nouvelle Église. Comment s'égayer en effet, quand le Diable est là qui vous guette, quand le gouffre de l'Enfer s'ouvre béant à vos pieds, quand la verge de la prédestination est comme une épée de Damoclès suspendue sur vos têtes? Riez donc alors, si vous l'osez ! et pourtant on est homme, et le rire soulage le cœur à certains jours. Puis, on a des médisances à répandre, des rancunes à satisfaire, des superstitions à combattre, des ennemis à immoler : et quelle forme plus piquante, plus populaire que le drame pour la Satire? Même sans théâtre, comme simple cadre littéraire, il ajoute à l'intérêt de la controverse le charme du dialogue et de la caricature. Fallait-il donc s'en priver ? Les docteurs de la Réforme y revinrent d'eux-mêmes, sans y songer, dans ce pot pourri de la *Cuisine papale*, dont nous avons parlé plus haut [1]. Viret, de Bèze, Henri Estienne, peut-être le sévère Calvin lui-même, s'étaient amusés à composer en commun cette grossière parade théologique, qui rappelait à la fois le *Jeu-parti* de Rutebœuf et le *Coq-à-l'Ane* de Marot. Avant eux plus d'un essai avait été déjà tenté.

Parmi ces ébauches du drame théologique nous citerons tout d'abord une *moralité* intitulée la *Maladie de chréticnté*. Cette pièce se trouve dans le curieux petit volume qui con-

1. V. *Satire religieuse*, chap. III.

tient le *Livre des Marchands*, publié à Neufchâtel par Pierre de Vingles à la date de 1533. Elle n'a rien de très-divertissant, et ressemble fort à ces moralités des *Blasphémateurs* et de *Banquet*, dont nous avons parlé à la fin de la Satire au Moyen Age. Nous trouvons là un mélange de personnages allégoriques et de types humains grossièrement dessinés : C'est encore l'enfance de l'art. *Chrétienté* qui joue le principal rôle y paraît en compagnie de *Foi*, d'*Espérance*, de *Charité*, de *Bon Œuvre*, de *Péché*, d'*Hypocrisie*, d'*Inspiration*, qui se disputent le droit de l'endoctriner et de la conduire. Heureusement le *Docteur évangélique*, le *Médecin céleste*, l'*Apothicaire*, sont là pour donner leurs avis, la purger et la ramener à la santé. Les costumes des personnages sont indiqués avec soin en tête de la pièce, comme si l'on songeait sérieusement à la représenter : on y voit « *Foi* revêtue d'une belle robe blanche ; *Espérance*, d'une robe de violet ; *Charité*, d'écarlate ; *Bon Œuvre*, en marchand honnête ; *Chrétienté*, en honnête dame ; *Hypocrisie*, en nonnain ; *Inspiration*, en habit angélique, le *Médecin*, le *Docteur*, l'*Apothicaire* en costume de leur état. »

Le Docteur ouvre la pièce par un sermon en forme de prologue :

Peuple auditeur de la moralité
A bien faire par elle es incité.

Foi se charge de continuer l'instruction en réprimandant les Pharisiens, sophistiqueurs de la parole divine :

Pharisiens opérateurs iniques
Par arguments et raisons sophistiques,
N'ont point connu comme on doit au ciel tendre
Par grâce ou foi, sans œuvres judaïques [1] ;
Or délaissez leurs sentences obliques
Subtilités et songes fantastiques,
Vous appliquant au divin Verbe entendre.

Le sermon tient ici plus de place encore que la satire.

[1]. Allusion à la fausse doctrine de la *Justification par la foi*.

Cependant deux personnages, *Hypocrisie* et *Péché*, semblent apporter un élément demi-comique. *Hypocrisie* est la digne sœur de *Faux-semblant*, et nous avertit avec une franchise un peu niaise des ruses qu'elle compte employer :

> Je veux vêtir ce gris mantel
> Pour aller voir *Chrétienté*.
> . . . .
> Je prêcherai d'humilité,
> Pour induire en perversité.
> Je prêcherai contre avarice,
> Quand je serai tenante et riche.
> Je prêcherai contre luxure,
> Quand je serai pleine d'ordure.
> Je prêcherai paix et concorde,
> Quand je serai en grand discorde.

Péché de son côté, trouvant *Chrétienté* en langueur et en tristesse, l'engage à se divertir un peu avec lui :

> Allons aux champs sur la rousée
> Vous rafraîchir d'une salade.
> CHRÉTIENTÉ.
> Vous me chantez étrange aubade,
> Qui dites que je n'ai pas mal.
> PÉCHÉ.
> Non, vous ferez une gambade :
> Ce n'est qu'un sommeil anormal.

La pauvre Chrétienté n'en gémit pas moins et continue de se plaindre. Le médecin arrive et constate la gravité de son état :

> Chrétienté est à méchief,
> Elle n'a plus santé au chief.
> De quoi sont ses yeux aggravés,
> Tout chassieux et moult grevés,
> Par non-savoir et ignorance.
> . . . .
> Il faut sur ce point aviser.
> Premièrement il faut viser,
> Et rendre paix et unité
> Aux membres de la Chrétienté,
> Et que tout soit bien réformé

En tous états, et conformé
A Jésus-Christ sans plus tarder.

La pièce imprimée à Neufchâtel se termine par cette indication qui semble une ironie et un défi : « *Nouvellement imprimé à Paris par Pierre de Vignolles, demeurant en la rue de Sorbonne*, 1533. » Pierre de Vingles avait jugé prudent de quitter Lyon pour aller s'établir en Suisse, avec ses presses et ses ouvriers.

La *Farce des Théologastres* [1], un peu plus gaie que la précédente, remonte évidemment aussi aux premières années de la Réforme. A ce moment, on ne parle encore ni de Calvin ni de Bèze ; mais Érasme, Le Fèvre d'Étaples, Luther et Mélanchthon y sont nommés avec honneur. Le président Lizet, qui vient de faire emprisonner Berquin, est déjà voué au ridicule et à la haine, comme un ennemi juré de Raison :

C'est la nature d'un Lizet [2]
De faire dommage à la vigne :
Par quoi ne se faut ébahir,
Si cettui-ci veut envahir
La vigne de dame Raison.

Cette pièce, d'une mince valeur littéraire, lourdement et pauvrement rimée, a du moins un mérite : elle nous révèle l'état moral de la société, la crise qui s'opère alors. C'est l'heure où les premiers bruits venus d'Allemagne commencent à éveiller les esprits, où les travaux des érudits excitent autour des Livres saints une curiosité universelle, où la Sorbonne s'inquiète et proteste, par la bouche de Béda, contre l'invasion des nouvelles études. Le *Théologastre* est un confrère de Janotus : il déplore l'abandon du gros latin, dont on se contentait autrefois dans l'école. Depuis,

1. Ce nom de *Théologastres* indique déjà une prétention satirique : *le ventre, messer gaster*, est un ami des théologiens.
2. Liset : Espèce de ver qui ronge les bourgeons de vigne. (Dict. franç.-lat. de Joubert.)

on s'est mis à raffiner, à parler grec et même hébreu, sans nul souci de l'hérésie :

Omnes nunc loquuntur græcum,
Tithou, bisou, taph, ypsilon,
Etiam de hebraïco.

Fratres le moine, assesseur et confident du Théologastre, approuve invariablement toutes ses paroles, et tient surtout à sauver dans le naufrage de la religion ses jambons et ses boudins. Tandis que les deux interlocuteurs se lamentent, l'un sur la ruine de la science, l'autre sur la décadence de la cuisine, arrive une pauvre dame toute haletante, prête à rendre l'âme : c'est *Foi*. Elle est atteinte de mal sorbonique, et réclame au plus vite un médecin. *Foi*, du reste, ne vient pas seule : elle amène bientôt à sa suite *Raison*, *Texte de l'Écriture*, et finalement le *Mercure d'Allemagne*. L'allégorie, ce vieux ressort usé de l'épopée et du théâtre, reparaît ici, non plus attifée, frisée, fardée comme dans le jardin de Bel-Accueil, mais sous la forme roide et gauche de marionnettes sacerdotales ou philosophiques. Aux cris plaintifs de la dame, Théologastre et Fratres accourent, et lui proposent les médecins les plus en vogue, Barlette, Jacques de Voragine, Jean Scot, saint Thomas, etc. Mais celle-ci ne se fie ni à leur science ni à leurs drogues. Elle tournerait plutôt les yeux vers l'Allemagne,

Au pays où Raison domine.

Le bon *textuer* Gerson ne lui déplairait pas non plus. Mais c'est un mauvais *papaliste*, s'écrie le Théologien en fronçant le sourcil, un ennemi des *utrùm* et des *quarè*. Puis, radoucissant sa voix, il lui propose les remèdes les plus variés, un sermon bien antidoté, une grosse et grasse décrétale, un bon texte de Justinien, voire même quelques vers coulants d'Ovide, de Virgile ou de Lucain. Comme tous les malades, Foi est possédée d'une idée fixe : à toutes les offres elle répond :

Je veux le *Texte d'Évangile*.

Mais ce texte est en Sorbonne, d'où l'on se garde bien de le laisser sortir : car alors, s'écrie naïvement le Fratres,

Chacun fût[1] aussi clerc que nous.

Cependant *Texte-Saint* est venu incognito; mais il est tellement oppressé qu'il ne peut élever la voix, et si bien défiguré qu'il est devenu méconnaissable et pour le Théologastre, qui ne l'a guère fréquenté, et pour *Foi* sa bonne amie. Raison, voudrait aussi de son côté prêter secours à sa sœur; mais elle ne peut faire agréer ses services auprès du Théologien. Chassée de Sorbonne, où dominent Lizet et Aristote, elle est passée à l'état de personnage suspect et réduite à se plaindre avec Foi de ses mésaventures. Le remède se ferait attendre longtemps encore grâce à la sottise obstinée et à la jalousie défiante du Théologastre et de Fratres, si le Mercure d'Allemagne n'arrivait à propos pour hâter le dénoûment. Celui-ci, grand opérateur et praticien consommé, déclare que, pour obtenir la guérison de Foi,

Il faut rendre sa nature
Au texte de l'Écriture.

Le bonhomme Texte va donc, comme le Plutus d'Aristophane, revenir d'abord à la santé. Raison est chargée par Mercure de cette délicate opération. Après avoir purifié la face de Texte, elle y colle respectueusement ses lèvres pour en tirer la chaleur et la vie. Foi se ranime à la vue de son bien-aimé, et tend la main à Raison. Ces deux vieilles sœurs, si longtemps brouillées, se réconcilient en s'embrassant. Court moment de tendresse, bientôt oublié sans doute, mais curieux à noter au passage, en ce qu'il exprime d'une façon sensible le caractère libéral et conciliant de la Réforme française à l'origine, avant que la dure main de Calvin l'eût emprisonnée dans son étroit dogmatisme. L'alliance de la

1. Serait.

Foi et de la Raison, de l'autorité et de la liberté, fut un instant le rêve généreux qui séduisit Érasme, Le Fèvre d'Étaples et Mélanchthon. La farce des Théologastres, malgré ses inclinations toutes protestantes, est encore discrète et modérée dans ses attaques. Elle s'adresse surtout à la Sorbonne, à Béda, à Lizet, aux ennemis de la Renaissance. La papauté, les dogmes proprement dits, n'y sont pas ouvertement battus en brèche : on pose les échelles, mais on n'a pas encore donné l'assaut.

II

Ces premiers essais dramatiques trouvèrent de nombreux imitateurs. Malgré l'interdit lancé par Calvin contre le théâtre, comédies et tragédies pullulèrent sous la plume des écrivains protestants. En 1554, Henri de Barran publiait la tragi-comédie de l'*Homme justifié par la foi*. La *Tragédie du roi Franc-Arbitre* (1558) faisait concurrence à la *Cléopâtre* de Jodelle. Florent Chrestien traduisait en français une comédie latine de Buchanan intitulée : *le Cordelier*. Le grave auteur du Martyrologe protestant, Crespin, composait la tragédie du *Marchand converti*, édifiante et lourde apologie de la Réforme, mêlée de satires dans le goût des dialogues de Viret. Enfin, Théodore de Bèze lui-même mettait au jour la tragédie du *Sacrifice d'Abraham* et la comédie du *Pape malade*. Tandis que les rigueurs du Parlement atteignaient à la fois les confrères de la Passion et les Enfants sans soucy, le hardi lieutenant de Calvin transplantait dans le camp de la Réforme le Mystère et la Farce, et les retournait comme deux armes de guerre contre l'Église, qui les avait jadis protégés. Au temps de sa jeunesse folle, de Bèze avait hanté les Basochiens : peut-être avait-il, comme Marot et Rabelais, joué la comédie de la *Femme muette* ou toute autre farce du temps. A Genève même, il ne l'a pas oublié. Avec son humeur caustique, sa prodigieuse aptitude à manier tous les styles et tous les

genres, son goût décidé pour l'action et le mouvement, la forme dramatique devait le séduire plus qu'aucune autre. Ses disputes théologiques avec Lizet, avec Héshus, étaient déjà de véritables scènes de comédie. A part Rabelais et Régnier, nul homme peut-être n'eut plus que lui le talent de la caricature. Néanmoins, ce fut par un drame sérieux qu'il débuta.

Le *Sacrifice d'Abraham*, malgré son titre tout moderne de tragédie, est en somme un *mystère* ramené aux proportions du drame antique, avec un prologue et des chœurs dont l'auteur a su tirer, avant Racine, un effet parfois vraiment puissant. Cette pièce[1] exprime bien le double sentiment qui inspire la Réforme, l'un enthousiaste et dogmatique, l'autre agressif et destructeur. A ces exilés volontaires, qui ont délaissé les douceurs de la famille et du pays natal, elle offre dans Abraham, dans Isaac, dans Sara les plus sublimes modèles de résignation aux volontés divines, le sacrifice le plus émouvant qui ait jamais excité la pitié humaine, l'effort suprême de l'amour paternel et de la piété filiale. Les chants du chœur exaltent l'héroïsme des martyrs, et font gronder la menace des vengeances célestes sur la tête des persécuteurs :

Et toi, Seigneur vrai Dieu,
Sors un jour de ton lieu,
Que nous soyons vengés
De tous tes ennemis,
Et qu'à néant soient mis
Les dieux qu'ils ont forgés.

Cette fin rappelle une des plus belles strophes de J.-B. Rousseau. Le souffle ne manque pas à Bèze : mais la langue trahit trop souvent ses efforts, comme elle avait déjà trahi ceux de Marot, dans sa version des Psaumes. Du reste, les contemporains y cherchaient moins les grâces et les splendeurs de la forme que le sens mystique et l'application à leurs besoins

1. Pièce fort courte du reste, composée de vers de différentes mesures, sans divisions d'actes ni de scènes : long dialogue plutôt que tragédie.

présents. Qu'on se figure un tel chant répété en chœur par les écoliers de Genève, en face de ces réfugiés échappés la veille comme Isaac au glaive et au bûcher, et l'on comprendra quels souvenirs et quelles espérances se remuaient au fond des âmes [1].

Peut-être y aurait-il une étude intéressante à faire sur cette ébauche de tragédie chrétienne avant *Esther* et *Athalie*, sur cette alliance du mystère et du drame antique, qui rattacherait Bèze aux novateurs de la Pléiade : mais ici la partie satirique doit surtout nous occuper. Au milieu de cette scène grandiose éclairée des reflets de la Bible, tombe tout à coup un personnage contemporain sinon par l'âge, au moins par le costume, c'est Lucifer vêtu en moine. Grâce à ce naïf anachronisme, qu'acceptaient volontiers les haines complaisantes du temps, le malin peut venir débiter, au pied du bûcher d'Isaac, maintes confidences accablantes sur le froc et les cafards :

O froc! ô froc! Tant de maux tu feras!

Imposteur habile et ambitieux, il ressemble moins à l'ange rebelle de Milton qu'au Mahomet de Voltaire :

Dieu règne en haut : eh bien! je règne en bas.
Dieu fait la paix, et je fais les débats :
Dieu a créé et la terre et les cieux :
J'ai bien plus fait ; car j'ai créé les dieux.

Aussi songe-t-il à en user pour son profit. Cet éternel complice de l'hérésie et de la révolte s'est affublé sur ses vieux jours du manteau de l'orthodoxie. Il a ses entrées au Parlement, à la Sorbonne : c'est là qu'il siége sous les traits de Rhadamanthus ou de Démocharès. Les angoisses paternelles d'Abraham, la douleur de Sara, la mort prochaine d'Isaac lui causent autant de joie que les bûchers de l'Estrapade aux juges de Berquin et d'Anne Dubourg. Satan a savouré cette

1. Ce drame fut, dit-on, représenté par les écoliers de Genève ou de Lausanne, sous les yeux de l'auteur, en 1552.

amère dérision de la souffrance, que ne dédaignent ni Henri II ni Diane de Poitiers. Quand le malheureux père crie vers le ciel :

O Dieu! ô Dieu! au moins fais-moi la grâce, etc.

le Diable reprend d'un air goguenard,

Grâce! Ce mot n'est point en mon papier :

double allusion à l'inhumanité des juges et à la grande querelle qui divisait alors les deux Églises, sur les dogmes de la Grâce et de la Prédestination.

Si enclin que fût Bèze à la raillerie, la gravité du sujet contenait ici l'essor de sa verve satirique; elle s'épancha plus librement dans la comédie du *Pape malade.* Cette fois, il revenait franchement aux bouffonneries, aux licences et aux personnalités de l'ancienne Farce. L'entreprise était périlleuse, surtout pour un théologien. Le grand docteur de Poissy, l'athlète et l'apôtre de la Réforme prenant la plume de Gringore, s'affublant du bonnet d'âne et s'armant de la marotte pour combattre l'Église romaine, n'était-ce pas là un étrange contraste, presque un scandale? Que diraient Calvin et tous les puritains de Genève? Le Consistoire, qui avait si sévèrement condamné les facéties de l'*Apologie pour Hérodote*, tolérerait-il une comédie, même quand il s'agirait du pape? De Bèze a prévu ces objections et ces scrupules. Aussi a-t-il commencé par se cacher sous le pseudonyme de Thrasybule Phénice, procédé commun alors, qui autorisait, à l'abri du masque, toutes les licences de l'incognito. Depuis, on a usé de cette réserve, pour désavouer au nom de Bèze la paternité d'une œuvre qui, sans rien ajouter à sa gloire, accroissait le nombre de ses légèretés. Nous ne saurions partager ces doutes. Tout nous semble dénoncer ici l'auteur du *Cyclope*, du *Passavant* et de la *Harenga*: c'est le même genre de plaisanterie, la même veine courante, facile et négligée. Les précautions mêmes de la préface sont à nos yeux un argument de plus.

L'auteur n'est point un rimeur ordinaire, mais un personnage sérieux, considérable, qui éprouve le besoin de se justifier en quittant le ton du docteur pour celui du baladin. Les gens prudents et timorés lui reprocheront peut-être trop d'aigreur ou de violence dans ses satires. C'est que le temps des ménagements est passé. « Le mal est tellement crû qu'il n'est plus question de médicaments lénitifs, mais de cautères et incisions. » Satire, comédie, farce, tout est bon pour assurer le triomphe de la vérité : toute arme devient sainte au service de Dieu. D'ailleurs, il a soin de rappeler qu'il n'est pas homme de théâtre : « Je ne retiens pas la mode des anciens comiques, qui ont distingué leurs comédies en actes et scènes : *Je laisse à ceux qui s'entendent en telles choses* à connaître s'il ne m'était pas aisé de le faire, en l'argument que je traite et les divers personnages que j'introduis. Toutefois, ayant égard que j'écris pour les simples, j'ai pensé qu'un fil continuel leur plairait plus que ces interruptions qui se font des scènes, en l'artifice que l'on tient ès comédies. » C'est aux saintes et sérieuses Muses, peu habituées à hanter les coulisses et les tréteaux, qu'il a dédié son œuvre. Le prologue, calqué sur celui de *Mère Sotte*, complète les explications de la préface. Il débute par une salutation édifiante et satirique, à l'adresse des auditeurs huguenots :

Dieu gard' seigneurs et dames vertueuses,
Qui avez cejourd'hui pris vos faces joyeuses,
Pour voir le pauvre Dieu de terre lamenter !
. . . .
Dieu gard' grands et petits, Dieu gard' pauvres et riches !
. . . .
Soyez tous bien venus, si vous n'êtes papistes.

C'est le petit troupeau des fidèles, qui se rassemble pour applaudir à l'agonie du *grand loup papal :* plaisir légitime, s'il en fut, pour des âmes pieuses et calvinistes. En même temps qu'il rassure les consciences, le vertueux farceur essaye de piquer l'amour-propre et de soulever la gaieté un peu lente des bons Genevois, gens posés, qui ne se décident à rire qu'après y avoir bien réfléchi. Il s'agit de montrer que la Ré-

forme n'est pas, comme le disent ses ennemis, une variété de l'hypocondrie :

> Sus, sus donc, huguenots, que l'on vous voie en place,
> Pour voir si vous avez si maigre et triste face
> Qu'on bruit[1], et si complots dressés pour vous détruire,
> Quand il en est saison, vous empêchent de rire.

De Bèze a compris que l'un des grands torts de la Réforme aux yeux de la France, c'est de supprimer le rire comme une impiété. Par goût et par instinct national, il essaye de tempérer un peu l'austère monotonie de la Cité sainte. La nature, en le trempant pour la lutte, lui avait départi une large dose de cette gaieté héroïque dont elle armait Érasme, Luther, Rabelais, Viret, tous les grands batailleurs d'alors, sauf Calvin. Il voudrait en faire part à ses auditeurs, pour les aider à narguer les foudres de Rome, les menaces de l'Espagne, les armes et les complots des princes de Savoie. C'est pour eux qu'il a composé la comédie du *Pape malade.*

Malgré l'annonce d'une représentation solennelle « aux jeux Hiéropolitains, en présence des illustres modérateurs de l'antique Vénesse (Genève), » il est probable que cette pièce n'eut jamais d'autre théâtre que l'imagination du poëte et des lecteurs. Jaloux de trouver avant tout un cadre amusant pour ses satires, de Bèze n'a point visé à l'originalité. Il a rimé de gaieté de cœur, au courant de la plume, comme faisait Jodelle, improvisant un peu au hasard, sans grand souci de la composition. L'action, languissante et presque nulle, produit l'effet d'une toile qui se déroulerait lentement devant les yeux du spectateur. Les maigres vers de huit syllabes, accouplés deux à deux, continuent leur trot monotone, en suivant la vieille ornière du passé. Les personnages sont empruntés tour à tour à la Moralité et à la Farce : les uns, tels que *Prêtrise*, *Moinerie*, *Église*, *Vérité*, sont de pures abstractions réalisées ; les autres représentent des individualités contemporaines aisément reconnaissables à leur signalement, ou même à leur nom : sous les traits de l'*Am-*

1. Dit partout.

bitieux, de l'*Affamé*, de l'*Outrecuidé*, de l'*Hypocrite*, du *Zélateur*, figurent quelques-uns des adversaires les plus acharnés et les plus méprisables de la Réforme: Villegagnon, Artus Désiré, Saconay, etc. Le Pape et Satan, qui jouent les deux principaux rôles, sont en quelque sorte sur la limite des deux mondes, entre la fiction et la réalité, types généraux plutôt qu'individus.

Père-Saint ne se porte guère mieux que le *Vieux-Monde* [1]. Il s'avance toussant, crachant, se traînant à peine au bras de ses deux, filles Prêtrise et Moinerie. Nous sommes loin des vaillantises de l'*Homme obstiné*. Le vieillard souffre de la rate, et pense que

Un peu de poudre d'*Oremus*,
Et surtout de *Te rogamus*,
Servirait bien de cataplasme.

Mais où trouver un médecin? Satan arrive à point, dépêché par Belzébuth. Le Figaro infernal chargé des affaires de son maître en ce monde, comme le Mercure du *Cymbalum*, passe en revue sur son carnet les commissions dont il doit s'acquitter. Il en a pour toutes les parties du globe, et surtout pour la France :

Mémoire de fermer la porte
Par où les livres on apporte,
Qui font les gens luthériens.
. . . .
Mémoire de dire à Sorbonne,
Que surtout garde elle se donne
Du prêche sous la cheminée.
. . . .
Mémoire exprès de voir en Cour,
Qui c'est qui a ores son tour,
Les huguenots ou les papistes [2].

Mais l'affaire capitale est la santé du Pape. Satan ne se fait pas illusion, et prévoit qu'il n'ira pas loin. Cependant il

1. Voy. la *Satire au Moyen Age*, chap. XXIII.
2. Allusion à la politique de bascule suivie par Catherine de Médicis.

se garde bien d'en parler : la politique de l'Enfer s'y oppose. Il aborde donc le malade d'un air câlin et respectueux, et lui annonce qu'il vient pour le sauver. Celui-ci se plaint d'avoir chaque nuit des songes menaçants, signe de sa fin prochaine. Il a vu l'ange de Dieu armé d'un glaive flamboyant, prêt à le frapper. De sinistres fantômes passent et repassent devant ses yeux : c'est Wiclef, c'est Jean Huss, c'est ce maudit moine apostat, qui a prétendu rétablir le règne de Christ. L'Allemagne, l'Angleterre ont les premières écouté la voix du séducteur : la France, elle-même, la chère fille de Papauté, s'est laissé débaucher :

Et qui plus est, j'entends que l'Italie,
Mon Italie, à ces gens-ci s'allie.

Après ce coup, il ne lui reste plus qu'à se voiler la face et à mourir. Mourir! Prêtrise et Moinerie ne sauraient s'y résigner, car

C'est un vrai proverbe de prêtre,
Qu'encore n'est-il tel que d'être.

Obsédé, tourmenté par ses filles, Père-Saint consent à se laisser traiter. Ici commence une scène médico-burlesque, presque digne de M. de Pourceaugnac : rien n'y manque, ni les purgations, ni les clystères, ni les suites mêmes décrites avec une abondance de détails que l'allégorie seule rendait possibles. C'est un flux de pardons, de bulles, de crosses, de mitres, de chapeaux, de foudres, de reliques, de cloches, de luminaire, etc. On comprend que de telles matières soient pénibles à digérer. Tandis que le malade, en proie à la fièvre, bat la campagne et veut qu'on le jette par la fenêtre, Prêtrise et Moinerie, assises tristement à son chevet, se demandent ce qu'elles feront le lendemain, s'il vient à passer. Prêtrise est déjà résignée comme Catherine de Médicis à entendre et même à dire la messe en français ; car, en ce monde, *il faut hurler avec les loups*.

La nouvelle de la maladie du Pape répandue en tous lieux

amène autour de son lit toute une clientèle besoigneuse et larmoyante, habituée à vivre de ses largesses : soudards endettés sans patrie et sans drapeau, écrivains faméliques, limiers de police et d'inquisition. Le premier et le plus bruyant de la bande est l'*Outrecuidé*, théologien matamore, ferrailleur de plume et d'épée, demi-prêtre et demi-soldat, qui se charge de nous énumérer ses titres, noms, prénoms et professions diverses :

Je suis avocat, orateur,
Courtisan et grand affronteur,
Chevalier, gendarme, pirate,
Qui moyennant une frégate
Écumerai toute ma vie.
. . . .
On m'appelle Villegagnon :
Vrai est qu'on me nomme au village
Colas Durand, Colas peu sage.
. . . .
O roi François, tu m'ennoblis,
Témoin la rouge fleur de lis
Que j'ai encore sur l'épaule,
Comme vrai enfant de la Gaule!

Satan a trouvé là son homme, et s'apprête à le nommer généralissime des armées pontificales. Après son chimérique empire du Brésil et sa courte royauté de fumée, il ne lui reste plus qu'à devenir chef d'une armée qui n'existe pas. Avec elle, il pourra continuer ses conquêtes dans le royaume du Vent. Mais son valet Philaute, toujours à sec, toujours à jeun, commence à se lasser de ce métier : aux hâbleries dont le repaît son maître, il préférerait un morceau de pain bis et un oignon : aussi finit-il par le planter là.

Le défilé continue. A l'*Outrecuidé* succède l'*Ambitieux*, personnage ambigu, cauteleux et enveloppé (peut-être le cardinal de Lorraine?), qui ne veut pas dire son nom même à Satan :

Je suis qui suis, sans me nommer.

Puis l'*Affamé*, pauvre hère sans vergogne et sans habit, qui ne songe pas plus à cacher son nom que sa misère : c'est maître Artus Désiré, espion de Sorbonne, prince des ruffians, à qui son petit commerce n'a pas porté bonheur :

> Quoi ! me voilà nu sans chemise,
> Pour avoir servi mon Église !

Bèze rassemble ici, avec une malice préméditée, les serviteurs les plus véreux et les plus mal famés de l'Église romaine, pour en former une garde d'honneur autour du Pape : c'est le docteur Maillard, trop renommé pour ses mœurs ; c'est Saconay, si maltraité par Calvin ; c'est maître Benoît Poussot, autre champion compromettant. Au moment où cette triste séquelle implore et croit obtenir de Satan la guérison de son idole, *Vérité* apparaît comme *Punition Divine* à la fin de l'*Homme obstiné*, et annonce aux fidèles la mort prochaine de l'*Antechrist*. Une autre dame vénérable, *Église*, survient à son tour et entonne un cantique triomphal à la gloire de Dieu et de la Réforme. La pensée religieuse du prologue se retrouve dans le dénoûment : chacun, après avoir ri, peut s'en retourner chez soi édifié, comme s'il sortait du sermon. On dirait une joyeuse bombance commencée par le *bénédicité* et terminée par les *grâces*.

La comédie du *Pape malade*, malgré l'absence d'intrigue, de style et de caractères, est encore très-supérieure à toutes les pièces du même genre. Aussi fut-elle poursuivie à outrance et supprimée dans tous les États catholiques. Aujourd'hui, elle est devenue une curiosité presque introuvable, un morceau d'amateur bibliophile. Sa rareté serait un faible mérite à nos yeux, si elle n'offrait un autre intérêt : comme la farce des *Théologastres*, elle marque une date importante dans l'histoire du protestantisme. On se rappelle quelles espérances conçut un moment la Réforme, vers le milieu du seizième siècle. Il semblait que l'Église romaine allait sombrer : la désertion était générale, les savants, les gentilshommes, la jeunesse, toute la partie vive et intelligente de la nation courait au prêche. Cependant le *Pape malade* ne

mourut pas encore cette fois : il en rappela, et, quarante ans plus tard, il voyait à ses pieds le chef des rebelles, le roi des huguenots, tournant le dos à Genève pour demander à Rome une bulle d'absolution. De Bèze, dans sa longue vieillesse, put assister à la résurrection de ce pouvoir, dont il avait prédit la chute. Satan, tout sorcier qu'il était, s'était trompé en annonçant que Papauté

Perdrait bientôt sa royauté.

Elle la garde encore aujourd'hui, sinon sur les terres, au moins sur les âmes, la seule que de Bèze lui enviât.

Les théologiens orthodoxes, docteurs de Sorbonne, gens graves et solennels, habitués à écrire et à disputer en latin, auraient cru déroger en usant du théâtre contre leurs adversaires. La farce d'ailleurs, médisante par nature, s'était faite de bonne heure la complice de l'hérésie, et à ce titre était devenue suspecte. Tout au plus restait-elle permise aux écoliers, qui en usaient à leurs risques et périls : un jour, contre la propre sœur du roi, Marguerite de Valois, protectrice des novateurs ; le lendemain, contre Ramus, l'ennemi juré d'Aristote. Mais ces jeux éphémères n'ont pas laissé plus de traces que les tréteaux où ils furent représentés. Les platitudes rimées d'Artus Désiré, le *Combat du Fidèle papiste*, la *Dispute de Guillot le Porcher et de la Bergère de Saint-Denis contre Calvin*, ne méritent pas même le nom de farces. Quelques mascarades grossières comme la procession du *Diable Saint-Michel* au temps de la Ligue, quelques allusions rapides comme celles de Remy Belleau dans la comédie de la *Reconnue*, quelques pastorales ou moralités allégoriques et religieuses comme le *Petit Rasoir des ornements mondains*, voilà tout ce que l'art dramatique orthodoxe a produit contre la Réforme. La farce, pas plus que la chanson, ne pouvait être l'auxiliaire du dogmatisme et de la foi. A la veille de la Saint-Barthélemy, maître Girard, armé de son coutelas, songeait moins à rire de l'hérétique qu'à l'égorger. Aussi arrivons-nous tout droit à la tragédie. Elle germe comme un fruit na-

turel dans les têtes les plus bourgeoises, sous l'impression de ces drames sanglants où succombent les plus hautes fortunes et les plus grands cœurs.

CHAPITRE III

TRAGI-COMÉDIE POLITIQUE.

La tragédie de feu Gaspard de Coligny. — La Guisiade.

I

La comédie politique, telle que l'avait créée ou plutôt ébauchée Gringore, ne lui survécut pas. Les sévérités du pouvoir, l'ardeur croissante des disputes, l'intolérance réciproque des partis la rendaient impossible. Le bon sens, la mesure, le sang-froid indispensables à la comédie sont autant de qualités de plus en plus rares au seizième siècle. D'ailleurs, le cadre de la vieille Farce ne semble-t-il pas trop frêle, trop étroit pour contenir les grandes scènes et les énergiques passions d'alors ? Henri III et ses mignons avec leurs robes de femme et de pénitent, s'y fussent sans doute trouvés à l'aise : mais se figure-t-on Coligny ou Henri de Guise égarés entre M. Josse et le seigneur Panthaléoné ? Mayenne tout au plus, avec sa grosse face enluminée, sa corpulence énorme, ses finesses de Scapin politique, pouvait se métamorphoser en roi *Mabriani* [1] sur les planches de l'hôtel de Bourgogne. Encore la troupe italienne, qui s'était permis cette plaisanterie, faillit-elle la payer cher. Il fut décidé un moment que l'hôtel serait fermé et converti en collége des

1. Journal de Lestoile.

Jésuites, nouvelle destination qui, au dire des mauvaises langues, prouvait que les acteurs seuls seraient changés. Les farceurs, suffisamment avertis, devinrent plus prudents. La seule comédie politique vraiment digne de ce nom a pour berceau, non l'hôtel de Bourgogne, mais la chambre du chanoine Gillot : elle s'appelle *la Ménippée*. Celle-là peut soutenir la comparaison avec les meilleures pièces d'Aristophane ; mais c'est une comédie en peinture et en récit plutôt qu'en action.

Quand le drame de la vie réelle se jouait chaque jour au Louvre, en Grève et dans les rues, plus pathétique et plus terrible que sur le théâtre, l'imagination avait chance de rester au-dessous de la vérité. L'histoire est alors plus éloquente que la poésie. Cependant le fracas de ces grandes catastrophes, le spectacle de ces hécatombes royales ou populaires qui ensanglantent toute l'Europe, devaient éveiller ou du moins tenter le génie dramatique de plus d'un rimeur. La tragédie avec ses horreurs grandioses, son style solennel, ses ombres et ses Furies, répondait mieux que la comédie ou la farce à l'état des imaginations et à la taille des personnages. Deux ans après la Saint-Barthélemy, un certain Jean-Baptiste Bellaud mettait au jour une *Bergerie tragique* intitulée *Phaëton*, sur les guerres et tumultes civils (1574). L'année suivante, le sieur François de Chantelouve, gentilhomme bordelais et chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, publiait la *tragédie de feu Gaspard de Coligny*. De toutes les malédictions qui tombèrent sur la mémoire de l'Amiral, celle-ci fut une des plus pesantes, au moins par le style et le nombre des vers.

Cette pièce, approuvée par la Faculté de théologie, atteste que l'auteur était aussi bon catholique que mauvais poëte. Si la haine et le zèle religieux suffisaient, il eût fait un chef-d'œuvre. Mais il n'en est point ainsi : *Facit indignatio versum*, à condition qu'on soit un Juvénal ou un d'Aubigné. Or le sieur de Chantelouve en est bien loin. Aux prises avec un magnifique sujet, qui eût ravi l'imagination d'un Shakespeare, il découpe d'une main maladroite une des pages

les plus dramatiques de notre histoire, celle de la Saint-Barthélemy, et il la taille plus gauchement encore sur le modèle de la tragédie antique. Comme Jodelle et Garnier, il a grand soin de conserver le chœur, qui, fidèle à ses vieilles habitudes, la tête pleine d'Horace et de Sénèque, invoque Mars, Jupin, la Paix, et tous les dieux de l'Olympe, en maudissant les hérétiques :

Donne-nous, Paix divine,
Donne-nous long repos,
Loin de la main mutine
Des traîtres huguenots [1].

Ce qu'il y a de plus curieux ici, c'est le singulier travail de fermentation qui s'opère dans la cervelle du bon chevalier. Les souvenirs classiques et les passions contemporaines se heurtent, se brouillent, s'accouplent à tort et à travers, de manière à former le plus parfait galimatias. Vu la solennité des circonstances, l'auteur s'est cru obligé d'exhumer toute la vieille friperie mythologique de la tragédie gréco-latine. Mercure vient à Paris, au Louvre, par l'ordre de Jupiter, et dirige la balle de Maurevel contre Coligny. Dandelot sort des Enfers escorté par une bande de Furies et conseille à l'Amiral de tuer les Guises, le Pape et le Roi, pour commencer. La vérité et même le vraisemblable sont les moindres soucis du poëte : il mutile Coligny plus que ne l'ont fait ses assassins. L'austère et tragique vieillard devient grâce à lui un matamore, un maniaque absurde et enragé, en dialogue perpétuel avec Satan, Pluton et les Furies :

O mort ! O rage ! O fer ! O Pluton ! O Furies !
O Satan ! O Calvin ! ouvrez-moi les Enfers [2] !

Tous les personnages ont l'air de mannequins bouffis, grossièrement enluminés et promenés sur la scène à l'aide d'un fil, comme des marionnettes, avec une voix de ventri-

1. Acte II.
2. Acte I, sc. 1.

loque. Les fameux capitans de la comédie espagnole sont des modèles de bon sens et de bon style à côté de ces pitoyables fantômes décorés des noms solennels de Coligny, de Charles IX, de Montgommery, etc. Prévenu du complot tramé contre sa personne, le roi assemble à la hâte son conseil. Malgré tous les avis, il hésite, tant il a le cœur tendre et débonnaire. Mais il faut que justice se fasse. A peine a-t-il consenti, qu'un messager nous annonce la mort de Coligny, de Pardaillan, de Pilles et des autres traîtres. Le chœur ou plutôt le peuple ravi d'admiration s'écrie :

O généreux exploit! O vengeresse main!

On serait tenté de continuer en s'écriant : O pitoyable tragédie, ô pauvre poëte ! La moindre farce de foire vaut mieux que tes alexandrins!

Après un tel essai, on eût compris que la France demeurât pour longtemps dégoûtée de la tragédie historique. Cependant elle n'y renonça point. Le succès de Garnier dans *Porcie* avait tourné la tête de tous les rimeurs : on ne rêvait plus que chœurs et monologues. Et puis, les sujets s'offraient en foule. Le trépas si dramatique des frères de Guise, déjà célébré par la chaire et les complaintes, devait séduire tous les amants de la Muse tragique. Le lendemain du meurtre, paraissait la *double tragédie du duc et du Cardinal de Guise, jouée à Blois*, avec force imprécations contre l'assassin. Un autre ligueur qui devint plus tard historiographe de Henri IV, Pierre Matthieu, composait la *Guisiade*, dédiée au duc de Mayenne et publiée à Lyon en 1589. Le drame se passe aux états de Blois. Le roi Henri III a quitté Paris, l'âme ulcérée de vengeance, après la journée des Barricades. Le duc de Guise accourt pour le calmer, le rassurer et le rallier à la cause de la Sainte-Union. Les personnages, sans être aussi grotesquement affublés que dans la tragédie de Coligny, ne laissent guère deviner chez Pierre Matthieu le coup d'œil pénétrant du philosophe ou de l'historien. Henri de Guise, le héros et le martyr de la tragédie, est un modèle de

loyauté, d'abnégation, de dévouement au roi, à la France et à l'Église :

Ce n'est contre mon Roi, ce n'est pour me bander
Contre le lys françois, ni pour le gourmander,
Ce n'est pour répéter les droits de Charlemaigne,
Ce n'est pour marier la France avec l'Espaigne,
Ce n'est pour triompher des cyprès, des lauriers,
Salaires immortels des valeureux guerriers,
Pour la Foi, pour mon Roi, pour défendre ma terre,
J'ai le fer et le plomb, deux foudres de la guerre [1],
. . . .
Ah ! je mourrais content étant sûr qu'avec moi
Périrait l'Hérésie, et renaîtrait la Foi [2] !

Henri III est un monarque faible, inquiet, misérable, qui se bat les flancs, se monte la tête, et grossit sa voix pour se donner l'air terrible :

Les tigres, les lions, les dragons, les serpents,
Sur le sable désert de l'Afrique rampants,
Tous les monstres affreux, l'once, l'ours, la panthère,
N'égale en son courroux l'horreur de ma colère [3].

Aussi menace-t-il Paris d'un mémorable châtiment :

Je sèmerai du sel sur tes remparts rasés,
Les enfants maudiront les pères abusés.

D'Épernon le tentateur est là qui souffle la calomnie et la vengeance à l'oreille de son maître. Du fond des Enfers, il appelle Alecto, pour écraser

. . . . Ces Guisards,
Preux comme Machabés, forts comme des Césars.

Catherine de Médicis, au contraire, prise, on ne sait trop pourquoi, d'un subit accès de vertu, vient reprocher à son fils son hypocrisie, sa déloyauté ; elle s'indigne de le voir

1. Acte I.
2. Acte IV.
3. Acte IV. Monologue de Henri III.

si docile aux leçons de Machiavel, qu'elle lui a mis entre les mains, et si ingrat envers les Guises, sans lesquels il ne serait plus roi :

> Vous n'aviez plus de nom, de sceptre, ni d'Église,
> Ni de religion, sans la maison de Guise [1].

L'histoire cite d'elle un mot plus vraisemblable, que Matthieu a oublié : « C'est bien coupé, mon fils, mais saurez-vous recoudre ? » Si l'on n'avait à blâmer ici que les erreurs de l'imagination ou de l'esprit de parti, on s'en consolerait aisément. Mais cette pièce a un autre défaut capital difficile à racheter, et qui sera celui de la tragédie à sa naissance et à son déclin : l'ennui. La langue des dieux et des héros n'est pas à la portée de tous : il faut, pour la parler, le génie d'un Corneille, d'un Racine, ou le prodigieux talent d'un Voltaire. C'est à elle surtout que s'applique la maxime :

> . . . . Mediocribus esse poetis
> Non Dî, non homines, non concessere columnæ.

Il faut trembler et pleurer, ou bâiller, sans miséricorde ; et ce dernier parti est malheureusement le seul que nous laisse Pierre Matthieu. L'action, c'est-à-dire ce qui constitue le fond du drame, est à peu près nulle. Chaque scène forme un chapitre à part ou une sorte de station séparée, sans lien avec ce qui précède et ce qui suit. Le premier acte est rempli par un double monologue du duc de Guise et du peuple français, qui débitent chacun leur morceau en se tournant le dos, sans se douter qu'ils feraient bien mieux de causer ensemble. Le monologue est un fléau, une infirmité qui frappe la tragédie classique au berceau, et dont le drame romantique n'a pas su non plus se préserver : témoin *Ruy Blas* et les *Burgraves*. Rien de plus insipide que cette cascade de mots sonores, qui remplissent l'oreille sans rien dire à l'esprit et encore moins au cœur. Pierre Matthieu est

1. Acte II.

un disciple de Ronsard, qui vise naïvement à la majesté et se jette à corps perdu dans les néologismes, les mots-composés, les épithètes savantes, les descriptions emphatiques : il n'a pas oublié la perruque d'Apollon :

> Depuis l'aube où l'on voit s'emperruquer le jour
> Des beaux crins d'Apollon.

La Muse tragique cherchait encore sa voie : elle nageait dans la boursouflure et le pathos. Jodelle et Garnier n'en sortent que par instants. Pierre Matthieu est loin de les égaler : cependant, chez lui aussi, de loin en loin, entre deux blocs inertes jaillit parfois une étincelle, un court dialogue où le vers se brise, où l'hémistiche heurte et refoule l'hémistiche.

LE ROI.
Contentons-nous d'avoir les corps et non les cœurs.
LE DUC DE GUISE.
Si nous n'avons les deux, nous ne serons vainqueurs.
LE ROI.
Sous le nom catholique on aura des athées.
LE DUC.
Notre foi ne se sert de marques empruntées.
LE ROI.
Sous un zèle hypocrite ils se contreferont.
LE DUC.
La foi qui vit au cœur ne se masque le front[1].

Les passions du temps pouvaient seules donner à ces pâles copies de la réalité une ombre de vie, qu'elles ont perdue aujourd'hui. Du reste, l'auteur ne se fait pas complétement illusion sur la valeur et la portée de son œuvre. L'honnête bourgeois ligueur, égaré au milieu du fracas de Melpomène, tâtonne, hésite, et ne sait pas trop si ce qu'il a fait est bien au juste une tragédie. Il nous prévient que si les médisants trouvent là quelque chose propre à leur censure, il faut en accuser plutôt « l'humilité du poëme qui rampe assez bas, que l'altesse du sujet. » Nous sommes parfaitement de son avis. Guise et Coligny sont de

1. Acte II, sc. III.

ceux qui entrent de plain-pied dans la tragédie et l'épopée, par le droit de la gloire et du malheur. Il leur restait à trouver des poëtes dignes de les chanter. Ce qui manque à Pierre Matthieu, c'est d'abord le génie; puis d'autres conditions nécessaires au génie lui-même, le calme et le recueillement impartial de l'artiste, qui compose son œuvre sans s'inquiéter des passions du jour et des clameurs de la rue ; l'éloignement, qui produit la perspective indispensable aux créations du poëte comme à celles du peintre et du sculpteur.

Dans ses recherches sur le théâtre français, de Beauchamps, trompé sans doute par la ressemblance des noms, attribue à Pierre Matthieu une autre *Guisiade* inspirée d'un esprit tout différent. L'énumération seule des personnages indique assez qu'il s'agit ici, non d'une pièce sérieuse, mais d'une parodie. On y voit figurer :

Giesu, roi imaginaire,	Guise.
Numiane, vice-roi,	Mayenne.
Jeusoie, aime-fer,	Joyeuse.
Valardin, capitaine,	Lavardin.
Montserpine, catholique,	Montpensier.
Vistéi, harangueur séditieux,	Jésuite.

Faut-il croire que Pierre Matthieu, en expiation de sa première tragédie, aurait composé, sous le même nom, une tragi-comédie satirique contre ses anciens protecteurs ? hypothèse invraisemblable. Nous croirions plus volontiers que cette pièce était un acte de représailles et une malice à l'adresse de Pierre Matthieu et de son œuvre. La dédicace même au comte de Korck pourrait bien être une allusion au nom d'un certain docteur Matthieu de Korkef, théologien du quinzième siècle. Quoi qu'il en soit, la pièce est d'un royaliste très-décidé, qui eût signé de bon cœur les *Singeries de la Ligue*.

Quand Henri IV fut assis sur le trône, la Tragédie s'unit au Pamphlet et à la Chanson pour célébrer le triomphe de la monarchie. Cependant, fille d'Athènes et de Rome, armée

du poignard de Brutus, elle gardait encore, même sous son vieux manteau classique, plus d'une étincelle de cet esprit républicain que les guerres civiles avaient rallumé. Les colléges, où s'écrivait l'apologie de Jacques Clément, lui offrirent un dernier asile. En 1594, un régent des *capets* de Montaigu, Louis Léger se disposait à faire jouer par ses élèves une tragédie de *Chilpéric second*. Les affiches étaient posées, les rôles distribués, lorsque intervint un arrêt du Parlement, qui envoyait l'auteur à la Conciergerie, et faisait défense aux principal et écoliers de représenter la pièce annoncée. Qu'y avait-il donc de si menaçant dans ce sujet de Chilpéric II ? Sans doute une protestation indirecte en faveur des prétentions lorraines, un dernier appel aux souvenirs Carlovingiens, sous lesquels les amis des Guises avaient espéré étouffer la dynastie de Hugues Capet. Le Parlement, qui venait de réserver et de consacrer les droits de la succession légitime, ne pouvait manquer de voir dans cette exhumation séditieuse du passé une offense et un défi. L'allusion, dont Voltaire devait plus tard si largement user, fut dès l'origine un des périls et des travers de la Muse tragique. Elle s'en débarrassa peu à peu, à force de hanter les bords innocents du Simoïs et du Scamandre : mais ce ne fut pas sans regret. Même sous le règne de Henri IV, elle tentait encore d'y revenir. En 1607, Nérée publiait une tragédie du *Triomphe de la Ligue*, pièce d'une inspiration toute monarchique, aussi médiocre que la *Guisiade* de Pierre Matthieu. Quelques vers pourtant ont surnagé grâce à Voltaire, qui leur a fait l'honneur de les citer à côté d'Athalie :

> Je ne crains que mon Dieu, lui tout seul je redoute.
> . . . .
> Celui n'est délaissé qui a Dieu pour son père :
> Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux,
> Et donne la viande (pâture) aux jeunes passereaux.

Racine avait-il lu ces vers ? S'en est-il souvenu ? Ce serait à coup sûr la plus grande gloire à laquelle ait jamais pu prétendre le vieux rimeur oublié [1].

1. L'idée primitive de cette scène se trouve déjà dans le Dialogue du Maheustre

En feuilletant aujourd'hui, après tant d'années, ces maigres lambeaux tragiques détachés de nos annales, on ne peut s'empêcher de songer à Shakespeare, à ces drames gigantesques, si librement et si hardiment taillés dans le cœur même de l'histoire. On se demande avec regret pourquoi la tragédie nationale rebroussa chemin, et disparut pour si longtemps en France. Corneille, vers la fin de sa carrière si laborieuse et si féconde, sembla vouloir la ranimer en se lançant au milieu de la cohue du monde barbare, sur les pas d'Alaric et d'Attila. Mais il était trop tard : le vieil athlète épuisé devait succomber et s'arrêter sous le *Holà* de Boileau. Qu'on se le figure, au contraire, dans tout l'éclat et dans toute la maturité de son génie, s'emparant de notre histoire en maître, faisant revivre les horreurs et les héroïsmes grandioses du seizième siècle. Voyons-le de cette même main qui crayonna

L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna,

retraçant la sombre résignation d'un Coligny, ce vieil Horace de la Réforme, l'audace héroïque d'un Balafré, ce Nicomède de la Ligue. Quels portraits, quel pathétique, quelle éloquence seraient sortis de là ! Quelle fête rien que d'y songer ! Mais, sans doute, l'ombre seule de ces grands rebelles eût offusqué le despotisme jaloux de Richelieu. En attendant Zaïre, Adélaïde, Duguesclin et le siége de Calais,

On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.

Il fallut le grand mouvement de 89 et l'audace de Marie-Joseph Chénier, pour remettre en scène Charles IX, Guise et Coligny.

et du Manant, cité plus haut. Voltaire, rappelant ces vers de mémoire dans l'*Examen d'Athalie*, en a altéré quelques-uns. Il s'est trompé également en attribuant à Matthieu ce qui appartient à Nérée.

CHAPITRE IV

SATIRE ARTISTIQUE. — CARICATURE RELIGIEUSE.

Gravures protestantes : *le Pape à cheval.* — *Luther triomphant.* — *La Mappe romaine.* — Les tapisseries de Jeanne d'Albret. — Gravures catholiques. — Calvin marqué d'un fer rouge. —*La Libre religion.* — *La généalogie des huguenots.* — *Satan, roi des huguenots.* — Supplice de Michel Servet. — *La dispute spirituelle.*

I

L'art du Moyen Age est profondément démocratique : né au sein des masses, il remplit auprès d'elles l'office d'instituteur et de censeur universel. Il ne raconte pas seulement les légendes merveilleuses de la Bible et de la Vie des Saints, il exprime encore les rancunes et les médisances d'un monde où le rire console de l'inégalité. Le ciseau des artistes, le pinceau des enlumineurs jouissent d'une vogue et d'une liberté supérieure même à celle des maîtres en *gaie science.* De là cette large part faite à la Satire, au milieu des plus graves inspirations ; ces diables ricanant et grimaçant sous les pieds de la Vierge, et tous ces types risibles ou narquois mêlés au sombre défilé de la *Danse Macabre* et aux terreurs du *Jugement Dernier.*

Avec la Renaissance, l'art prend un autre caractère. De populaire, il devient classique ; il s'isole de la foule, et passe dans les cours et les académies. Par là, sans doute, il échappe aux périls de la trivialité, il gagne en pureté de formes, en correction, en élégance ; mais il ne vit plus de cette vie commune qui l'associait à toutes les pensées d'un peuple. Désor-

mais, ce n'est plus dans les traditions locales, parmi les images et les types vulgaires, c'est dans le lointain poétique de la Grèce et de Rome, qu'il ira chercher ses inspirations. Même en dessinant leurs vierges, leurs saints, leurs prophètes, à quoi songent Raphaël et Michel-Ange ? A la Vénus de Praxitèle, au Jupiter de Phidias. La bande des Faunes, des Silènes et des Cupidons ressuscités aura bientôt remplacé tous les diablotins espiègles et facétieux du Moyen Age : elle enguirlande de ses danses lascives les murs du Louvre, le fantastique et voluptueux palais des Valois. La foule s'arrête la bouche béante, admirant sans comprendre, par un vague instinct de la beauté, cette mythologie païenne aussi étrangère à ses mœurs et à ses souvenirs que les dithyrambes pindariques de Ronsard. Tout cet art, comme toute cette littérature, s'inspire et vit dans un monde idéal au-dessus du vulgaire. A la vieille devise inscrite sur les vitraux de Saint-Dizier « *Sanctæ plebi Dei* » succède la maxime nouvelle si chère aux beaux esprits :

Principibus placuisse viris.

La gravure seule reste un art démocratique. Sœur de l'imprimerie, comme elle voyageuse et prompte à multiplier, elle devient bien vite un auxiliaire de la Satire. Née en Allemagne sous la main de Michel Wolgemut et d'Albert Durer, elle s'associe dès le premier jour aux attaques de la Réforme. Le crayon d'Holbein illustre *l Éloge de la Folie*, les *Colloques* d'Érasme, et ajoute encore à leur immense popularité [1]. La parole enflammée de Luther, ses grosses facéties contre les papes et les cardinaux engendrent toute une lignée de dessinateurs satiriques occupés à parodier les personnages et les cérémonies de l'Église romaine. Ils complètent à leur façon l'œuvre des prédicateurs. Où ne saurait pénétrer la parole, la gravure arrive avec le livre, enfermée dans la balle du colporteur. Les plus ignorants, les plus simples, incapables de comprendre le texte écrit, saisissent du premier coup ces sa-

1. V. Champfleury, *Hist. de la caricature*, t. II (Moyen Age et Renaissance) : collaboration d'Érasme et d'Holbein, c. IX.



tires vivantes et matérialisées par le dessin. Les yeux aident à séduire l'esprit. Quel sermon huguenot fut jamais plus insolent et plus bouffon que cette estampe colportée dans toute l'Allemagne, le lendemain de la Diète de Worms? Le Pape à cheval sur une truie talonne les flancs de sa monture, et lui met sous le nez un sale objet en lui disant : *Voilà le prochain concile.* La Truie, c'est-à-dire l'Allemagne catholique, lève le grouin à l'odeur de ce friand morceau : mais le cavalier se moque d'elle et lui retire l'objet tant convoité, au moment où elle croit le saisir. Grossière plaisanterie, à laquelle les catholiques se chargèrent bientôt de répondre, en représentant à leur tour Luther et Calvin sous la figure de pourceaux.

La Satire religieuse, qu'elle use de la plume ou du crayon, ne brille guère alors par la finesse, ni par la légèreté du trait : elle a toute la violence et la dureté de l'esprit théologique. L'allégorie pédantesque et le réalisme brutal en forment les deux principaux éléments. Le diable et la bête y jouent un rôle capital. Ce Satan, dont les métamorphoses ont tour à tour égayé et terrifié le Moyen Age, n'a pu être détrôné par la Réforme. Luther lui-même a de perpétuels dialogues avec lui : il en parle dans sa chaire à ses auditeurs, à table avec ses amis. Les catholiques le proclament *roi des Huguenots*. Les protestants en font le complice et le soutien de l'*Antechrist qui règne à Rome*. D'un autre côté, la caricature bestiale, ce procédé élémentaire de l'art satirique, si souvent employé dans la sculpture et l'imagerie du quinzième siècle, vient en aide aux haines religieuses, et traduit naïvement les vices que chacun prête à ses ennemis. Déjà les curieuses miniatures du roman de Fauvel nous ont montré la Papauté personnifiée sous la forme d'un quadrupède, qui rappelle à la fois le Veau d'or de la Bible et l'Ane d'Apulée[1]. En 1496, quelques années avant Luther, Rome, la mère sainte des nations, la capitale du monde, *Roma caput mundi*, comme disait l'inscription placée au bas de la gravure, était représentée sous les traits d'une femme avec une tête d'âne, les mamelles pendantes, le corps

1. V. la *Satire au Moyen Age*, ch. x.

revêtu d'écailles; l'un de ses bras terminé par une douce main féminine, l'autre par une griffe de lion. De ses deux jambes, la droite repose sur un pied d'âne, la gauche se crispe en serre de vautour. L'image n'est pas gaie, elle est plutôt subtile, compliquée et disgracieuse : mais elle fait songer[1].

L'artiste, si médiocre qu'il soit, a du moins une idée morale ou religieuse qu'il essaye de traduire. Faible mérite sans doute, aux yeux des gens qui n'admettent pas que la pensée soit du domaine de l'art. C'est à elle seule pourtant que ces humbles gravures doivent aujourd'hui toute leur vie et leur intérêt. C'est par elle qu'elles sont devenues des pages d'histoire, pages fugitives, improvisées comme les pamphlets, exprimant comme eux aussi sous une forme âpre, roide et implacable toute la vigueur des haines et des vengeances qui remplissaient alors le monde. Le coup de crayon entre profondément à la façon d'un coup d'épée. La composition est souvent gauche, diffuse, surchargée : la même planche nous offre plusieurs épisodes réunis, le même cadre deux ou trois compartiments juxtaposés, comme dans les vieux tableaux à étages de l'école flamande. Mais chaque détail est expressif et calculé : rien pour le caprice ou l'agrément, tout pour l'attaque ou la riposte. C'est bien là le signe de l'art militant.

Nul genre, ce semble, ne convenait mieux à l'esprit moqueur et agressif de notre nation. Nos imagiers du Moyen Age l'avaient assez prouvé. Cependant la France, qui devait plus tard surpasser tous les autres peuples dans l'art de la caricature, est alors inférieure à l'Allemagne et aux Pays-Bas. Cette infériorité tient d'ailleurs à plusieurs causes. La gravure est chez nous une importation étrangère, qui mit un certain temps à se vulgariser. Les presses protestantes françaises ne fonctionnent guère qu'à Bâle et à Genève, c'est-à-dire loin du centre et des influences nationales : or l'esprit français est le plus difficile à transplanter; il a besoin de son ciel et de son terroir, pour s'épanouir tout entier. Calvin, ennemi des images et de toute représentation extérieure, ne

1. V. Jaime, *Musée de la Caricature*, pl. 14, C.

devait guère avoir plus de goût pour les facéties du dessin que pour celles du théâtre et de la chanson. Enfin, les sévères poursuites de l'autorité contribuèrent aussi à faire disparaître les premiers essais de l'art satirique.

C'est donc de d'Allemagne, surtout dans la première période, que viennent la plupart des caricatures dirigées contre l'Église romaine. Les Pays-Bas, à l'époque de leur grande révolution nationale contre l'Espagne, font pleuvoir sur l'Europe une nuée de gravures politiques et religieuses, mêlée à la grêle de pamphlets et de boulets que vomissent à l'envi la presse et le canon. La France ne vient qu'au troisième rang par la date et l'importance de ses productions. Parmi ces estampes voyageuses d'origine étrangère, une des plus populaires et des mieux composées est celle qui a pour titre *Lutherus triumphans ou le Pape renversé* [1]. Le Pontife, coiffé de la tiare, tenant d'une main la grande clef du paradis et de l'autre une épée, insignes de sa double puissance, est assis sur son trône, au bord d'un précipice. Le siége du Saint-Père, mal étayé par le *Livre des Sentences* de Pierre Lombard et par un gros volume d'Aristote, semble chanceler, malgré les efforts des cardinaux, qui arrivent armés de fourches pour le redresser et le soutenir. A leur suite s'avancent le ban et l'arrière-ban de l'Église orthodoxe, prêtres, moines, abbés, sacristains, portant les croix, les lumières, les bénitiers, les goupillons, les reliquaires, tous les moyens de conjuration et d'exorcisme propres à retarder cette chute suprême.

En face du Pape, sur la colline opposée, se dresse fièrement Luther dans l'attitude de Moïse, présentant au peuple hébreu les tables de la loi. Il tient de ses deux mains, tout grand ouvert, le livre de vérité, où brillent ces mots, devise et symbole de la Réforme : « *Justus in sua fide vivet :* » la justification par la foi. La vue de ce livre produit sur le Pontife l'effet d'une tête de Méduse. Au-dessous du père de la Réforme apparaît le bataillon de ses disciples,

1. Jaime, *Musée de la Caricature*, t. I, pl. 19, C. Estampes de la Bibl. nat. — Collection Hennin, t. X.



le doux Mélanchthon, l'irascible Carlostadt, le fougueux Hutten, tous faciles à reconnaître. A la grande armée confuse, tumultueuse, bariolée des papistes brandissant leurs armes sacrées, la petite cohorte des nouveaux apôtres n'oppose d'autre bouclier que la foi, d'autre glaive que la parole. Elle s'avance comme déjà sûre de la victoire. Cependant, qu'elle se méfie ! Voici que, de l'autre côté, se glisse un personnage oblique aux cheveux ras, à la longue barbe, Staphylus Judas ou Charles-Quint, chargé du rôle de traître dans cette tragi-comédie. Il mène en laisse, contre les protestants, une hydre vomissant des flammes (peut-être l'Inquisition), monstre hybride, moitié léopard et moitié mouton. Sa croupe tortueuse se termine en forme d'écritoire, où un jésuite agenouillé trempe dévotement sa plume. On le voit, ce ne sont ni les personnages, ni les détails, ni les allusions qui manquent ici. On se plaindrait plutôt de l'abondance que de la stérilité. L'artiste condense, entasse, comme s'il craignait toujours de ne pas s'être assez fait comprendre. C'est que chaque estampe alors est un manifeste, une controverse, et qu'en fait de dispute on n'a jamais fini.

Une autre gravure allégorique de la même époque nous offre un exemple plus frappant encore de ces entassements d'idées et de scènes superposées, sans nul souci de la perspective ou de l'ensemble. C'est la *Mappe romaine* [1], qui servit peut-être d'introduction ou de complément à ce fameux pamphlet de la Mappemonde papistique [2], attribué sans preuve à Théodore de Bèze. L'estampe, assez habilement dessinée, nous offre, au premier plan, d'un côté la *Fournaise romaine*, où brûlent les corps des martyrs protestants, tandis qu'un moine attise le feu ; de l'autre, un cardinal armé du poignard montant la garde auprès du Saint-Siége. Au centre du tableau, se déroule l'épisode principal. Le Pape déguisé en oiseleur a tendu ses filets pour y prendre le monde ; mais

1. V. Jaime, *Musée de la Caricature*, pl. 25, C.
2. Il existait d'ailleurs un ouvrage anglais intitulé : *The Roman Map*, qui servit peut-être de modèle à tous les libelles contemporains. Le motif une fois trouvé, écrivains et artistes s'en emparèrent et le traitèrent chacun à sa façon.

les mailles se rompent, et l'oiseau, c'est-à-dire le monde captif, s'envole libre et joyeux vers le ciel. A droite, dans le lointain, on voit flamber une ville en feu, c'est Rome, la sœur de Sodome et de Gomorrhe, détruite comme elles par une pluie de soufre. Dans la partie supérieure de l'estampe, apparaît une autre allégorie moins plaisante encore que brutale : la Papauté en mal d'enfant accouche d'une foudre avortée, qui se noie dans un bassin. Enfin au-dessus, par delà les nuages, s'ouvre la région des élus triomphants, vainqueurs de la fournaise, de la nasse et de la foudre, contemplant d'en haut les vengeances de Dieu et les tribulations de leurs ennemis. Une telle gravure est à la fois un sermon, un drame, un volume, qui s'explique et se commente scène par scène, chapitre par chapitre. L'unité d'action, de temps et de lieu n'y est pas mieux observée que dans nos vieux Mystères du Moyen Age. Mais l'imagination du spectateur vient en aide à l'insuffisance de l'art, comble les vides, rétablit les distances, et crée une perspective d'illusion qui tient lieu de réalité.

L'art protestant, contenu et glacé dès sa naissance par l'influence théologique, n'égala jamais, même dans la satire, les conceptions hardies de l'art chrétien au Moyen Age. Holbein est et restera longtemps encore son seul grand peintre humoriste et satirique. L'irrésistible mouvement de la Renaissance italienne emporte les esprits les plus indépendants, comme Jean Goujon et Bernard de Palissy. Le divorce est complet entre les croyances et l'imagination. Tel qui est prêt à souffrir et à mourir pour Christ, passera sa vie à peindre ou à sculpter des faunes, des satyres et des naïades. Cependant, quelques rares essais de peinture et de sculpture huguenote perçent çà et là. Jeanne d'Albret, qui dans son humble royaume de Béarn ne pouvait égaler la magnificence des Valois, à défaut d'un Léonard de Vinci ou d'un Jean Goujon, couvrait de tapisseries allégoriques les murs de son château de Pau. Dans un tableau de la Messe brodé par sa mère Marguerite, elle fit enlever le prêtre, et mit à la place un renard qui, avec force grimaces et contorsions, chantait

tourné vers le peuple : *Dominus vobiscum!* Les autres panneaux de la tapisserie représentaient la fuite en Égypte, la délivrance de Suzanne, l'élargissement de Joseph, tous souvenirs d'innocents opprimés, comme l'étaient alors les protestants de France. Dans les coins, on voyait des chaînes rompues, des menottes brisées, des estrapades et des gibets en pièces, libres et hardis défis jetés à la persécution, avec cette belle devise de saint Paul : « *Ubi spiritus, ibi libertas*[1]. » Henri IV avait grandi au milieu de ces images. Parmi toutes ces figures qui attirèrent ses yeux d'enfant, une surtout dut frapper son esprit naturellement enjoué et railleur, celle du renard disant la messe. Y songeait-il, en franchissant si gaiement le seuil de Saint-Denis? La légèreté, l'étourderie, l'indifférence religieuse, qu'on lui a si souvent reprochées, tinrent peut-être plus qu'on ne croit à ces premières impressions de l'enfance. Mais en revanche, il se souvint aussi des estrapades, des menottes, des chaînes brisées, et il paya sa dette à la liberté en signant l'Édit de Nantes.

Jeanne d'Albret trouva peu d'imitateurs. Les guerres civiles eurent bientôt étouffé cette faible éclosion de l'art protestant. D'ailleurs, la noblesse huguenote n'était pas riche; elle dédaignait volontiers les beaux-arts en haine de l'Italie, et se souciait moins de tableaux et de statues que d'arguments solides et d'armes bien trempées, pour triompher de l'Église romaine, de ses docteurs et de ses soldats. La bourgeoisie génevoise, grave, économe, prosaïque, moins curieuse de chefs-d'œuvre que de négoce, toute imbue des préventions calvinistes contre les images, n'arriva point à créer ce qui semblait possible alors, un art démocratique et religieux. La Hollande seule se souviendra de ses Gueux.

1. IIe Épitre aux Corinthiens.

II

Les catholiques, depuis longtemps en possession du ciseau et du pinceau, s'emparèrent à leur tour de la gravure comme de l'imprimerie pour combattre et diffamer leurs adversaires. Les calomnies atroces du *Passavant parisien*, les scandaleuses légendes semées sur la personne, la famille, la vie et la mort des réformateurs furent reproduites par le dessin et exposées à tous les yeux. C'était un appel à la haine et un avertissement pour les âmes pieuses. Ici, on voyait Calvin attaché au pilori et marqué du fer rouge par la main du bourreau sur la grande place de Noyon, en punition d'un vice abominable. Ainsi s'expliquaient sa fuite à Genève et l'horreur qu'il inspirait. Là, c'était Bèze entre sa maîtresse et son mignon expiant, sous le crayon d'un dessinateur orthodoxe, les courtes légèretés de ses *Juvenilia*[1]. Ces diffamations directes étaient moins des caricatures que d'âpres et grossières vengeances. Les estampes allégoriques, dont on use largement alors, laissaient plus de place à la malice et à la gaieté.

Parmi ces dernières, une des plus inoffensives est une attaque contre la *Liberté religieuse*, cette chose nouvelle qui passionne alors le monde. Elle a pour titre : *Liberæ Religionis typus*. Ce distique latin qui l'accompagne nous en indique assez l'esprit :

> Libera Relligio cum primum intravit in orbem,
> Pelluntur subito Pax Pietasque simul.

La *Libre Religion*, personnage à double face, assise sur un char, sonne de la trompe à pleins poumons pour attirer les badauds. Luther et Calvin, tous deux à cheval, font l'office de postillons. Des diablotins juchés aux quatre coins du char trompettent à l'envi. Derrière s'avance une cohorte de soudards, de gueux

1. Jaime, *Musée de la Caricature*, pl. 27.

et d'aventuriers : une ville brûle dans le lointain, et tout autour sont inscrits les mots de *pauvreté*, de *dévastation* et de *cruauté*. Le *spectre rouge* de la Réforme fait ici son apparition [1].

Une autre pièce plus vive et plus gaie, qui ne manque ni de sel, ni de mouvement, est intitulée la *Généalogie des Huguenots* [2]. Saconay avait composé sous ce titre un lourd pamphlet hérissé de sottises, de facéties et d'érudition, sorte de carnaval amphigourique, où s'enchevêtraient les extravagances les plus folles, les raisonnements les plus ineptes, et force citations d'Homère, d'Aristote et de saint Thomas. Le plaisant écrivain, avec l'atticisme d'un cuistre en belle humeur, s'est demandé d'où vient le mot *huguenot*, et lui a prêté cette étymologie *hu guenon!* Ce grand secret une fois trouvé, Saconay, à l'exemple de Circé, touche les docteurs protestants de sa baguette, et soudain ils deviennent singes ou guenons; les uns à tête de chien comme Luther, les autres à tête de loup comme Calvin, quelques-uns demi-singes et demi-renards comme de Bèze, Hurault ou même L'Hôpital, s'accordant tous pour dévorer la France. L'artiste a pris l'idée générale du livre, et en a tiré une scène assez comique. L'estampe est ici bien supérieure à l'œuvre écrite Le crayon a fait passer ou atténué les platitudes et les grossièretés de la plume. Figurez-vous une émeute de singes, une ménagerie échappée à travers le respectable champ de l'Église et de l'État. La gent insolente et grimacière s'est emparée du roi Lion : elle l'a muselé, bridé et le chevauche comme un humble baudet. Un de ces effrontés babouins, juché sur son échine, secoue d'un air vainqueur une bourse pleine d'écus, enlevée peut-être au sac de l'abbaye ou du monastère voisin. Un autre, assis sur la croupe, joue avec cette terrible queue qui semait jadis l'épouvante, et qui n'excite plus que la risée. Un troisième, armé d'un dard, menace le front du noble animal, et le force à baisser la tête. Que devait en penser Charles IX? N'était-il pas temps que Sa Majesté lionne se réveillât? La

1. Bibl. nat., cab. des Estampes. — *Collection Hennin*, t. VIII.
2. Jaime, *Musée de la Caricature*, pl. 24.

Saint-Barthélemy attesta qu'elle avait encore des ongles et des dents. Le livre et l'estampe parurent justement dans l'année même du massacre, qu'elles contribuèrent peut-être à provoquer.

Du roi, l'injure monte bientôt à Dieu; l'émeute devient sacrilége. Les profanations s'accumulent et s'aggravent d'étage en étage. C'est la chaire de vérité qui est envahie par maître Gilles prêchant et dogmatisant, à la façon de Luther et de Calvin : c'est le sacrifice de la messe qu'un de ces bateleurs orné de l'étole s'avise de parodier : c'est le Christ attaché sur la croix encore une fois et percé de coups par un de ces lutins armé d'une arbalète, tandis que d'autres gambadent autour d'un crucifix, l'insultent et le souillent par toutes sortes d'indécences. Hideuse scène de sabbat huguenot, qui devait faire dresser les cheveux sur la tête de tout bon catholique : les sorciers, qu'on brûlait chaque jour, n'en faisaient pas tant. — Cette gravure, si fantastique qu'elle semble, est cependant encore une page d'histoire. Elle rappelle à tous les églises saccagées par les soldats de Condé et de Coligny, les reliques jetées au vent, les chapes, les étoles passant sur le dos des reîtres et des lansquenets ; la soldatesque ivre de pillage, de sang et de vin, parodiant les mystères sacrés, buvant dans les calices à la chute du pape, et baptisant par dérision les moutons et les porcs, avant de les faire rôtir.

La victoire est complète dans l'estampe suivante, qui a pour titre : *Satan, roi des huguenots*[1]. Le Diable, assis sur son trône, donne sa bénédiction à toute une assistance de singes, qui représentent les diverses classes de la société, hommes, femmes, ministres, guerriers, savants, occupés à lire, à jouer, à prêcher, à faire bonne chère, etc. L'artiste a épuisé toutes les combinaisons du laid, tous les accouplements bizarres, qui peuvent dégrader l'homme sous l'enveloppe de l'animal. Ces monstres à tête de singe, de loup, de renard, de chien, de pourceau, expriment par leurs physionomies et

1. Jaime, *Musée de la Caricature*, pl. 26, C.

leurs attitudes les principaux vices de l'hérésie : la manie furieuse d'ergoter, la rage des combats, l'instinct de médisance et de révolte, le cynisme des doctrines, la luxure immonde tant reprochée déjà aux sorciers et aux sorcières, et mise ici à la charge des huguenots malgré leur tristesse et leur austérité. Calvin d'ailleurs n'était-il pas le roi des paillards ? Cathelan et Saconay l'avaient proclamé.

Entre ces deux partis extrêmes, qui se déchirent et se déshonorent à l'envi par le crayon comme par la plume, les idées de tolérance et de liberté ne trouvaient guère plus d'interprètes chez les artistes que chez les écrivains. Cependant, parmi les estampes historiques du temps, il en est deux au moins qui méritent l'honneur d'être citées, si toutefois elles sont authentiques, point délicat à décider. L'une représente le supplice de Michel Servet[1]. Calvin fait apporter le feu sous les pieds de sa victime : à cette vue, le peuple effrayé fuit à toutes janbes vers une ville, dont on aperçoit les dômes et les tours dans le lointain. Cette ville est Constantinople. Les diables rôdant aux alentours, guettent les fugitifs pour les saisir au passage. Quelle a été la pensée de l'artiste ? A-t-il voulu dire par là que les chrétiens, rebutés par la tyrannie de Calvin, seraient réduits à chercher un asile jusque chez les Turcs ? Castalion exilé, Gentilis emprisonné, étaient sans doute de cet avis. Les catholiques se gardaient bien d'y contredire, et s'apitoyaient volontiers sur le sort du malheureux Servet, par haine contre Calvin. En somme, l'idée de cette gravure est d'une malice contenue, qui tranche avec les crudités et les violences trop ordinaires alors.

La seconde estampe, intitulée *La dispute spirituelle*[2], mérite ce titre à tous égards. C'est là, sans contredit, une des meilleures pièces que nous connaissions. Luther et Calvin sont aux prises, se tenant l'un l'autre par la barbe, en présence de Léon X, qui se bouche les oreilles, tant il est étourdi de leurs clameurs. Dans l'autre compartiment, un berger à

1. Jaime, *Musée de la Caricature*, pl. 27.
2. *Ibid.*, pl. 20.

genoux, au milieu de ses brebis qui dorment ou paissent tranquillement, lève les mains au ciel en s'écriant :

> Le Seigneur est mon pasteur,
> Et ne m'abandonnera jamais.

Dieu le père apparaît au milieu des nuages, et vient consoler l'homme pieux et fidèle, qui n'entend rien à toutes ces disputes. Cette fine et pacifique satire est si modérée, si raisonnable qu'on a pu hésiter à croire qu'elle fût réellement du seizième siècle. Quelques rares esprits indépendants, comme Érasme, Lefèvre d'Étaples, Rabelais, Montaigne ou L'Hôpital étaient seuls capables de la comprendre. Ce bon pasteur, qui tourne le dos au Pape, à Luther, à Calvin, pour converser face à face avec Dieu, semble être à la fois un libre disciple de l'*Imitation* et un précurseur lointain du vicaire Savoyard.

CHAPITRE V

CARICATURE POLITIQUE.

Rivalité de la France et de l'Espagne. — Les guerres civiles : *l'Arbre de Guillot le Songeur.* — *Les trois ordres de France.* — La Ligue et l'art ligueur. — Le tableau *des catholiques anglais.* — Métamorphoses de Henri III : *le Diable et l'Hermaphrodite.* — *Le Tableau des Seize*, par Jean Petit. — Estampes du parti Politique : le *Figuier d'enfer*, la *Procession de la Ligue*, la *Singerie des États*, la *Ligue Sorcière.* — Gravures morales et philosophiques.

I

L'estampe politique devait avoir son tour, mais un peu plus tard. La longue rivalité de Charles-Quint et de François Ier, si féconde en manifestes, en cartels et en chansons, avait mis sur pied toutes les forces et les malices de chaque parti. Les rodomontades et les mésaventures de Janot d'Espagne, si plaisamment racontées par Arena, semblaient offrir une ample matière au crayon satirique des dessinateurs. Cependant, la gravure peu cultivée jusqu'alors en France ne joua pas un grand rôle dans la dispute. Les deux souverains, qui se renvoyaient, à la face de l'Europe, les accusations de parjure, de mensonge et d'assassinat, s'épargnèrent du moins les représailles de la caricature. Des médailles, des symboles, des devises menaçantes, furent à peu près tout ce qu'on échangea. Charles-Quint fit afficher aux quatre coins de l'Europe l'épée flamboyante gravée en tête

du manifeste où il sommait son rival de renoncer à l'alliance du Grand Turc. Quelques années plus tard, Henri II ripostait par sa fameuse médaille, où il unissait le chaperon bourgeois des Flandres au poignard de Brutus, en se proclamant le défenseur des libertés germaniques contre le César d'Occident. A l'issue de la lutte, une estampe allégorique représentait le *Triomphe des Gaulois*, un coq sur un char traîné par des léopards, tenant dans son bec un serpent et une palme entre ses pattes. Au-dessous, cette devise significative : « *Non hæc sine numine Divum,* » par allusion sans doute à cette fatalité qui poursuivit, jusqu'au seuil de Saint-Just, les armes de Charles-Quint vieillissant.

Avec les guerres civiles, les estampes deviennent plus nombreuses, et aussi plus vivantes et plus hardies. Elles servent de manifeste aux factions, et initient la foule aux intrigues et aux rivalités dont la cour est le théâtre. Les princes n'en appellent plus seulement au jugement de Dieu et de leur épée : il leur faut agir sur cette masse flottante, houleuse, indécise, qui donne ou ôte la popularité, qui peut faire un matin de Guise ou de Condé le véritable roi de France. La gravure sert ici d'intermédiaire tenant à la fois du libelle et du journal. Ailleurs, à propos du *pasquil des Princes*, nous avons déjà cité une estampe fameuse intitulée *l'Arbre de Guillot le Songeur* [1], sorte de manifeste en peinture, qui explique et justifie le soulèvement de la noblesse liguée contre l'influence des Guises et de la Reine Mère. C'est un appel à l'ambition endormie d'Antoine de Bourbon, oncle du roi ; un tableau exact des partis qui divisent la cour, et qui déchireront bientôt le royaume ; une traduction plaisante de la chanson : *Bourbon, dormez*, et un préambule naturel à la double déclaration de Condé.

Les partis, aussi acharnés à se calomnier qu'à s'égorger, usent du crayon comme de la parole et de l'épée. Tandis que les protestants colportaient dans toute l'Europe l'image

1. *Mémoires de Condé*, t. III. — Bibl. nat., cab. des Estampes : *Collection Hennin*, t. IV.



du glorieux martyre d'Anne Dubourg, les catholiques de leur côté exposaient, dans une longue série d'estampes sanguinaires et larmoyantes, les sacriléges et les massacres commis par les huguenots : églises saccagées, moines pendus, religieuses violées, prêtres éventrés, dont les entrailles pantelantes servaient d'auge ou de pâture aux chevaux de Coligny et de Condé. Ces horribles scènes, grossièrement esquissées sur de maigres planches, sans inspiration et sans génie, étaient autant d'appels à la vengeance. On s'acheminait ainsi vers la grande revanche de la Saint-Barthélemy.

D'un autre côté, les aspirations démocratiques qui commençaient à couver au sein des masses, se traduisaient en estampes et en peintures allégoriques, avant d'éclater par la bouche des Seize ou dans le dialogue du Maheustre et du Manant. Les États généraux, ces grandes assises de l'opinion publique, où chaque ordre apportait ses doléances et ses griefs, excitaient le pinceau des artistes comme la parole des orateurs. Témoin ce tableau des *Trois ordres de France* [1], conservé si longtemps dans l'Hôtel de ville d'Aix en Provence. Deux mains, qui sont celles de Dieu même, laissent descendre du haut des cieux un vaste cœur, au centre duquel paraît un roi agenouillé devant un crucifix. Au-dessous, cette inscription toute monarchique : « *Nihil aliud in nobis.* » Ce cœur, qui représente la France, repose sur le dos d'un épais gaillard, court, trapu, suant et gémissant sous le fardeau : c'est Jacques Bonhomme, vêtu en paysan, une serpe à la ceinture et une faux à ses pieds. A droite, se tient un gentilhomme élégamment vêtu d'une casaque, d'un manteau brodé, et coiffé d'une toque italienne; il a ôté un de ses gants, et du bout des doigts fait mine de soutenir, sans grand effort, ce cœur qui menace de tomber. A gauche, un homme d'Église, les yeux tournés vers le Roi grand distributeur des bénéfices, étaie le cœur d'un air distrait et aussi faiblement que le gentilhomme. L'artiste s'est fait ici l'écho

1. Jaime, *Musée de la Caricature*, pl. 88, C.

de la vieille plainte sans cesse répétée depuis le *Pauvre Commun* d'Alain Chartier :

Je porte toujours le faix.

Il le portera encore durant deux siècles, sans pouvoir se faire écouter. Cependant, Jacques Bonhomme s'enhardit chaque jour : bientôt nous le verrons dans l'estampe populaire du Maheustre et du Manant, campé fièrement sur ses pieds, malgré sa misère, en guenilles, la besace au dos, tenant tête au gentilhomme [1].

La Ligue, qui fut sous plus d'un rapport un retour offensif du Moyen Age, revint aux traditions et aux libertés de l'art démocratique. Toute cette diablerie grimaçante et railleuse, dont les imagiers de l'âge précédent avaient couvert les portails et les vitraux de nos cathédrales, reparaît dans les estampes que la presse lance chaque matin, mêlées à la mitraille des pamphlets et des chansons. Le crayon devient aussi redoutable, aussi violent que la plume et la parole. Par lui toutes les calomnies prennent un corps, tous les récits fantastiques deviennent une réalité. Rien n'était plus capable d'émouvoir une foule ignorante, crédule et passionnée. Le clergé se souvenait encore de ce fameux Pierre du Cugnet, que les rancunes du Chapitre tenaient cloué depuis trois siècles au pilori de Notre-Dame. Il se rappelait que le ciseau des artistes était venu plus d'une fois en aide aux prédicateurs : l'ancienne alliance fut renouvelée. Les églises, les monastères, les abbayes se couvrirent de peintures et de sculptures satiriques, où figuraient les ennemis de la Sainte Union, Henri III, Henri IV, Élisabeth, en compagnie des Politiques, tous voués au Diable et précipités dans les enfers. Le Béarnais, à son avénement, fit disparaître la trace de ces folies et de ces haines désormais assoupies. Ainsi s'est perdue pour nous une page

1. Recueil de Lestoile : L'image est accompagnée de vers prosaïques, qui reproduisent le dialogue cité plus haut.

éphémère sans doute, mais cependant curieuse, de l'art contemporain.

Un seul monument, complet dans son genre, a survécu : c'est le précieux recueil de Lestoile, sorte de musée satirique, qui embrasse toute l'époque de la Ligue. Nous n'avons là, il est vrai, que les pièces inférieures, les estampes et les placards qui couraient les rues. L'art ligueur produisit d'autres œuvres plus importantes, dont les mémoires du temps nous ont du moins gardé le souvenir. Le lendemain de la mort de Marie Stuart, au moment où Dorléans lançait son fougueux pamphlet du *Catholique anglais*, un tableau exposé à Saint-Séverin par les soins de la duchesse de Montpensier, représentait au vif les cruautés de la Jézabel d'Angleterre sur les pauvres catholiques. Tout Paris y accourut. C'était là, sans doute, une de ces peintures enluminées d'horreur et de vermillon, comme les sanglantes boucheries de l'école espagnole, telles que nous les retrouvons dans Ribeira, mélodrame sur toile propre à exciter la haine plus encore que la pitié, et dont la brutale crudité revit en partie dans les gravures du temps. Le peuple rugissait alentour, alléché par la vue du sang, et menaçait de faire pis encore que les bourreaux anglais pour venger les pauvres martyrs. Henri III, effrayé et craignant que la rage de ces dogues ne se tournât contre lui, fit enlever le tableau pendant la nuit. Quelques jours auparavant, il s'était vu en songe déchiré par des bêtes sauvages, et avait fait tuer le lendemain tous les lions et les tigres de sa ménagerie [1]. Il lui fut plus difficile de se dérober aux vengeances et aux représailles des artistes ligueurs.

Le malheureux roi, si grand amateur de mascarades et de travestissements, se vit condamné par la caricature à un interminable carnaval satirique. Les estampes suivirent bientôt la même progression que les sermons et les pamphlets. Chaque matin s'annonçait une nouvelle métamorphose. D'abord on parodia le frère Henri de Valois, cachant

1. Journal de Lestoile, 1587.

sous ses larges manches ses griffes de harpie, pour fouiller dans les coffres de l'Hôtel de ville. Une gravure inspirée peut-être par la boutade oratoire du bonhomme Poncet, représente le Roi affublé d'un sac de pénitent, tirant le miel et la cire d'une ruche, tandis qu'un essaim d'abeilles bourdonne autour de lui. Au-dessous se lit cette légende explicative, qui donne le secret de la comédie : *Sic earum aculeos evito.* La robe était peut-être capable de préserver d'un coup de langue, mais non d'un coup de poignard : Henri l'éprouva.

Bientôt le pénitent devint sorcier, puis de sorcier démon, dernier terme de la métamorphose. La Ligue, en exaltant les haines superstitieuses des masses, évoqua contre Henri III toute une fantasmagorie infernale, dont Lucifer, Belzébuth et Satan furent, avec d'Épernon leur confrère, les principaux acteurs. Tandis que Pighenat, Boucher, Lincestre, racontaient en chaire les oblations que Henri de Valois faisait au Diable, la gravure populaire exposait ce récit aux yeux de la foule. Qui osait en douter, après l'avoir vu représenté au vif d'après nature? En général, ces productions reflètent toutes les passions du temps : elles en ont l'âpreté, la violence et le cynisme. Nul souci de la grâce ni de la délicatesse : la haine en a banni cette qualité essentielle à la caricature comme à la chanson, la gaieté. C'est le réalisme dans sa crudité primitive, tour à tour niaise ou brutale. Le merveilleux, le fantastique s'y mêle, moins pour l'embellir et l'égayer que pour l'enlaidir et l'assombrir encore.

La mort des Guises devint un sujet d'amplification oratoire et artistique, de discours funèbres, de complaintes et d'estampes sans fin. De toutes parts, on vit s'étaler le lamentable martyre des deux frères. Une gravure, placardée dans les rues et à la porte des églises, exposa la tragédie au complet [1]. On y voit d'Épernon armé d'un soufflet, faisant entrer l'idée du crime dans l'oreille de son maître, qui l'écoute d'un

1. Recueil de Lestoile : *les Drôleries de la Ligue.* — Jaime, *Musée de la Caricature*, pl. 5, C.



air ahuri et hébété : en face, Larchant tenant dans chaque main la tête des deux victimes. Leurs corps tailladés et découpés sont étendus comme sur un étal de boucher, avec cette inscription : « *Ils sont morts pour Christ et le public, et vivront à jamais.* » A partir de ce jour, le crayon, comme la plume, semble trempé dans le sang : l'estampe est moins une satire qu'un appel à l'assassinat. L'huissier infernal frappe à la porte du roi et lui annonce que son ermitage est prêt : cet ermitage, dernier asile de frère Henri, n'est autre chose que la gueule d'un monstre vomissant des flammes. A mesure qu'on avance, le type humain s'altère, se dégrade et disparaît sous cet amas de métamorphoses, qui assaillent l'infortuné monarque.

Parmi ces caricatures royales, il en est une qui les surpasse et les résume toutes, c'est celle de l'*Hermaphrodite* [1], monstre amphibie, mélange bizarre d'éléments hétéroclites empruntés à la bête, à l'homme et au démon. L'imagination, excitée par la haine, n'a rien inventé de plus fantasque et de plus complet. Le monstre a la tête d'un lion avec une crinière attifée et frisée comme la chevelure d'une coquette; le regard oblique, la physionomie incertaine d'un caméléon; les mamelles pendantes d'une femme; le corps vêtu d'écailles comme un serpent; les griffes velues et crochues comme un diable, l'une tenant un chapelet, l'autre une image de Machiavel, l'unique saint qu'il adore. Le costume du second portrait appartient également aux deux natures et aux deux sexes : la coiffure et la collerette sont d'une petite maîtresse; le haut-de-chausses et le justaucorps d'un homme et d'un soldat. La devise : *A tous accords*, est ambiguë et semi-obscène comme les vers qui l'accompagnent :

Je ne suis mâle, ni femelle, etc.

Tel est le douteux animal, le Sphinx créé par l'art ligueur : un nouvel Œdipe, Jacques Clément, se chargea d'en triompher.

1. *Ibid.*, pl. 157.

Quand la bête royale fut enfin retournée aux Enfers, d'où elle était sortie, un nouveau monstre prit naissance sous l'infatigable pinceau de la Ligue. Ce fut la Sirène ou le Politique [1], être équivoque, mâle et femelle à la fois, formé de l'entremetteuse et du dragon. Dans ce mélange de l'homme et de la bête, les traditions du Moyen Age s'allient au souvenir de la mythologie païenne ressuscitée par la Renaissance. Les imaginations d'alors exaltées et crédules se plaisaient à ces accouplements incestueux. L'humanité reproduite avec ses ridicules et ses vices sous les traits des animaux est devenue de nos jours, grâce au génie de La Fontaine et au crayon de Granville, une des formes les plus spirituelles et les plus piquantes de la caricature. Au temps de la Ligue, la gravure semble plutôt rétrograder vers les proportions monstrueuses et les combinaisons discordantes de l'art égyptien et assyrien. Il y eut là évidemment toute une période de cauchemars et de mascarades fantastiques, aussi périlleuse pour le goût que pour le bon sens français.

L'art ligueur tenta un dernier effort dans le fameux *Tableau des Seize* [2] : ce fut sa dernière et sa plus éclatante manifestation. Les Seize, par leur origine démocratique, devaient trouver plus d'un allié parmi les imagiers, décorateurs et praticiens en possession du burin et du pinceau. Un des leurs, un confrère de Louchard et de Cromé, Jean Petit se chargea de composer une grande diablerie aux dépens du parti royaliste. Le sujet, véritable mélodrame politico-religieux, était la chute de Lucifer tombant du paradis en enfer : page grandiose de l'épopée biblique, que devait immortaliser bientôt le génie de Milton, mais qui n'a pu faire vivre le nom de Jean Petit. Ce tableau fut solennellement exposé le 11 juillet 1593, jour de la procession du saint sacrement dans l'église de Saint-Barthélemy. On s'étouffait à l'entour. L'artiste suivant bravement les traces de Dante et de Michel-Ange avait traduit sur sa toile vengeresse les vivants et les morts, les amis et les ennemis de la Sainte Union.

1. Recueil de Lestoile.
2. C'était le nom qu on lui donnait. V. le Journal de Lestoile, 1593.

Dans la partie inférieure s'ouvraient les profondeurs de l'Enfer. Au milieu, Henri de Valois, la face hâve et effarée, entouré de flammes, de soufre et de lutins, portait sur son front cet écriteau expiatoire : *le Tyran.* Tout près de lui, Brisson, Larcher et Tardif, les trois conseillers pendus par ordre des Seize comme traîtres à la Sainte Union, attachés là, au pilori de Satan, après l'avoir été au gibet de la place de Grève. Puis, toute la séquelle maudite des Politiques, menu fretin jeté en pâture aux diablotins de second ordre : grande mascarade drolatique, où chacun se donnait le malin plaisir de reconnaître un voisin suspect ou un ennemi, comme dans un charivari de Mardi Gras. Dans la partie supérieure, qui représentait le Paradis, on voyait se dérouler majestueusement un splendide archange saint Michel, les ailes étendues, l'épée à la main, écrasant sous ses pieds un horrible démon ceint d'une écharpe blanche, où se lisait : *le Béarnais.* L'archange portait le nom radieux de *Monsieur de Guise roi.* Tout autour s'épanouissait une cohorte d'anges victorieux ayant chacun un diable sous leurs pieds : le duc de Mayenne, avec sa grosse face bouffie et triomphante, y chevauchait le démon de Montpensier, grand moyenneur de paix : l'ange breton de la Ligue, le duc de Mercœur, précipitait dans l'abîme le marquis de Conti, un autre agent de séduction. On prenait ainsi la revanche d'Arques et d'Ivry, en transportant au ciel les victoires que la terre refusait trop souvent aux armes ligueuses. Ce carnaval en peinture complétait la grotesque procession du bonhomme Job, promené dans les rues de Paris par la soldatesque et la populace, au bruit des tambours et des violons : dernier effort d'une gaieté qui s'éteignait chaque jour, sous le poids de la misère et du découragement.

II

Les Politiques, déjà maîtres de la plume, à défaut de la parole, s'emparèrent bientôt aussi du crayon. Seulement, les

presses populaires étant presque toutes au pouvoir de la Sainte Union, il leur fallut recourir aux planches d'Allemagne et de Hollande ; mais ce fut toujours de la France que vint l'inspiration. La Ménippée, ce chef-d'œuvre de la Satire politique au seizième siècle, devait provoquer les malices de la caricature. L'esprit frondeur et narquois de la vieille France s'y retrouvait tout entier : il en fut de même dans les estampes. Ici l'horrible, le fantastique, qui tiennent une si large place dans les œuvres de l'art ligueur, ont à peu près disparu : l'allégorie a la précision d'une page d'histoire. L'image est en général vive et gaie comme une chanson de Rapin ou de Passerat. Un certain bon sens bourgeois et positif guide et contient le crayon de l'artiste dans les limites de la réalité. La première scène reproduite est celle qui sert de frontispice à la Ménippée, le fameux *Higuiero d'Infierno* ou *Figuier d'Enfer*, placé à la porte des États comme l'inscription symbolique de Dante à l'entrée des sombres lieux : « Par moi, l'on va dans la cité des larmes, etc. » Par lui, on entre dans la région des fantaisies et des allusions plus facétieuses que terribles. Au pied de l'arbre, s'ouvre un vaste gouffre rempli de flammes, d'où s'échappe un moine tenant d'une main un flambeau et un poignard, de l'autre la croix de Lorraine. Près de là, Jacques Clément écoute d'une oreille attentive les exhortations de Madame de Montpensier : l'archevêque de Lyon confesse sa sœur derrière un ballot de fin catholicon d'Espagne : le Pape répand sur le tout sa bénédiction. Le sens est clair, l'allusion un peu verte et crue ; mais, en somme, il y a là moins de colère que de jovialité.

La Procession de la Ligue, cette bouffonnerie désopilante, dont on avait ri de si bon cœur chez le chanoine Gillot, devait faire le tour du monde, multipliée par la gravure. Ce fut de Hollande qu'elle partit. Le récit de l'écrivain est resté sans doute bien supérieur au dessin de l'artiste. Cependant, la composition ne manque ni de mouvement ni de comique[1].

1. Recueil de Lestoile. — Jaime, *Musée de la Caricature*, pl. 23, C.

Toutes ces têtes de moines transformés en soudards, ces accouplements bizarres de robes et de cuirasses, de casques et de capuchons, forment une cohue pittoresque et vivante comme un dessin de Callot ou une peinture de Téniers. Les acteurs principaux de la Ménippée s'y retrouvent, depuis le recteur Rose avec son camail et son hausse-col, jusqu'au page boiteux de la Sainte Union, le Petit Feuillant jouant du moulinet avec son sabre. Les moinillons tirent des coups d'arquebuse en détournant la tête, effrayés eux-mêmes de la détonation. Une grande dame, sans doute la duchesse de Montpensier, lève les mains au ciel, et saute de joie à la vue de ce magnifique défilé. Les visages épanouis des bourgeois et des bourgeoises, formant la haie sur le passage de la procession, expriment assez plaisamment la niaiserie béate du populaire, qui prend au sérieux la mascarade.

Les Tapisseries des Etats, sorte de caricatures en récits et en couplets offraient une interminable série de sujets grotesques : l'artiste n'avait qu'à puiser. Cette longue galerie satirique, où comparaissaient tous les chefs de la Sainte Union, était une plaisante contre-partie des scènes infernales et des horreurs sanglantes que l'art ligueur étalait dans les églises et les cimetières. Moins emportée et moins brutale, la gravure royaliste, au lieu de damner ses ennemis, se contente de les vouer au ridicule. *La Grande Assemblée des Etats*, toujours annoncée et toujours remise, obtint la même vogue et le même succès de fou rire que la procession de la Ligue. Aujourd'hui encore, cette vieille estampe amuse presque autant qu'une page de la Ménippée [1]. Jean de la Taille, l'auteur des *Singeries de la Ligue*, s'est chargé d'en écrire le commentaire, s'il n'en a même donné l'idée. Au fond de la salle, au-dessus du siége du président est suspendu le portrait de l'*Épousée*, c'est-à-dire de l'Infante d'Espagne, appelant de ses vœux un mari qui ne vient pas :

1. *La Singerie des États de la Ligue*. — *Ibid.*, pl. 22.

Pourtant si je suis brunette,
Ami, n'en prenez émoi :
Car autant aimer souhaite
Qu'une plus blanche que moi.

La salle des États ressemble tant soit peu à une ménagerie. Tous les personnages ont des têtes de singes. Mayenne assis sur le trône, à la place du roi son maître, s'épanouit dans sa majesté, tandis que deux musiciens le régalent de leur harmonie, et qu'un chien danse devant lui : image touchante des sympathies et des hommages sincères dont il est l'objet. A sa droite, figurent les Seize réduits au nombre de douze, le collier ou la corde au cou, avec une médaille du poids et de la valeur de douze livres tournois en pur catholicon venant d'Espagne. En face d'eux, les représentants des trois Ordres dévoués àla Sainte Union. Sur un banc, dans la partie inférieure, les députés provinciaux de Lyon, de Poitiers, d'Orléans et de Reims, où triomphe la Ligue : tous grimaçant et tenant leurs cahiers à la main. Un des panneaux représente l'aventure du meunier condamné à être fouetté de verges pour avoir dit à son âne : « Allons, Gros-Jean, aux États. » L'autre nous montre les Seize occupés à forger un roi ; mais quoi qu'ils fassent, leur statue se rompt et se brise en mille pièces sur l'enclume. Il y a là sans doute un souvenir de la belle profession de foi monarchique de d'Aubray s'écriant : « Un roi ne se forge en un jour... celui que nous demandons est déjà fait par la nature et né au vrai parterre de France. »

Les Singeries de la Ligue, œuvre littéraire d'ailleurs assez médiocre, offrent un curieux échantillon de cette alliance conclue entre l'artiste et l'écrivain, au moment où l'idée monarchique triomphait. Quand la Ligue fut décidément vaincue, elle subit à son tour les métamorphoses dont elle avait accablé si longtemps ses ennemis. L'image de l'Hydre à trois têtes, couverte du manteau de la religion, se reproduisit partout, comme devait se reproduire plus tard celle de l'héré-

sie terrassée sous Louis XIV. Le lion royal apparut comme le sauveur et le libérateur de la France [1] :

> L'honneur de l'univers, cette indomptable France,
> Périssait sous les coups de ces barbares lois :
> Le Ciel vient au secours, le grand Lion s'élance,
> Et donne un coup mortel à la Mort des François.

Les rôles étaient bien changés. L'allégorie monarchique acheva de ruiner dans les esprits l'idée de la Ligue ; mais elle paraît moins amusante à mesure qu'elle devient plus solennelle et plus adulatrice. Bientôt, la Sainte Union passait à l'état de fantôme : on la brûlait publiquement à Lyon sous la forme d'une sorcière. Triste retour des choses d'ici-bas ! Après avoir été une des grandes puissances du siècle, elle se voyait réduite à jouer le rôle de Carême-Prenant. Ce fut là le dernier acte de la grande comédie politique et religieuse du seizième siècle.

La Réforme et la Ligue n'avaient pu créer un art nouveau national et démocratique : la victoire sur ce point restait à la Renaissance. Il en fut de même au théâtre et dans la littérature, où son empire allait s'établir solennellement, consacré par des chefs-d'œuvre qui rappelaient les beaux siècles de Périclès et d'Auguste. La satire morale et philosophique, supérieure dans les œuvres littéraires, tient peu de place dans l'art au seizième siècle. Ce genre illustré par Holbein en Allemagne et plus tard en France par Callot est assez pauvre alors. Toutes les forces vives et les hardiesses du crayon se tournent vers la religion et la politique. La *Mort* et le *Fou* restent encore, surtout au commencement du siècle, les deux personnages moraux et satiriques les plus populaires. La *Nef des Fous* de Sébastien Brandt, l'*Éloge de la Folie* d'Érasme, forment les deux canevas principaux sur lesquels brode l'imagination des artistes [2]. Les dernières inspirations de la

1. V. Recueil de Lestoile : Une estampe nous montre le *Lion* (Henri IV) déchirant l'*Hydre* à belles dents. A l'horizon, se lève le soleil de la prospérité nationale, cette aurore chantée par Passerat. (Th. Wright. — *Histoire de la Caricature.*)

2. V. Champfleury et Th. Wright : *Histoire de la Caricature.*

Danse Macabre sont recueillies par les dessinateurs protestants. Holbein y trouve un sujet de satire contre les moines et les papes. Mais l'âge nouveau regarde d'un autre côté. Ce n'est plus la Mort avec ses austérités et ses mélancolies ; c'est la vie dans toute l'expansion de sa séve luxuriante et folle ; c'est le déchaînement des passions, des appétits, des libertés, qui saisit et anime le monde. Rabelais, le grand interprète de cette rénovation, n'a pas suscité d'artiste digne de lui. Les gravures jointes au Pantagruel, dans l'édition des *Variorum*, sont d'une époque postérieure [1], et d'ailleurs si étranges, si obscures qu'elles offrent plus de difficultés que le texte même. Les extravagances du crayon ont dépassé de beaucoup celles du récit ; rien de profond ni de philosophique dans ces estampes vides et creuses comme des abstractions, dans ces accouplements bizarres d'hommes et de bêtes, d'êtres sans forme, de casques sans tête, de pourpoints sans corps [2]. Les grands artistes, comme nous l'avons déjà dit, suivent évidemment une autre voie : ils sont presque tout entiers à la contemplation idéale du beau antique. C'est là qu'ils vont chercher et trouvent leurs véritables inspirations. Cependant l'esprit de médisance ne perd jamais complétement ses droits : quelque vieille facétie traditionnelle paraît encore de loin en loin, comme ces anciennes images que les presses d'Épinal renouvellent chaque année, depuis trois siècles. On y voit figurer : le *Mari patient*, la *Femme qui porte le haut-de-chausses*, le *Mari trompé* : maigres caricatures sans valeur et sans portée qui ne s'élèvent guère au-dessus des Contes d'Eutrapel et des Sérées de Bouchet. L'art satirique et populaire du seizième siècle est resté, sous ce rapport, très-inférieur à celui du Moyen Age. D'ailleurs, on n'est guère tenté de le regretter, quand on songe au merveilleux épanouissement de tant d'œuvres sérieuses et sublimes, écloses sous le soleil de la Renaissance et signées des noms de Raphaël, de Michel-Ange, du Titien, du Tintoret, etc. L'art ne pouvait

1. Publiées à Augsbourg, en 1597.
2. V. Champfleury, *Rabelais caricaturiste* ou plutôt caricaturé. *Ibid.*, c. 10.

que se compromettre ou s'abaisser en quittant les régions de l'idéal, pour descendre dans le champ des réalités mesquines ou ridicules, dont le monde était semé alors comme aujourd'hui. Il prit pour devise la maxime : *Sursum corda et oculos!* Ce fut par là qu'il mérita d'enchanter et d'éblouir l'humanité [1].

1. V. la belle étude de M. C. Lévêque sur le *Spiritualisme dans l'art*, et les fragments des lettres de Michel-Ange, de Raphaël et du Poussin cités par lui à cette occasion. Sans doute ils étudient tout d'abord la nature, qui est la grande maîtresse, mais ils vont au delà par l'inspiration.

CONCLUSION.

Ici nous touchons au terme de cette longue promenade à travers le champ de bataille du seizième siècle. La course a été laborieuse pour nous et peut-être aussi fatigante pour le lecteur, s'il a eu la patience de nous accompagner jusqu'au bout. C'est une rude tâche en effet que l'inventaire de tant d'œuvres discordantes, de haines, de colères et de vengeances, accumulées dans ce cercle de fer et de feu, où se débat la société d'alors. Pourtant on finit par s'y habituer, comme on se fait au tumulte et à la fumée du combat. Disons mieux, l'âme y trouve une sorte de plaisir austère, semblable à celui que nous inspire un drame terrible, où le cœur se serre et jouit de sa douleur même. Le spectacle de la lutte et de la souffrance porte aussi son enseignement. Aux générations plus heureuses, qu'amollit et corrompt parfois le bonheur, il est utile de rappeler à quel prix leurs pères ont acheté le repos et la liberté. Nous venons d'assister à l'éclosion et aux premières agitations d'un monde nouveau. Nous l'avons vu se dégager parmi les éclairs et les tonnerres de la guerre civile et religieuse, tourmenté, ballotté comme notre globe lui-même aux heures de la création. Après ces grandes journées de crise et de déchirement, qui composent en quelque sorte la Genèse des temps modernes, vient une période d'apaisement. Les feux s'éteignent de tous côtés. En politique, Henri IV pose la base sur laquelle va s'élever l'édifice monarchique, affermi et exhaussé outre

mesure par Richelieu et Louis XIV. En religion, l'Édit de Nantes apparaît comme l'arc-en-ciel précurseur du calme après l'orage. Dans le monde de la pensée, Malherbe et Descartes vont bientôt établir, avec une autorité souveraine, l'un le code de la langue et du goût, l'autre le fondement de la certitude.

La Satire a été une des grandes armes de combat dans cette arène, où la presse entasse autant de ruines et fait autant de victimes que le canon. Mêlée aux querelles des partis, elle en partage les destinées comme les passions. Après avoir revêtu toutes les formes, abordé tous les sujets, elle s'assoupit doucement, avec les foudres de la guerre civile, sous la main du Béarnais. Au moment où elle atteint ces dernières heures plus calmes et plus rassises du seizième siècle, après tant de luttes et de métamorphoses, il nous est permis de porter un jugement définitif sur le rôle qu'elle a joué. A-t-elle été un bien ou un mal? — L'un et l'autre à la fois : comme la lance d'Achille, elle a souvent guéri les blessures qu'elle avait faites. Quand on aura trouvé le moyen de guerroyer sans tuer les hommes, sans bombarder, sans brûler, sans dévaster et sans détruire, alors on pourra se flatter de supprimer dans les controverses religieuses, politiques ou littéraires, la malice, l'injure et la diffamation, cet éternel aliment de la Satire. Jusque-là, il faudra bien se résigner à voir, dans les combats d'idées, comme dans ceux de la force matérielle, la plume aussi tranchante que le glaive frapper à mort les croyances, les systèmes et les réputations. La guerre est et sera toujours la guerre, même en s'humanisant ; et de toutes les armes dont elle peut user, la satire est encore la moins cruelle. Les plus virulents pamphlets, tels que le *Traité des Reliques*, le *Réveille-matin des Français*, les *Vindiciæ contra tyrannos* ou la *Prose du clergé de Paris*, nous semblent, après tout, moins impitoyables et moins atroces que le massacre des Vaudois ou que le sac de Rome par l'armée catholique de Charles-Quint. Pourquoi donc ne les jugerait-on pas avec le calme et l'impartialité que nous accordons tous les jours, en histoire,

aux exploits et aux pilleries d'une bande de reitres ou de lansquenets ? D'ailleurs, il faut le proclamer à l'honneur de la Satire, dans toutes ces grandes batailles où elle s'est trouvée engagée, la victoire a fini par rester en somme à la justice et à la vérité : la Tolérance a passé de la *Charte de Thélème* dans l'Édit de Nantes; la *Ménippée* a vengé la royauté nationale de l'*Avertissement aux catholiques* et des *Sorcelleries de Henri de Valois*. La leçon n'a donc pas été si mauvaise.

Peut-être des esprits graves nous reprocheront-ils de n'avoir vu qu'une comédie dans ce siècle rempli de tant de larmes et de sang; d'avoir arrêté notre attention et celle du lecteur sur des écrits indignes du regard de la postérité. Nous répondrons qu'une comédie, qui a pour épisodes principaux la Réforme, la Saint-Barthélemy, la Ligue, l'avénement de Henri IV; pour acteurs Rabelais, Marot, Ronsard, Calvin, de Bèze, Hotman, Henri Estienne, d'Aubigné, Passerat, Régnier, Pasquier et même Garasse, n'est pas dénuée de tout intérêt; qu'à côté des platitudes et des trivialités auxquelles n'échappe aucun genre, et la Satire moins que tout autre, des œuvres comme *le Pantagruel*, *les Tragiques*, *le Contr'Un*, *l'Anti-Espagnol*, *la Ménippée*, ne déshonorent ni la langue ni l'esprit français; enfin, qu'il ne faut pas trop en vouloir à ceux qui tentèrent de terminer ou du moins d'abréger, par le rire et le sarcasme, des querelles, que d'autres attisaient et prolongeaient par le fer et par le feu. L'image des violences, des injustices, des calomnies même attachées aux grandes choses et aux grands noms, en nous révélant les misères communes de l'humanité et aussi l'énergie des âmes supérieures, a son côté moral et consolant. A ceux qui, comme Henri IV, Sully, L'Hôpital, ont voulu partout et toujours l'honneur et le salut du pays, le triomphe du bon sens, de la justice, et n'en ont été payés trop souvent durant leur vie que par l'ingratitude et la diffamation, nous citerons cette phrase sensée et vraiment philosophique de l'*Avertissement sur les libelles* (1615) : « Jamais on ne vit règne, tant fût-il heureux, qui n'ait eu des contradicteurs;

c'est un vice attaché à notre nature et non point à l'époque. Il ne faut point douter qu'il n'y ait eu des malcontents sous le règne d'Auguste et de Trajan, sous celui de Charlemagne et de saint Louis. Il y en aura tant que le monde sera monde. C'est pourquoi on ne se doit point étonner des plaintes injustes qu'on fait du gouvernement de l'État [1]. » A ceux qui, après avoir fait le mal, réclament pour leur mémoire le bénéfice du silence, l'impunité du tombeau et l'amnistie d'une postérité indifférente, nous redirons avec la *Ménippée* : « C'est la punition que les méchants ne peuvent éviter ; et s'ils ont tous leurs plaisirs d'ailleurs, pour le moins faut-il qu'ils aient ce déplaisir et ce ver sur le cœur, de savoir que le peuple les déchire et les maudit secrètement, et que les écrivains ne les épargneront pas après leur mort [2]. »

1. V. Leber. — De l'état de la Presse et des pamphlets depuis François Ier. Opusc. 1838. — Libr. Techener.
2. Satyre Ménippée. *Abrégé des Etats de la Ligue.*

FIN.

TABLE DU SECOND VOLUME

LIVRE TROISIÈME.

SATIRE POLITIQUE (*suite*).

LIVRE QUATRIÈME.

SATIRE LITTÉRAIRE.

LIVRE CINQUIÈME.

SATIRE DRAMATIQUE ET ARTISTIQUE.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

TABLE GÉNÉRALE

DES NOMS D'AUTEURS ET D'OUVRAGES CITÉS DANS LES DEUX VOLUMES.

FIN DE LA TABLE.


DO NOT REMOVE
OR
M[redacted]ARD

